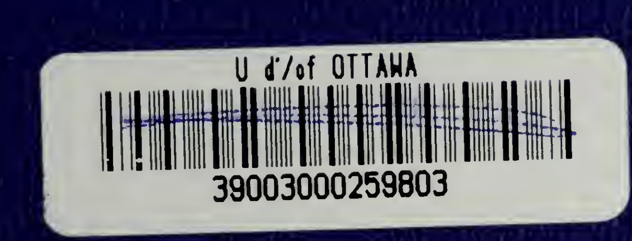


MÉTHODE

POUR PRÉPARER LES ENFANTS

A LA

PREMIÈRE COMMUNION

PAR

J. SCHMITT,

Répétiteur au Séminaire archiépiscopal de Saint-Pierre (Fribourg).

TRADUIT SUR LA TROISIÈME ÉDITION ALLEMANDE

PAR

L. H. SCHOOFS,

Curé de Tilleur (diocèse de Liége).



BRUXELLES

H. GOEMAERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

IMPRIMEUR PONTIFICAL.

1870

Approbation de l'Archevêché de Malines.

—

IMPRIMATUR.

Mechliniæ, 13 Septembris 1869.

J. B. LAUWERS, VIC. GEN.



Approbation

DE MONSEIGNEUR THÉODORE DE MONTPELLIER,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Ayant fait examiner la traduction française de la *Méthode pour préparer les enfants à la première Communion, par J. Schmitt*, et reçu l'assurance que cette traduction pourra être employée en Belgique avec la même utilité que le texte original en Allemagne, Nous nous faisons un devoir de l'approuver et de féliciter le Traducteur M. L. H. Schoofs curé de Tilleur-lez-Liége, d'avoir utilisé ses loisirs à une œuvre aussi recommandable. En effet la préparation des enfants à la première Communion est chose tellement importante, que Nous ne laissons passer aucune occasion de la recommander dans nos exhortations au clergé et dans nos réunions synodales. L'ouvrage de J. Schmitt a reçu d'ailleurs de la part de Monseigneur l'Archevêque de Fribourg une approbation bien méritée et à laquelle Nous souscrivons pleinement.

Donné à Liége, le 4 mars, 1869.

† THÉODORE, Évêque de Liége.

Approbation

DE MONSEIGNEUR HERMAN VICARI,

ARCHEVÊQUE DE FRIBOURG.

Non-seulement nous accordons volontiers notre approbation à l'ouvrage qui a pour titre : *Méthode pour préparer les enfants à la première Communion, par M. J. Schmitt,* mais nous le recommandons encore de la manière la plus chaleureuse au clergé paroissial, auquel il pourra rendre des services signalés dans l'une des fonctions les plus importantes et les plus salutaires du ministère pastoral, celle de former les enfants à la piété.

Que le divin Ami des enfants daigne bénir le vénérable auteur pour son travail distingué.

Fribourg, le 8 mars, 1865.

† HERMAN, Archevêque.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Nous savons qu'il ne manque pas de *Manuels* pour préparer les enfants à la première Communion. Depuis quelques années surtout, on en a publié un grand nombre en France, en Allemagne, en Belgique, et la plupart de ces ouvrages semblent écrits avec beaucoup de soin. Rien n'y manque, ni pour le choix des expressions, ni pour la noblesse du style, ni pour l'harmonie des phrases; en un mot, la correction y est unie à l'élégance, et les exigences des oreilles les plus délicates doivent y trouver leur compte. Tout cela est fort bien ; nous n'y trouvons qu'un seul défaut, c'est, nous semble-t-il, celui d'être trop bien écrits pour la classe de ceux à qui ces ouvrages sont spécialement destinés. Prenez en effet la plupart des enfants, c'est-à-dire ceux qui appartiennent aux classes pauvres, aux familles d'ouvriers, ou qui vivent dans les campagnes, que comprennent-ils le plus souvent à ces belles et élégantes expressions qu'ils n'ont jamais entendues, à ces périphrases riches et harmonieuses qu'ils ne peuvent déchiffrer, à ces comparaisons originales et poétiques dont ils ignorent l'objet, à ces instructions bien arrangées, soigneusement limées, dignes parfois d'être prêchées dans la chaire d'une vaste cathédrale? Les pauvres enfants souvent n'y comprennent rien, et conséquemment quels fruits peut-on espérer de cette littérature presque académique, où l'écrivain semble avoir pensé trop souvent à lui-même, au lieu de s'oublier?

L'auteur et le traducteur de cette Méthode, au risque de passer pour de piètres écrivains, se sont bien gardés de vouloir viser à cette élégance et même à la correction que prescrivent les règles de la syntaxe; ils n'ont eu qu'une seule chose en vue : être utile aux enfants, sauver leur âme précieuse, et pour cela, se faire comprendre. C'est pourquoi ils se sont efforcés d'adopter, autant que possible, le langage

des enfants, langage simple, naïf, parfois même incorrect; ils ont choisi, entre différentes expressions, celle qui est la plus claire, la plus populaire; ils n'ont pas craint, au lieu de recourir aux relatifs *en y*, *dont* etc., de répéter souvent le mot propre, afin de mieux fixer l'attention des enfants et de se rendre plus intelligibles; en un mot, ils se sont faits enfants avec les enfants, et se sont plus à bégayer en quelque sorte un langage qu'on ne rencontre guère dans les livres. Pourvu que leur travail produise du bien, qu'ils puissent être compris des enfants, cela leur suffit; les éloges ou les critiques des littérateurs ne les inquiètent pas.

Que ce nouveau livre aille donc dans le monde, accompagné des bénédictions du divin Ami des enfants!

L. H. SCHOOFS.

Tilleur, fête de l'Assomption, 1869.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION ALLEMANDE.

Le désir de venir quelque peu en aide à mes vénérables confrères, dans une des fonctions les plus importantes du ministère pastoral, m'a décidé à publier ce travail. Je n'ai que peu d'observations préliminaires à présenter.

Le catéchisme qui a servi de fondement aux instructions sur la sainte Eucharistie, est celui du P. Deharbe, adopté dans le diocèse de Mayence. En l'expliquant, je me suis attaché exclusivement au texte catéchistique, et servi d'un langage qui puisse être généralement compris des enfants. Ce ne sont pas de simples matériaux que j'ai fournis au catéchiste, et sur lesquels il aurait dû travailler pour leur donner la forme simple et naïve du langage des enfants, mais j'ai essayé de lui procurer un travail tout fait, qu'il pût utiliser immédiatement.

Quoique la méthode, par demandes et par réponses, mérite en général la préférence sur toutes les autres, quand il s'agit simplement de donner des explications, j'ai cru néanmoins qu'elle ne devait pas dominer ici, et cela pour des motifs faciles à comprendre. En effet, lorsqu'on s'adresse au cœur et à la volonté des enfants, il faut un discours continu, entraînant, et voilà pourquoi l'on trouvera maintes fois dans

ce manuel des passages plus longs et plus développés que ceux dont on se sert d'habitude dans le catéchisme.

Si je me suis borné à faire uniquement des instructions sur la sainte Eucharistie et sur quelques parties du Sacrement de Pénitence, sans toucher à d'autres matières que l'on traite fréquemment et dont on doit s'occuper autant que possible, quand il s'agit de la préparation à la première Communion, c'est que je voulais m'attacher au plus nécessaire, et si j'avais fait entrer dans mon travail ces différentes matières, il est probable qu'on n'aurait pas pu s'en servir partout, puisque leur utilité dépend des lieux et des circonstances.

Les exemples et les récits mêlés aux instructions, ont été empruntés en grande partie aux ouvrages catéchistiques de J. E. Schmid et du P. Deharbe, au recueil de Sermons du P. Hunolt et à d'autres auteurs. J'ai cru qu'il était superflu de citer chaque fois la source où j'ai puisé.

Daigne la bénédiction du Très-Haut accompagner ce petit livre !

S.-Pierre, le 20 Février 1865.

L'AUTEUR.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION ALLEMANDE.

Peu de mois après que la première édition de ce petit ouvrage, tiré à 2000 exemplaires, eut paru, je fus informé qu'une seconde était devenue nécessaire. Elle paraît donc, mais à peu près dans le même état. Il m'a semblé, qu'il ne fallait pas y introduire de notables changements, puisque d'aucune part on n'en réclamait, et l'accueil si empressé qu'a reçu mon travail, prouvait suffisamment l'utilité pratique de la forme primitivement adoptée. C'est avec reconnaissance que j'ai mis à profit les observations et les remarques de mes vénérables confrères, lorsqu'elles me paraissaient fondées. Que les bénédictions de Dieu, à qui seul doit être attribué le succès de ce travail, daignent ne pas lui faire défaut dans la suite !

S.-Pierre, le 27 Septembre 1865.

L'AUTEUR.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION ALLEMANDE.

Cette nouvelle édition n'a pas subi de changements sensibles dans sa forme. Seulement le livre a été augmenté par l'addition d'un grand nombre d'exemples, qui donnent au catéchiste l'occasion de varier de temps en temps, et qui peuvent être utilement employés dans les sermons (auxquels, nous le savons, cet ouvrage a servi çà et là). De plus nous avons ajouté, comme supplément, une suite de plans de sermons, qui pourront être mis à profit le jour de la première communion des enfants et pendant l'Octave du Très-Saint Sacrement.

Je recommande de nouveau cette édition à la protection divine et à la bienveillance de mes vénérables confrères.

Du séminaire de S.-Pierre, le 14 Mai 1868.

L'AUTEUR.

MÉTHODE

POUR PRÉPARER LES ENFANTS

A LA PREMIÈRE COMMUNION.

PREMIÈRE SECTION.

INDICATIONS POUR LE CATÉCHISTE.

1. DE L'IMPORTANCE DE LA PREMIÈRE COMMUNION ET DE L'INSTRUCTION PRÉPARATOIRE A LA PREMIÈRE COMMUNION.

Dans ces quelques pages, il ne peut s'agir de faire un traité complet sur la manière dont les Pasteurs doivent préparer les enfants à la première Communion, ni de discuter à fond toutes les questions qui s'y rapportent; nous ne voulons que communiquer simplement à nos vénérés collègues, quelques observations, certaines remarques, pour qu'ils les méditent et les prennent à cœur.

Pour que la première Communion soit faite d'une manière vraiment digne, qu'elle produise des fruits abondants, et exerce une heureuse influence sur le reste de la vie, sachons-le, cela dépend, en grande partie, de la manière dont les enfants y ont été préparés; et cette préparation sera plus ou moins bonne, d'après l'instruction préparatoire qui aura été donnée aux enfants. Donc tout ce qui prouve l'importance de la première Communion, prouve aussi l'importance et la nécessité d'une solide instruction à donner à ceux qui s'approchent, pour la première fois, de la Table sainte.

Or l'importance de la première Communion paraît évidente, quand nous considérons :

I. *Les enfants.* A l'époque où ceux-ci sont admis à la première Communion, ils se trouvent sur le seuil de cet âge qui sert de pierre fondamentale à tout le reste de la vie. Alors s'approche une période où commence dans l'âme humaine un travail mystérieux, où se déclarent des passions que jusqu'alors ils n'avaient que peu ou point ressenties, et où une action plus libre et personnelle va remplacer la contrainte dans laquelle on les a tenus. Ce que la floraison, au printemps, est pour la vigne et pour les autres plantes, les années de la jeunesse le sont pour la vie humaine ; règle générale, les jeunes années décident de tout le reste de la vie (1). Or la première Communion décide, elle aussi, en règle générale, du temps de la jeunesse. Un poëte païen en faisait déjà la remarque, lorsque, pour montrer combien les premières impressions demeurent souvent gravées au fond de l'âme, il disait : *Quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diu;* et chacun a pu en faire l'expérience par soi-même. Combien donc n'est-il pas important que le calice de ces fleurs si fraîches, qui vont s'épanouir, je veux dire les âmes des enfants, s'ouvrent d'abord à la lumière, à la pure rosée du ciel et non au souffle fétide des principes corrupteurs et des habitudes vicieuses ? Combien n'est-il pas important que celui qui, le premier, trouve l'entrée de ces jeunes cœurs, soit, non le démon, mais Jésus-Christ !

Cette importance de l'instruction et de l'éducation des enfants se montre plus évidente que jamais, surtout de nos jours. Or le couronnement de l'éducation à donner à l'enfance, c'est la première Communion, et par conséquent l'instruction qui la précède. Car, dans la sainte Communion, tout le but de l'éducation, qui consiste à conduire les enfants à Dieu, est atteint comme anticipativement.

L'expérience le confirme pleinement. C'est en effet à l'époque de la première Communion, que se lève pour un grand

(1) Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. Prov. 22. 6.

nombre d'enfants la radieuse étoile qui les conduit dans le sentier du salut et ne s'éteint plus devant leurs regards ; alors apparaît en eux l'aurore d'une nouvelle vie surnaturelle, au milieu de laquelle ils sentent une joie toute religieuse, une paix douce et intérieure qui les lie comme par une chaîne étroite et ferme à Jésus-Christ, et les empêche de s'égarer ou de tomber dans l'abîme. Et chez les enfants mêmes qui, dans les orages de la vie, se laissent séparer de leur Sauveur et font naufrage, la première Communion bien faite n'est point perdue pour cela. Comme l'éducation, donnée par une mère réellement vertueuse, influe beaucoup sur tout le reste de la vie, et fait revenir plus aisément dans le bon chemin le pauvre enfant prodigue, ainsi en est-il d'une première Communion bien faite. Que de fois, dans le cœur de cet enfant égaré, s'élèvent des soupirs et des regrets, quand il se rappelle sa première Communion, l'innocence, la sainte joie et la paix céleste qui régnaient alors dans son cœur! Que de fois viennent s'y joindre des remords de conscience, suivis de cette résolution : *Surgam et ibo ad Patrem* (S. Luc. 15. 18.). Oui, chez un grand nombre, il faut bien le dire, la racine de leur bonheur ou de leur malheur éternel va toucher à leur première Communion.

Ajoutez à cela que, lors des instructions préparatoires à la première Communion, les enfants se montrent spécialement bien disposés, de bonne volonté et dociles; puis le divin Sauveur leur accorde pendant cette époque des grâces en abondance. Tel le soleil, avant de se montrer au-dessus de l'horison, envoie au-devant de lui les doux rayons d'une lumière rosée, pour annoncer sa prochaine venue : tel le divin Sauveur, avant de se lever comme soleil de la grâce divine dans les cœurs. Aussi tout prêtre, qui s'est déjà occupé de préparer les enfants à la première Communion, aura pu remarquer qu'ils sont plus assidus, plus zélés, plus tranquilles, plus appliqués à se corriger de leurs défauts, plus exacts et fervents à dire leurs prières et à faire leurs exercices de piété. Il s'agit donc de bien profiter de ce temps et de cette circonstance, car l'occasion ne s'en présentera plus dans la suite.

2. *Pour le reste de la paroisse*, la première Communion des enfants et l'instruction qui la précède, sont également d'une grande importance.

Je ne veux point parler ici de l'impression si vive, si profonde, si émouvante que la solennité de la première Communion produit sur le cœur des grandes personnes, même sur le cœur de celles qui ne sont pas facilement impressionnables sous ce rapport. Je ne prétends pas faire ressortir longuement, comment les enfants bien préparés à la première Communion, opèrent souvent, comme de petits apôtres, des prodiges de conversion dans leurs familles, par leur zèle, leur foi vive, leur délicatesse de conscience, leurs prières, leurs exhortations (1).

Il n'y a qu'un point sur lequel je voudrais surtout attirer l'attention. On se plaint beaucoup de la corruption de la génération actuelle, du développement de l'impiété et des mauvaises mœurs, etc. Si ces plaintes sont fondées, il est évident qu'il faut surtout y remédier, en donnant des soins tout particuliers à l'éducation de la génération nouvelle, en plantant, en nourrissant et en conservant dans le cœur de la jeunesse qui s'élève, la foi, la piété et les mœurs pures. Or l'un des plus puissants moyens pour y arriver, c'est la première Communion ; c'est là le grand levier. De même que le respect envers la sainte Eucharistie, le fréquent usage de cet auguste Sacrement, est en général, non-seulement le thermomètre qui montre où en est la vie chrétienne, mais encore le moyen le plus efficace pour y faire des progrès ; de même la première Communion est une pierre de touche, pour savoir jusqu'à quel point la vie religieuse s'est éveillée dans l'âme des enfants ; et, quand ils l'ont bien faite, c'est la meilleure garantie qu'ils la recevront encore fréquemment. Ainsi la vie de leur âme, après s'être épanouie comme un arbre en fleurs, produira des fruits de piété et de sainteté. Mais une première Communion bien faite jettera surtout dans le cœur d'un grand

(1) Je connais quelques cas où, par exemple, un enfant ne se donna pas de repos qu'il n'eût reconcilié ses parents avec leurs voisins, et où la conversion de plusieurs membres d'une famille fut amenée par la première Communion d'un enfant.

nombre d'enfants les bases d'une tendre dévotion envers la sainte Eucharistie, ce qui est d'une importance incalculable. L'ennemi capital que notre siècle doit combattre, c'est le naturalisme et le matérialisme sous toutes ses formes. Pour s'y opposer avec succès il faut que, dans l'enseignement religieux, on fasse ressortir particulièrement le côté surnaturel du Christianisme, dans son origine, dans sa foi, dans sa vie et dans son but ; il faut, en présence des appétits d'une brutale sensualité qui tourmentent la société actuelle, que, dans la pratique, on ait soin surtout de porter le chrétien à régler sa conduite d'après les principes surnaturels, sur la vie de la foi, sur la vie de la grâce. Or comme il n'y a pas de dogme, où notre foi fasse sentir plus vivement à notre esprit combien elle est surnaturelle, élevée au-dessus de la raison et exige de nous une complète soumission, que dans le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, ainsi, dans aucune autre institution du Christianisme, ne se manifeste plus clairement que dans la sainte Communion, que la vie de tout chrétien doit être une vie surnaturelle, mystérieusement unie à Dieu, venant de Dieu et nourrie par Dieu. Il n'est aucune autre institution divine, où la vie surnaturelle de la foi et de la grâce trouve une nourriture plus abondante et plus riche, une vertu et un fortifiant plus efficaces que dans la sainte Communion. Aussi un des problèmes capitaux à résoudre par notre époque, c'est celui de propager et d'inculquer autant que possible dans les cœurs, la dévotion envers le très-saint Sacrement, et l'usage fréquent de la Communion. En effet quand l'Eglise se renouvelle et se fortifie intérieurement dans ses membres, quand dans ses veines coule la vie de la grâce avec une nouvelle vigueur, alors le triomphe est proche, alors elle pourra répandre dans des espaces toujours plus vastes, la lumière surnaturelle, et y réveiller la vie vraiment spirituelle. Mais, d'un autre côté, si l'homme, au jour de sa première Communion, n'a pas appris à recevoir saintement son Dieu, s'il n'est point parvenu à ressentir, au pied de la Table sainte, ces pieuses jouissances de l'âme, cet amour profond pour le Dieu eucharistique, comment serait-ce possible plus tard, à moins d'un secours spécial de Dieu ?

3. Enfin pour le *Catéchiste* lui-même, c'est quelque chose de bien important que de préparer avec soin les enfants à la première Communion, parce que le succès de ses autres travaux et son propre salut peuvent en dépendre. D'abord, par les soins assidus qu'il prodigue aux enfants, il gagne avec facilité le cœur des parents et se fraye ainsi le chemin à plus d'une influence efficace. Il s'attache ensuite le cœur des enfants ; et que n'a-t-on pas gagné, quand les enfants s'attachent au prêtre avec une affection, une confiance toutes filiales ? quand ils lui ouvrent exactement leur cœur, pour lui faire connaître à temps les dangers et les tentations qui les menacent ? Quel *puissant moyen* de salut le prêtre n'a t-il pas à sa disposition pour ressaisir ou retenir plus tard ces enfants, quand ils descendent dans l'abîme, et pour les ramener à Jésus-Christ ?

Mais la préparation soignée des enfants à la première Communion, influera encore sur l'âme du catéchiste lui-même; elle la rafraîchira, la réjouira, et lui donnera comme une vie nouvelle. Ainsi, lorsqu'il expose aux enfants l'amour infini de leur divin Sauveur et le bonheur qui les attend ; quand il voit la fermeté de leur foi naïve, l'ardeur de leurs désirs, sa foi et sa charité ne doivent-elles pas devenir, à leur tour, plus vives, plus simples et plus généreuses ? De même que le souffle tiède des zéphyrs printaniers, et les chauds rayons d'un soleil d'Avril dissipent le froid, raniment la vie dans les plantes et les fleurs; ainsi son cœur de prêtre sentira la douce influence d'un souffle bienfaisant qui le ranimera, qui chassera de son âme le froid et la sécheresse, qui fera éclore les boutons et les fleurs de la charité. Quand même il éprouverait à cette occasion quelque trouble, quelque agitation inquiète au fond de sa conscience, cela ne lui fera pas de mal. Ainsi il peut arriver, qu'une voix intérieure, la voix du remords, lui dise: Pourquoi donc n'es-tu pas demeuré comme ces enfants ? Pourquoi as-tu laissé se flétrir et tomber les premières fleurs ? Que sont devenus ta ferveur, ton zèle sacerdotal ? Tu vois comment ces enfants se préparent avec soin et ardeur à recevoir Jésus-Christ, et toi tu es devenu tiède et indifférent ! Pourquoi ne t'approches-tu plus de l'autel, avec un

cœur aussi pur, un désir aussi ardent qu'autrefois? Cette agitation, ce trouble même sera donc salutaire au catéchiste, et servira à purifier son âme. Tels les vents orageux qui rendent au ciel sa pureté et permettent au soleil de reparaître dans tout son éclat.

Et si le prêtre considère ces enfants avec les yeux de la foi, s'il les aime avec la tendresse d'un bon pasteur et d'un père spirituel, s'il pense qu'il lui est donné de les conduire au divin amant des âmes pures, au Pasteur suprême, de préparer en elles une habitation au doux Sauveur; s'il les dispose avec soin à cette céleste visite; s'il voit l'affection et la reconnaissance que lui vouent ces enfants; comment ils suivent avec docilité et exactitude ses avis, comment ils font des efforts pour se corriger, comment le souffle de l'Esprit-Saint produit dans ces âmes le travail mystérieux et fécond de la grâce; s'il reconnaît que les germes d'une vie riche en vertus et en piété, se montrent et se développent déjà chez un certain nombre d'enfants; — quelle source de joies pures et ravissantes jaillit alors pour le cœur d'un prêtre! Vraiment sa joie, son bonheur ne le cèdent pas en douceur à celui qu'éprouvent les parents. Quant à moi, j'avoue, que les heures, consacrées à préparer les enfants à la première Communion, et celles où je les vis s'approcher de la sainte Table, ont été les plus belles de ma vie; à ce dernier moment surtout, des larmes d'une délicieuse émotion venaient baigner mon visage et je me croyais devant l'autel de l'Agneau dans le ciel!

Est-il encore nécessaire de montrer combien cette préparation est une œuvre méritoire pour le prêtre! Ah! qu'elle sera grande la récompense, que le divin Sauveur accordera à celui qui lui aura amené quelques-uns de ces petits qu'il aime tant, à celui qui a cultivé avec soin le jardin de leur âme, orné ces temples vivants, sauvé ces chères petites brebis, qui ont coûté son sang divin! Quelle consolation ce doit être, et pendant la vie et au jour de la mort, pour un prêtre, si, par ses soins, ces jeunes âmes, ne fut-ce même que quelques-unes, ont été conservées dans l'innocence et la pureté, puis admises à partager le bonheur du ciel! Mais d'un autre côté quels cruels remords, quels tristes reproches

ne doit-il pas sentir, s'il a manqué à son devoir! Quelle terrible responsabilité n'assume-t-il pas, quel jugement sévère ne doit-il pas attendre, s'il néglige de préparer ces enfants, et s'il est la cause de leur damnation éternelle! Puissent ces considérations et d'autres encore nous engager, si nous voulons correspondre aux intentions de l'Eglise, à employer toute la sollicitude possible pour préparer dignement les enfants à la première Communion.

2. RECOMMANDATIONS AUX CATÉCHISTES.

D'après ce qui a été dit, on comprend que toutes les recommandations qu'il y a à faire au catéchiste, quand il s'agit pour lui de donner l'instruction religieuse aux enfants, ont une importance bien plus grande encore, quand il s'agit de les préparer à la première Communion. Si, avant tout, il est nécessaire d'avoir du zèle en donnant l'instruction, du courage à s'y préparer, un amour sincère des âmes, une intention pure, une grande tendresse pour les enfants, afin de pouvoir réussir dans l'enseignement catéchistique, ces qualités sont doublement et même triplement nécessaires ici. Comme nous ne voulons pas traiter au long tous ces points, qu'il nous soit permis d'attirer du moins l'attention sur quelques-uns d'entre eux.

Toute leçon de catéchisme, donnée sèchement, qui s'adresse seulement à l'intelligence et laisse froid le cœur des enfants, qui ne cherche pas à influer sur leur conduite, est une leçon défectueuse et mal donnée; or, si elle est donnée de cette manière, quand il s'agit de la préparation à la première Communion, le défaut et le mal qui s'en suit, sont encore bien plus grands, parce que alors, selon l'expression des théologiens, il y a *lucrum cessans et damnum emergens.* Il s'agit en effet d'inspirer aux enfants une grande horreur du péché, un profond respect et un ardent amour pour le Dieu eucharistique, un vif désir de s'unir à lui, de préparer quelquefois tout un changement de vie en eux, de les former aux joies pures et saintes, à une vie de prière, à la pratique des vertus, et d'élever dans leurs cœurs un rempart contre les

assauts de l'ennemi et contre les dangers des chutes. Or, ce n'est pas par des explications arides et sèches qu'on atteindra ce but; pour cela il faut une parole chaleureuse, vive, animée qui aille au cœur des enfants ; car rien ne va au cœur, rien n'y pénètre, que ce qui vient du cœur. Et c'est seulement lorsque le catéchiste lui-même a un cœur ardent, lorsqu'il est lui-même pénétré des vérités qu'il annonce, et rempli de saintes dispositions, oui, c'est alors seulement qu'il peut enflammer le cœur des enfants, les saisir, les transporter et les mettre aussi dans de saintes et sublimes dispositions. C'est seulement lorsque lui-même porte dans son cœur une sainte horreur du péché, un profond amour pour Jesus-Christ, une grande ardeur pour la prière, qu'il peut communiquer ces sentiments aux enfants qui lui sont confiés. C'est pourquoi, surtout à l'époque où il les prépare à la première Communion, le catéchiste doit s'efforcer de ranimer ces vertus et ces sentiments dans son âme, veiller sur lui-même, méditer de temps à autre sur l'importance et le mérite de sa tâche, sur la responsabilité qui pèse sur lui ; il doit chercher, par le moyen de la méditation, à se mettre dans les dispositions qu'il veut inspirer aux enfants, à nourrir surtout au dedans de lui, avec un redoublement de soins, la dévotion et l'amour envers la sainte Eucharistie. Dans la persuasion que nous bâtissons en vain, si le Seigneur n'édifie la maison, et que tous nos travaux sont inutiles, s'il ne les bénit, le catéchiste comprend qu'il doit souvent offrir à Dieu des prières pressantes pour la réussite de ses instructions, et pour les enfants qui lui ont été confiés. C'est là surtout ce qu'il ne perdra pas de vue, en récitant son bréviaire, en célébrant la sainte Messe, en faisant sa visite au saint Sacrement. Certes, ce serait une excellente chose, si, en commençant à préparer les enfants, il célébrait le saint sacrifice à leur intention, s'il les avertissait, eux et leurs parents, de vouloir unir leurs prières aux siennes. Dans certaines instructions épiscopales, il est prescrit aux curés de recommander du haut de la chaire, aux prières de tous les paroissiens, les enfants qui se disposent à faire leur première Communion.

Quant aux autres recommandations touchant la conduite à

tenir envers les enfants, la manière de les traiter au confessionnal, etc., nous en parlerons plus loin.

3° QUELS SONT LES ENFANTS QUE L'ON DOIT ADMETTRE A LA PREMIÈRE COMMUNION.

Dans l'admission à la première communion, il s'agit d'une affaire purement écclésiastique, puisqu'il s'agit de recevoir un sacrement; les lois civiles, les règlements communaux n'ont rien à y voir. Quand même l'État prescrirait le temps et l'âge où les enfants peuvent quitter l'école, comme cela a lieu dans les pays où l'instruction est obligatoire, cela ne peut et ne doit avoir aucune influence directe sur l'admission des enfants à la première Communion. La question est celle-ci : Existe-il une loi ecclésiastique, qui indique quand et à quels enfants on doit donner la permission de faire leur première communion? Oui; car le quatrième Concile général de Latran a établi, que tous les chrétiens des deux sexes, parvenus à l'âge de discrétion, sont obligés de s'approcher, au moins une fois par an, de la sainte Table et cela vers le temps de Pâques. L'opinion commune et la plus probable des théologiens, entend par l'âge de discrétion, où commence l'obligation de communier, non l'époque où les enfants ont déjà acquis l'usage de la raison, et sont capables de pécher grièvement, de se confesser, mais l'époque où ils sont en état de distinguer le corps de Jésus-Christ de la nourriture ordinaire, et de recevoir la sainte Eucharistie avec respect et avec fruit. Or, en règle générale, cette époque se trouve entre 10 et 14 ans, chez quelques enfants plus tôt, chez d'autres plus tard (1). Ce serait donc une erreur, une bévue, lorsqu'il s'agit de l'admission à la première communion, de faire attention seulement à l'âge, et de vouloir fixer le même âge pour tous les en-

(1) Voici comment s'expriment à ce sujet les Statuts du diocèse de Liége n° 179 : « Juxta regulam diœcesanam, puellæ non ante annum undecimum saltem a quatuor mensibus incœptum, pueri non ante duodecimum etiam sic incœptum, communiter admitti possunt. Si ante hanc ætatem admitti cupiunt, et digni judicantur, dispensatio super regula petatur ab Ordinario qui eam libenter concedet. » *Conf. S. Alphonse de Liguori. Theol. Mor. Lib.* 6, *tract.* 3 *Cp.* 2 *N°* 301.

fants indistinctement. Ce à quoi il faut plutôt faire attention, c'est de voir si le degré d'instruction religieuse que possède l'enfant, si ses dispositions morales peuvent donner l'espoir qu'il recevra la sainte Eucharistie dignement et avec fruit. Quant au minimum et au maximum de l'âge fixé par les autorités ecclésiastiques, le curé comprend naturellement qu'il ne lui est pas permis d'y faire des exceptions de son autorité privée (1).

Les enfants qui n'ont qu'une faible intelligence, doivent être instruits en particulier si c'est nécessaire, afin qu'ils soient en état de communier au moins à l'âge de 14 ans. Quant aux enfants paresseux et méchants, lors même qu'ils posséderaient les connaissances requises, on ne doit les admettre que lorsqu'ils ont donné des preuves d'amendement. Il est bon d'ailleurs de faire envisager aux enfants leur admission à la première Communion, comme une récompense de leur application, de leur conduite modeste et pieuse, et leur non-admission comme une punition de leur paresse et de leur mauvaise conduite, de sorte que, dans l'un comme dans l'autre cas, c'est un moyen d'exciter les enfants à bien se préparer à cette grande action (2).

(1) Souvent dans les campagnes, l'époque de la première Communion est celle aussi, où les enfants quittent définitivement l'école pour aller servir, ou travailler dans les fabriques. Cette coïncidence offre de graves inconvénients. En effet, il arrive, que pour un grand nombre de parents, le gain qu'ils vont faire au moyen de leurs enfants est l'affaire principale, et la première communion l'affaire accessoire. De là il arrive aussi que les enfants sont soustraits presque entièrement à la surveillance immédiate et à l'influence de leur pasteur; il n'a plus guère le moyen de leur faire conserver les fruits de la première communion, de les préparer à s'approcher saintement de la Table sainte, et de les habituer à communier fréquemment. — Au reste, on peut tomber aussi dans une autre erreur, celle d'admettre les enfants trop tôt à la première communion, lorsqu'ils sont encore trop volages et incapables de ressentir des impressions nobles et profondes. Ceci pourrait influer d'une manière funeste sur les communions suivantes, tout comme chez les enfants qui, après avoir assisté trop jeunes aux cérémonies de la première communion, y restent presque insensibles plus tard. Au surplus, dans le doute, mieux vaut d'admettre les enfants trop tôt que trop tard.

(2) « Pro rudibus, ignaris et tardo ingenio impeditis, annus extendatur,

Au reste le catéchiste doit faire une attention spéciale aux enfants qu'il croit aptes à être admis à la sainte Table; il faut que, déjà longtemps avant de les y préparer, il ait un œil vigilant sur eux, à l'école, à l'église, sur leur manière de se conduire au confessionnal et ailleurs; qu'il les engage, selon les circonstances, à venir d'eux-mêmes se confesser plus souvent que les autres enfants, qu'il se serve en un mot de la future première Communion, comme d'un moyen pour les encourager, les avertir, les corriger, leur montrant, lorsqu'ils ont le malheur de s'oublier, combien cela est inconvenant pour quelqu'un qui doit faire sa première Communion.

4. OU, QUAND ET EN QUOI DOIT-ON INSTRUIRE LES ENFANTS POUR LES PRÉPARER A LA PREMIÈRE COMMUNION?

Lorsqu'il s'agit de choisir un *local*, pour donner l'instruction religieuse aux enfants qui se disposent à la première Communion, on doit tâcher d'en choisir un qui soit assez vaste, pour y mettre les enfants à l'aise, et où l'on puisse faire du feu. Dans quelques paroisses, on choisira, s'il se peut, le local de l'école, dans d'autres la sacristie, si elle est dans les conditions voulues. Ce n'est qu'à défaut de l'un et de l'autre de ces locaux, que l'on doit choisir l'église. Le catéchisme étant donné pendant une grande partie de l'hiver, et l'église étant généralement un édifice trop vaste pour qu'on puisse le chauffer, le froid que les enfants y ressentiraient, pourrait nuire à leur santé, et faire tort à l'attention, à la tranquillité avec laquelle ils doivent écouter. Donc si l'on se trouvait dans la nécessité de donner le catéchisme à l'église, il serait prudent de procurer du moins aux enfants un plancher en bois, pour

quantum fieri poterit, usque ad complementum, tumque fiat serium examen, an sic instructi sint, ut liceat sperare, eos, licet catechesi fere valedicturos, tamen esse in officiis vitæ christianæ sufficienter perseveraturos. Si ejusmodi spes non affulgeat, præparatio ad alium annum prolongetur. — Ultra annum quartumdecimum prima Communio a parochis, inconsulto ordinario, non differatur. — In mortis periculo prima Communio per modum Viatici ad arbitrium parochi anticipetur. » *Ibidem* N° 179.

empêcher le froid des pieds sur les dalles glacées. Cependant lorsqu'il s'agira de préparer immédiatement les enfants pour la retraite spirituelle, de s'occuper avec eux de la confession générale, dont il sera question plus loin, il vaudrait mieux de choisir exclusivement l'église pour ces exercices, la saison n'étant plus d'ailleurs aussi rigoureuse qu'auparavant.

Quant au *temps*, c'est-à-dire à la durée de l'instruction préparatoire, il existe des pratiques différentes. Dans maints endroits cette instruction commence seulement au carême; dans d'autres à la nouvelle année ; dans d'autres encore, à la Toussaint ou à l'Avent. Dans quelques paroisses, les curés font durer ce catéchisme toute l'année, quelques-uns même deux années et cela sans discontinuer. Sans doute il faut, sous ce rapport, voir les circonstances et les lieux où l'on se trouve. Mais à part cela, pour parler en général, il nous semble qu'exiger des enfants la fréquentation journalière du catéchisme, pendant une ou deux années, c'est exiger trop; c'est d'abord très-fatigant pour les enfants, et ensuite il est à craindre qu'à cause des répétitions continuelles, l'attention ne se perde à la fin, et que les instructions n'offrent plus d'intérêt. D'un autre côté, c'est commencer trop tard que de commencer avec le temps du carême; car, pendant ce court espace, à peine pourra-t-on traiter à fond la doctrine touchant la sainte Eucharistie et préparer les enfants à bien faire leur confession générale. Il me semble qu'il vaut mieux commencer à l'Avent, ou au plus tard, si les circonstances ne le permettaient pas, à l'époque du nouvel an (1).

(1) Voici ce que prescrivent les Statuts du diocèse de Liége, touchant la durée du catéchisme préparatoire à la première communion : « Etsi vero per totum biennium pueros catechisare magno studio oporteat, majori tamen in eorum proximam præparationem ab Adventu quotidie huic operi incumbendum est. Quo enim accuratius doctrinam Christianam cognoverint et ea præsertim quæ ad S. Eucharistiam spectant, eo majore veneratione fide, amore ac fiducia ad divinum Mysterium accedent ; eo uberiores fructus percipient, ut postea *in fide fundati, et stabiles et immobiles* in semitis justitiæ permaneant. » (N° 180). Par cette fréquentation de deux années, on n'entend pas une fréquentation journalière mais hebdomadaire : « Hæc catechesis per totum annum qualibet hebdomada, die ac hora fixis, locum obtinere debet. Attamen permittimus ut octo diebus Dominicis sibi non

En quoi doit consister l'instruction préparatoire à la première Communion? Après que les enfants ont appris tout leur catéchisme, pendant deux ans, on le leur fait répéter depuis l'Avent jusqu'au Carême; et dès cette époque, c'est-à-dire quelques semaines avant la première Communion, on leur fait de solides instructions sur la sainte Eucharistie. D'abord on récapitule la doctrine sur la Grâce, sur les sacrements en général et l'on dit au moins quelques mots du sacrement de baptême Si l'on a du temps de trop, on répète ce qui regarde la création, la chute de l'homme, le mystère de l'incarnation, et à l'occasion de la confession générale, on pourrait repasser les dix commandements, afin d'aider les enfants dans leur examen de conscience. Naturellement il y aura des points qu'il sera plus ou moins nécessaire de passer de nouveau en revue, et d'inculquer plus fortement. Néanmoins avant tout, il faut que les instructions se rapportent, autant que possible, au très-saint-Sacrement et à la première Communion, que l'on fasse ressortir ces rapports ou ces relations avec la sainte Eucharistie, et qu'on les rende clairs aux yeux de l'enfant. Il serait bon également, quand cela peut se faire, de récapituler les autres parties de la doctrine chrétienne, qu'on n'a pas eu le loisir de développer ou de répéter tout au long, de sorte que l'enseignement se présente dans tout son ensemble et que les enfants puissent embrasser d'un coup d'œil général tout ce que contient la doctrine catholique. En tout cas, il vaut mieux de repasser les traités en quelques mots, d'une manière solide et enchaînée, que de vouloir entrer dans tous les détails, de surcharger la mémoire des enfants et de devenir superficiel.

succedentibus ad nutum parochi electis, habeatur relaxatio. » (N° 124). Ce n'est que pendant l'Avent et le Carême que l'instruction doit se faire chaque jour, comme c'est indiqué au n° 127 : « Toto tempore Adventus et a Septuagesima usque ad epocham ipsiusmet primæ Communionis, singulis diebus, quantum fieri potest, speciali catechesi proxime præparabuntur pueri ad tantum Sacramentum suscipiendum. »

(1) Les enfants d'une intelligence très médiocre réclament des soins particuliers, et un pasteur zélé pour le salut des âmes, les instruira à part.

5. MANIÈRE DE DONNER L'INSTRUCTION.

Il est aisé de comprendre qu'il ne s'agit pas ici de montrer ou d'expliquer de quelle manière on doit faire le catéchisme, quelle est la méthode qu'il faut suivre, mais d'exposer succinctement ce qu'il y a à observer en donnant l'instruction préparatoire à la première Communion.

Avant tout donc, il faut que le catéchiste, dans sa conduite à l'égard des enfants, se montre tout rempli de charité et d'une sainte gravité. Se montrer froid, indifférent, dur et sévère à leur égard, ce serait produire sur eux un effet extrêmement nuisible et l'on ne réussirait guères à leur imprimer les sentiments qui doivent les animer. Ce sont leurs cœurs que l'on doit gagner avant tout, et leur cœurs seront gagnés, quand ils verront que le catéchiste leur porte un amour sincère et dévoué ; quand ils s'apercevront que leur instruction, leur préparation à la première Communion est une affaire qui lui tient au cœur et lui procure une véritable jouissance. Les punitions, il ne doit les employer que dans des cas exceptionnels. Les enfants doivent être si bien disposés, qu'un simple avis un peu sévère, une réprimande, ayant trait à la première Communion, suffise pour les rappeler à l'ordre ou à leur devoir.

Surtout que l'on soit bien doux et bien patient avec les enfants d'une intelligence plus faible ; qu'on n'exige pas plus que ce dont ils sont capables ; qu'on tâche de les encourager, de leur inspirer de la confiance et d'exciter ainsi leur zèle (1).

(1) Il arriva qu'un jour où les enfants s'étaient plus dissipés que de coutume, un grand nombre d'entre eux n'avaient pas appris leur leçon de catéchisme. Je leur déclarai, que c'était la première fois qu'un pareil cas s'était présenté pour moi chez des enfants qui voulaient faire leur première Communion, et que j'en étais bien triste ; je leur dis que je n'étais pas d'avis de leur donner des explications ou de les garder pendant une heure comme de coutume ; allez, leur dis-je, allez devant le saint Sacrement demander pardon, et retournez chez vous apprendre de nouveau votre leçon. — L'impression que produisirent ces quelques paroles sur les enfants, fut très vive et dans la suite je n'eus plus de motif de me plaindre.

Si le catéchiste doit éviter d'être rude et sévère, il doit éviter également le défaut contraire. Ce serait en effet une grande maladresse de croire qu'il faut gagner les enfants par des badinages, des flatteries et des caresses, par le récit de farces et d'histoires pour rire. Non-seulement ce serait perdre un temps précieux, mais mettre un obstacle aux pieuses dispositions qui doivent animer ces jeunes cœurs, et les exciter à la dissipation ou au désordre. Non, une sainte et douce gravité doit percer dans toute la conduite du catéchiste ; il faut que les enfants remarquent qu'il s'agit de quelque chose de grand, de saint, de vraiment important ; que le catéchiste les considère maintenant avec des yeux tout autres, en un mot je dirai qu'un saint respect doit dominer dans toute l'instruction. Au reste, nous ne pouvons que répéter ici, ce que nous avons déjà dit : Le catéchiste doit chercher à se mettre lui-même dans les meilleures dispositions possibles ; alors il saisira le vrai ton, la véritable manière d'instruire, et il excitera chez les enfants les sentiments convenables.

Un peu plus haut nous avons fait la remarque que l'instruction préparatoire à la première Communion, ne doit pas être sèche et aride, ni consister simplement dans des explications qui s'adressent à l'intelligence ; non, elle doit s'emparer du cœur et de la volonté des enfants. C'est pourquoi, après avoir exposé à l'intelligence tous les principes renfermés dans une proposition, et les vérités qui en découlent, le catéchiste doit, par une allocution animée, par le récit d'exemples émouvants, chercher à réveiller dans le cœur des enfants des sentiments qui correspondent à ces vérités et faire en sorte qu'ils soient amenés à prendre des résolutions conformes.

A ces instructions viendront se joindre des exercices spirituels. Sans ceux-ci, le reste demeure à l'état de simple théorie, qui ne devient rien de réel, de pratique pour la vie. Parmi ces exercices, celui qui occupe la première place, c'est la visite au S. Sacrement, laquelle peut se faire très convenablement en commun, après chaque heure d'instruction. La manière dont cette visite devra se faire, est expliquée dans l'introduction aux instructions sur la sainte Eucharistie. Une remarque que nous ne devons pas oublier ici, c'est que, pen-

dant cette visite, le catéchiste a l'occasion d'exprimer, par une prière à haute voix, les actes correspondant à l'instruction donnée, ou d'exciter les enfants à les faire en silence; ainsi il pourra faire un acte de remercîment pour l'institution de ce Sacrement d'amour, exprimer un acte de désir pour le recevoir, un sentiment d'horreur pour la Communion indigne. De cette façon, on obtiendra un résultat qui est d'une extrême importance : les enfants apprendront à prier. Si l'on néglige ce point, les suites de cette négligence sont fatales, comme le fait remarquer un publiciste distingué, dans les paroles suivantes : « A notre époque, où l'on se croit si fort en progrès, si avancé dans la civilisation, il y a un mal qui règne, d'une façon effrayante, dans les âmes, et que nous ne pouvons exprimer autrement qu'en le désignant sous le nom de grossièreté spirituelle et religieuse. De même qu'un homme mal élevé, qui ne sait comment converser ou se conduire dans une société polie, s'y ennuie, y est sur les épines; de même, de nos jours, un grand nombre de chrétiens, quand il s'agit de pratiquer la piété, de converser avec Dieu, de traiter les choses célestes, n'y trouvent qu'ennui et fatigue; ils en ont une espèce d'aversion et pourquoi? Parce qu'ils ne savent ni comment se mouvoir, ni comment vivre dans cette atmosphère religieuse. Mais cette grossièrete intérieure, cette stupidité de l'âme, pour tout ce qui est surnaturel et divin, ne se montre nulle part d'une manière plus frappante, que lorsqu'il s'agit de communier sacramentellement, parce que alors l'homme est le plus directement en contact avec Dieu, et que la foi dans sa présence exige la dévotion la plus vive, la plus ardente. »

Il est de plus très important que, dès les instructions préparatoires et pendant le cours de celles-ci, les enfants s'approchent dignement du tribunal de la Pénitence. C'est pourquoi on leur fera remarquer tout d'abord, qu'une ère nouvelle va s'ouvrir dans leur vie, qu'ils doivent commencer la préparation à la première Communion, en renonçant à leurs anciens défauts, et en changeant sérieusement de conduite, ce en quoi les aidera le bon Sauveur, dans le sacrement de Pénitence. Pour entendre ces confessions, il faut

du côté du confesseur une grande prudence, de la patience, de la charité et du zèle (1). La malice des péchés dont s'accusent les enfants, doit leur être mise sous les yeux plus vivement qu'autrefois; il leur montrera, par de touchantes exhortations, combien ces fautes, surtout celles qui sont graves, déplaisent au divin Sauveur, et sont un obstacle à ce que Jésus descende avec joie dans leur cœur, avec l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions. Que le confesseur excite en eux la ferme résolution de renoncer à ces péchés, et leurs prescrive les moyens de ne plus y retomber. De la négligence, de l'impatience chez le confesseur, pourrait avoir ici des suites très funestes.

D'autres pratiques de piété (que l'on pourrait conseiller ou prescrire, soit pendant les instructions, soit pendant la confession), consistent : dans la récitation de certaines prières pour obtenir la grâce de faire une bonne première Communion (ces prières sont : le Pater, le Memorare, le Chapelet, des aspirations au S. Sacrement : Ame de Jésus, sanctifiez-moi, etc, lorsque les enfants ont un livre de piété ou les savent par cœur) ; dans la dévotion envers la sainte Vierge, S. Joseph, S. Louis de Gonzague etc., dans l'assistance à la sainte Messe, entendue à cette intention, dans quelques petits pèlerinages, dans la revue journalière de la conscience, jointe au bon propos et à l'examen particulier de certaines fautes capitales, chose à laquelle on doit veiller surtout pendant les confessions.

Puis les enfants doivent s'habituer à devenir modestes dans toute leur conduite, obéissants, pacifiques, le catéchiste leur rappelant souvent à cet effet l'exemple de Jésus-Christ et la communion qu'ils feront bientôt ; à l'occasion, on peut prendre chez leurs parents des informations sur la manière dont ils se conduisent. Qu'on les habitue également à pratiquer quelques mortifications ; car ici encore, le Royaume

(1) Un missionnaire très connu, aussi éloquent qu'expérimenté, disait que rien ne l'effrayait tant que les confessions des enfants. Que de bien on peut y produire, mais aussi que de bévues on peut y commettre ! Bien des personnes ne savent pas se confesser d'une manière convenable pendant toute leur vie, parce qu'on ne le leur a pas bien appris dans leur jeune âge.

des cieux souffre violence. Le point principal et sur lequel j'appelle une grande attention, c'est que les enfants ne s'inquiètent pas beaucoup des habillements, qu'ils mettront le jour de leur première Communion. Qu'on leur fasse donc bien comprendre que le divin Sauveur ne fait aucune attention aux habits, mais bien à la pureté, aux vertus qui ornent le cœur, aux sentiments d'amour et de dévotion qu'on a pour lui ; montrez-leur, comment lui-même fut pauvre, que ce furent de jeunes bergers pauvres comme lui et mal habillés, qu'il appella les premiers autour de sa crèche, etc. Citez des exemples qui édifient ou qui effrayent, des exemples d'enfants sages ou orgueilleux. Demandez-leur un sacrifice par lequel ils puissent montrer au divin Sauveur, qu'ils l'aiment, qu'ils tiennent plus à Lui qu'aux beaux habits. Engagez-les à ne point presser ou tourmenter leurs parents pour que ceux-ci leur achètent tels ou tels habits ; à ne pas s'en informer, à ne pas se demander entre eux quel sera le costume qu'aura celui-ci ou celle-là. Lorsque les parents leur parleront de ces choses, ils devront dire : « Mon père, ma mère, je laisse tout cela à votre disposition. » Lorsque des gens sans esprit viendront à en parler, ils répondront. « Je ne m'embarrasse pas de cela, pourvu que je sois digne de bien communier, cela suffit. »

Là où, pour aller à la sainte Table, existe la coutume d'habiller tous les enfants (au moins les petites filles) d'une manière uniforme, on doit y tenir strictement et ne pas souffrir d'innovations sous ce rapport ; là où cette coutume n'existe pas, on doit tâcher de l'introduire. Tout ce qui est inconvenant dans la coupe ou la forme des habits, doit être impitoyablement supprimé ou repoussé. Qu'on ne néglige pas non plus, d'attirer sur ce point l'attention des parents, qui parfois y mettent plus de vanité que les enfants et leur servent ainsi de pierre d'achoppement ; suppliez-les, conjurez-les de ne pas diminuer ou ravir à leurs enfants la dévotion et les grâces de ce saint jour, soit en leur prodiguant de fades flatteries, soit en leur faisant étaler un luxe ridicule etc (1).

(1) Combien ce point est important, principalement dans les villes,

Les autres pratiques de mortification à conseiller aux enfants, sont de ne pas regarder de côté et d'autre à l'église ou à l'école; de mettre un frein à la curiosité quand ils veulent porter leurs regards sur toutes sortes d'objets et de personnes; de diminuer un peu la quantité de leur nourriture, surtout le vendredi (sans cependant le laisser apercevoir); de se lever un peu plus tôt et avec régularité; de garder le silence à certains moments et dans certaines circonstances; de ne pas se plaindre des aliments, des fatigues, des injures, mais d'offrir tout cela à Jésus-Christ. Quant aux œuvres de charité envers le prochain, elles dépendent de la position des enfants ou plutôt des parents. C'est vraiment un spectacle aussi beau que touchant, de voir parfois de petits garçons, de petites filles engager leur parents, qui sont riches et dans l'aisance, à venir en aide à d'autres enfants pauvres qui doivent faire aussi leur première Communion, à leur fournir des habillements, à les faire dîner avec eux, ce jour-là etc.

Il est aisé de comprendre que l'on ne doit pas surcharger les enfants de pratiques et d'exercices. C'est l'affaire du prêtre d'examiner lesquels sont les mieux appropriés à la position et au caractère des enfants; quels sont ceux que l'on peut prescrire à tous en général ou à quelques-uns en particulier; il doit veiller ensuite, autant que possible, à ce qu'on les observe. On dira néanmoins, d'une façon claire et expresse, que la pratique de ces œuvres de piété, de pénitence ou de charité, n'est pas d'une obligation sévère pour eux, et que par conséquent, s'ils les omettent, il n'y a aucun péché.

c'est ce que prouve un fait qui m'est connu. Une jeune fille devait faire sa première Communion; le matin de ce grand jour, en se levant, elle dit qu'elle n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, parce qu'elle n'avait pu s'empêcher de rêver sans cesse à la belle robe qu'elle allait mettre. D'un autre côté je connais des cas où, par suite des bons avis du catéchiste, des petites filles, d'ailleurs portées à la vanité, allèrent si loin, qu'elles ne dirent pas un seul mot de leurs habillements de première Communion; et lorsque la mère acheta leur robe, elles ne s'en inquiétèrent pas le moins du monde; ce fut seulement au moment de la mettre qu'elles savaient quelle robe on leur avait confectionnée.

6. PRÉPARATION IMMÉDIATE.

Les instructions catéchistiques doivent être terminées, au moins une semaine avant le jour de la première communion, afin qu'on puisse employer le reste du temps aux exercices spirituels de la Retraite. Dans les paroisses où les enfants subissent un examen public, celui-ci doit être fini une quinzaine de jours avant que les enfants s'approchent de la sainte Table, afin de ne pas les laisser dans l'inquiétude et leurs parents dans l'embarras. Dans les paroisses populeuses surtout, il faut bien cet intervalle de temps pour qu'ils puissent s'occuper des habillements nécessaires. Qu'on se garde bien de transformer cet examen en une espèce de torture pour les enfants, ou en une sorte de spectacle, où ils vont faire parade d'esprit; encore moins doit-on profiter de cet examen, pour adresser aux ignorants des reproches qui puissent les blesser ou les irriter. D'ailleurs, même sans cet examen, le catéchiste doit déjà savoir quels enfants sont capables ou non, d'être admis à communier. Cet examen auquel assistent parfois un grand nombre de parents, peut servir d'occasion pour leur dire que, dès ce jour, ils doivent éviter et empêcher, en présence de leurs enfants, tout ce qui pourrait les scandaliser, tout ce qui pourrait détruire leurs bonnes dispositions et troubler leur recueillement; qu'ils doivent leur accorder le loisir nécessaire pour vaquer aux exercices de la retraite ; qu'ils doivent redoubler avec les autres paroissiens, leurs prières pour les enfants qui se préparent à recevoir Jésus-Christ (1).

Mais en quoi consistent les exercices spirituels à donner aux enfants, après que les instructions ont pris fin? Faut-il qu'on fasse avec les enfants une retraite en règle? Dans quelques pays, comme en Italie et en France, cela se fait bien souvent. Les enfants se retirent pendant plusieurs jours dans des maisons particulières, ou dans des couvents, pour s'y li-

(1) Au reste, ce que nous avons dit touchant l'examen public des enfants pour l'admission à la première Communion, ne doit pas être regardé comme une justification ou un éloge de cet exercice. Ces examens, je les regarde comme inutiles, et je voulais seulement donner quelques indications pour les lieux où ils ont été introduits et où il ne serait pas aisé de les abroger.

vrer aux exercices spirituels. Si avantageux et si désirable que cela puisse être, ce n'est guères praticable dans toutes les paroisses; il est inutile d'en dire les motifs, on les connaît assez. Néanmoins on peut parvenir au même but, sans avoir les mêmes facilités.

Ainsi en supposant que la première Communion se fasse quinze jours après Pâques, les enfants, après avoir assisté pendant la Semaine Sainte aux méditations sur la Passion et aux Offices de l'Eglise, pourront être réunis dans le temple, quand le temps pascal sera expiré ; alors les nefs seront libres et le prêtre n'aura plus qu'à s'occuper des enfants. Il les réunira le matin et l'après-midi, et les préparera à la sainte Communion, les excitera à la persévérance par des allocutions courtes mais chaleureuses, mais énergiques, par des exercices pratiques sur la confession générale.

Je doute qu'il y ait encore parmi nous un pasteur, s'il a quelque expérience et l'amour des âmes, qui n'approuve pas la coutume d'engager les enfants à faire, avant leur première Communion, une confession générale.

En effet les motifs les plus graves sont pour elle, et il n'en est pas un seul solide qui soit contre elle. D'ailleurs l'Eglise a fait connaître d'une manière assez claire, son intention à cet égard (par des prescriptions épiscopales, par l'enseignement de cette coutume dans des catéchismes approuvés, par la pratique des pontifes et des prêtres les plus zelés). L'importance même de la circonstance semble devoir y conduire naturellement. L'expérience en effet montre qu'une confession générale est parfois absolument nécessaire,—parce qu'il y a des enfants qui ont caché des péchés très graves, de propos délibéré, ou bien des fautes légères, mais qu'ils regardaient comme graves à cause de leur conscience erronée ; — parce qu'il y en a d'autres aussi qui se sont confessés à la légère, sans douleur *surnaturelle*, ou sans propos sérieux de se corriger. Bien des enfants, après les instructions qui leur ont été faites, se persuadent (est-ce à tort ou à raison?) ou du moins craignent que leurs confessions précédentes n'ont pas toujours été bonnes, de sorte que la confession générale devient pour eux un véritable besoin du cœur. Mais alors même, que chez beaucoup d'en-

fants elle ne serait pas nécessaire, elle peut leur être utile, parce qu'elle leur sert à mieux se connaître, à devenir plus humbles et vraiment contrits, à se mortifier, à recevoir avec plus de dévotion et de fruits la sainte Communion, mais surtout à retrouver le calme et la paix pour la suite. Le seul prétexte qui pourrait faire croire que la confession générale n'est pas à conseiller, c'est que par elle on rend les enfants inquiets, soucieux, scrupuleux; mais cette raison ne peut être admise comme sérieuse. Les enfants, et c'est la grande masse, ne sont pas tels qu'on ait à craindre chez eux une anxiété hors de saison et de vains scrupules; quand même d'ailleurs ce danger serait à craindre, un confesseur sensé et prudent pourrait facilement y obvier avec un peu de peine.

Cette confession générale, quand doit-elle être faite? Dans quelques paroisses existe l'habitude de la faire quatre ou six semaines avant la première Communion, mais cette pratique, je ne l'approuve guères. Non, une confession générale faite si tôt, ne peut être aussi bien faite qu'elle devrait l'être, puisque les exercices spirituels qui doivent y servir de préparation, ne peuvent avoir lieu que plus tard. Puis l'impression salutaire produite par la confession générale, certains motifs qui ébranlent le cœur et le touchent, perdent une grande partie de leurs effets, quand elle est trop éloignée de la première Communion, tandis qu'ils devraient toujours subsister. Je crois que cette confession doit être faite, quelques jours seulement avant la première Communion, et qu'il faut la faire coïncider avec les exercices de la retraite dont nous avons parlé. La veille du grand Jour, les enfants font une seconde confession pour s'y accuser des fautes commises depuis la confession générale, ou de celles qu'ils ont oublié de déclarer, et pour en recevoir l'absolution. Mais que doit observer le catéchiste, afin d'aider à la préparation et à l'audition de cette confession générale?

Il doit de nouveau exposer la doctrine sur le sacrement de Pénitence lors et pour autant que c'est nécessaire, mais surtout appliquer ses soins à ce qui est pratique. Il faut qu'il fasse d'abord une instruction préliminaire sur la confession générale dans son ensemble; qu'il dise en quoi elle consiste,

quand et à qui elle est nécessaire, pourquoi il est à désirer, dans tous les cas, que les enfants la fassent. Qu'on excite dans les enfants le désir de la faire, en montrant les avantages qui en résultent, en étouffant dans son germe la crainte qu'ils auraient de ne pas la faire assez bien. On doit leur montrer pratiquement que ce n'est pas si difficile qu'on se l'imagine parfois, que, les années précédentes, d'autres enfants l'ont faite aussi, et en ont été très satisfaits ; insinuez aux enfants, de la manière la plus affable et la plus douce, que l'on fera tout pour les aider, en les instruisant et en les interrogeant ; qu'ils doivent seulement écouter et obéir, qu'alors tout ira bien.

Le catéchiste fera lui-même l'*examen de conscience* devant les enfants. Après avoir invoqué d'abord le Saint-Esprit, les enfants doivent examiner avant tout si leurs confessions précédentes ont été bonnes ou mauvaises ; ici il faut qu'on leur explique avec brièveté, précision et clarté, qu'on leur indique par des exemples, en quels cas les confessions sont nulles et mauvaises. Le catéchiste montrera ensuite, de quelle manière l'enfant doit s'y prendre pour savoir exactement si ses confessions ont été nulles, et combien il en a faites de ce genre. Après cela, on passe en revue les dix commandements de Dieu. D'abord on expose ce qui est prescrit et défendu par chaque commandement ; ceci donnera maintes fois l'occasion de dépeindre en quelques traits frappants, d'un côté la beauté des vertus qui sont commandées, telles que la piété, l'obéissance, la charité, la pureté, et de dire combien elles sont agréables à Dieu ; d'un autre côté de faire ressortir vivement tout ce qu'il y a d'odieux et de funeste dans les vices opposés à ces vertus, surtout quand on pense à la première Communion ; c'est un bon moyen d'exciter à la contrition. En outre on doit traiter plus spécialement des péchés qui se rencontrent d'ordinaire chez les enfants, ou qui sont plus fréquents dans tel endroit, et dire clairement qu'il convient de déclarer le nombre approximatif des péchés qui, sans être mortels, sont cependant assez graves. Le catéchiste expliquera aussi, de temps à autre, ce qui de sa nature ou à cause des circonstances, est péché mortel ou péché véniel. S'agit-il du

sixième commandement, qu'il parle avec une sainte joie et une pieuse admiration de la pureté, qu'il flétrisse, avec une espèce de dégoût, par quelques paroles sévères et mesurées, le vice contraire. Dans l'explication de ce commandement, on doit se tenir strictement au texte du catéchisme, et inculquer fortement aux enfants, que s'ils ont quelque doute, ils doivent interroger le confesseur. Entrer dans des particularités, parler en détail et trop clairement de certains péchés, ce serait inconvenant, si pas dangereux, et commettre une grande imprudence. C'est le Confessionnal qui est le lieu, où étant seul à seul avec l'enfant, on doit l'interroger sur cette matière ou s'en expliquer, quand on soupçonne avec raison que c'est nécessaire. Après avoir parcouru les dix commandements de Dieu et ceux de l'Eglise, pour autant qu'ils peuvent regarder les enfants, (quant aux péchés capitaux, la plupart se rattachent à l'un des commandements de Dieu) on apprend aux enfants à connaître quelle est la source de la plupart de leurs défauts, quel est leur défaut principal, quelles sont les tentations et les dangers auxquels ils sont le plus exposés. On ne doit pas permettre aux enfants de se servir de ces examens de conscience que l'on rencontre dans les livres de prières, écrits pour de grandes personnes. Il vaut mieux de leur en dicter un. S'ils veulent écrire leurs péchés, on peut le leur permettre; seulement ils doivent avoir soin de tenir bien caché ce qu'ils ont écrit, de le déchirer ou brûler de suite après la confession.

Lorsqu'on voudra exciter les enfants à la contrition, point sur lequel on devra le plus insister, il faut qu'on leur mette vivement sous les yeux les *motifs* de la contrition, qu'on leur montre comment ils peuvent s'exciter à la douleur de leurs péchés en refléchissant à ces motifs, et que l'on fasse un acte de contrition en leur présence; ensuite, si on a lieu de croire les enfants bien disposés, on les fait prier en silence (dans l'église où les motifs de contrition ont été exposés sous forme de sermon) et l'on récite devant eux une prière qui y corresponde. Pour l'explication de ces motifs de contrition, on peut recourir au catéchisme diocésain, ou faire les différentes stations que S. Charles Borromée avait l'habitude de

faire, quand il voulait s'exciter au repentir de ses fautes. Le catéchiste déclarera que le ferme propos de renoncer au péché et de se corriger, est la preuve de la sincérité de la contrition et doit ne faire qu'un avec elle. Un autre point sur lequel on insistera, c'est que les enfants, outre le ferme propos général de plutôt tout perdre que de vouloir commettre encore un péché mortel, outre la résolution bien décidée d'éviter même, selon leurs forces, les fautes moins graves, prennent des résolutions spéciales touchant les points suivants :

1° Pour leurs défauts capitaux : comment ils s'y opposeront et les combattront.

2° Pour la prière : quelles sont les prières qu'ils se proposent de dire tous les jours ; quand et comment ils pratiqueront chaque semaine certaines œuvres de piété ; quelles sont ces œuvres? (Par exemple de bonnes lectures, des visites au S. Sacrement. La plupart des enfants pourraient peut-être, du moins en général, se proposer une espèce de règlement pour chaque jour, ou une règle de vie.)

3° Pour la fréquentation des Sacrements, surtout chez ceux qui vont quitter l'école ou partir à l'étranger. Même ceux qui continueront de fréquenter les classes, peuvent, selon les circonstances, se proposer d'aller à la sainte Table, plus souvent qu'ils n'y sont tenus (1).

De plus, on doit recommander aux enfants, de ne pas vouloir entreprendre trop ou des choses trop difficiles. Mieux vaut s'imposer peu et y tenir. Les résolutions qu'ils veulent prendre, ils doivent les communiquer à leur confesseur, lors de la confession générale, et les soumettre à son approbation. Peut-être sera-t-il bon à cette occasion, ou lors de l'instruction sur la persévérance, d'avertir les enfants qu'ils tomberont peut-être de nouveau dans plusieurs fautes, mais que ce

(1) On a déjà conseillé aux enfants de faire, au jour de leur première Communion, le vœu d'aller à la sainte Table, 4 fois par an, pendant toute leur vie. Il me semble, pour ne pas trop dire, qu'en général cela n'est pas à conseiller, puisque pour un bon nombre ce serait un péché, s'ils ne gardaient pas leur vœu. Mieux vaudrait de recevoir, dans le confessional, ce vœu pour un an chez ceux qui le veulent et cela d'après les circonstances. Ce vœu pourrait se renouveler chaque année pour celle qui va suivre.

n'est pas une raison pour se décourager, qu'ils doivent plutôt se relever de suite, etc.

Quant à *l'accusation* ou confession proprement dite, on doit insister sur le point suivant : C'est que les enfants aient soin de s'accuser de leurs péchés dans un certain ordre, d'indiquer, aussi exactement que possible, d'après le témoignage de leur conscience, le nombre et les circonstances des péchés mortels, et même des péchés qui ne sont pas évidemment mortels, parce que, si les enfants ne s'habituent pas à cette franchise et à cette exactitude, ils ne l'auront pas plus tard, même lorsqu'ils auront à déclarer des fautes très graves. Mais ce qu'il faut spécialement avoir en vue, c'est de dissiper toute crainte, toute fausse honte qui porterait les enfants à cacher leurs péchés. On y parvient, en montrant de quels faux prétextes le démon se sert pour essayer de les tromper ; quelle paix et quelle tranquillité sont la récompense d'une confession sincère ; de quelles suites épouvantables est punie bien souvent la confession sacrilége. Qu'on encourage les enfants, en les assurant que le confesseur ressentira la plus grande joie à la vue de leur sincérité, que loin d'avoir pour eux le moindre sentiment de mépris, il n'aura pour eux que de l'estime et de l'affection. S'il y a quelque chose qui leur pèse particulièrement, on les engage à le déclarer tout d'abord, ou à dire du moins : Mon père, j'ai une chose qui me gêne beaucoup. — De même, qu'ils exposent leurs doutes, et s'ils ont quelque forte tentation, ou s'ils sont exposés au danger de pécher, qu'ils forment pour l'avenir, la résolution de se faire connaître, le plus tôt possible, à leur confesseur. Nécessairement, avant de commencer leur confession générale, les enfants devront déclarer les fautes qu'ils ont commises depuis la dernière confession ; cela s'entend.

Quant à la *satisfaction* sacramentelle, les enfants doivent s'efforcer, déjà même avant de se confesser, de satisfaire pour leurs péchés, surtout pendant la semaine sainte, par des œuvres de pénitence propres à leur âge, par exemple : par des prières, des visites au saint Sacrement, de légères abstinences dans le boire et le manger (quelquefois en s'abstenant de déjeuner le matin, ou plutôt en ne prenant que la

moitié de leur ordinaire, afin de s'habituer à rester à jeun), par le silence, par des marques d'humilité vis-à-vis du prochain; puis, lorsque c'est possible, en demandant pardon à leurs parents (1); quant à la réparation des injustices ou des dommages causés au prochain, si tel est le cas, il faut que ce point ait été réglé dans les confessions précédentes.

Pour entendre les confessions, on prescrira exactement aux enfants une heure fixe, et on ne les fera pas venir en trop grand nombre à la fois. Mettre de la précipitation à expédier ces confessions, ce serait une faute plus déplorable que dans toute autre circonstance. Le jour de la confession, les enfants devraient assister à la sainte Messe, après qu'on leur aurait indiqué les prières à y réciter. Ils doivent, en entrant au confessionnal, garder exactement l'ordre et le rang désignés. Que le confesseur les reçoive alors avec toute la mansuétude et la charité possibles, qu'il les encourage et se garde bien de montrer de l'impatience, de l'ennui, ou d'employer des expressions dures, qui pourraient les effaroucher. Que la pénitence imposée ne soit ni trop longue ni trop forte; qu'elle soit dirigée, d'un côté, contre le défaut capital, et, destinée d'un autre côté à conserver les bons sentiments dans lesquels ils se trouvent. Si on le juge nécessaire, qu'on avertisse aussi les enfants, en général et en particulier, de ne pas avoir peur en se confessant. Si après la dernière confession, ils se rappellent encore quelque chose, sans savoir au juste si c'est un péché grave, ou s'ils l'ont déjà confessé, ils doivent aller tranquillement à la sainte Table.

Quelques jours avant la première Communion, on doit leur expliquer les cérémonies de la communion et les y exercer avec soin. Qu'on leur prescrive quelques règles pour bien se conduire la veille de ce grand jour, dans la rue et à la maison; qu'on leur indique les pensées dont ils doivent occuper leur esprit, soit en s'endormant le soir, soit en s'éveillant le matin, soit pendant qu'on les habille et qu'ils vont au lieu de réunion. Les enfants qui sont voisins les uns des autres, doi-

(1) Parfois il est des cas où cela est impossible, moins à cause des enfants que des parents.

vent se rendre en ordre, deux à deux, au local indiqué; là, ils seront moins exposés au danger d'entendre des bavardages inutiles. Après cela on les congédie en leur adressant encore quelques paroles du cœur, qui excitent en eux une joie tranquille et de pieux désirs.

7. LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

Les cérémonies avec lesquelles se fait la première Communion, doivent être conformes aux prescriptions diocésaines, s'il en existe à cet égard; en tout cas, et toujours faut-il qu'elles se fassent avec la plus grande solennité et beaucoup de gravité.

Peu de temps avant que la messe commence, on réunira les enfants dans la salle d'école ou au prèsbytère, mais en ayant soin de ne pas y laisser pénétrer les curieux et de faire garder le recueillement aux enfants. Là on vient les prendre processionnellement pour les conduire à leurs places dans l'église (1). Celles-ci doivent leur être indiquées d'avance. Que le curé se garde bien de fournir un aliment à la vanité, ou de faire entrer en ligne de compte des considérations humaines, en donnant les premières places aux enfants des familles riches ou notables. « Le mieux, c'est de placer les enfants d'après leur taille, en commençant par les plus petits. Le *Veni Creator* est chanté avant la Messe. Mais doit-on chanter la Messe ou célébrer une Messe basse? Les pratiques varient sous ce rapport. Certes il serait préférable de chanter la Messe, et cela n'a pas d'inconvénient quand le nombre des communiants est assez restreint, parce que, dans ce cas, il n'y a pas de danger qu'on les retienne trop longtemps à l'église. Mais si, au contraire, leur nombre est fort élevé et

(1) Si le nombre des enfants n'est pas trop grand et que le chœur de l'église soit assez vaste pour les contenir à l'aise, il vaut mieux les y placer que dans la grande nef. On met les garçons à droite et les filles à gauche, ou bien celles-ci avant ceux-là. Le chœur est préférable à la nef, parce que dans celle-ci les enfants sont exposés à se distraire facilement, ou a être obsédés par les parents et les curieux qui jugent les toilettes, bavardent à leur aise et troublent ainsi la dévotion des enfants. D'ailleurs dans le chœur on pourra mieux les observer et surveiller leurs mouvements. (*Observation du traducteur.*)

que la saison est froide et mauvaise, il vaut mieux, à notre avis, de célébrer une Messe basse, pendant laquelle on pourrait chanter des hymnes et des motets en l'honneur du saint Sacrement. Un peu plus tard, s'il y a une grand' Messe, ils pourraient y venir, et y assister en action de grâces (1). » Si, après l'évangile, le curé fait aux enfants et aux paroissiens, une allocution, elle doit être courte, s'adresser moins à l'esprit qu'au cœur des enfants, afin d'exciter en eux des sentiments pieux, de les enflammer d'amour, et d'éveiller, chez les autres auditeurs, des pensées et des résolutions conformes à la solennité. Faire trois ou quatre instructions, prêcher en cette circonstance de grands sermons, ce serait un abus, cela nuirait à l'attention, et deviendrait un fardeau aussi bien pour les enfants que pour les autres personnes présentes.

Il me semble qu'on ne doit pas permettre aux enfants de chanter pendant la sainte Messe; cela nuirait au recueillement et à la piété. Que les enfants prient en silence, qu'ils laissent parler leur cœur, ou bien qu'ils se servent de leur livre de prières (2). Quant à la récitation des actes avant et après la Communion, on ne doit pas en charger l'un des enfants, parce que cela trouble la piété de celui qui récite, et peut lui donner occasion de s'enorgueillir, tandis que d'autres en seront jaloux. Il vaut mieux, s'il y a plusieurs ecclésiastiques attachés à l'église, que l'un d'eux s'en charge, ou que l'instituteur, s'il est pieux, remplisse cet office.

(1) Observations du traducteur.

(2) Le curé doit avoir soin que l'on procure aux enfants des livres de prières qui conviennent à leur âge. C'est plus important qu'on ne pense. Il y a parfois de ces livres de prières d'un ascétisme trop relevé, d'autres où règne une phraséologie romantique à laquelle les enfants ne comprennent rien.

Peut-être serait-il bon de charger une personne de la paroisse, par exemple le clerc, d'avoir un choix de ces livres fait par le curé, et de les vendre aux enfants. A quelques enfants le curé pourrait les donner en récompense déjà avant leur première Communion.

« Pendant la messe de la première Communion, le curé devrait interdire aussi aux maîtres de confrérie, de venir collecter parmi les enfants, pour ne pas les distraire à chaque instant. » *(Observation du traducteur.)*

« A l'offrande du pain et du vin, il est d'habitude dans quelques paroisses, que les enfants munis d'un cierge blanc, orné de fleurs, se présentent successivement à l'autel pour offrir à Dieu, sous l'emblème de ce flambeau brûlant, leur cœur fervent d'amour, et pour déposer dans un plat une offrande, comme marque de reconnaissance pour celui qui les a instruits. Cette cérémonie, lorsqu'elle se fait lentement, avec ordre et modestie, est imposante, mais parfois aussi elle est accompagnée de grands inconvénients que l'on pourrait éviter.

Ainsi, il y a des églises, où les cierges d'offrande sont placés devant les enfants ; à tout moment ils risquent de les renverser; ils osent à peine se permettre un mouvement, de peur de les briser ou de souiller leurs habits de taches de cire ; puis c'est tout un remue-ménage quand il est question de venir les allumer. On le comprend, c'est là une occasion de distractions continuelles et de préoccupations presque incessantes pour les enfants. Ne pourrait-on pas placer ces cierges le long des murs du chœur, les fixer sur des récipients ou sur des chandeliers, pour les remettre seulement aux enfants, lorsqu'ils quittent leur place et s'avancent vers l'autel? Mais pour arriver à cela, il faudrait avant tout que les cierges eussent une autre forme que celle qu'ils ont bien souvent aujourd'hui? Il y a des villes et des villages où ils ont acquis un développement ridicule ; pour les manier, il faut une adresse toute spéciale, et pour les porter à l'offrande, il faudrait bien à côté de chaque enfant, un domestique ou une servante qui servissent d'aide. D'un autre côté, ces cierges démesurément gonflés, sont bien souvent une cause de vanité et d'orgueil pour l'enfant riche qui voit ses voisins plus pauvres munis d'un maigre flambeau. On pourrait, me semble-t-il, éviter tous ces inconvénients en déterminant la grosseur des cierges, auxquels on est libre d'ailleurs de donner l'épaisseur qu'on désire. »

« L'après-midi, les enfants doivent de nouveau se trouver aux offices. De suite après le *Magnificat* des Vêpres solennelles, on rallume les cierges qui ont servi le matin à l'offrande, on les remet aux enfants qui se dirigent processionnellement vers les fonts baptismaux pour y renouveler leurs pro-

messes de baptême; la récitation de la formule doit être confiée à un enfant qui possède une voix claire et qui ne se trouble pas facilement. Des fonts baptismaux, on se rend ensuite au pied de l'autel ou de l'image de la sainte Vierge, devant laquelle une des petites filles récite l'acte de Consécration à Marie, que tous les enfants répètent à haute voix (1). » Puis, pour marquer leur reconnaissance et leur attachement au Dieu eucharistique qui s'est donné à eux, les enfants se font recevoir solennellement dans la Confrérie de l'Adoration perpétuelle. On finit par la bénédiction avec le saint Sacrement et le chant du *Te Deum*. Après les offices, le curé distribue aux enfants des souvenirs de la première Communion, soit des livres, des images, des chapelets ou des médailles, etc.

Une chose qui révolte, c'est de voir, de quelle manière, les enfants qui ont fait leur première Communion, passent quelquefois leur temps après les offices du soir. Il y a des endroits où ils s'amusent l'après-midi dans les cabarets, sans surveillance aucune (le mal serait déjà assez grand quand même les parents les y accompagneraient), et là ils vont quelque fois jusqu'à s'enivrer; nous pourrions nommer une grande ville, où l'un de ces malheureux enfants, après avoir roulé avec son père, plus malheureux encore, dans les cafés et tavernes, expira le soir, au milieu des vomissements provoqués par l'ivresse (2). Je me rappelle aussi, que dans certaines communes, les enfants allaient visiter toutes les familles dont un enfant avait communié avec eux, s'y régalaient de gâteaux et de vin, et s'en retournaient le soir à la maison, Dieu sait en quel état! Que le pasteur s'efforce donc, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, de s'opposer à ces abus. S'il y a possibilité, qu'il tâche de garder les enfants sous sa surveillance jusqu'au soir, qu'il les amuse dans son jardin ou dans son salon. Ce qu'il y aurait peut-être de mieux à faire et de plus conforme à la sainteté de ce beau jour, ce serait de le finir, en allant avec les enfants en pèlerinage à une église ou à une chapelle voisine; pendant le chemin on égayerait les enfants par des récits joyeux, des histoires inté-

(1) Observations du traducteur. — (2) Idem.

ressantes; à l'église on ferait quelques prières en commun, on chanterait quelques beaux cantiques qui réjouiraient et édifieraient à la fois cette intéressante jeunesse.

8. APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Comme il est plus aisé de produire dans une paroisse, au moyen d'une mission des fruits de salut, que de conserver après la mission ses fruits et ses effets, ainsi il est également plus facile de préparer les enfants à s'approcher dignement de la sainte Table, que de conserver chez eux les fruits de la vie nouvelle que la Communion a produits dans leur âme. Aussi avec la fête de la première Communion, ne se termine pas la sollicitude du pasteur des âmes pour ceux qu'il a préparés à ce grand acte. Non-seulement il doit revenir souvent sur ce grand jour et sur les impressions qu'il a laissées, y rattacher leurs actions, leur rappeler les résolutions qu'ils ont prises alors, etc., mais il doit avoir soin surtout que le *premier* usage de la sainte Communion, devienne chez eux une pratique qui continue, et que les enfants s'identifient avec la vie chrétienne, avec la vie de l'Église, avec le fréquent usage de la sainte Communion, comme avec une sainte habitude. C'est pourquoi il prendra soin de conduire souvent les enfants, tous ensemble, à la sainte Table, et de les y préparer chaque fois en commun, en ravivant dans leur souvenir et dans leur cœur, les sentiments particuliers qui les animaient au jour de la première Communion, en les aidant à examiner leur conscience sur leur fidélité aux bons propos qu'ils avaient formés en ce jour; sur la tiédeur qui, peut-être, s'est déjà glissée dans leur manière de vivre; et en tâchant de ranimer leur première ferveur. Qu'on fasse tout ce qui est possible, pour réunir en ces circonstances, les enfants qui ont quitté l'école et ceux qui vont travailler, car ceux-ci ont surtout besoin d'être soutenus. Qu'on nourrisse par tous les moyens, la dévotion envers la sainte Eucharistie et la très-sainte-Vierge (1).

(1) J'ai entendu plusieurs curés, hommes d'expérience, exprimer le désir que l'instruction religieuse fût continuée encore pendant deux ou trois semaines après la première Communion des enfants, si toutefois les cir-

Le pasteur doit avoir un œil vigilant sur ceux qui entrent dans un collége, dans un atelier d'apprentissage ou en service. Qu'il tâche de s'entendre auparavant avec les parents, afin que leurs enfants n'entrent pas dans des maisons ou des établissements où leur foi et leurs mœurs courraient des dangers, où ils n'auraient pas la faculté d'assister aux offices religieux et de fréquenter les sacrements. Si son intervention peut servir aux pauvres enfants qu'on envoie à l'étranger, surtout dans les villes, il doit l'employer et ne rien négliger pour les recommander aux écclésiastiques de l'endroit, etc. Quant aux soins à donner dans le confessionnal aux jeunes gens et à ceux qui sont plus avancés en âge, de même quant à l'attention du confesseur pour découvrir et éloigner les défauts naissants, les dangers qui les menacent, ce n'est pas le lieu d'en parler ici au long.

Que le curé insiste, avec prudence et fermeté, sur la fréquentation du catéchisme de persévérance de la part de ceux qui ont fait leur première Communion, mais de son côté aussi qu'il tâche de rendre cette fréquentation agréable aux enfants, en rendant ses instructions aussi pratiques et aussi attrayantes que possible. Il est également utile et salutaire, de voir quelquefois les enfants en dehors du temps des instructions et des confessions, de les faire venir pour causer avec eux, pour leur prêter quelques livres instructifs, agréables et édifiants. En général tout ce qui assure au prêtre une influence durable sur leur cœur et peut lui gagner leur confiance, est un boulevard contre la séduction, et tout prêtre brûlant de zèle pour le salut des âmes, se servira avec soin de tous ces moyens, pour raffermir ses jeunes ouailles dans le bien, et pour les sanctifier.

constances le permettent (on pourrait alors repasser le traité des vertus et de la perfection chrétiennes). C'est d'autant plus à désirer que parfois, de suite après la première Communion, certains enfants que l'on a complimentés et choyés, deviennent un peu espiègles, retombent facilement dans une ancienne faute, et laissent voir des défauts que l'instruction continuée pourra combattre.

—

DEUXIÈME SECTION.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE.

INTRODUCTION.

Chers enfants ! c'est avec une joie bien grande que je vous vois réunis en ce jour, où je vais commencer des instructions pour vous préparer à la première Communion. Je remercie de tout mon cœur le bon Dieu, de m'avoir accordé de nouveau, cette année, la grâce de pouvoir vous instruire et vous préparer. Et pourquoi donc ma joie est-elle si grande? Pourquoi remercié-je le bon Dieu? — Parce que je puis aider à disposer à l'aimable Jésus, une habitation dans vos cœurs ; parce qu'il m'est permis, chers enfants, de vous préparer au plus grand bonheur que vous puissiez jamais goûter sur la terre, de vous préparer au jour, qui sera le plus beau de toute votre vie. On demanda autrefois à l'empereur Napoléon, quel avait été le plus beau jour de toute sa vie? C'était, vous le savez peut-être, un monarque très grand et très puissant, qui commandait à plusieurs millions d'hommes, qui avait de l'or en abondance, en un mot qui avait tout ce qu'on peut désirer. Et cependant, malgré toutes ses richesses, toute sa gloire et sa puissance, il avouait devant ses généraux, qu'il n'avait jamais eu pendant toute sa vie un jour aussi beau, aussi heureux que celui où, étant encore petit garçon simple, mais pieux et innocent, il avait fait sa première Communion. Il y a deux ans, j'ai vu une petite fille malade; elle allait très mal et souffrait beaucoup. On croyait qu'elle devait mourir. Comme je lui adressai la parole, elle se mit à pleurer très fort. Je lui demandai alors pourquoi elle pleurait, si c'était

parce qu'elle souffrait beaucoup, ou parce qu'elle craignait de mourir? Quelle fut, croyez-vous, la réponse de l'enfant? « Je crains de mourir avant le dimanche après Pâques, avant d'avoir pu recevoir le bon Dieu. » — « Mais ma petite, si tu pouvais communier maintenant, serais-tu contente de mourir? » lui demandai-je. « Oh oui! » répliqua la pauvre petite, la joie dans les yeux, « alors je serais contente de mourir. » On lui permit donc de communier sur son lit, et au milieu de toutes ses souffrances, elle était toujours contente et heureuse comme un ange. Cependant elle n'est pas morte, car le bon Jésus lui a rendu la santé.

Une autre fois je vis une enfant qui pleurait, deux jours avant le dimanche où elle devait faire sa première Communion; je lui demandai la cause de ses larmes. Elle pleurait, chers enfants, elle pleurait de joie et de bonheur, en pensant à ce beau jour qui l'attendait, mais elle s'attristait aussi parce que, après deux jours, sa première Communion serait passée. Je l'ai consolée alors, en lui montrant que, pour un enfant bien sage, ce grand bonheur de la première Communion revient toujours, aussi souvent qu'il le veut.

Vous voyez, chers enfants, comment ceux dont je viens de vous parler, étaient heureux ce dimanche-là. Mais vous-mêmes vous en aurez déjà pressenti quelque chose au dedans de vous, j'en suis sûr. Lorsque l'année passée, vous étiez à pareil jour dans l'église, où se trouvaient les enfants qui devaient faire leur première Communion, et que vous voyiez comment ils étaient bien mis, remplis de piété et de bonheur, n'est-il pas vrai que vous vous êtes dit en vous-mêmes: Ah! je voudrais bien que le jour de ma première Communion fût bientôt arrivé! Et si l'un de vos frères, l'une de vos sœurs plus âgés que vous, ont reçu la sainte Communion, vous aurez vu peut-être, quel était leur bonheur; comment votre père ou votre mère pleurait de joie!

Pourquoi donc tous ceux-là ont-ils été si heureux, si contents? Pourquoi donc le jour de la première Communion est-il un jour si beau? Oh! vous le savez, chers enfants, c'est parce que Jésus-Christ, votre aimable Sauveur, veut venir au dedans de vous. Lui qui est infiniment grand et puissant,

devant qui la terre tremble et les saints Anges se prosternent en l'adorant, lui qui est en même temps infiniment aimable, doux et humble, il veut venir à vous, il vous invite à sa table, il veut s'unir à vous par un lien d'amour si étroit, qu'aucune langue ne saurait l'exprimer. Avec quelle joie et quels pieux désirs les bergers de Bethléem ne s'élancèrent-ils pas vers la crèche, quand un ange leur dit : « Voici que je vous annonce un grand sujet de joie..... Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche, c'est le Christ, le Seigneur ! » Une nouvelle aussi joyeuse vous est annoncée, chers enfants ! Vous trouverez le doux Sauveur, couché sur l'autel, et caché sous l'apparence du pain. Non-seulement vous pourrez l'adorer, comme le firent les bergers, le contempler comme eux avec des yeux remplis de joie, non-seulement le prendre dans vos bras, mais il viendra dans votre cœur ; c'est là qu'il veut reposer, comme autrefois dans la crèche ; c'est là qu'il veut établir sa demeure. Chers enfants ! Que votre bonheur est grand !

C'est pourquoi réjouissez-vous, réjouissez-vous de toute votre âme, en voyant venir le jour de votre première Communion. Réjouissez-vous, non parce que vous aurez alors de nouveaux habillements, une belle couronne, que sais-je ? Non, chers enfants, réjouissez-vous, de ce que le bon et divin Jésus veut venir en vous, lui qui apportera pour votre âme une robe plus belle que tous les habillements de la terre, une couronne plus belle que les fleurs les plus précieuses, et des présents bien plus riches que ceux dont le plus grand roi de la terre pourrait vous faire cadeau. Si vos parents vous promettaient, lorsque vous seriez bien sages, de vous conduire dans quelques semaines, avec eux en ville, pour y voir beaucoup de belles choses ; s'ils vous promettaient de vous donner de beaux habits, de vous acheter de beaux livres, comme vous seriez contents, que vous seriez soumis ! Et à l'approche de ce jour, comme vous penseriez sans cesse à tout cela ! Oui, la nuit même vous en rêveriez et vous ne pourriez plus dormir. O chers enfants ! Combien plus ne devez-vous pas vous réjouir maintenant, puisque le bonheur qu'on vous promet est bien plus grand ! Oui pensez-y souvent et avec plaisir.

Cependant, sachez-le bien, le jour de la première Communion n'est un beau jour, un jour de joie céleste que pour les enfants qui reçoivent dignement Jésus-Christ dans la sainte Communion ; au contraire, pour ceux qui le reçoivent indignement, c'est le jour d'un crime épouvantable, un jour de malédiction et de damnation. Chers enfants, vous savez tous que je vous aime du fond de mon cœur. Cependant j'aimerais mieux vous voir morts, que de vous voir communier indignement. Pour moi donc, il y a une obligation bien stricte, de veiller autant que je puis, à ce que personne ne s'avance vers la Table sainte, étant mal disposé. Aussi suis-je fermement résolu à n'admettre personne d'entre vous, qui se montrerait indigne de cette grâce. Ceux-là seulement, qui se donneront vraiment des peines et feront des efforts pour se rendre dignes, seront admis à communier.

Mais, me demanderez-vous, que devons-nous faire, pour nous rendre dignes? Voici ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui :

a) Il est entendu, et c'est d'ailleurs facile à comprendre, que vous devez tous assister bien exactement aux instructions, que je ferai pour vous préparer. Personne ne peut y manquer, à moins qu'il n'en soit empêché pour cause de maladie, ou pour un cas de besoin extraordinaire. De même, je m'attends à ce que vous soyez bien attentifs et recueillis pendant les instructions; puis, que vous appreniez ponctuellement par cœur ce que je vous indiquerai; ce serait une grande peine pour moi, si j'en remarquais un seul parmi vous, qui fût paresseux, inattentif ou bavard. Ce serait une preuve à mes yeux, que cet enfant n'a ni désir ni goût de faire sa première Communion.

b) Mais ce qui est encore plus important, c'est que votre cœur soit dûment préparé, chers enfants. Vous savez bien que le divin Jésus, votre Sauveur, ne déteste rien tant que le péché, et qu'il n'aimera pas de venir en vous, si vous n'ôtez le péché de votre cœur. Vous savez que Dieu n'aime au contraire que les enfants vertueux et pieux ; conséquemment il viendra volontiers en vous, si vous faites des efforts pour devenir réellement tels. Ensuite, le jour de votre première Commu-

nion, vous devrez renouveler la promesse solennelle de renoncer au démon et au péché, de rester fidèlemeut attachés à Jésus-Christ, pendant tout le cours de votre vie. Mais pour que vous puissiez faire cette promesse en conscience, il faut qu'auparavant vous ayez déjà renoncé au péché, purifié votre cœur, rompu toutes les attaches au péché, c'est-à-dire, que vous devez avoir quitté l'habitude de mentir, de vous fâcher, de faire ou de dire de vilaines choses. Croyez-vous donc, chers enfants, qu'il suffise de vous en confesser le jour avant votre première Communion? Oh non. Ces mauvaises habitudes doivent être vaincues bien longtemps avant cela. Et pour ceux qui jusqu'ici ne l'ont pas fait, il est grand temps de le faire dès maintenant. Dès aujourd'hui vous devez vous appliquer à vous corriger de vos défauts et à devenir d'autres hommes. Avez-vous été jusqu'ici colères et emportés, — vous devez ne plus l'être ; avez-vous eu la mauvaise habitude de mentir, — il faut ne plus le faire; avez-vous été désobéissants,—vous devez obéir avec ponctualité dès ce jour. Il ne faut plus que les gens aient besoin de demander: Est-ce là un enfant qui va faire sa première Communion? Non, on doit pouvoir le remarquer chez vous, dans toute votre conduite. Vos parents, vos frères et sœurs, vos maîtres, vos camarades, tous doivent s'en apercevoir. Et si j'apprenais de vos parents et de vos maîtres (d'ailleurs je m'en informerai), si j'apprenais que l'un ou l'autre d'entre vous est demeuré méchant comme autrefois, qu'il ne veut pas se corriger, je n'oserais et je ne pourrais admettre un tel enfant à la sainte Communion.

Que devez-vous donc faire pour travailler à vous corriger?

1) Pendant le courant de la semaine prochaine, vous irez tous vous confesser (1). Il convient que vous receviez, avec un cœur pur, les instructions sur le plus saint des Sacrements; que vous fassiez disparaître d'abord les anciens dé-

(1) S'il est plus convenable de faire aller les enfants à confesse tous ensemble le même jour, dès qu'on commence à les préparer à la première Communion, où s'il faut leur fixer une semaine pendant laquelle ils pourront choisir un jour à volonté, c'est ce que chaque curé doit examiner et décider en particulier.

fauts, et que vous commenciez ainsi par vous corriger. Lors de votre examen de conscience, de la contrition et du ferme propos, faites principalement attention à deux sortes de péchés; aux péchés contraires à la pureté et aux péchés de la langue, tels que les jurements, les malédictions, les mensonges, etc., car le corps et l'âme destinés à recevoir le bon Dieu, qui est la pureté même, doivent être purs aussi ; et puis, comment seriez-vous assez téméraires pour recevoir sur votre langue le corps du Seigneur, si, un peu auparavant, vous aviez encore abusé de votre langue, pour l'offenser et l'insulter? S'il s'en trouve donc parmi vous, qui aient péché contre la pureté (en pensées, paroles ou actions) ou bien abusé de leur langue, qu'ils prennent fermement la résolution d'éviter ces péchés à l'avenir. Demandez à votre confesseur comment vous devez vous y prendre pour les éviter, et faites fidèlement ce qu'il vous aura prescrit (1).

2) Pendant ce temps, jusqu'au jour de votre première Communion, dites exactement et dévotement vos prières; ainsi récitez avec attention les prières du matin et du soir, etc., surtout la prière avant et après l'instruction. Mais cela ne suffit point. Vous prierez avant tout pour obtenir la grâce de bien vous préparer à la sainte Communion. Ajoutez donc, dans cette intention, à vos prières du matin encore un Pater avec ces paroles : Loué et béni soit à jamais le très saint Sacrement ; pendant la sainte Messe, à laquelle vous tâcherez d'assister tous les jours, priez chaque fois pour obtenir cette grâce. Quand vous passez devant l'église et que vous en avez le temps, allez adorer pendant quelques minutes, Jésus-Christ dans le très saint Sacrement, et invoquez souvent la très sainte Vierge; comme elle a reçu avec un cœur pur et innocent le divin Sauveur, elle vous obtiendra aussi cette grâce. — Après chaque instruction, nous irons ensemble nous mettre à genoux devant le saint Sacrement, pour le sa-

(1) Si le catéchiste est en même temps le seul confesseur des enfants, comme cela arrive dans les petites paroisses de campagne, il est inutile de faire les questions qui précèdent. D'après les circonstances, on pourrait attirer particulièrement l'attention des enfants sur d'autres fautes qu'ils commettent le plus souvent.

luer et l'adorer. Quant aux prières que nous y réciterons et que vous y direz en silence par vous-mêmes, je vous les indiquerai dans la suite.

3) Mais il ne suffit pas de prier, chers enfants; que faut-il encore?

Si vous aimez vraiment votre divin Sauveur, si vous cherchez à lui devenir semblables, vous devez également vous rendre agréables à ses yeux, et lui plaire par de bonnes œuvres. Il faut que partout, mais surtout dans la rue, sur le chemin de l'école, vous soyez modestes, honnêtes, tranquilles et réservés. Sans doute, il vous est permis d'être gais et joyeux; mais il ne convient pas que, pendant le temps où vous vous préparez à la première Communion, vous vous livriez à des jeux bruyants, que vous vous poussiez comme de petits sauvages, ou que vous fassiez des grossièretés, etc. De temps à autre, renoncez à quelque jeu qui vous est pourtant permis, et consacrez ces moments à la prière et à l'étude. A certains jours, ne touchez pas à tels mets que vous pourriez manger, ou bien mangez un peu moins que de coutume, en disant en vous-même: « O bon Jésus, par amour pour vous, je ne mangerai pas de cela, afin que je puisse vous recevoir d'autant plus dignement. » Il y a surtout une chose, que je vous prie d'observer, et par laquelle vous pourrez vous rendre particulièrement agréable au divin Jésus : c'est de ne pas penser aux habillements que vous mettrez le jour de votre première Communion. Le bon Dieu ne fait pas attention aux habits, mais au cœur. Lui aussi a été pauvre et n'a porté que des habits pauvres et communs. Un enfant, si misérable qu'il soit dans ses habits, mais qui est pieux et sage, voilà l'enfant que Jésus aime et près de qui il vient volontiers, tandis qu'il n'aime pas un enfant qui a de beaux habits, mais en est orgueilleux et n'est pas sage.

Chers enfants, procurez donc à votre divin Sauveur ce plaisir, faites-lui le sacrifice que vous vous proposez maintenant, c'est-à-dire, de ne pas faire la moindre question sur les habillements que vous porterez, encore moins de tourmenter à ce sujet vos parents. Ceux-ci en auront assez de soin. Alors même que vos parents vous demanderaient, ce

qu'ils doivent vous acheter, dites leur : « Chers parents, c'est à vous de savoir ce qui me convient; tout ce que vous achèterez sera bon pour moi ! » — Si d'autres personnes vous questionnent à ce sujet, dites-leur : « Je ne m'en inquiète pas; on nous a dit, que nous ne devions pas du tout y penser. » De plus, vous ne devez pas, entre vous autres, parler des habillements qu'on vous fera. Ayez seulement soin que votre âme ait la robe de l'innocence. Maintenant, chers enfants, je vous ai dit la chose principale, j'ai dit ce que vous devez, pour le moment, savoir et observer, — je vous ai dit combien est grand le bonheur etc. (ici le catéchiste résumera brièvement les différents points, et pourra se convaincre par quelques questions, si les enfants ont retenu ce qui est nécessaire) (1).

—

Bientôt nous irons à l'église pour y prier.

D'abord les petits garçons s'avanceront deux à deux, puis les petites filles.

A l'entrée de l'église (2) prenez de l'eau bénite et en même

(1) On pourrait appeler l'attention des enfants sur les exemples des Saints, et leur montrer comment ceux-ci se sont préparés dans leur enfance à la première Communion.

Lorsque S. Marie Madeleine de Pazzi eut dix ans, on lui annonça qu'elle était admise à communier pour la première fois, à la prochaine fête de l'Annonciation. Sa joie était indescriptible, mais aussi sa préparation se fit avec le plus grand soin et la plus grande ferveur. Sa plus vive préoccupation était de communier le plus dignement possible. Elle examina d'une manière sévère et sérieuse sa conscience, et fut tellement pénétrée de repentir, qu'elle ne cessa de pleurer pendant tout le temps de sa confession, quoiqu'elle n'eût que des fautes légères à confesser.

La vénérable Marie de l'Incarnation remercia chaque jour de la manière la plus vive le bon Dieu, quand elle eut appris qu'elle était admise à communier pour la première fois à Pâques. Elle se prépara avec le plus grand soin. Tous les jours elle s'excitait à la contrition de ses péchés. Outre la pénitence imposée par le confesseur, elle accomplissait encore d'autres pénitences volontaires et redoublait ses prières toujours plus ferventes. Aussi quand elle communia, elle ressentit un bonheur si grand, qu'elle avoua ne pas vouloir céder cette joie pour tous les trésors du monde.

(2) L'auteur suppose que l'instruction se donne à l'école.

temps demandez à Dieu qu'il daigne purifier votre cœur, afin que vous puissiez dignement recevoir Jésus-Christ. Avant d'entrer dans les bancs, courbez respectueusement le genou (ainsi qu'on vous l'a appris) devant l'autel où le saint Sacrement repose. Quand vous serez tous à vos places, je réciterai à haute voix une prière, que vous répéterez en silence, au fond de votre cœur. Ecoutez-la bien :

« Aimable Jésus, qui êtes ici présent dans la sainte Eucharistie sur l'autel ; lorsque vous étiez encore sur la terre, vous avez réuni avec tant de bonté les enfants autour de vous, et vous les avez bénis. Pauvres enfants que nous sommes, nous voici également réunis autour de vous, nous vous adorons avec un cœur respectueux et reconnaissant, et nous vous demandons en toute humilité et sincérité, votre bénédiction. Vous voulez nous accorder la grâce de venir habiter bientôt dans nos cœurs. Nous vous remercions beaucoup de cette grande marque d'amour. Mais hélas ! Nous sommes encore remplis de tant de défauts qui vous déplaisent ! nous sommes dépourvus des vertus, par lesquelles nous devrions vous être agréables ! Personne ne peut nous rendre purs, pieux et sages que vous seul. C'est pourquoi nous vous en prions humblement : visitez-nous par votre grâce, et aidez-nous à préparer si bien notre cœur, que vous puissiez venir en nous avec joie. Nous vous promettons dans toute la sincérité de notre âme, de faire, avec le secours de votre grâce, tous les efforts pour renoncer à nos défauts et pour devenir des enfants sages et pieux, qui vous plaisent. » — Après que j'aurai récité cette prière à haute voix et que vous l'aurez répété en vous-mêmes, nous resterons tranquilles environ deux minutes. Pendant ce temps, que chacun de vous prie en silence le bon Jésus, et lui dise, combien il l'aime, combien il désire d'être sage et vertueux ; dites-lui, que vous vous repentez de vos péchés, surtout de votre défaut principal, et faites la résolution de l'éviter jusqu'à la prochaine visite dans l'église. Celui, par exemple, qui a le défaut d'être désobéissant, peut dire comme cela : « O bon Jésus ! quand vous étiez encore enfant, vous étiez toujours si obéissant, si soumis, et vous n'aimez que les enfants qui obéissent,

tandis que moi je suis si désobéissant, j'ai une si mauvaise tête, et cependant bientôt je devrai vous recevoir. Vous savez que je suis bien triste d'avoir été si méchant. Je vous en conjure, ô bon Jésus, assistez-moi pour que je devienne à l'avenir un enfant très obéissant. Dès aujourd'hui je veux faire des efforts tout particuliers pour le devenir. Quand je serai tenté de désobéir, je penserai : Jésus, par amour pour vous, j'écouterai, j'obéirai. Et si jamais, soit par légèreté, soit par irréflexion, j'étais de nouveau désobéissant, je dirai de suite pour pénitence un *Ave Maria*. » De même celui qui a le défaut d'être colère, emporté, etc.

Après cela nous allons faire ensemble la Communion spirituelle. Plus tard je vous en parlerai plus au long. Pour aujourd'hui, faites seulement attention à ceci : La Communion spirituelle vous la faites, chers enfants, quand vous excitez dans votre cœur repentant, le désir de recevoir votre divin Sauveur. La Communion spirituelle est très agréable au divin Jésus, et l'un des meilleurs moyens de vous préparer à la communion réelle et véritable (1). Voici de quelle manière nous ferons cette Communion spirituelle : « O mon Jésus ! Je crois d'une foi ferme et vive que vous êtes présent dans la très sainte Eucharistie, aussi réellement présent que lorsque vous étiez couché dans la crèche de Bethléem, attaché à la croix pour nous, et que vous l'êtes maintenant dans la gloire, au plus haut des cieux. Je vous adore avec le plus profond respect et je voudrais vous adorer comme le font les hommes les plus pieux, comme le font les anges et les saints, comme le fait Marie, votre mère bien-aimée. C'est avec le désir le plus ardent que je soupire après le moment de vous recevoir. Je me repens de mes péchés, par lesquels je vous ai offensé, o Dieu de bonté, qui êtes mon Sauveur ! et je souhaite d'être aussi pur que votre bien-aimée mère Marie, afin que je puisse vous recevoir dignement dans mon cœur ; puis je suis fermement résolu de ne plus jamais vous offenser

(1) Dans l'une des instructions suivantes le catéchiste indiquera aux enfants, (en expliquant brièvement les actes) la manière dont ils pourront la faire.

volontairement ou de propos délibéré. Puisque je ne puis vous recevoir réellement en ce jour, je vous en prie bien humblement et de tout mon cœur, venez en moi spirituellement, demeurez en moi, et disposez mon cœur de telle manière, que vous puissiez venir en moi réellement et avec joie, le jour de la première Communion. C'est ce que je vous demande par l'amour avec lequel vous avez institué cet auguste sacrement, et par les mérites de tous les saints qui l'ont reçu avec la plus digne préparation. O Jésus, pour vous je veux vivre! — O Jésus, pour vous je veux mourir! O Jésus, je suis à vous, à la vie et à la mort. Ainsi soit-il (1).

Maintenant, chers enfants, disons à haute voix, cinq Pater (2), afin que vous puissiez faire tous une bonne première Communion, et que le divin Jésus vous laisse plutôt mourir que de permettre, qu'un seul d'entre vous fasse une mauvaise Communion. Dans cette prière, vous pouvez comprendre tous les enfants qui, cette année, s'approcheront pour la première fois de la Table sainte. Après cela nous dirons : Loué et béni etc., et ensuite, quand chacun de vous aura salué encore une fois Jésus-Christ, sortez deux à deux de l'église et retournez tranquillement à la maison (ou à l'école).

Rendons-nous à l'église, chers enfants...

—

I. DE LA PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST DANS LA SAINTE EUCHARISTIE.

Aujourd'hui, nous allons donc commencer, chers enfants, à vous parler de l'admirable mystère qui étonne les anges eux-mêmes, mais qu'ils ne peuvent comprendre, Ah! Je voudrais qu'un ange du ciel vint à ma place vous dire, ce que c'est que ce mystère et vous l'exposer! Que le bon Dieu daigne du moins m'accorder les paroles et l'esprit nécessaires, qu'il daigne ouvrir votre âme, afin que cette instruction soit saisie et comprise, non-seulement par votre intelligence, mais

(1) Ces prières on les lit à haute voix, et on les explique, pour autant que cela paraît nécessaire.

(2) Au lieu de cinq Pater, on pourrait, pour changer, réciter une dizaine du chapelet, ou bien les litanies de la Sainte Vierge.

qu'elle pénètre en même temps dans votre cœur. Puissiez-vous bien en profiter, pour vous préparer dignement à la première Communion ! Dans cette intention, disons attentivement notre prière, avant de commencer l'instruction.

Quest. De quel sacrement, N...., allons-nous parler aujourd'hui? — C'est du très saint Sacrement de l'autel, qu'on appelle aussi la sainte Eucharistie. — Pourquoi l'appelle-t-on : très-saint Sacrement de *l'autel?* — Quand le prêtre veut distribuer la sainte Communion aux fidèles, où va-t-il prendre le saint Sacrement? — C'est bien ; à l'autel comme vous venez de dire. Là on conserve ce sacrement dans un ciboire, c'est-à-dire un calice avec couvercle, et ce ciboire est déposé dans le tabernacle. Tabernacle, qui est un mot formé du latin, signifie proprement tente ou pavillon. Dieu (sous l'ancienne Loi), faisait sentir particulièrement sa présence dans la tente où se gardait l'Arche d'alliance, mais notre divin Sauveur est présent dans le saint Sacrement substantiellement, et d'une manière bien plus admirable.

Ainsi c'est à l'autel que l'on conserve le très saint Sacrement. Mais comment y devient-il présent? Que fait le prêtre, quand il n'y a plus de saintes hosties? Il en consacre, c'est-à-dire qu'il change le pain au vrai corps de Notre-Seigneur, dans le très saint Sacrement. Quand et où cela se fait-il? C'est pendant la sainte Messe, au moment de la Consécration. Et la messe, où la dit-on? *à l'autel.* Voici donc comment vous pouvez répondre à la question : pourquoi ce sacrement est-il appelé sacrement de *l'autel?* C'est parce qu'il est préparé (offert) et conservé à l'autel.

Mais vous avez dit que ce Sacrement s'appelle aussi *Eucharistie;* pourriez vous dire, pourquoi on l'appelle ainsi? Ecoutez, chers enfants. Le mot Eucharistie vient de deux mots grecs qui signifient *action de grâces;* or rendre des actions de grâces à quelqu'un, c'est le remercier, c'est lui témoigner notre reconnaissance. Eh bien ! quand Jésus-Christ institua ce Sacrement, il rendit grâces à son Père, comme il est dit dans l'évangile, et voilà pourquoi ce sacrement s'appelle Eucharistie, c'est-à-dire : sacrement d'actions de grâces. D'ailleurs quand le prêtre offre ce sacrement à Dieu, quand les fi-

dèles le reçoivent, ils l'offrent et le reçoivent aussi en action de grâces, pour remercier Dieu de tous les biens que nous tenons de son infinie bonté; et en lui offrant ainsi le corps et le sang de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, sous les espèces du pain et du vin, nous lui offrons un don qui surpasse tous ceux que nous avons reçus de lui, de sorte que l'Eucharistie c'est le remerciement de l'homme à Dieu. — Qui sait comment on appelle encore la sainte Eucharistie? — Le *très saint Sacrement* Bien; et cela, parce que, parmi tous les sacrements, c'est vraiment le plus saint. Les autres sont des signes et des instruments de la grâce, mais celui-ci renferme substantiellement Jésus-Christ qui, étant Dieu, est l'auteur, la source de la grâce et la sainteté même.

Anciennement on appelait aussi ce sacrement la *sainte Table*, la *Cène* du Seigneur. Ce nom de sainte Table lui fut donné, parce que Jésus-Christ l'institua à table, après avoir mangé l'Agneau pascal avec ses apôtres, et parce que les fidèles, s'approchent d'une espèce de table pour le recevoir. Vous savez aussi, chers enfants, que ce fut après avoir fait la *Cène*, c'est-à-dire, un festin ou un repas avec ses disciples, que le divin Jésus institua ce sacrement, et c'est de cette circonstance que lui vient le nom de Cène du Seigneur. On pourrait également dire qu'on l'appelle ainsi, parce que Notre-Seigneur en invitant les fidèles à communier, les invite à un festin, à un repas mystérieux où il les nourrit de son corps et de son sang.

On appelle encore la sainte Eucharistie le *pain des anges*, non que les anges communient, mais parce que, comme Jésus-Christ est la nourriture spirituelle, la félicité des anges dans le ciel, ainsi il est ici-bas, dans ce Sacrement, la nourriture de nos âmes, notre félicité en ce monde. En lui donnant ce nom de pain ou de nourriture des anges, on veut signifier aussi, qu'il est tellement saint, qu'il n'y a proprement que les hommes, purs comme les anges, qui devraient le recevoir. De plus on l'appelle la sainte *hostie;* or hostie signifie *victime*, ce qui veut dire que Jésus-Christ dans ce Sacrement s'offre comme une victime à son père céleste. Enfin comment appelle-t-on ce sacrement quand il est porté aux malades? On l'appelle le

saint *Viatique;* pourquoi lui donne-t-on ce nom? Viatique signifie proprement les provisions que l'on porte avec soi pour faire un voyage. Or comme les malades sont sur le point de faire le grand voyage de l'éternité, et qu'avant leur mort on leur donne la sainte Eucharistie, pour les soutenir dans ce passage difficile, on l'appelle pour cela le saint Viatique. De même que vos parents, lorsque vous devez entreprendre un chemin bien long et difficile, vous donnent des provisions, du pain et de la viande pour vous fortifier au besoin; ainsi notre divin Sauveur nous a donné ce sacrement, comme une nourriture sur la route pénible qui conduit au ciel, surtout lorsque la dernière station de cette route, lorsque la mort approche. Alors il vient lui-même, il tend la main au malade, le fortifie et le console, afin que celui-ci fasse sans crainte son entrée dans l'autre monde.

N.. lisez la réponse à la question suivante :

Q. 1. *Qu'est-ce que la sainte Eucharistie?*

R. *C'est le vrai corps et le vrai sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est réellement et substantiellement présent sous les apparences du pain et du vin, pour servir de nourriture à nos âmes.*

Donc qui est présent? Comment? où est-il présent? Pourquoi?

Vous dites d'abord : le *vrai* corps; que voulez-vous dire par là? Regardez tous de ce côté-ci (le catéchiste montre le crucifix). Qui est suspendu là à la croix? C'est Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est son corps. Mais est-ce là son vrai corps? Non, ce n'est qu'une image du corps de Jésus, ce n'est pas son véritable corps (car le véritable corps de Jésus n'est pas fait de bois, comme ce crucifix, mais de chair et de sang). Or il y a des hommes qui disent : dans le saint Sacrement, il n'y a que l'image ou la figure du corps de Jésus-Christ; cela est-il vrai? Non; dans la sainte Eucharistie, ce n'est pas simplement l'image du corps de Jésus, mais c'est son vrai corps qui est présent, donc le même corps qui a reposé dans la crèche, qui a été cloué à la croix, et qui est

maintenant dans le ciel. Ainsi vous pourrez répondre à ma question : *Que voulez-vous dire par ces mots : le vrai corps* etc.? par ces mots : je veux dire, que ce n'est pas simplement la figure du corps de Jésus-Christ, mais le même corps qui a été couché dans la crèche, cloué à la croix et qui est maintenant dans le ciel.

Le *vrai* sang (expliquez de la même manière que ci-dessus).... Donc ce n'est pas simplement la figure du sang, mais le même sang qui fut dans le corps de Jésus-Christ, qui fut versé sur la croix, et qui est maintenant dans son corps glorieux au ciel.

Ce vrai corps et ce vrai sang de Jésus-Christ sont présents dans la sainte Eucharistie « *sous les apparences du pain et du vin;* » je vous expliquerai ceci plus tard avec plus de détail. Pour le moment remarquez seulement, que lorsque je dis : ce jeune homme a l'apparence d'être fort et bien portant, je veux signifier par là qu'il a l'air d'être fort et bien portant. De même quand je dis : le corps de Jésus-Christ est présent sous les apparences du pain et du vin, il a (à nos yeux) les apparences du pain et du vin, je veux dire : qu'il paraît être comme du pain et que le sang de Jésus-Christ a l'air d'être du vin. Quand Jésus vivait encore sur la terre, son corps ressemblait au corps des autres hommes et dans le ciel il y ressemble encore maintenant, excepté qu'il est brillant et rayonnant d'une gloire inexprimable; mais dans la sainte Eucharistie il a l'apparence du pain et du vin. Lorsque le prêtre distribue la sainte Communion, que voyez-vous dans sa main? Quelque chose de rond, de blanc, qui auparavant était du pain (non du pain noir, mais du pain blanc, fait de farine de froment et sans levain) et qui a l'air d'être encore tel, mais ce n'est pas du pain, c'est (1) le corps de Jésus-Christ. Et quand le prêtre boit au saint calice, si vous pouviez voir dans l'intérieur du calice, vous verriez quelque chose qui a l'air d'être

(1) On peut raconter ici aux enfants, avec quel saint respect le pain, qui devait être changé au corps de Jésus-Christ, était anciennement préparé dans les monastères et comment des rois eux-mêmes, tel que S. Wenceslas, regardaient comme un honneur de pouvoir préparer le pain destiné au saint Sacrifice de la Messe.

du vin, mais qui n'est plus du vin, puisque c'est le sang de Jésus-Christ.

Dans la sainte Eucharistie Jésus-Christ est *réellement* présent. Dans votre sommeil, vous rêviez que vous voyiez votre frère, qui est dans un pays étranger; le matin vous le racontez et vous dites : j'ai vu, cette nuit, notre Charles, et si vivant, qu'il me semble le voir encore maintenant devant moi; dites : avez vous vu alors votre frère *réellement?* Non, vous vous êtes imaginé l'avoir vu; cela vous a semblé ainsi.

En est-il de même dans la sainte Eucharistie? Est-ce simplement en imagination, que nous nous représentons Jésus-Christ présent sur l'autel? Non, ce n'est pas simplement ainsi que nous nous le représentons, mais nous croyons que Jésus est là corporellement, véritablement présent. Donc quand nous disons que Jésus-Christ est *réellement* présent, cela signifie....

Nous disons ensuite que Jésus Christ est *substantiellement* présent dans la sainte Eucharistie, c'est-à-dire avec toute sa substance. Par la substance d'un objet, d'un homme, par exemple, on entend sa nature, ce qui fait qu'il est homme et le distingue de ce qu'il n'est pas. Donc quand on dit que Jésus Christ est présent avec sa substance, cela signifie qu'il y est présent avec tout ce qui lui est propre, avec tout ce qui lui est essentiel. Or qu'est-ce que Jésus-Christ? Il est Dieu et homme? Et que doit-il avoir pour être Dieu et homme? Il doit avoir la nature divine et la nature humaine. Mais que faut-il pour avoir la nature humaine? Il faut un corps et une âme. Que faut-il pour avoir un corps? Il faut de la chair et du sang, car si vous n'aviez pas de la chair et du sang, vous n'auriez pas de corps. Donc quand on dit que Jésus est substantiellement présent, cela signifie qu'il est présent avec toute sa substance, avec sa divinité et son humanité, avec son corps et son âme, sa chair et son sang (ou bien ce qui revient au même : avec sa chair et son sang, c'est-à-dire avec son corps; avec son corps et son âme, comme homme; avec son humanité et sa divinité, comme Homme-Dieu).

Ainsi où Jésus-Christ est-il présent? Il est présent sous

les apparences de pain et de vin, là où le saint Sacrement se trouve. Comme Dieu, c'est-à-dire, à cause de sa nature divine, il est présent partout; avec sa divinité et son humanité unies ensemble, ou selon son humanité, c'est à dire avec son corps et son âme, il est seulement présent dans le ciel et dans les endroits où se trouve le saint Sacrement de l'Eucharistie ; par conséquent il est présent dans l'église voisine,... à N... en un mot dans chaque église, où l'on conserve le saint Sacrement. Mais *pourquoi* donc Jésus-Christ y est-il présent? » *Pour servir de nourriture à nos âmes,* c'est-à-dire pour les nourrir, pour leur servir d'aliment. Vous savez, chers enfants, que le corps a besoin de nourriture, et pourquoi? Qu'arrive-t-il lorsque l'homme ne mange plus? Il meurt, il perd la vie. Nous avons donc besoin de nourriture, d'aliments, pour conserver la vie. Mais vous rappelez-vous encore ce que j'ai dit, en parlant de la grâce? Ne vous ai-je pas dit que nous avons une double vie? Une vie corporelle, naturelle, terrestre, que chaque homme possède et qui cesse avec la mort (quand l'âme se sépare du corps) ; puis une vie spirituelle (la vie de l'âme), surnaturelle, céleste, que possèdent seulement les enfants de Dieu et qui se perd par la mort spirituelle, par le péché mortel, et cette vie-là, c'est la grâce sanctifiante ou habituelle. (Si on le juge nécessaire, on répétera brièvement ce qui concerne la nature et les effets de cette grâce.) Maintenant faites bien attention : pour conserver la vie du corps, la vie naturelle ou terrestre, on a besoin d'une nourriture corporelle, naturelle, terrestre, par exemple : on a besoin de pain ; ce pain vient de la terre, et nourrit le corps, etc ; mais pour conserver la vie spirituelle, surnaturelle, céleste, nous avons besoin d'une nourriture spirituelle (qui nourrisse l'esprit, l'âme), d'une nourriture surnaturelle, céleste, « du pain qui est descendu du ciel, » et cette nourriture, ce pain, c'est Jésus-Christ lui-même. (De là vous pouvez conclure de nouveau, combien la grâce sanctifiante est un magnifique présent de Dieu, un don précieux, puisque Jésus-Christ lui-même vient dans notre cœur, pour conserver et augmenter cette grâce en nous.)

Q. 2. *Trouve-t-on dans la sainte Eucharistie tout ce qui est nécessaire pour que ce soit un sacrement?*

R. *Oui : car on y trouve* 1) *le signe visible, à savoir les apparences du pain et du vin;*

2) *la grâce invisible, — Jésus-Christ lui-même, l'auteur et le dispensateur des grâces;*

3) *l'institution par Notre-Seigneur.*

La sainte Eucharistie est un des sept sacrements. Vous savez ce que c'est qu'un sacrement. Vous P...., dites-le moi exactement. — Très-bien.

Mais que faut-il pour tout sacrement? Il faut trois choses, à savoir 1° un signe sensible; 2° une grâce invisible; 3° qu'il soit institué par Notre-Seigneur (1). Donc si la sainte Eucharistie est un véritable sacrement, il faut qu'on y trouve ces trois conditions, et nous verrons que c'est réellement ainsi.

1) Il y a d'abord un signe visible, à savoir, les apparences du pain et du vin. Celles-ci sont *visibles*, on peut les voir. (On ne voit pas le corps de Jésus-Christ, non plus que le pain et le vin, car le pain et le vin n'existent plus; mais on voit la blancheur, la rondeur du pain, la couleur du vin, qui ne sont autre chose que les apparences ou espèces.) Elles sont aussi un *signe*, c'est-à-dire qu'elles signifient quelque chose. Et que signifient-elles? Le pain, vous le savez, est destiné à être mangé, le vin à être bu, et c'est ainsi que les apparences du pain et du vin signifient qu'ici dans ce sacrement, nous obtenons quelque chose à manger et à boire pour la nourriture ou la vie de notre âme, à savoir le corps et le sang de Jésus-Christ.

2) Dans les autres Sacrements nous recevons la grâce, c'est-à-dire, ce secours, ce don surnaturel par lequel Dieu nous assiste, afin que nous devenions saints, agréables à ses yeux et ses enfants; afin que nous gardions ses commandements, que nous pratiquions le bien pour arriver ainsi au ciel. Eh bien! dans la sainte Eucharistie nous recevons aussi cette grâce,

(1) S'il est nécessaire, on pourrait rappeler de nouveau comment on trouve ces trois conditions réunies dans le baptême.

mais nous y recevons encore bien plus; nous y recevons Jésus-Christ lui-même, l'*auteur* de la grâce (c. a. d. celui qui a créé la grâce; comme Dieu est appelé l'auteur du monde, puisqu'il a créé le monde) et le *dispensateur* de la grâce, c'est-à-dire qui distribue toutes les grâces (un distributeur d'aumônes, etc., qu'est-ce?) Imaginez-vous, chers enfants, deux personnes qui, au milieu des fortes chaleurs de l'été, ont de l'eau pour apaiser leur soif; l'une en a un peu au fond de sa cruche, l'autre possède une fontaine, un puits ; laquelle des deux aura de l'eau en plus grande abondance? — Or, sachez chers enfants, que dans les autres Sacrements nous n'avons qu'une petite partie de l'eau vivifiante de la grâce divine, mais dans la sainte Eucharistie nous avons la source inépuisable d'où découlent toutes les grâces. Celui qui répandit de si riches trésors de grâces sur un saint Louis de Gonzague, sur une sainte Catherine de Sienne et sur tant d'autres saints, celui-là vous appartient tout entier dans la sainte Eucharistie. Apprenez donc, dès maintenant, combien vous serez riches, chers enfants! quelle grande confiance, quelles espérances vous pouvez mettre dans cet auguste Sacrement, dans la sainte Communion qui vous sera bientôt donnée.

3) La sainte Eucharistie a été instituée par Notre-Seigneur. Je vais vous en parler.

Q. 3. *Quand Jésus-Christ a-t-il institué ce Sacrement?*

R. *Il l'a institué à la dernière cène, la veille de sa douloureuse passion.*

(Racontez d'abord l'histoire de cette institution, d'après l'évangile.)

Quand l'institua-t-il? Quel jour? C'était un jeudi. Le jour anniversaire de l'institution du très saint Sacrement, c'est proprement le jeudi de la semaine sainte. Néanmoins nous en célébrons solennellement l'institution, un autre jour qui tombe également le jeudi, à savoir à la Fête-Dieu. Pourquoi donc ne célébrons-nous pas ce souvenir le Jeudi-Saint? L'institution de la sainte Eucharistie est pour nous (comme vous l'apprendrez plus tard), ce qu'il y a de plus heureux, de plus

consolant; — or, le Jeudi-Saint tombe dans la semaine sainte, qui est une semaine de tristesse et de deuil, où nous pensons à la passion douloureuse de Jésus-Christ, et à nos péchés qui ont été la cause de toutes ses souffrances. Puisque, à cette époque, nous ne pouvons pas nous réjouir comme il convient, l'Eglise en a transféré la fête solennelle et joyeuse à un autre jour de l'année.

Mais pourquoi donc, le divin Sauveur, a-t-il institué la sainte Eucharistie, le jour où il fit la dernière cène avec ses apôtres? Voici pourquoi, chers enfants : Chaque année les Juifs faisaient à Pâques un repas (ou une cène), en souvenir de leur sortie de l'Egypte, où ils avaient gémi dans l'esclavage et la misère; alors ils tuaient et mangeaient un agneau pascal, en mémoire de ce qui s'était passé (car durant la nuit où ils sortirent de l'Egypte, ils avaient dû immoler et manger un agneau, dont le sang servit à marquer les portes des maisons, et les maisons qui avaient été marquées du sang de l'agneau, furent préservées de la colère divine, puisque personne n'y mourut). Cet agneau pascal était la figure de Jésus-Christ et faisait d'avance allusion au divin Sauveur. (La raison pour laquelle Jésus est ordinairement comparé à un agneau, on la suppose connue.) De même qu'autrefois les Juifs ont été délivrés de la servitude en Egypte, ainsi nous avons été délivrés de la servitude du démon. Comme le sang de l'agneau préserva de la mort les Israëlites, ainsi le sang de Jésus-Christ nous préserve de la mort éternelle. De même que l'agneau fut immolé, offert et servi en même temps en nourriture, de même l'agneau de Dieu, Jésus-Christ fut immolé, offert tout sanglant sur la croix; il s'offre encore d'une manière non-sanglante dans la sainte Messe, et se donne à nous en nourriture dans la sainte Communion. Or, cet agneau pascal, Jésus le mangea d'abord avec ses apôtres, puis il institua la sainte Eucharistie.

Lorsque le soleil est prêt à descendre derrière l'horizon, il envoie encore ses plus beaux rayons, ses plus ravissantes clartés, pendant son magnifique coucher. C'est ainsi que le divin Sauveur nous a donné les plus éclatants témoignages de son amour, peu de temps avant sa mort. Imaginez-vous

un moment, que vous étiez là dans la salle, où Jésus-Christ institua cet auguste Sacrement. Lui, le Fils de Dieu, devant lequel fléchissent tous les genoux, venait dans un moment d'inexprimable humilité et de charité, de laver les pieds à ses disciples, afin de les purifier, et de les rendre dignes de recevoir cet adorable Sacrement. Il savait que ses souffrances allaient commencer bientôt, et qu'il devrait, dans peu de temps, se séparer de ses disciples. Quand un père est sur le point de quitter ses enfants, pour entreprendre un long voyage, ou quand il sent qu'il va mourir, il les réunit encore une fois tous autour de lui, et il leur donne un souvenir, un portrait, une bague, afin de les faire penser d'autant plus souvent et plus vivement à leur père. Voilà ce que Jésus Christ a fait. Avant de quitter cette terre, avant de souffrir la mort douloureuse de la croix pour nos péchés, il a fait son testament, il nous a laissé un souvenir, mais ce n'a pas été simplement son portrait, ni sa robe, comme Elie qui laissa son manteau à Elisée, ni simplement une bague de grand prix; non il nous a laissé ce qu'il y a de plus précieux au ciel et sur la terre, il nous a laissé son corps sacré et son sang adorable, il s'est laissé lui-même en souvenir. Il nous a tellement aimés, qu'il n'a pas voulu nous abandonner. De même que, lors de son incarnation, il vint sur la terre, sans quitter le ciel, de même il voulut monter au ciel, sans quitter la terre, sans quitter les enfants des hommes, qu'il aimait si tendrement. Il fit plus encore; pendant le cours de sa vie mortelle, il n'était qu'en un seul endroit; par exemple, il était à Jérusalem, mais il n'était pas en même temps à Nazareth; aujourd'hui il est en même temps dans beaucoup d'endroits à la fois, réellement vivant dans la sainte Eucharistie, afin d'être bien rapproché de tous les hommes. Au-dessus du tabernacle, on aperçoit dans quelques églises, un oiseau ressemblant assez à un cygne, et qui se déchire la poitrine avec le bec, c'est le pélican; il s'ouvre lui-même la poitrine pour nourrir ses petits de son propre sang. Ce qu'on raconte à tort ou à raison de cet oiseau, Jésus-Christ l'a fait réellement et le fait encore aujourd'hui (voilà pourquoi le pélican est la figure ou le symbole de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie); il nous nourrit, nous

qui sommes ses enfants, de sa propre chair, de son propre sang. — Rappelez-vous, chers enfants, que lorsque Jésus, lui qui sait tout, nous laissa cet auguste Sacrement, il pensa à tous les hommes qui recevraient ce Sacrement; il pensa aussi à vous, à chacun de vous avec un amour tout divin, et c'est à vous aussi qu'il laissa ce présent, ce souvenir précieux. Il savait très bien que les hommes, par leurs affreux péchés, allaient le clouer à la croix, que des milliers de chrétiens paieraient son amour de la plus noire ingratitude, qu'ils l'insulteraient dans ce Sacrement, l'y recevraient indignement, et le maltraiteraient de la manière la plus révoltante; il a prévu aussi les péchés, par lesquels vous l'avez déjà offensé et vous l'offenserez encore ; il a peut-être vu alors, o pensée qui me fait frémir, que plusieurs d'entre vous le recevraient indignement dans la Communion et commettraient un sacrilége. Imaginez-vous, chers enfants, quelle peine cela doit avoir causé à son cœur aimant ! Quelle peine n'auriez-vous pas, quelle ne serait pas votre tristesse, si un enfant que vous aimez beaucoup, auquel vous avez fait beaucoup de bien et donné un riche cadeau, si cet enfant venait vous insulter en face et vous cracher à la figure ! Que feriez-vous, si vous saviez d'avance que cet enfant ne cesserait de vous injurier et de vous maltraiter? Et cependant Jésus-Christ a institué la sainte Eucharistie également pour vous. — Un homme riche avait adopté un pauvre enfant abandonné, et l'avait comblé de bienfaits. L'enfant grandit, mais au lieu d'être reconnaissant, il causa à son bienfaiteur beaucoup de chagrin ; même, lorsqu'il fut devenu assez fort, il osa un jour le maltraiter, lui fit une profonde blessure et s'enfuit de crainte d'être puni. Après deux jours on le trouva, et il crut qu'on allait le châtier sévèrement. Mais quel ne fut pas son étonnement, quand on lui dit que son bienfaiteur, dont il avait causé la mort, avait prié et insisté pour qu'on ne le punît pas, et qu'il l'avait institué héritier de tous ses biens! — O mes chers enfants! Ce n'est pas simplement une comparaison, mais c'est une histoire véritable. Jésus-Christ est celui-là même qui nous a comblés de tant de bienfaits; par nos péchés nous lui avons donné la mort, et il a prié son père céleste de nous pardonner, et même un peu avant

de mourir, il nous a légué dans son testament tout, oui tout : il s'est donné lui-même. Quel amour, chers enfants ! Si pour tant d'amour vous n'aviez pas un peu de reconnaissance, quels enfants seriez-vous? Supposez que, vous trouvant dans la salle où se fit la dernière cène, le Seigneur Jésus vous eût appelé aussi à lui, et vous eût dit: Prenez, mon enfant et mangez ; car ceci est mon corps; comme vous auriez été émus et touchés ! Quels durent être alors les sentiments des apôtres? Comme ils durent être étonnés de cet amour infini, et contempler Jésus avec des regards remplis de respect et de reconnaissance! Lorsque, aujourd'hui nous irons à l'église, devant le saint Sacrement, remerciez-y tendrement le divin Sauveur, d'avoir pensé à vous, d'avoir institué aussi pour vous cet admirable mystère, et renouvelez alors votre ferme propos et votre pieux désir de recevoir un jour, dignement et saintement, votre aimable Sauveur dans la sainte Communion.

Q. 4. *Comment a-t-il institué ce saint Sacrement?*

R. *Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Puis il prit le calice où était le vin, le bénit et le donna à ses disciples, en leur disant : « Buvez-en tous, ceci est mon sang..... Faites-ceci en mémoire de moi !... »*

Q. 5. *Que devinrent le pain et le vin, lorsque Jésus prononça ces paroles : « Ceci est mon corps. — Ceci est mon sang ? »*

R. *Le pain fut changé au vrai corps, et le vin au vrai sang de Jésus-Christ.*

Ainsi, qu'est-ce que Jésus-Christ prit en main? Il prit du pain. Et que dit-il alors? Ceci (c'est-à-dire ce que j'ai maintenant en main pour vous donner à manger) est mon corps. Lorsque Jésus dit quelque chose, cela doit être vrai, puisqu'il sait tout et qu'il ne peut mentir. Ainsi qu'était-ce, ce que Jésus avait en main, après qu'il eut prononcé ces paroles?

C'était son corps (si ce n'eût pas été son corps, mais encore du pain, Jésus Christ aurait menti, ce qu'il serait impie de penser). Est-ce que cela a été toujours son corps? Non ; ainsi le corps de Jésus y est devenu présent, quand? (Un papillon n'a pas toujours été papillon ; auparavant c'était une chenille; ainsi la chenille s'est changée en papillon.) Auparavant c'était du pain — maintenant c'est le corps de Jésus-Christ; ainsi le pain est devenu le corps de Jésus-Christ. Comment puis-je dire encore au lieu de: la chenille est devenue papillon? Je puis dire : la chenille a été changée en papillon. De même, au lieu de dire : Le pain est devenu le corps de Jésus-Christ, on peut dire : Le pain a été *changé* au corps de Jésus-Christ. Ce changement de la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, on l'appelle *transsubstantiation*, c'est-à-dire changement de substance. (Exposez l'exemple de différentes transubstantions naturelles et surnaturelles, telles que celle de la nourriture qui se change en notre sang et notre chair; celle du bois qui se change en pierre; surtout racontez le changement miraculeux de l'eau en vin aux noces de Cana.) Comment se fit ce changement? Il se fit par la parole de Jésus-Christ. (On doit expliquer de la même manière le changement du vin au sang de Jésus-Christ.)

Q. 6. *Après ces paroles de Jésus-Christ, que restait-il encore du pain et du vin ?*

R. *Rien que les apparences ou les espèces.*

Etait-ce encore du pain (du vin)? Non ; le pain (le vin) a été changé au corps (au sang) de Jésus-Christ. Ne restait-il donc plus rien du pain et du vin? Oui, il restait les apparences ou espèces du pain et du vin.

Q. 7. *Qu'entendez-vous par les apparences du pain et du vin ?*

R. *Tout ce qui dans le pain et le vin tombe sous nos sens, comme la forme, la couleur, le goût, l'odeur, etc.*

Combien de sens avez-vous? Nommez-les. Qu'est-ce qui

tombe sous le sens de la vue? Ce que je vois par mes yeux. Que voyez-vous maintenant, par exemple à ce livre? Qu'il est carré, gros, etc. — Eh bien! c'est ce qu'on appelle sa *forme;* puis, cet habit est noir, etc., c'est sa *couleur*. Donc, la forme et la couleur tombent sous le sens de la vue. Qu'est-ce qui tombe sous le sens du goût? Ce que je goûte par la bouche; par exemple, quand je sens qu'un mets est doux, aigre ou amer. Qu'est-ce qui tombe sous le sens du toucher? Ce que je touche, ainsi quand je m'aperçois, en y passant la main, que tel objet est poli ou rude, tendre ou dur, etc.

Maintenant, faites-y attention : tout ce qui, dans la sainte Eucharistie, tombe ainsi sous les sens, comme la forme, la couleur, etc., ce sont les apparences du pain et du vin et non du corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire, que la sainte Eucharistie a l'air d'être encore du pain et du vin, et non un corps humain; elle a le goût, l'odeur du pain et du vin; en la touchant on sent la même chose, que si c'était du pain et du vin. A nos yeux, à notre langue, à nos mains, elle se présente comme du pain et du vin; mais ce n'est plus du pain et du vin, c'est le vrai corps vivant et le vrai sang de Jésus-Christ. Nous ne pouvons pas comprendre cela, chers enfants, c'est un grand mystère; à nos sens il parait que c'est du pain et du vin, mais notre foi nous dit que c'est tout autre chose, que c'est Jésus-Christ, Dieu et homme, qui s'y trouve présent. C'est ainsi que nos sens nous trompent bien souvent, tandis que la raison nous dit le contraire. Ainsi en voyant ce cadre doré, vos yeux voudraient vous faire croire qu'il est tout en or, tandis que la raison appuyée sur l'expérience, nous dit que c'est simplement du cuivre appliqué sur le bois. Les colonnes du maître-autel ont l'apparence d'être en marbre, parce qu'elles en ont la couleur et le poli, et cependant ce n'est réellement que du bois, recouvert d'un peu de couleur à l'huile et de vernis; bien des gens s'y laissent prendre; vous voyez donc, qu'on ne doit pas se laisser tromper par les apparences.

Mais pourquoi donc Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu demeurer présent dans la sainte Eucharistie avec ses propres apparences, c'est-à-dire avec son corps visible, que l'on pût toucher, etc.?

1) Afin que notre foi eût plus de mérite. Vous le savez, après la Résurrection de Jésus-Christ, saint Thomas n'avait pas voulu croire que le divin Sauveur fût sorti, vivant du tombeau, jusqu'à ce qu'il l'eût vu de ses propres yeux. Or Jésus-Christ l'en réprimanda et dit: « Heureux ceux qui croient sans avoir vu. » Si nous voyions des yeux de notre corps Jésus dans la sainte Eucharistie, nous serions bien forcés de croire qu'il y est présent. Mais maintenant nous ne voyons que les apparences du pain, nos sens voudraient nous faire accroire, que ce n'est que du pain. Or si, malgré cela, nous croyons fermement, que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, nous montrons par là, que nous accordons plus de foi aux paroles de Jésus, qu'à nos sens et à notre raison; par là nous honorons le divin Sauveur, et un jour il nous en récompensera.

2) Jésus s'est caché sous les apparences du pain, afin de nous inspirer un désir toujours plus grand, de le voir dans le ciel. De même qu'une mère se cache et crie à ses enfants de la chercher, de même Jésus cache ses formes visibles, sa gloire, sa beauté, afin de faire naître en nous un grand désir de le voir un jour dans le ciel.

3) Jésus s'est caché sous les apparences du pain, afin que nous venions à lui et que nous le recevions avec une confiance d'autant plus grande. S'il se montrait dans la sainte Eucharistie avec toute sa gloire et sa majesté, comme il se montre maintenant dans le ciel, qui oserait encore s'approcher de lui? Lorsque le bon Dieu parla au peuple d'Israël, au milieu des foudres et des éclairs, on s'effraya et l'on dit: « Le Seigneur ne doit plus s'entretenir avec nous, de peur que nous ne mourions. » C'est ainsi encore que les deux disciples s'effrayèrent sur le mont Thabor, quand Jésus-Christ se montra transfiguré; que les bergers de Bethléem furent remplis de crainte lorsque « la lumière divine les environna. » Et nous, nous serions également saisis de crainte et d'effroi, si Jésus-Christ se montrait avec toute sa gloire dans la sainte Eucharistie. Or pour chasser toute crainte de nos cœurs, qu'a-t-il fait? Comme il cacha à Bethléem sa divinité, sous l'extérieur d'un petit enfant pauvre et faible, ainsi il se cache ici

sous les apparences d'un petit morceau de pain. Qu'il est donc grand l'amour de Jésus-Christ pour nous ; d'avoir fait de si grands miracles, et cela pour que nous puissions nous approcher de lui sans crainte, et l'aimer avec une tendresse toute filiale! De même que les bergers doivent avoir considéré, salué et serré dans leurs bras, sans crainte et avec beaucoup d'amour le cher enfant Jésus, de même vous aussi, approchez-vous, avec une tendre confiance et un ardent amour, de la sainte Eucharistie; car Jésus s'y est caché par amour pour vous. Et lorsque tantôt nous nous rendrons à l'église, imaginez-vous que vous entrez avec les bergers dans l'étable, et adorez l'enfant Jésus avec un cœur plein d'amour et de joie; demandez-lui avec une naïve confiance tout ce dont vous avez besoin.

4) Jésus s'est caché sous les apparences du pain, afin que nous puissions le recevoir comme nourriture, et nous rappeler, par ce signe extérieur de la manducation, ce que nous recevons pour notre âme. Car ce que le pain est et produit pour le corps, la même chose l'Eucharistie l'est et le produit pour l'âme. Mais je vous en parlerai plus tard.

Q. 8. *Comment savons-nous que Jésus-Christ en disant ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » donna à ses apôtres son vrai corps et son vrai sang ?*

R. *Nous le savons ;*

1) *Parce que Jésus-Christ avait déjà promis auparavant à ses Apôtres, de leur donner réellement sa chair à manger, et réellement son sang à boire* (1) ;

(1) « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputaient entre eux, disant : Comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger ? Et Jésus leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.... Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. » (St Jean 6-52 et suiv.)

2) *Parce qu'il déclara, à la dernière cène, que ce qu'il leur donnait à manger et à boire, était réellement sa chair et son sang ;*

3) *Parce que les Apôtres l'ont enseigné ainsi* (1) *;*

4) *Parce que l'Eglise Catholique l'a toujours cru ainsi depuis ce temps* (2).

Chers enfants, il y a des hommes qui ne croient pas que Jésus est véritablement, réellement et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, mais ils s'imaginent, que, dans l'Eucharistie, il y a uniquement du pain et du vin, et que ceci nous fait penser au corps et au sang de Jésus-Christ, ou à la dernière cène et à la mort du divin Sauveur ; ou bien que nous nous représentons seulement Jésus-Christ quand nous recevons la Communion, tandis qu'en réalité ce n'est pas Jésus-Christ, que c'est uniquement du pain et du vin. Ils disent : ces paroles du Sauveur, « Ceci est mon corps » doivent être comprises de la manière suivante : « Ceci signifie mon corps. » Ont ils raison ? Non. Et pourquoi donc leur opinion est-elle fausse? D'où savons-nous etc...

1) Parce que Jésus a promis et dit expressément qu'il nous donnerait réellement (et non en figure) sa chair (non du pain) à manger. Or quand Jésus promet quelque chose, il tient sa parole. Et puisqu'il nous a promis de nous donner réellement sa chair à manger, il s'en suit que, dans la sainte Eucharistie, il ne nous a pas donné seulement la figure de son corps (du pain), mais son vrai corps en nourriture. Cependant, cette promesse, Jésus-Christ l'a-t-il réellement faite? — Un jour, un

(1) Voici ce qu'écrit S. Paul : » Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la participation du Sang de Jésus-Christ ? Et le pain que nous rompons, n'est-il pas la participation du corps du Seigneur? » (1. Cor. 10-19. Conf. I. Cor. 11-2.)

(2) La croyance de l'Eglise sur ce point, se prouve par ses prières et ses usages liturgiques, par les décisions des Conciles, par les nombreux témoignages des SS. Pères et des écrivains ecclésiastiques. Un témoignage qui prouve infiniment pour l'antiquité de la croyance Catholique, c'est que l'Eglise schismatique Grecque croit et enseigne la même chose. Voyez Gousset; Théologie dogmatique. Tom. II, p. 523, n° 709 et suiv.

grand nombre de personnes avaient suivi le bon Jésus, pour entendre sa doctrine ; ces pauvres gens n'avaient rien pris avec eux pour manger et avaient faim. Jésus eut alors compassion d'eux, et fit un miracle étonnant. Il multiplia cinq pains et deux poissons, de telle manière, que 5000 personnes en furent rassasiées et qu'on remplit encore douze corbeilles avec les restes. Ce miracle avait fait grand plaisir à la foule, c'est pourquoi ils voulurent faire de Jesus-Christ leur roi, s'imaginant qu'ils obtiendraient toujours du pain de cette manière, sans être obligés de travailler. Aussi, le jour suivant, se mirent-ils de nouveau à suivre Jésus Christ; mais il leur dit : « Vous me cherchez, parce que vous avez eu à manger et que vous avez été rassasiés » (donc à cause de la nourriture matérielle ou terrestre). Alors il les avertit de ne pas tant s'inquiéter de la nourriture matérielle, destinée au corps, mais plutôt de la nourriture céleste qu'il leur donnerait, et qui serait bien préférable à la manne, que les Juifs reçurent de Dieu, dans le désert. Or quelle était cette nourriture dont il voulait parler ?

« Le pain (c'est-à-dire la nourriture, — pain est pris dans le même sens que *pain quotidien*,) que je vous donnerai est ma chair pour la vie du monde, » à savoir la même chair, que je sacrifierai sur la croix, afin que le monde, c'est-à-dire les hommes aient la vie, — en ce monde la vie de la grâce, dans l'autre monde la vie du bonheur éternel. Vous le voyez donc, chers enfants, Jésus-Christ a promis de nous donner en nourriture sa chair, la même chair qui fut crucifiée dans la suite. Mais écoutez le reste ! « Alors les Juifs se disputèrent entre eux. » Pourquoi se sont-ils disputés ? C'est qu'ils ne voulaient pas croire ce que Jésus venait de dire; ils pensaient qu'il était impossible à Jésus-Christ de leur donner sa chair à manger : « Comment dirent-ils, cet homme ci nous peut-il donner sa chair à manger? « Or réfléchissez-y, chers enfants ! Si Jésus avait voulu nous donner simplement à manger du pain comme la figure de son corps, qu'aurait-il dû dire aux Juifs ? Si l'instituteur disait. « La semaine prochaine vous apprendrez votre catéchisme comme il faut : » et qu'un enfant répondît en murmurant : « Comment cela est-il

possible, comment pourrais-je apprendre par cœur tout le catéchisme ? » Que devrait dire l'instituteur ? « Mon enfant, vous m'avez mal compris : je n'ai pas voulu entendre par là, le catéchisme tout entier. » Eh bien, voilà aussi ce que Jésus aurait dû dire aux Juifs, s'il n'eût pas voulu nous donner réellement sa chair à manger ; il aurait dû dire : « Vous m'avez mal compris ; je veux vous donner à manger seulement du pain qui est la figure de mon corps. » Mais Jésus-Christ a-t-il parlé ainsi ? Non ; il a tenu ferme à ses paroles, et il les a même confirmées par cette espèce de serment : « En vérité, en vérité, » c'est-à-dire : Ce n'est que la pure vérité, et ce que je vous ai dit je le répète encore : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, » ce qui voulait dire : Vous n'aurez point en ce monde la vie de la grâce, ni dans l'autre celle de la gloire. Vous le voyez, chers enfants ! Jésus-Christ a menacé les Juifs ; oui, il a confirmé, par une terrible menace, ses paroles qu'on ne voulait pas croire. Puis il ajoute encore une seconde affirmation : « Car, dit-il, ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. » Le bon Jésus pouvait-il parler plus clairement ?

Plusieurs de ses disciples qui l'avaient suivi jusqu'alors, le quittèrent à ces paroles, parce qu'ils ne voulaient pas croire qu'il leur donnerait réellement sa chair à manger ; ils partirent donc, et se privèrent ainsi de la grâce du salut. Mais Jésus les laissa partir, et il dit même à ses apôtres : voulez-vous aussi me quitter ? tellement il demeura attaché à ses paroles ! Supposez que le Sauveur eût voulu dire seulement, qu'ils devaient manger du pain, qui était une figure de son corps, ou croire simplement en lui, et à sa mort ; n'aurait-ce pas été une cruauté de la part de Jésus, si, ayant remarqué que ces pauvres gens l'avaient mal compris (ils ne pouvaient d'ailleurs le comprendre autrement), il les eût laissés partir et courir à leur perte, plutôt que de leur dire simplement ces mots : Vous me comprenez mal ? Serait-il permis de penser seulement quelque chose de pareil du divin Sauveur, lui qui a toujours été si bon, lui qui est venu pour sauver les hommes de la damnation ? Non, chers enfants, le Sauveur a dit assez

clairement, que nous devons manger sa chair, — et ceux qui ne veulent pas ajouter foi à sa parole, le quittent aussi, renonçant à lui, comme le firent les Juifs incrédules ; mais nous, nous lui dirons avec saint Pierre : « Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle ; nous avons cru et nous avons reconnu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Nous croyons votre parole, parce que vous êtes la vérité éternelle (1).

2) Lors de la dernière cène, Jésus-Christ a déclaré « expressément » que c'était réellement son corps, etc., c'est-à-dire, il ne l'a pas fait entendre d'une manière obscure ou douteuse, mais il l'a dit de la façon la plus claire, la plus déterminée et de telle sorte que tous puissent le comprendre (comp. l'explication de la question 4, p. 61) (2).

(1) C'est au catéchiste de juger s'il convient de répondre à cette objection tirée des paroles de Jésus-Christ, quand il a dit : « La chair ne sert de rien, etc. » Dans le cas où cette objection se présenterait, la manière la plus facile d'expliquer ce texte serait de dire : « Les Juifs ont très bien compris le Sauveur dans la chose principale, à savoir qu'ils devaient manger sa chair. C'est pourquoi aussi le divin Sauveur ne les a pas redressés dans leur manière de comprendre, au contraire il a toujours dit qu'ils devaient croire ses paroles. C'est ce qu'ils auraient dû faire, et ne pas lui demander encore : « Comment nous peut-il donner sa chair à manger ? » Ils auraient dû se dire : Jésus saura bien comment s'y prendre. Mais au lieu de cela, ils ont commencé à réfléchir, à se méfier et ils se sont imaginés que Jésus-Christ voulait leur donner à manger des lambeaux de son corps mort. C'est en cela qne Jésus les a repris, en disant : « La chair n'est d'aucun usage sans l'esprit, c'est-à-dire, la chair prise en elle-même et séparément de la divinité et sans l'esprit (ou l'âme) qui la vivifie, est une chair morte, sans vie, elle ne sert de rien ; c'est l'esprit qui donne la vie à la chair. — Je ne veux pas vous donner à manger ma chair morte, comme une viande ordinaire, non, mais vous recevrez d'une manière mystique, ma chair vivante unie à l'esprit, à l'âme et à la divinité.

(2) Lorsque Ste-Jeanne-Françoise de Chantal étant encore petite, un hérétique osa attaquer en sa présence, par des discours impies, la sainte Eucharistie. Alors la jeune Françoise lui répliqua avec une sainte indignation : « Comment ? Vous ne croyez pas que Jésus-Christ est présent dans la sainte Eucharistie ? Et cependant c'est lui-même qui l'a dit. Vous le faites donc passer pour un menteur ? Si vous aviez accusé le roi d'un mensonge, vous seriez condamné à une forte punition. A quoi devez-vous donc vous attendre, lorsque vous accusez Dieu lui-même d'être un menteur ? »

3) Vous l'avez entendu, les paroles de Notre-Seigneur montrent clairement qu'il nous a donné réellement sa chair en nourriture; il n'y a pas de doute là-dessus. Mais si un doute était possible, au sujet des paroles de Jésus-Christ, par exemple celui-ci: ne doit-on pas les entendre dans ce sens : Ceci est une figure de mon corps; qui devrions-nous interroger pour avoir des explications sûres ? Certes, ce sont bien ceux avec qui il a parlé et auxquels il a confié son enseignement, à savoir les Apôtres et leurs successeurs, les évêques de la Sainte Eglise catholique. D'abord, que nous disent les Apôtres? Saint Paul dit . « Le calice de bénédiction, etc. » c'est-à-dire : celui qui boit du calice béni (sur lequel le prêtre a prononcé les paroles de Jésus-Christ) prend part au sang du Sauveur ; et celui qui rompt et mange le pain (béni, consacré, sur lequel ont été prononcées les paroles saintes) prend part au corps de Jésus-Christ (1). Et parlant de celui qui communie indignement, qui reçoit le Sacrement de l'Eucharistie en état de péché mortel, saint Paul dit : « Il est coupable du corps et du sang de Notre-Seigneur, » il s'attaque au corps et au sang du Sauveur. Or, il serait impossible de s'attaquer au corps de Jésus-Christ, s'il n'était pas présent dans le saint Sacrement.

C'est ainsi que vous ne pouvez vous attaquer au corps de quelqu'un, en le blessant ou en le maltraitant, que lorsqu'il est réellement présent devant vous.

4) A l'exemple des Apôtres, toute l'Eglise catholique a toujours compris les paroles de Notre-Seigneur dans ce sens : qu'il nous a donné réellement son corps et son sang. Que telle n'est pas seulement la croyance, l'enseignement de l'Eglise depuis aujourd'hui, mais bien depuis le commencement, c'est ce que nous voyons *par les prières liturgiques et les cérémonies* de l'Eglise. De même que les prêtres ont au-

(1) Mais pourquoi saint Paul dit-il : « *le pain* » que nous rompons? Car ce n'est plus du pain, mais c'est le corps de Jésus-Christ. 1° Le mot pain, en général, signifie nourriture, aliment (ainsi notre pain quotidien) or, le corps de Jésus-Christ est aussi une nourriture ; 2° auparavant c'était du pain et c'est pourquoi on continue de l'appeler ainsi ; l'aveugle-né, guéri par Jésus-Christ (S. Jean, 9) continue d'être appelé aveugle, quoiqu'il eût recouvré la vue ; 3° on peut l'appeler pain, parce qu'il en a les apparences.

jourd'hui des Missels (de grands livres de Messe), etc. où se trouve imprimée et expliquée la manière dont ils doivent célébrer le saint Sacrifice de la Messe, ainsi dans les temps les plus reculés, on avait aussi de ces missels, où se trouve écrit comment on disait autrefois la messe, et ces missels on les possède encore. Dans ces derniers Missels, on rencontre beaucoup de prières, qui prouvent que déjà dès ce temps, l'Eglise catholique croyait à la présence réelle de Jésus dans le saint Sacrement. Voici, par exemple, la prière que récitait le prêtre avant la Consécration : « Faites que ce pain devienne le corps précieux de votre Christ, et que, ce qui est dans le calice, devienne le sang précieux de Jésus, votre Fils, en opérant ce changement par votre Esprit-Saint » Ou bien, quand le prêtre montrait la sainte Eucharistie avant la Communion, il devait dire : « Ceci est le vrai et sacré corps, le vrai et précieux sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Ainsi soit-il. » — Ensuite on pratiquait les mêmes *cérémonies* qu'aujourd'hui en présence du saint Sacrement; les premiers chrétiens fléchissaient le genou, en signe d'adoration; — or s'ils avaient cru, que ce n'était pas le corps de Jésus-Christ, mais simplement du pain, auraient-ils osé courber le genou devant du pain et l'adorer, eux qui mouraient plutôt que de plier le genou devant une idole?

Nous savons encore ce que l'Eglise a toujours cru, si nous examinons les *décisions prononcées par les conciles*. Comme vous l'avez déjà appris, chers enfants, on appelle conciles généraux, ces assemblées où les évêques de l'Eglise catholique, sous la direction souveraine du pape, se réunissent et décident quelle est la véritable doctrine catholique, enseignée par Jésus-Christ et les apôtres, et que tous les bons chrétiens sont obligés de croire. Quand les évêques, unis au pape. prononcent une telle décision, ils ne peuvent se tromper, leur décision est infaillible. Or ces conciles ont enseigné unanimement, que dans la sainte Eucharistie Jésus-Christ est réellement présent, avec son vrai corps et son vrai sang. C'est ce qu'enseignait le concile d'Ephèse qui fut tenu, il y a plus de 1400 ans : « Nous célébrons le sacrifice non-sanglant (c'est-à-dire la sainte Messe), dans les églises, nous nous approchons de la Table

mystique, et nous sommes sanctifiés, en participant au corps sacré et au sang précieux de notre Sauveur. » Le dernier des conciles, celui de Trente, enseigna ce qui suit : « Si quelqu'un nie que, dans le sacrement de la très sainte Eucharistie, soit contenu véritablement, réellement et substantiellement le corps et le sang avec l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ... qu'il soit anathème » (c'est-à dire exclu de l'Eglise catholique).

Enfin nous connaissons quelle est la croyance et l'enseignement de l'Eglise catholique, par *les nombreux témoignages des SS. Pères et des écrivains ecclésiastiques*. Comme vous le savez, les apôtres ne se sont pas contentés d'écrire la doctrine de Jésus-Christ, dans les livres du Nouveau Testament, mais cette doctrine, ils l'ont transmise aussi de vive voix à leurs sucesseurs, par le moyen de la tradition, et ceux-ci, à leur tour, l'ont confiée à ceux qui sont venus après eux, etc. Or il y a eu des hommes, des saints, éclairés de Dieu, qui ont écrit une partie de ces traditions dans des livres que nous possédons encore aujourd'hui, et attestent, par conséquent, ce qui, de leurs temps, était cru dans l'Eglise catholique.

Depuis les apôtres, il y a eu des SS. Pères et des écrivains ecclésiastiques de ce genre, qui tous attestent, dans leurs écrits, que l'Eglise catholique a toujours cru en la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Leurs témoignages sont si nombreux, qu'on en a rempli de gros livres, — si clairs et si précis, qu'il n'est nullement permis de douter. Je ne puis vous les citer tous ; d'ailleurs vous ne pourriez les graver dans votre mémoire, je me contenterai d'en citer quelques-uns.

S. Cyrille, évêque de Jérusalem, lequel vivait il y a 1500 ans, donna aussi l'instruction à ceux qui communiaient pour la première fois, et voici ce qu'il enseigna touchant le très saint Sacrement. « Puisque Jésus-Christ, en parlant du pain qu'il tenait, a déclaré que c'était son corps, qui oserait révoquer en doute cette vérité? et puisque, en parlant du vin, il a positivement assuré que c'était son sang, qui pourrait en douter et dire que ce n'était pas son sang? Autrefois il changea, par sa seule volonté, l'eau en vin, et nous refuserions

de croire, sur sa parole, qu'il a changé du vin en son sang?... C'est pourquoi recevez avec une foi pleine et une entière conviction le corps et le sang de Jésus-Christ. Car sous l'espèce du pain, on vous donne son corps, et sous l'espèce du vin, on vous donne son sang. Donc je vous conjure de ne les plus considérer comme étant simplement du pain et du vin, car c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, selon sa parole. Quoique les sens vous disent que cela n'est pas, la foi doit vous persuader de ne pas juger d'après le goût, mais de croire avec une entière certitude, sans admettre aucun doute à cet égard, que vous recevez le corps et le sang de Jésus-Christ... Sachez donc, et regardez comme une chose tout à fait certaine, que ce qui paraît du pain à nos yeux, n'est pas du pain, quoique le goût le juge tel, mais que c'est le corps de Jésus-Christ, et que ce qui paraît du vin à nos yeux, n'est pas du vin, quoiqu'il en ait le goût, mais que c'est le sang de Jésus-Christ. » — Chers enfants, dites-moi, aurais-je mieux pu vous exposer la doctrine catholique que par ces paroles si claires, si frappantes?

Saint Jean Chrysostôme, évêque de Constantinople, qui vivait vers le même temps, écrivait: « Approchons-nous (de la sainte Eucharistie) avec respect et une grande pureté; c'est le corps qui fut percé de clous, battu de verges..., inondé de sang et percé d'une lance... C'est le même que les sages de l'Orient adorèrent, quand il était couché dans une crèche, et c'est ce même corps qu'il nous a donné en nourriture. » Le même Saint dit dans un autre endroit: « Combien n'y en a-t-il pas qui disent : je voudrais bien voir sa forme, sa figure, et ses vêtements? Et voici que vous le voyez, que vous le touchez lui-même, que vous le mangez lui-même. Vous voudriez voir ses vêtements! Mais il se donne à vous lui-même, non-seulement pour être vu, mais touché, mais mangé, mais reçu au dedans de vous. » Je pourrais vous rapporter encore des milliers de témoignages de ce genre, chers enfants, tous tirés des écrits des saints Pères. Or, pensez-y; des saints, des hommes qui vécurent peu de temps après les Apôtres, ne doivent-ils pas avoir mieux su quelle est la vraie foi, que des gens qui viennent aujourd'hui nous dire: Jésus-Christ et les

Apôtres n'ont pas cru ni voulu dire que dans la sainte Eucharistie, Jésus est réellement présent avec son corps et son sang (1).

Par là, chers enfants, vous voyez clairement que Jésus-Christ nous a donné en réalité son corps et son sang dans la sainte Eucharistie. Cependant il y a des gens qui disent : mais comment est-ce possible que le corps de Notre-Seigneur s'y trouve? La vue, le goût me disent que c'est du pain. Que répondrons-nous à ceux-là? Ecoutez, chers enfants, ce que saint Jean Chrysostôme répondait aux personnes de ce genre : « Croyons toujours en Dieu et ne le contredisons pas, quand même ce qu'il nous dit, paraît incroyable à nos sens et à notre intelligence ; sa parole doit nous valoir plus que nos sens et notre pauvre raison. Voilà ce que nous devons dire partout, mais surtout quand il s'agit des saints mystères (c. à. d. de la sainte Eucharistie) ; donc nous ne nous arrêterons pas à ce qui s'offre à la vue, à l'apparence du pain, qui frappe nos regards, mais à la parole de Jésus-Christ. Car ses paroles ne peuvent nous tromper, et nos sens au contraire sont très faciles à tromper ; ses paroles ne peuvent induire en erreur, tandis que nos sens le peuvent aisément. Donc, puisqu'il a dit: Ceci est mon corps, ne doutons plus du tout, mais croyons. » Oui, chers enfants, il en est ainsi : nos sens, notre raison peuvent se tromper, mais Dieu ne peut pas se tromper.

(1) On peut facilement passer sous silence la preuve de l'accord unanime de l'Eglise schismatique grecque et des autres sectes anciennes. Si on voulait citer cette preuve, voici comment on pourrait l'exposer en quelques mots. Supposez qu'un voyageur rencontre en Amérique toute une commune où les gens portent le même costume, non tel qu'on le porte en Amérique, mais dans les paroisses du Hainaut, ou dans les départements du Berry, et qu'il apprend de l'un d'eux qu'ils ont quitté leur pays natal, il y a 50 ans. Aussitôt il devra se dire : puisque ces gens ont émigré, il faut qu'on ait porté dans le Hainaut et le Berry ce costume, car il est évident qu'ils l'ont apporté de là. C'est ainsi qu'il y a des chrétiens égarés, (des sectaires) qui ont la même foi que les catholiques, touchant le saint Sacrement de l'autel, mais qui ont abandonné l'Eglise catholique depuis 1400 ans. Par conséquent il faut que la foi en la présence de Jésus-Christ ait existé dans l'église catholique, il y a 1400 ans, sans quoi les schismatiques n'eussent pu la prendre avec eux.

Il y a bien des objets qui paraissent à nos sens tout autres, qu'ils sont réellement. Un bâton plongé dans l'eau claire, nous paraît brisé et courbé, tandis qu'il ne l'est pas. Il nous semble que le soleil tourne autour de la terre et c'est cependant le contraire qui a lieu, etc. Mais ce que nous savons, c'est que la parole de Jésus-Christ reste éternellement vraie.

Voilà pourquoi nous devons être plus fermement convaincus de la présence réelle de Jésus dans la sainte Eucharistie, que de ce que nous voyons par les yeux. En effet ce que nous voyons, ce sont nos yeux qui le disent, et les yeux peuvent se tromper; mais que Jésus-Christ est présent dans la sainte Eucharistie, c'est Dieu qui nous le dit, Dieu qui ne peut se tromper (1). Et quand un autre dit : Comment cela se peut-il, que le pain se change au corps de Jésus-Christ ? que Jésus soit présent en différents lieux à la fois, etc.? Disons avec l'ange (S. Luc, 1, 37) : « Rien n'est impossible à Dieu. » Si nous ne comprenons pas, comment il puisse se faire que du pain devienne le corps de Notre-Seigneur, comprenons-nous mieux comment, après quelques années, un petit pepin de pomme devient un grand et magnifique pommier? Comprenons-nous comment le pain que nous mangeons se change en notre chair et en notre sang? Comprenons-nous comment l'eau puisse se changer en vin ? etc. Ne croyons-nous pas tout cela, quoique nous ne le comprenions pas (2) ?

(1) Cette foi si ferme était celle qu'avait Saint Louis, roi de France (d'autres disent le Comte de Montfort). Quand on lui dit de venir vite, parce qu'à l'église le Sauveur se montrait d'une manière miraculeuse, d'une manière visible dans la sainte Eucharistie, il répondit: « Que ceux-là y aillent qui ne croient pas que Jésus-Christ y est présent. Pour moi je crois plus fermement que si je le voyais de mes yeux. »

(2) Le P. Lacordaire, célèbre prédicateur, se trouvait un jour à table dans une grande auberge. Il y avait beaucoup de personnes qui y dînaient en même temps que lui ; quelques-unes mangeaient de la viande, d'autres faisaient maigre, parce que c'était un vendredi. Or, le R. P. Lacordaire se trouvait juste à côté d'un de ces mangeurs de viande. Celui-ci se mit à le tourmenter et à attaquer la religion, surtout les mystères : « Monsieur, dit-il en s'adressaut au religieux, n'est il pas absurde de croire ce que notre raison ne saurait comprendre? — Nullement, dit le R. P., je suis d'un avis tout contraire. Comprenez vous seulement comment il se fait, que le feu fait fondre le fer et le plomb, tandis qu'il durcit les œufs? — Non, répond

Oui, chers enfants, nous catholiques, nous croyons plus à Dieu qu'à notre raison et à nos sens. Quand nous irons aujourd'hui à l'église, réveillons devant le saint Sacrement, des sentiments d'une foi ferme et vive en la présence de Jésus-Christ, et disons-lui : « O Jésus, je crois fermement que vous êtes présent dans la sainte Eucharistie, quoique je ne vous voie pas et que je ne comprenne point comment cela peut se faire. Je le crois aussi fermement que si je vous voyais de mes yeux, et je suis prêt à mourir, plutôt que de renier ou de perdre cette croyance. Je le crois parce que vous-même, qui êtes l'infaillible vérité, avez dit : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang ! » — Ensuite, nous prierons un pater pour les malheureux qui ne croient pas en la présence de Jésus-Christ, et qui perdent ainsi la plus grande des grâces que Dieu nous ait accordée, le plus grand bonheur que l'homme puisse goûter ici-bas. Oui priez, afin que Dieu les éclaire, afin que, eux aussi, ils puissent venir près du bon Sauveur et trouver la grâce avec le salut (1).

Q. 9. *Jésus-Christ a-t-il donné aussi à ses apôtres le pouvoir de changer le pain et le vin, dans son corps et son sang adorables?*

R. *Oui, il leur a donné ce pouvoir par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi. »*

Jusqu'ici vous avez entendu, que ce fut Jésus-Christ lui-même qui changea le pain et le vin dans sa chair et son sang. Après qu'il en eut agi ainsi, il dit à ses apôtres : « Faites *ceci* en mémoire (en souvenir) de moi. » Que voulait-il dire par là ? Qu'ils devaient faire la même chose qu'il avait faite. Or,

l'incrédule, mais que concluez-vous de là ? — C'est que cela ne nous empêche pas de croire aux omelettes. » — Là-dessus l'impie se tut, pendant que les convives l'accablaient de leurs rires et de leurs quolibets.

(1) Outre ces preuves que nous venons d'exposer, on pourrait également rapporter les nombreux miracles opérés par le Seigneur pour prouver la présence de Jésus-Christ dans le saint Sacrement, par exemple l'apparition d'un enfant dans la sainte Hostie ; le sang qui jaillit abondamment des saintes Hosties poignardées à Bruxelles par les Juifs ; ou bien ce trait de

qu'avait-il fait ? Il avait pris du pain et du vin, puis prononcé ces paroles : « Ceci est mon corps etc.; ceci est mon sang etc. » Et par là il changea le pain et le vin en son corps et en son sang. Or, les apôtres devaient faire la même chose. Ainsi ils devaient, eux aussi, prendre du pain et du vin, dire ses paroles : « Ceci est etc. » et changer par là le pain et le vin au corps et au sang de Notre-Seigneur. Mais nul homme ne peut faire ce changement par lui-même; pour cela il faut la puissance et l'autorité divine. Donc cette puissance, les Apôtres ne l'avaient pas d'eux-mêmes, Dieu seul pouvait la leur donner. Mais leur a-t-il vraiment donné cette puissance? Oui; puisqu'il leur a ordonné de changer le pain etc., il a dû aussi leur en donner le pouvoir, sans quoi ils n'auraient pu le faire. (Ainsi lorsque votre père ou votre mère vous envoie acheter quelque chose, il faut aussi qu'ils vous donnent de l'argent, car sans argent vous ne pourriez pas l'acheter, etc.)

Q. 10. *Ce pouvoir accordé aux apôtres, à qui a-t-il été transmis?*

R. *Il a été transmis aux évêques et aux prêtres.*

C'est-à-dire que les évêques et les prêtres ont reçu ce pouvoir des apôtres. Or les apôtres ont eu le pouvoir de changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ, c'est ce que vous avez entendu : c'est Jésus-Christ lui-même qui leur a donné ce pouvoir. Mais, dira-t-on, Jésus n'a pas parlé d'autres personnes, ni des évêques ni des prêtres? Nous verrons si cela est vrai : Savez-vous encore ce que Jésus-Christ a dit, quand les Juifs refusèrent de croire qu'ils devaient manger sa

la vie de saint Antoine de Padoue, où une bête de somme, à qui l'on avait refusé de la nourriture pendant trois jours, refusa de toucher au fourrage qu'on lui présentait d'un côté, et fléchit les genoux devant la sainte Eucharistie que saint Antoine lui montrait de l'autre, prodige par lequel les hérétiques furent confondus. On peut citer aussi les prodiges nombreux que Dieu a opérés par la sainte Eucharistie, par exemple : la miraculeuse nutrition du bienheureux Nicolas de la Flue; le triomphe remporté par sainte Claire sur les Musulmans (Brev. Rom. 12. aug. 6 Lect). On peut rappeler aussi l'histoire des martyrs de Gorcum qui moururent le 9 juillet 1572, pour la foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint Sacrement.

chair? « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous. » Ne disait-il cela que pour les personnes qui vivaient alors? Non, il le disait pour toutes les personnes, pour tous les hommes qui vivraient jusqu'à la fin du monde. Conséquemment Jésus, qui veut que tous les hommes deviennent chrétiens, veut aussi qu'ils reçoivent son corps dans la sainte Eucharistie; conséquemment il veut aussi que ce Sacrement, cette sainte nourriture soit préparée dans tous les temps; or, cela se fait quand le pain est changé au corps de Jésus-Christ; donc Jésus veut que dans tous les temps, le pain soit changé en son corps; donc il veut également que dans tous les temps, il existe des personnes, ayant le pouvoir de faire ce changement. Cependant les apôtres sont morts depuis longtemps; c'est pourquoi Jésus-Christ a donné ce pouvoir non-seulement aux apôtres, mais il leur a ordonné aussi, de transmettre à d'autres la même délégation et le même pouvoir. C'est ce que les apôtres ont fait, quand ils donnèrent la consécration épiscopale et sacerdotale à des hommes pieux. Dans le sacrement de l'Ordre, ils leur ont communiqué ce pouvoir sacré. Les évêques, à leur tour, ont consacré d'autres hommes, évêques et prêtres, et ainsi de suite jusqu'à nos jours. De qui, moi, par exemple, ai-je ce pouvoir? De l'évêque qui m'a fait prêtre. Et cet évêque? De l'évêque qui l'a consacré. Et celui-ci? etc. C'est ainsi que nous arrivons jusqu'aux apôtres et jusqu'à Jésus-Christ lui-même. De sorte, que chaque prêtre tient son pouvoir de Jésus Christ. (Si quelqu'un, qui n'est pas prêtre, prononçait les paroles de la consécration sur le pain et le vin, pourrait-il changer le pain et le vin? Non, car il n'a pas reçu le pouvoir pour cela, et il commettrait un grand péché en profanant ces saintes paroles.)

Q. 11. *Quand donc les évêques et les prêtres exercent-ils ce pouvoir?*

R. *Pendant la sainte Messe, lorsqu'ils prononcent sur le pain et le vin ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »*

Les évêques et les prêtres usent de ce pouvoir, lorsqu'ils

font, ce que Jésus-Christ a fait : Or qu'est-ce que Jésus-Christ a fait? Il a pris du pain etc. (récapitulation). Eh bien ! c'est là ce que le prêtre fait pendant la sainte Messe (dont je vous entretiendrai plus tard) au moment de la consécration. Alors il prend aussi du pain etc. et ce qui était simplement du pain, devient quelque chose de sacré, de là le mot de « Consécration. »

Q. 12. *Après la Consécration, n'y a-t-il donc plus du pain ni du vin sur l'autel?*

R. *Non; il y a sur l'autel le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin.*

Comme je vous l'ai dit, le prêtre, au moment de la Consécration, fait la même chose que Jésus-Christ a faite; donc à la consécration doit arriver aussi ce qui est arrivé lors de la dernière cène; donc aussi, après la consécration doit se trouver sur l'autel, ce qui, d'après les paroles de Jésus-Christ, se trouvait entre ses mains, sur la table qui avait servi à célébrer la dernière cène. (Comparez la q. 5-7.)

Q. 13. *Combien de temps Jésus-Christ demeure-t-il présent avec sa chair et son sang?*

R. *Aussi longtemps que demeurent les apparences.*

Jésus-Christ devient présent, dès qu'un prêtre, légitimement ordonné, prononce les saintes paroles sur le pain et le vin. Du pain et du vin, il ne reste plus alors que les *apparences*. (Q. 7.) Or aussi longtemps que durent ces apparences, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il y a la forme, le goût, l'odeur du pain et du vin,—aussi longtemps Jésus-Christ y demeure présent. Mais du moment que la forme, le goût, l'odeur du pain n'y sont plus, du moment que les espèces sont gâtées, Jésus-Christ cesse d'y être présent. (Pourquoi ? C'est que Jésus-Christ est présent *dans le saint Sacrement*. Or pourqu'il y ait *sacrement*, il faut un signe sensible, et ce signe sensible dans le saint Sacrement de l'autel, consiste dans les apparences du pain et du vin. Quand celles-ci ne s'y trouvent plus,

il n'y a plus de signe sensible, conséquemment plus de sacrement, conséquemment Jésus Christ n'y est plus présent.)

Je vous ai déjà dit que le pain est changé au corps, le vin au sang de Jésus-Christ. Il paraîtrait donc que sous l'apparence du pain il y aurait *seulement* le corps de Jésus-Christ, et sous l'apparence du vin *seulement* son sang. Est-ce ainsi?

Q. 14. *N'y a-t-il présent sous l'espèce du pain que le corps de Jésus-Christ, et sous l'espèce du vin que son sang?*

R. *Non : Jésus-Christ est présent tout entier et sans division sous chaque espèce, comme il est tout entier dans le ciel.*

Jésus-Christ est *tout entier* présent sous *chaque* espèce, c'est-à-dire aussi bien dans la sainte hostie que dans le calice; donc avec tout ce qui lui appartient, avec sa chair et son sang, son corps et son âme, sa divinité et son humanité. Et il y est présent *sans être divisé*. Si dans l'hostie il y avait seulement le corps de Jésus-Christ, et dans le calice seulement son sang, il n'y aurait dans chacun d'eux qu'une partie de Jésus-Christ, et, en ce cas, Jésus-Christ ne serait plus vivant; car lorsqu'on sépare le sang du corps, l'homme meurt de suite. Vous pouvez le comprendre aussi de la manière suivante : Dans la sainte hostie, se trouve le corps de Jésus-Christ, qui est au ciel, conséquemment le corps vivant. Mais, dans un corps vivant, il y a du sang; donc, il y a dans la sainte hostie le corps, et dans le corps le sang de Jésus-Christ; puis le corps et le sang sont unis à l'âme et à la divinité (sans quoi le corps serait mort, ou ne serait plus le corps du Fils de Dieu). Ainsi, lorsque, dans la sainte Communion, vous recevez seulement la sainte hostie, recevez-vous aussi le sang de Jésus-Christ? Pourquoi?

Puis dans le calice est le sang de Jésus-Christ, le sang de Notre-Seigneur *vivant*. Or le sang d'un homme vivant se

trouve dans le corps. Donc, dans le calice, le sang de Jésus-Christ est dans son corps. Donc celui qui boirait au calice, n'obtiendrait pas seulement le sang, mais aussi le corps de Jésus-Christ.

De même, dans la grande hostie que prend le prêtre, il n'y a pas plus que dans une petite hostie; c'est ainsi que votre figure se montre aussi bien dans un petit miroir, que dans un grand. Dans deux hosties, il n'y a pas plus que dans une seule, et celui qui, en communiant, recevrait à la fois deux hosties, n'aurait pas plus, que celui qui en reçoit une. Il n'y a qu'un seul et même corps de Jésus-Christ. Chers enfants, c'est là un grand miracle; pensez-y : des millions et des millions de chrétiens reçoivent, dans le monde entier, le même corps de Jésus-Christ, et néanmoins l'un ne reçoit pas plus que l'autre, et le corps de Jésus-Christ ne s'amoindrit pas, ne devient pas plus petit. Voyez par là, quels étonnants miracles Notre-Seigneur a opérés et opère encore chaque jour, par amour pour nous !

Ce miracle fut préfiguré ou annoncé d'avance par la manne. (Citez l'histoire de la manne du désert.) Ceux qui avaient ramassé beaucoup de manne dans un grand vase, n'en avaient pas plus cependant que ceux qui en avaient ramassé peu.

Q. 15. *Quand le prêtre rompt ou divise la sainte hostie, ne rompt et ne divise-t-il pas le corps de Jésus-Christ?*

R. *Non; il rompt ou divise seulement les espèces, et le corps de Jésus-Christ lui-même est tout entier et vivant dans chaque partie des espèces.*

On ne peut rompre ou briser que ce que l'on peut voir, toucher et saisir (c'est pourquoi on ne saurait rompre le vent, l'âme, etc.). Or ce que l'on peut voir, toucher, ce sont les espèces ou l'apparence du pain, et non le corps de Jésus-Christ (Q. 7.). Conséquemment on ne peut rompre le corps de Jésus-Christ, mais seulement l'apparence du pain. — C'est ce que vous pouvez comprendre aussi de cette manière :

si le corps de Jésus-Christ était rompu, brisé, il serait mort. Or Jésus-Christ ne peut plus mourir, donc son corps ne peut être rompu. Dites-moi maintenant N... lorsque le prêtre rompt la sainte hostie, que tient-il dans la main droite et dans la main gauche? Est-ce peut-être la moitié du corps de Jésus-Christ ; Non ; et pourquoi pas ? — Nous trouvons quelque chose d'à peu près pareil dans le miroir. Dans le miroir se trouve votre image, votre figure (lorsque vous vous mettez devant lui). Or brisez le miroir ; votre figure sera-t-elle brisée aussi ? Non, mais dans chaque partie du miroir brisé, se montre de nouveau votre figure tout entière.

Q. 16. *Qu'exige de nous cette présence de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie ?*

R. *C'est que nous le visitions souvent, et que nous l'adorions avec une profonde humilité et un grand amour.*

S. Vincent de Paul se présenta un jour dans une prison de ville, où l'on tenait enchaînés de grands criminels. La plupart d'entre eux étaient couchés dans des cachots, ou plutôt dans des trous étroits, obscurs et infects; quelques-uns semblaient à moitié dévorés par la vermine. Quand ils étaient malades, ils n'avaient personne près d'eux pour les soigner et les consoler. S. Vincent eut compassion de ces malheureux, et comme, pour le moment, il n'était pas en état de les assister autant qu'il le désirait, il voulut du moins rendre leur couche moins dure. Il leur donna ce qu'il put; il alla même jusqu'à s'enfermer avec eux dans leur affreux cachot, afin qu'ils eussent au moins près d'eux quelqu'un qui les aimât, les instruisît, les consolât, leur donnât des soins, quelqu'un à qui ils pussent confier leurs peines, demander du soulagement et des paroles pour relever leur courage. Et quoique, parmi ces malheureux, il s'en trouvât au commencement, qui ne répondaient à sa charité que par des injures et des moqueries, il ne se laissa pas effrayer ni décourager, mais il continua de demeurer parmi eux. N'est-il pas vrai, chers enfants, que cet amour de S. Vincent pour

ces pauvres gens, était un amour admirable et vraiment saint? — Mais il y a quelqu'un qui nous a montré, à nous pauvres créatures, un amour infiniment plus grand; c'est le Fils de Dieu! Nous aussi, sur cette froide et misérable terre, nous sommes comme dans une prison, nous souffrons beaucoup, nous devons endurer bien des misères en punition de nos péchés. Et voilà que le Fils de Dieu, touché de compassion pour nos maux, est descendu du ciel et nous a obtenu la grâce de pouvoir entrer, après ces quelques années de captivité sur la terre, dans la joie éternelle des cieux. Mais afin de diminuer le poids de nos misères, pendant notre séjour ici-bas, il a voulu s'enfermer lui-même avec nous, dans cette misérable demeure terrestre, et il est devenu captif. Quoiqu'il ne reçoive de tant d'hommes qu'ingratitude et même qu'injures et moqueries pour récompense, néanmoins il ne se rebute pas. Jour et nuit il demeure dans le tabernacle. Et qu'y fait-il? Il y intercède pour nous auprès de son Père céleste; il envoie en quelque sorte les rayons lumineux et vivifiants de sa grâce dans les cœurs de tous ceux qui viennent à lui, pour lui demander lumière, consolation, force et bénédiction. C'est pourquoi il y a toujours une lampe qui brûle devant le saint Sacrement; elle nous rappelle que là, bien près de nous, se trouve la lumière du monde, le soleil de la grâce. De même que le voyageur égaré au milieu d'une nuit obscure, s'élance, dans l'espoir de trouver un gîte et du secours, vers la lumière qu'il a aperçue, de même nous devons nous empresser d'aller trouver Jésus-Christ dans le saint Sacrement, afin de trouver chez lui secours et consolation, et de pouvoir revenir dans le bon chemin.

Ainsi, c'est à cause de nous que Jésus-Christ demeure présent dans la sainte Eucharistie. Mais cette sainte présence de Jésus qu'exige-t-elle de nous? que lui devons-nous pour cela? Nous devons le *visiter* souvent, venir souvent près de lui. Or ce qui doit nous engager à rendre des visites au saint Sacrement, c'est

1) l'amour et la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ. Lorsqu'un enfant demeure dans le même endroit, où restent ses parents (ce qui arrive quand il y est en

service ou marié), pouvez-vous dire qu'il aime ses parents, s'il ne va jamais ou presque jamais les voir? Non, s'il les aimait, il irait les voir souvent. Eh bien! Jésus, notre bon, notre aimable père demeure bien près de nous, au milieu de nous.

Quelle espèce d'enfants serions-nous, si nous ne voulions pas lui faire visite? Quand vous aimez quelqu'un, vous êtes volontiers à ces côtés; or celui qui ne tient pas à venir auprès de Jésus, prouve qu'il ne l'aime pas. Supposez que le saint Sacrement ne se trouve que dans un seul lieu, par exemple à Rome, et qu'on vienne vous le dire; ah! que vous seriez désireux d'y aller! Combien de personnes seraient contentes d'entreprendre ce voyage si long, si difficile et si dangereux, de sacrifier et leur argent et leur temps, peut-être leur vie, pour pouvoir s'approcher une seule fois de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Il y a des milliers de pèlerins qui se rendent à Jérusalem, souvent au milieu de fatigues indicibles, uniquement pour voir les lieux où Jésus-Christ a vécu et souffert; et quand ils sont là, comme leur cœur bat de joie, comme ils prient avec ferveur et dévotion! Il y en a eu qui sont morts en ces lieux, à cause des transports d'amour qui agitaient leur cœur. Et ceux qui ne peuvent aller à Jérusalem et dans la Terre-Sainte leur envient ce bonneur. O chers enfants! Dans la sainte Eucharistie vous n'avez pas simplement un souvenir de Jésus-Christ, un objet qui a été sanctifié par sa présence, tel que sa crèche, sa sainte Croix, etc., mais vous avez, mais vous possédez Jésus-Christ lui-même, réellement vivant. Si vous croyez cette vérité d'une foi ferme, vous irez sans doute le trouver souvent avec joie, vous irez le prier avec un cœur plein d'amour.

De plus, Jésus-Christ est encore présent, à cause de nous; parce qu'il nous aime et qu'il veut nous communiquer ses grâces. Imaginez-vous un père qui a un enfant à l'étranger; plein de la plus tendre affection pour cet enfant, il entreprend un long voyage, pour aller le voir, lui parler et lui apporter des choses qui lui soient agréables. Mais l'enfant salue son père à la hâte, en passant, puis s'en va jouer et courir avec ses camarades, en laissant son père seul. Dites-moi, chers enfants!

cela ne doit-il pas faire de la peine, et beaucoup de peine au père? Eh bien! nous aussi nous sommes à l'étranger, car c'est le ciel qui est notre véritable patrie; et voilà que Jésus-Christ, notre tendre et bon père vient avec l'amour le plus dévoué, pour nous visiter et nous apporter ses grâces ; ah! croyez-vous que cela ne lui fasse pas de la peine, quand nous le laissons seul, nous occupant plus du jeu, des amusements, de la toilette que de lui, et quand nous n'allons le voir que rarement, lorsque nous y sommes forcés? C'est pourquoi le Sauveur s'en est plaint, quand il disait, « Tout le jour j'ai étendu mes mains vers un peuple incrédule et obstiné! »

2) Ce qui doit nous engager à visiter souvent la sainte Eucharistie, ce sont encore les grands avantages, les nombreuses bénédictions que nous obtenons par là. Dans la ville où réside le roi, on voit souvent arriver des gens qui ont fait un long et pénible voyage, pour obtenir de lui une grâce, un bienfait. Parfois cependant ils ne parviennent pas à pouvoir lui parler; et alors même qu'il leur est permis de s'entretenir pendant deux minutes avec lui, ils n'obtiennent que rarement ce qu'ils demandent. Or sachez-le, chers enfants! dans le saint Sacrement se trouve le roi du ciel et de la terre, qui est en état de nous donner tout ce qui peut nous être utile, tout ce que nous pouvons désirer pour le bien de notre corps et de notre âme; nous n'avons pas besoin de faire un long voyage; nous ne devons pas craindre d'être rebutés; au contraire, tous, même les plus pauvres et les plus méprisés peuvent lui parler, et il a dit d'avance : « Tout ce que vous demanderez, vous sera accordé. » Hélas! cependant il y en a si peu qui viennent le prier; ils préfèrent prier et mendier chez les hommes, où ils ne peuvent néanmoins obtenir que peu de chose. Chers enfants! n'agissez pas ainsi. Si vous avez quelque peine, soit corporelle (comme une maladie, de la pauvreté, du chagrin, des parents malades, etc.), soit spirituelle (comme des tentations, des péchés, etc.), approchez-vous de Jésus qui est toujours disposé à vous écouter, à vous assister; venez, confiez-lui vos peines, et vous verrez que vous n'aurez pas prié inutilement. Quand une jeune fille est, par exemple, en service, qu'elle doit y travailler beaucoup, et

qu'on la maltraite, comme elle se sent heureuse, la pauvre enfant, lorsque, de temps en temps, elle peut retourner chez sa mère pour lui confier ses peines, quand même sa mère ne pourrait pas l'assister. Eh bien! chers enfants! lorsque votre cœur est plein de tristesse, lorsque le chagrin, les soucis et les tentations (qui ne tarderont pas de venir) vous inquiètent, rappelez-vous que, dans la sainte Eucharistie, vous avez quelqu'un qui vous aime mille fois plus que votre père et votre mère ne vous aiment, quelqu'un qui veut et peut vraiment vous aider, vous soulager. O venez à lui! vous ne le quitterez pas sans avoir reçu des consolations et des grâces (1).

3) La visite au saint Sacrement est donc bien agréable à Jésus-Christ, et bien utile à ceux qui la font; aussi a-t-elle toujours été pratiquée avec soin par des hommes saints et pieux, qui y ont trouvé une source de grâces nombreuses. Que d'exemples je pourrais vous citer, chers enfants! S. François de Borgia avait l'habitude de visiter, sept fois par jour, le saint Sacrement de l'autel. S. Alphonse, même lorsqu'il était déjà parvenu à un âge avancé, et qu'il était accablé d'infirmités, passait, jusqu'à sept et huit heures devant la sainte Eucharistie. S. François-Xavier, après avoir prêché et baptisé tout le jour, malgré la fatigue à laquelle il paraissait succomber, veillait fréquemment la moitié de la nuit et des nuits entières, devant le saint Sacrement (2). Et que faisaient

(1) On pourrait rappeler ici les nombreuses guérisons miraculeuses et les grâces, qui ont été obtenues devant le saint Sacrement. Ainsi, il n'y a que peu d'années, une demoiselle de famille noble, Anne de Clary de Metz, qui avait été paralysée pendant plusieurs années et déclarée incurable par les médecins, s'était fait porter à l'église devant le saint Sacrement, exposé pour l'adoration perpétuelle, et fut guérie tout à coup, de sorte qu'elle put se lever et marcher sans l'aide de personne. D'un autre côté, c'est une chose remarquable qu'une foule d'impies et d'hérétiques ont été subitement convertis en présence du saint Sacrement.

(2) On sait la réponse de ce soldat français à Orléans, qui passait chaque jour au moins une heure devant le saint Sacrement et qui, interrogé par son capitaine sur ce qu'il y faisait, lui dit : Je me mets en faction devant la demeure du bon Dieu. Cela m'a chiffonné de voir que le président eût quatre factionnaires, le général deux, et le bon Dieu aucun. C'est pourquoi je veux être chaque jour, pendant une heure, de service près de lui.

alors ces saints devant le saint tabernacle, où reposait Jésus-Christ? Que devons-nous y faire quand nous visitons Notre-Seigneur? — Une sainte religieuse, qui passait des journées entières devant le très saint Sacrement, et à laquelle on demandait, ce qu'elle y faisait, répondit : « Mon Dieu! que fait un mendiant, quand il va trouver un homme riche et bienfaisant? que fait un malade devant le médecin? un homme qui a faim devant une table bien servie? (Courte explication et application.) — Qu'eussiez-vous fait, chers enfants, si vous aviez pu vous rendre avec les bergers de Bethléem devant la crèche? Sans doute, vous eussiez adoré Jésus-Christ avec beaucoup de foi, vous vous seriez étonnés qu'un Dieu si grand, si saint, si puissant fût descendu du ciel, par amour pour vous, enfants pauvres et pécheurs, et vous vous seriez dit : Comment ai-je pu mériter cette faveur, moi qui cependant l'ai offensé si souvent? Et certes, vous l'eussiez remercié de tout cœur, vous l'eussiez aimé et vous lui auriez promis de ne plus jamais l'offenser, mais de lui plaire. Eh bien! Voilà ce que vous devez faire chaque fois devant le saint Sacrement. Adorez-le « *avec une profonde humilité* » (Comp. la q. 13, § III), vous rappelant que vous n'êtes que des enfants pauvres et pécheurs, qui avez si souvent offensé Jésus-Christ, en pensant à la grandeur et à l'infinie majesté de Jésus-Christ, qui par amour pour vous est présent dans la sainte Eucharistie. Adorez-le ensuite avec *une ardente charité*, en vous rejouissant de voir, combien il a de bonté et d'amour pour nous; en lui promettant de ne plus l'offenser; en vous proposant chaque fois, de faire tous les jours quelque chose de particulier par amour pour lui, par exemple, de dire une prière de plus, d'être tranquilles et patients, d'obéir ponctuellement, de faire une légère abstinence aux repas, de donner quelque chose à un enfant pauvre, si vos parents le permettent, etc. Vous pouvez et devez faire aussi des *demandes* au divin Sauveur, lui confier vos peines, vos tentations, etc. et l'implorer avec beaucoup de confiance, comme autrefois le lépreux, en disant : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier, » me secourir. N'est-il pas vrai, ô bien-aimé et doux Sauveur, vous qui avez toujours été si bon, que vous m'assisterez aussi, etc.

Ces visites, comme vous le savez, nous les faisons déjà ensemble ; plus tard, je l'espère, vous ne les négligerez pas. Tous du moins pourront les faire, les dimanches et les jours de fête, soit avant, soit après la grand' messe ou les vêpres, et ceux qui demeurent près de l'église, en ont aussi l'occasion les jours ouvrables (1). Formez dès maintenant le ferme propos de ce que vous voulez faire plus tard. Ce que vous pouvez encore pratiquer à chaque visite, c'est la communion spirituelle, dont je vous parlerai plus au long dans la suite.

Mais il y a encore d'autres circonstances particulières où vous pouvez témoigner à Jésus, dans le saint Sacrement, votre respect et votre amour. Non-seulement il faut que vous vous conduisiez avec respect dans l'église, que vous ôtiez votre casquette ou que vous vous incliniez quand vous passez devant une église, que vous vous mettiez à genou et que vous priiez en silence lorsque vous entendez le son de la cloche qui annonce le moment de la consécration, etc, mais je veux parler principalement de ce que vous devez faire

1) quand le très saint Sacrement est exposé à l'adoration des fidèles, et quand le prêtre l'élève pour donner la bénédiction. Les personnes qui ont été à Rome, s'estiment heureuses d'avoir reçu la bénédiction du Souverain-Pontife. Mais quand la bénédiction vous est donnée avec le saint Sacrement, celui qui vous bénit alors, c'est celui dont le pape n'est que le premier serviteur et le vicaire. Ne devez-vous donc pas vous empresser d'assister à la bénédiction ? Avec quel respect, avec quelle confiance ne devez-vous pas la recevoir? Pour vous, ce doit être un moment comme celui où Jésus, avant de monter au ciel, éleva les mains pour bénir ses disciples. Surtout, lorsque a lieu l'Adoration perpétuelle, vous tâcherez de prendre une heure pour adorer pieusement Jésus-Christ. Dans notre diocèse, la chose est arrangée de telle manière, que pendant toute l'année le très saint Sacrement est exposé à l'adoration, chaque jour, dans une paroisse différente, afin qu'il n'y ait aucun jour dans l'année, où Jésus-Christ ne

(1) On peut engager les enfants qui demeurent loin de l'église (s'ils n'abandonnent pas l'école de suite après leur première communion) à faire une courte visite au saint Sacrement avant ou après la classe.

reçoive, dans la sainte Eucharistie, l'hommage qui lui est dû. C'est pour le même motif que l'on a institué la confrérie du saint Sacrement, dans laquelle les chrétiens pieux s'unissent et s'engagent à honorer le divin Sauveur dans le très saint Sacrement, et à dire, dans ce but, chaque jour, un *pater* avec ces paroles : « Loué et adoré soit Jésus-Christ dans le très saint Sacrement de l'autel. » Les membres de cette confrérie se proposent de passer pieusement, en présence du saint Sacrement, lors de l'adoration perpétuelle, l'heure qui leur est échue, de recevoir fréquemment et dignement la communion. C'est dans cette confrérie qu'on vous inscrit tous, le jour de votre première Communion. Ainsi que je vous l'ai dit dans la première instruction, récitez dès maintenant, chaque jour, un pater avec la prière ci-dessus, afin d'en avoir déjà la pieuse habitude quand je vous inscrirai dans la confrérie, et que vous n'oubliiez pas de la réciter.

2) Il y a, comme je crois vous l'avoir dit, une fête particulière, instituée par l'Eglise catholique, pour célébrer l'institution de la sainte Eucharistie ; c'est la fête du très saint Sacrement, appelée ordinairement la Fête-Dieu. En ce jour on fait une grande procession solennelle, où l'on porte la sainte Eucharistie dans un ostensoir, et où l'on donne plusieurs fois la bénédiction. Pourquoi fait-on cela ? c'est afin de montrer par là notre foi dans la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement, et de manifester d'une manière publique et solennelle notre reconnaissance pour son institution. Tout le monde doit voir alors que nous croyons en la présence de Jésus-Christ, que nous y trouvons notre plus grand bonheur ; en même temps nous invitons toutes les créatures des champs, des forêts, des prairies, des airs, à glorifier, autant qu'il est en leur pouvoir, le divin Sauveur et à se réjouir avec nous. C'est pourquoi on chante de pieux et gais cantiques, on jonche les rues de fleurs et de verdure, on orne les façades des maisons de bannières, de bouquets et de bougies allumées, on dresse de magnifiques reposoirs, et l'on fait retentir l'air de joyeux coups de canon. Par là nous voulons offrir au divin Sauveur, une juste réparation pour tant d'insultes et d'outrages, qui lui sont sans cesse

adressés dans le saint Sacrement par les impies, les hérétiques, les blasphémateurs et par ceux qui font une communion sacrilége. Quand un père ou une mère ont été gravement outragés, affligés par un enfant pervers et ingrat, les enfants soumis et dévoués cherchent à leur procurer d'autant plus de joie et de consolation. C'est ainsi que etc. Pensez-y donc lorsque vous faites partie de cette procession de la Fête-Dieu ou de toute autre procession. Soyez heureux et contents de pouvoir rendre cet honneur à votre aimable Jésus, et gardez-vous bien de le déshonorer ou de l'outrager par des irrévérences, au lieu de l'honorer et de l'apaiser (1).

3) Quand le saint Sacrement est porté aux malades et que vous le rencontrez, mettez-vous aussitôt à genoux, adorez humblement le divin Sauveur en disant : « Loué et adoré etc ; » demandez qu'il vous bénisse, et restez à genoux, jusqu'à ce que le prêtre soit passé avec le saint Viatique ; puis priez en silence un Pater pour le malade et poursuivez tranquillement votre chemin. Si vous pouvez accompagner le saint Sacrement jusque chez le malade, c'est encore mieux. Un jour le comte Rodolphe de Habsbourg se rendait à cheval à la chasse ; dans son chemin il rencontra un prêtre qui portait le saint Viatique à un malade. Aussitôt Rodolphe s'empressa de mettre pied à terre, fléchit humblement les genoux, fit monter le prêtre à cheval et conduire ainsi jusque chez le malade. Quand plus tard le prêtre voulut lui remettre le cheval, il refusa de le reprendre, en disant : « Il ne convient pas que je me serve encore de ce cheval qui a porté Notre-Seigneur, » et Dieu récompensa sa piété dès cette vie. Il devint un grand et puissant empereur dont descendent les empereurs actuels d'Autriche. Je pourrais vous citer encore des exemples nombreux de plusieurs rois et empereurs qui ont adoré et accompagné, avec un profond respect, la sainte Eucharistie que l'on portait en viatique aux malades (2). Que c'est pitoyable, ingrat

(1) Si le temps le permet, on pourrait faire une description de la Fête-Dieu, telle qu'elle se fait solennellement dans beaucoup de paroisses. Voyez Walsch : les Fêtes chrétiennes.

(2) C'est ainsi que dans les derniers temps (en 1857) on a vu le roi des

et honteux au contraire, quand certaines gens rougissent de fléchir le genou devant le saint Sacrement, alors qu'ils croient cependant à la présence de Jésus-Christ! Ce sont des lâches, qui craignent plus les hommes que Dieu, et qui aiment mieux de l'offenser, que d'entendre une raillerie de la part des hommes. Les animaux mêmes pourraient les confondre, puisque plus d'une fois on en a vu, qui témoignèrent au saint Sacrement leur respect d'une manière merveilleuse (ainsi l'agneau de S. François d'Assise, le mulet de S. Antoine de Padoue). Chers enfants, n'ayez pas peur de témoigner partout et toujours à votre divin Sauveur le respect qui lui est dû, et rappelez-vous ses paroles : « Celui qui m'aura reconnu devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi devant mon Père céleste ; et celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père céleste. » (S. Matth. 10, 32).

Deux-Siciles aider à soutenir le baldaquin au-dessus du saint Sacrement qu'un prêtre portait à un soldat malade, et les princes de la famille royale accompagner avec respect le Dieu eucharistique. On raconte la même chose de notre Saint-Père, le pape Pie IX. Mais il est bon aussi de citer le trait suivant qui est l'opposé de ce qui vient d'être dit.

Il y a quelque temps un prêtre portait le saint Viatique à un malade. En chemin il rencontra un homme qui, dès qu'il eut aperçu le saint Sacrement, s'élança de côté dans la forêt. Le sacristain avait remarqué l'individu et se dit en lui-même : ce drôle-là n'aura pas sans doute sa conscience bien en règle, autrement il ne s'enfuirait pas ainsi. Or quand le prêtre et le sacristain furent arrivés près de l'endroit où l'étranger avait pris son élan dans le bois, ils entendirent des gémissements et comme une faible voix qui appelait au secours. Ils se dirigèrent aussitôt de ce côté, et trouvèrent notre homme qui perdait son sang par une profonde blessure. Le malheureux désira de suite se confesser (il ne l'avait plus fait depuis 15 ans). Pendant que le prêtre entendait sa confession, le sacristain alla quérir un médecin aux soins duquel le prêtre abandonna ensuite le malheureux. C'était un homme vicieux et ennemi de la religion ; pour ne pas être obligé de fléchir le genou devant le saint Sacrement, il s'était précipité dans la forêt, où il heurta contre la racine d'un arbre et alla frapper avec la tête contre une pierre qui servait de borne. Il mourut le lendemain.

Q. 17. *Est-ce seulement pour demeurer avec nous, que Jésus-Christ est présent dans la sainte Eucharistie?*

R. *Il y est aussi présent 1° pour s'offrir comme victime pour nous dans le saint Sacrifice de la Messe, et 2° afin de se donner comme nourriture à nos âmes dans la sainte Communion.*

Le bon Jésus en agit comme un homme riche qui visite un pauvre paysan dans sa cabane. Le riche sait bien que le pauvre n'a rien à lui offrir, et c'est pourquoi il apporte avec lui au pauvre, ce que celui-ci devra lui servir et lui présenter (comme du vin, des mets, etc.), et il le fait dîner avec lui. C'est ainsi que Jésus nous visite; sachant combien nous sommes pauvres, combien nous avons peu de chose à offrir à Dieu, il se donne lui-même à nous dans le saint Sacrement, afin que nous ayons un don, une véritable victime que nous puissions présenter à Dieu, qui lui soit agréable, et en même temps il se donne à notre âme comme nourriture. La première chose il le fait dans la sainte Messe, la seconde dans la Communion. Nous allons en parler bientôt.

II. DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Ainsi que je vous l'ai dit la dernière fois, Jésus Christ est présent dans la sainte Eucharistie, afin de s'offrir comme victime pour nous dans le saint Sacrifice de la Messe. Pour bien comprendre ceci, il faut que je vous explique d'abord ce qu'on entend en général par sacrifice.

Q. 1. *Qu'est- ce qu'un sacrifice?*

R. *Un sacrifice, en général, est un don visible que l'on offre à Dieu pour l'honorer et l'adorer comme le maître suprême de toutes choses.*

Vous savez, chers enfants, que vous devez honorer votre prochain, et surtout quelques personnes (tels que vos parents, vos supérieurs) d'une manière toute spéciale. D'abord vous les honorez *intérieurement*, en les estimant, en pensant bien d'eux; mais ce sentiment vous le montrez aussi au dehors,

vous le manifestez, par exemple, en les saluant, et ainsi vous les honorez aussi *extérieurement*. Une manière toute spéciale dont on peut honorer quelqu'un extérieurement, consiste à lui offrir un *don*, à lui faire un présent. C'est ainsi que chez les anciens peuples de la Perse, quand le roi voyageait quelque part, les habitants devaient lui offrir des présents, pour montrer qu'ils le reconnaissaient comme le seigneur et le propriétaire de leur pays et de leurs biens, conséquemment pour l'honorer comme leur maître.

Or vous le savez, nous devons honorer Dieu plus que tous les hommes, puisqu'il est notre maître suprême, auquel nous appartenons de corps et d'âme, auquel nous sommes assujétis en tout et devons obéir plus qu'à nos parents et aux princes etc. Nous l'honorons intérieurement, quand nous pensons avec respect à Lui et à ses perfections, et que nous nous soumettons à lui; nous l'honorons extérieurement, quand nous montrons extérieurement notre respect et notre soumission, soit par des paroles, des prières, des chants que l'on entend, soit en pliant le genou, et en joignant les mains, ce que l'on peut voir.

Cependant si nous témoignons aux hommes notre respect, non-seulement par des paroles et des mouvements du corps, mais aussi par des dons visibles; si autrefois les sujets devaient témoigner par des présents, tout l'honneur qu'ils portaient à leur roi, comme au maître du pays; combien plus devons-nous honorer Dieu par des dons, Lui à qui appartient le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, Lui qui est avec bien plus de raison le maître de l'univers qu'un roi ne l'est de son pays.

Cependant, il y a une grande différence, chers enfants, dans la manière d'offrir des dons aux hommes et celle d'en offrir à Dieu. En présentant des dons aux hommes, nous ne leur témoignons qu'un honneur restreint et borné, comme à des supérieurs, à des hommes dont nous avons reçu des biens temporels, et auxquels nous devons obéir dans les choses temporelles; mais par les dons offerts à Dieu, nous honorons celui-ci comme notre souverain maître à qui nous appartenons tout entiers et devons obéir en tout; comme le maître de notre

corps et de notre âme, de la vie et de la mort; nous lui témoignons les plus grands honneurs, nous l'adorons. C'est pourquoi, pour les dons qui sont offerts aux hommes, nous les leur remettons simplement, tels qu'ils sont; tandis que pour les dons que nous offrons à Dieu, ils sont détruits, ou changés. Ainsi, par exemple, quand les Juifs offraient un agneau, ils l'apportaient dans le temple, où les prêtres l'immolaient, versaient son sang et quand il était mort, on le brûlait en entier ou en partie. Pourquoi cela? Si celui qui faisait l'offrande, avait *donné* simplement l'agneau, il aurait seulement montré par là que l'agneau ne lui appartenait plus, mais qu'il appartenait à Dieu; puis en l'offrant, il semblait vouloir dire: ce n'est pas seulement cet agneau que j'offre, mais tout le reste que j'ai reçu de Dieu; je lui en suis redevable; c'est pourquoi je veux et je dois le lui donner, s'il le désire. Mais en *tuant* et en *brûlant* l'agneau dans le temple, on voulait dire de plus: Dieu est le maître de la vie et de la mort de cet animal, *de la vie et de la mort de toutes les créatures*, et aussi de ma vie. Je serais obligé proprement de sacrifier ma vie à Dieu; mais comme Dieu ne le veut pas, je lui offre maintenant la vie de cet agneau au lieu de ma propre vie, et par là je montre que je suis prêt à sacrifier également ma vie à Dieu, s'il le désire. Or, comme vous l'avez entendu, puisque les dons que nous offrons à Dieu, puisque les sacrifices sont les marques de l'honneur suprême, les signes de l'adoration, il est facile de comprendre qu'on ne peut offrir de tels sacrifices qu'à Dieu seul. Des dons on peut les faire aussi aux hommes. C'est ainsi que les premiers chrétiens ont pu offrir des dons et des présents à leurs empereurs païens, afin de les honorer comme empereurs, comme souverains du pays; mais jamais ils ne leur ont offert des sacrifices, ils préférèrent plutôt endurer tous les tourments; car ils leur auraient rendu par là des honneurs divins, ce qui aurait été une véritable idolâtrie.

Observation. Lorsque celui qui offre un sacrifice, n'a d'autre intention en l'offrant, que d'honorer Dieu, on appelle cela un *sacrifice latreutique ou d'adoration.* Lorsque, outre cette intention, il a encore le dessein spécial de remercier Dieu, il offre un *sacrifice pacifique ou d'actions de grâces.* Il

semble dire : O mon Dieu, je sais et je reconnais que vous êtes le souverain Seigneur, de qui vient tout bien, de qui j'ai reçu tout ce que je possède, entre autres tels bienfaits, par exemple, une riche moisson. Je serais tenu de vous restituer tout cela, et je suis prêt à le faire. Mais comme vous ne le demandez pas, je vous offre cet agneau, ces fruits, etc. pour montrer que j'ai tout reçu de vous, que je vous en suis très reconnaissant, et que je suis prêt à donner tout pour vous, si vous le désirez. Lorsque celui qui présente une offrande, veut obtenir de Dieu quelque chose de particulier, un bienfait, par exemple, la santé, il offre un *sacrifice impétratoire*, il semble dire en même temps : Vous êtes, o mon Dieu, le maître et le dispensateur suprême, de qui vient tout bien, ainsi que ce don dont je vous fais l'offrande. Il n'est que vous qui puissiez m'accorder la santé. C'est pourquoi, je vous prie de me la donner etc. Quand il s'agit d'apaiser Dieu que l'on a offensé par le péché, on lui offre un *sacrifice propitiatoire*, comme pour lui dire : Vous êtes le maître absolu, à qui tous doivent obéir, et que moi aussi j'aurais dû écouter. Mais je ne l'ai pas fait, j'ai péché ; par là je vous ai offensé et j'ai mérité vos châtiments. O, mon Dieu, je voudrais, si je le pouvais, réparer cette offense, me réconcilier avec vous, vous procurer autant d'honneur et de joie, que je vous ai causé de déshonneur et de déplaisir par le péché ; j'aurais dû sacrifier ma vie, mon sang, pour vous apaiser ; j'ai mérité la mort. Je vous en conjure, veuillez accepter la mort de cet animal à la place de la mienne, à la place du châtiment que j'ai mérité. En même temps je reconnais par là, que je vous prends de nouveau pour mon souverain maître, que je veux vous obéir et que je suis prêt, si vous le désirez, à sacrifier ma vie (1).

(1) D'après ce qui vient d'être expliqué, il sera facile de faire voir clairement aux enfants, la différence qui existe entre les sacrifices et les aumônes (celles-ci ne sont pas offertes à Dieu), la prière, la contrition (qui ne sont pas des dons visibles).

Q. 2. *Y a-t-il toujours eu des sacrifices?*

R. *Il y a eu des sacrifices depuis le commencement du monde, et, sous l'Ancienne Loi, Dieu lui-même les avait prescrits rigoureusement.*

Comme vous l'avez appris par l'histoire de Caïn et d'Abel, ils offrirent des sacrifices à Dieu, peu de temps après la création du monde, et depuis lors il y a toujours eu des sacrifices. Les païens eux-mêmes offrirent des sacrifices à leurs faux dieux. Et comme il n'y a pas eu de peuple assez barbare et assez sauvage qui n'ait cru à l'existence de la Divinité (alors même qu'il s'en faisait une fausse idée), ainsi il n'y en a pas eu qui n'ait offert à son dieu ou à ses divinités des sacrifices. Aussi est-ce tout naturel. Car si notre raison nous dit que nous ne devons pas seulement honorer les hommes, en leur offrant des dons, mais que nous devons aussi de cette manière témoigner à Dieu, l'honneur suprême ; cette même raison a toujours persuadé à des païens d'en agir aussi de cette manière. Dieu d'ailleurs a approuvé les sacrifices; il les a même *prescrits rigoureusement* aux Israélites. Il leur déclara, par la voix de Moïse, quels sacrifices ils devaient lui offrir. C'étaient des sacrifices sanglants, lorsqu'on immolait un animal, et qu'on versait son sang; ou des sacrifices non-sanglants, — quand on offrait de la farine, du pain, du vin, etc. Et pourquoi donc Dieu a-t-il prescrit si rigoureusement ces sacrifices?

1) C'est afin que les Juifs n'oubliassent jamais que Dieu est leur souverain maître, auquel ils devaient tout, de qui ils avaient reçu et devaient espérer tout bien, qu'ils étaient tenus d'honorer et pour lequel ils devaient même sacrifier leur vie.

2) Comme vous l'avez appris, Dieu avait promis spécialement aux Juifs le futur Messie. Or, pour que cette promesse ne sortît pas de leur mémoire et entretînt en eux un vrai désir de voir le Sauveur, il leur prescrivit les sacrifices, surtout les sacrifices de propitiation ou d'expiation. En offrant ces sacrifices, les Juifs semblaient faire cet aveu :

Nous sommes pécheurs, Dieu nous a en horreur et nous devons craindre qu'il ne nous punisse sévèrement, si nous ne l'apaisons, si nous n'obtenons de lui le pardon. Mais en même temps ils savaient bien, que de telles victimes n'étaient pas en état de les réconcilier avec Dieu et d'effacer leurs péchés. C'est pourquoi ils se rappelaient la promesse de Dieu qui devait leur envoyer un Sauveur; un Sauveur qui, en se donnant comme victime, prendrait sur lui les péchés du monde, et par sa mort nous délivrerait du péché et des châtiments du péché. Les Juifs désiraient ardemment de voir arriver ce Sauveur promis. Ces sacrifices les excitaient donc au repentir de leurs fautes, ranimaient leur foi dans le futur Sauveur, et le désir de le voir venir; c'est en vue de cette foi et de ce repentir, que Dieu leur a pardonné leurs péchés, à cause de Jésus-Christ et en considération de sa mort sur la croix.

Q. 3. *Pourquoi les sacrifices de l'ancienne Loi ont-ils été abolis ?*

R. *Parce qu'ils n'étaient que des figures du sacrifice sans tache de la nouvelle Loi, et que, par conséquent, ils ne devaient pas durer plus longtemps que la Loi ancienne,*

Les sacrifices de l'ancienne Loi ou de l'ancienne Alliance (que Dieu avait conclue, avec les Juifs par l'entremise de Moïse) ne pouvaient honorer complétement Dieu, ni lui plaire entièrement. Ecoutez, chers enfants ! Quand je veux faire plaisir à un enfant, je lui donne une image ; puis-je faire plaisir aussi à un roi ou à un empereur en lui donnant une petite image? Non, à un roi, à un empereur, il faut quelque chose de bien plus distingué, de plus précieux ; il faut un don vraiment royal et princier, qui puisse leur faire honneur. Or quel don, quel honneur convient-il de rendre à Dieu ? C'est un don, un honneur divin, un honneur qui soit aussi grand que Dieu, donc un don, un honneur infiniment grand. Mais l'offrande d'un agneau, le sacrifice d'un

bœuf, tels qu'en faisaient les Juifs, est-ce un honneur, un don qui convienne à Dieu ? Nullement. En outre, ceux qui offraient ces sacrifices, étaient des hommes pécheurs, souvent même des ennemis de Dieu ; mais les dons des pécheurs, de ses ennemis, peuvent-ils lui être agréables ? Non. Cependant si Dieu a désiré et ordonné les sacrifices sous l'ancienne Loi, pourquoi était-ce ? C'était uniquement, parce qu'ils étaient les *figures* du sacrifice sai nt, pur et sans tache du Nouveau Testament, sacrifice qui seul plaisait à Dieu. Mais qu'entend-on par *figures ?* Voyez ; ce crucifix est aussi une figure de Jésus mis en croix ; cela lui ressemble, cela fait penser à lui, c'est une figure de ce qui est arrivé ; ce crucifix a été fait seulement après la mort de Jésus-Christ et il nous *rappelle* son sacrifice sanglant. Les sacrifices de l'ancienne Loi ont été aussi les figures de Jésus Crucifié, mais elles *l'annonçaient d'avance* ; ils existaient avant le crucifiement de Jésus-Christ, ils ont indiqué sa mort plusieurs siècles auparavant, et montré au peuple qu'il viendrait et qu'il mourrait pour nous. (Voyez la question précédente.) Voilà aussi pourquoi on ne s'en est plus servi, lorsque le bon Jésus lui-même fut mort, de même qu'on n'avait plus besoin de prophètes, pour annoncer Jésus-Christ, après qu'il était venu. L'ancienne Loi ne devait durer que jusqu'à ce que le Sauveur (promis par elle) fût venu et eût conclu la nouvelle alliance avec les hommes. Il en est de même des sacrifices de l'ancienne Loi, etc.

Q. 4. *Quel est le sacrifice de la nouvelle Loi ?*

R. *Le sacrifice de la nouvelle Loi, c'est Jésus-Christ lui-même le Fils de Dieu, qui, en mourant sur la croix, s'est offert pour nous à son Père céleste.*

Vous savez, chers enfants, que déjà, du temps de nos premiers parents, Dieu avait demandé une espèce de sacrifice : ils ne devaient pas manger du fruit défendu, ils devaient y renoncer, l'offrir en quelque sorte à Dieu, en s'abstenant d'y toucher, d'en manger, et montrer ainsi qu'ils voulaient reconnaître et honorer Dieu comme leur souverain maître, lui

obéir en tout. Mais les premiers hommes refusèrent de lui faire ce sacrifice (1).

Ils ne témoignèrent pas à Dieu l'honneur qui lui était dû, ni la soumission nécessaire ; ils lui ont fait un outrage, une offense, ils lui ont causé un déplaisir (un chagrin) infiniment grand, grand comme Dieu lui-même. Or, c'est pour cela que le Fils de Dieu a satisfait, c'est-à-dire, qu'il a fait autant qu'il fallait, pour apaiser Dieu ; il lui a procuré autant d'honneur, autant de joie, que le péché lui avait causé de déshonneur et de déplaisir, et même davantage. Pour la désobéissance d'Adam et des autres hommes, il est devenu obéissant. Adam n'avait pas voulu soumettre sa volonté à Dieu, il avait refusé de lui faire un léger sacrifice ; et nous combien de fois, comme Adam, n'avons-nous pas transgressé la loi divine, méprisé la volonté de Dieu, à cause d'un gain sans importance, d'un misérable plaisir, d'un honneur imaginaire. Jésus-Christ a complétement soumis sa volonté à celle de Dieu son père, il a renoncé à tout ce que les hommes poursuivent avec ardeur, et dont ils se servent pour offenser Dieu (comme les plaisirs, les richesses, les honneurs, etc.) ; il a sacrifié à son Père ce qu'il avait de plus cher, à savoir, sa vie, son corps, son sang ; il a pris sur lui le châtiment que nous avions mérité pour nos péchés. Et tout cela, il l'a offert en sacrifice à son Père céleste, pour l'honorer et l'apaiser, il l'a offert pour nous et au lieu de nous. Il disait en quelque sorte : Père céleste, les hommes ne vous ont pas honoré ; ils vous ont désobéi, ils ont mérité vos châtiments, c'est vrai. Mais voyez ! Je vous honore maintenant à leur place, je vous suis obéissant, je fais le sacrifice de ma vie selon votre désir ; je souffre tout pour eux. Prenez donc ma vie au lieu de leur vie, l'honneur que je rends, au lieu de l'honneur qu'ils auraient dû vous rendre, mon obéissance au lieu de l'obéissance qu'ils eussent dû vous témoigner, mes douleurs, au lieu des châtiments qu'ils eussent dû endurer, et pardonnez-leur, adoptez-les de nouveau comme vos enfants etc. Ce sacrifice, chers enfants, a rendu seul à Dieu l'hon-

(1) C'est ce qui arrive chaque fois que l'on commet un péché ; le pécheur refuse à Dieu le sacrifice de l'obéissance.

neur convenable, puisqu'il était d'une grandeur infinie, car il était divin. En effet, qui lui a rendu cet honneur? Ç'a été le Fils de Dieu, le Saint des saints, en qui Dieu a mis toutes ses complaisances. Et qu'a-t-il offert? Un don réellement digne de Dieu, vraiment divin ; il s'est donné lui-même. Ce don ou ce sacrifice a plu infiniment à Dieu, et c'est à cause de lui, qu'il a jeté sur nous un regard de miséricorde, qu'il a été disposé à nous pardonner, à nous recevoir de nouveau en grâce (1).

O chers enfants! que serions-nous devenus si Jésus-Christ ne s'était pas sacrifié pour nous? Jamais, non jamais, nous n'aurions pu trouver grâce; nous eussions été éternellement exclus du ciel, éternellement chargés de la colère de Dieu, éternellement perdus. Si maintenant nous sommes les enfants de Dieu, et si nous pouvons l'appeler notre aimable Père, si nous pouvons de nouveau lever des regards de joie vers le ciel, si nous pouvons aspirer à un bonheur sans fin, tout cela nous le devons au bon et doux Sauveur! Par son sacrifice, par sa mort cruelle sur la croix, il nous a obtenu grâce et salut. Et pourquoi donc a-t-il tant fait, tant souffert pour nous? Ç'a été uniquement par amour, parce qu'il avait compassion de nos misères. Autrefois vivait un chrétien, appelé Sérapion. Il avait une grande compassion des pauvres païens et pour en sauver quelques-uns, il s'en alla bien loin et se vendit comme esclave à un de ces païens. Il servit celui-ci avec tant de fidélité, le gagna si bien par ses prières, sa douceur et ses discours charitables, que son maître devint chrétien, lui accorda la liberté et lui offrit une grosse somme d'argent; mais Sérapion n'accepta que sa liberté. Une fois libre, il se vendit de nouveau comme esclave à un infidèle, pour gagner encore celui-ci; n'est-ce pas, chers enfants, c'était là une charité, un amour bien grands? Mais l'amour de Jésus-Christ a été bien plus grand encore. Sérapion n'était qu'un homme pauvre, et Jésus est le Fils de Dieu; Sérapion n'avait quitté que la maison misérable de

(1) Les détails doivent être expliqués dans la leçon sur la chute de l'homme et dans celle de la Rédemption. Une courte récapitulation suffit ici.

son Père, et Jésus a quitté la splendeur des demeures célestes; Sérapion n'avait supporté que les peines d'un service désagréable, et Jésus a enduré les tortures et les maux les plus cruels; Sérapion avait recueilli du moins un grand avantage, la reconnaissance de son maître et la récompense éternelle; Jésus-Christ ne reçoit en récompense que de l'ingratitude et des outrages; il ne recueille pour lui-même aucun avantage, puisque le ciel lui appartient déjà sans cela. C'est pourquoi n'oubliez jamais, chers enfants, ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour vous (aujourd'hui, quand nous irons à l'église, nous l'en remercierons spécialement), saluez-le de tout cœur quand vous passez devant un crucifix, et dites cette petite prière :

Gloire, louange, honneur à Jésus, roi des rois,
Qui, par amour pour nous, mourut sur une croix.

Q. 5. *Tous les sacrifices devaient-ils cesser avec la mort de Jésus-Christ?*

R. *Non; dans la nouvelle Loi de grâce il fallait aussi un sacrifice permanent, pour perpétuer celui qui avait été offert une fois sur la croix, et nous en appliquer les mérites.*

Vous savez que le sacrifice de la nouvelle Loi, c'est Jésus-Christ, qui, par sa mort sur la croix, s'est offert pour nous à son Père céleste. Mais Jésus n'est mort qu'une seule fois; une seule fois, il a offert ainsi sa vie en sacrifice. Mais tout devait-il se borner à cela, et ne devait-il plus exister de sacrifice après la mort de Jésus-Christ? Certes, il fallait qu'il existât, sous la Loi nouvelle, un sacrifice *perpétuel* qui durât toujours; car, sous la Loi nouvelle, nous devons avoir également un sacrifice journalier. Pourquoi? Vous avez entendu, que le sacrifice est le meilleur et le principal moyen d'honorer Dieu; or si le christianisme, la Loi de grâce de la nouvelle alliance (que Dieu a conclue par pure grâce avec les hommes, et dans laquelle la grâce divine se répand avec bien plus d'abondance, que sous l'ancienne alliance), si, dis-je, le christianisme n'avait pas un tel sacrifice, la religion

chrétienne serait moins parfaite que la religion juive, qui possédait réellement des sacrifices. Nous ne pourrions pas rendre à Dieu, le véritable culte qui lui convient (et cependant le Sauveur est venu afin que nous puissions connaître, aimer et honorer Dieu; « gloire à Dieu dans les cieux ».) Conséquemment, la religion chrétienne doit avoir aussi un sacrifice qui soit offert journellement, et par lequel les chrétiens puissent rendre à Dieu la gloire qui lui convient.

Mais devait-ce être encore un sacrifice, comme l'étaient ceux des Juifs, et qui consistaient à immoler des animaux, etc? Non, chers enfants! La religion chrétienne est la religion parfaite, elle doit donc avoir un sacrifice parfait, même le plus parfait (car si elle avait un sacrifice moindre que celui de la religion juive, ou en général un sacrifice de peu de valeur et imparfait, elle ne serait pas parfaite sous tout rapport; de même qu'une personne qui est belle mais possède un membre mal conformé, n'est pas parfaitement belle). Vous avez entendu déjà que les sacrifices des animaux n'étaient pas en état de glorifier Dieu ou de lui plaire. Or il existe un sacrifice, qui est entièrement pur, qui honore parfaitement Dieu, qui lui plaît infiniment, c'est le sacrifice de Jésus-Christ. Nous ne pouvons en effet rien lui offrir, rien lui présenter qui lui plaise davantage, qu'en lui présentant son Fils bien-aimé. C'est pourquoi, si la religion chrétienne devait avoir un sacrifice perpétuel, il ne devait et ne pouvait être autre que le sacrifice de Jésus-Christ. Ainsi, remarquez-le bien, chers enfants; nous devions avoir un sacrifice que nous pussions offrir chaque jour continuellement à Dieu, et néanmoins ce sacrifice ne pouvait être convenablement que le sacrifice offert par Jésus-Christ sur la croix. Mais comment cela se peut-il? Dieu, dans sa merveilleuse sagesse et son amour inépuisable a rendu possible ce qui semble impossible aux hommes. Il nous a donné un *sacrifice*, par lequel celui qui a été autrefois accompli sur la croix par Jésus-Christ, *se perpétue*, ou continue toujours d'être offert.

Qu'est-ce que cela signifie? cela signifie que le sacrifice que Jésus Christ offrit il y a plus de 1800 ans, loin de nous, à Jé-

rusalem, *se renouvelle* dans l'église, sur l'autel, d'une manière tout à fait mystérieuse et admirable, aussi souvent que le sacrifice de la nouvelle Alliance est offert. De même que ce Jésus, qui, il y a 1800 ans, fut attaché à la croix, est présent d'une manière mystérieuse, ici, là dans telle église, dans tous les lieux où repose le saint Sacrement; de même aussi et, d'une manière non moins miraculeuse, le sacrifice de la croix se renouvelle partout où l'on célèbre la sainte Messe. Et puisque le sacrifice de Jésus sur la croix se renouvelle à la sainte Messe, c'est par la sainte Messe que nous est *rappelé*, de la manière la plus vive, le souvenir de la mort de Jésus sur la croix. Comme Dieu voulut en effet, que les Juifs se souvinssent du futur sacrifice de la croix, ainsi il veut bien plus encore, que nous pensions continuellement à ce saint Sacrifice, que nous nous y unissions, que nous le lui offrions. Mais la plupart des hommes l'oublieraient bientôt, puisque le grand Sacrifice s'est fait à plusieurs centaines de lieues de nous, et depuis plusieurs centaines d'années. C'est pourquoi Dieu a eu soin, que ce sacrifice se renouvelât pour nous tous. Mais comme nous n'avions pu être présents sur le Calvaire, ni contempler notre Sauveur mourant, ni l'offrir à Dieu, Dieu a voulu que ce Sauveur et son sacrifice, fussent mis souvent et à différentes reprises sous les yeux de chacun. Et en effet, maintenant le souvenir du sacrifice de la croix nous est continuellement rappelé, et nous pouvons l'offrir au Père céleste.

Ensuite, le sacrifice de la croix est renouvelé dans la sainte Messe, *afin de nous en appliquer les mérites*, c'est-à-dire afin que nous participions aux fruits et aux bénédictions que le sacrifice de la croix doit produire pour nous. C'est ce que je vais vous expliquer par un exemple. Un mendiant, tourmenté horriblement de la faim, demande une assistance au fils d'un homme riche. Le jeune homme lui remet une lettre pour son père, afin que celui-ci, par considération pour lui, donne du pain à ce malheureux. Est-ce que dès lors la faim du mendiant est apaisée? Non, il faut d'abord que la lettre ou l'écriture du fils soit montrée au père; c'est après cela que celui-ci doit lui donner du pain, et alors

seulement le pauvre est aidé. Or voyez ; nous étions plongés dans une profonde et affreuse misère ; Jésus, le Fils du Dieu tout-puissant a eu pitié de nous et, par sa mort à la croix, il nous écrivit avec son sang une lettre pour son Père céleste, afin qu'il nous fît grâce. C'est ainsi qu'il nous a mérité ou obtenu toute la grâce dont nous avons besoin. Mais pour cela même avons-nous déjà cette grâce? Non, nous devons montrer au Père céleste la lettre du Fils, sa mort sur la croix, ses mérites, et c'est là ce qui se fait dans le saint Sacrifice de la Messe ; là le divin Sauveur montre à Dieu son père, ce qu'il a fait et souffert pour nous, et il lui dit en quelque sorte : Voyez, ô Père céleste ! j'ai souffert aussi pour ces hommes, je suis mort pour eux, et j'offre mes douleurs, ma mort à leur intention, afin que vous ayez pitié d'eux, que vous leur accordiez la grâce que je leur ai meritée. Et cette grâce, le Père céleste nous l'accorde ensuite dans les sacrements, dans la sainte Messe même, et dans la prière.

Q. 6. *Ce sacrifice nous a-t-il été annoncé?*

R. *Oui, car, sous l'ancienne Loi, il a été figuré d'avance par le sacrifice de Melchisédech* (1), *et prédit par le prophète Malachie* (2).

1) *Il a été figuré d'avance* par le sacrifice de Melchisédech. Celui-ci qui était en effet prêtre et roi tout ensemble, offrit en sacrifice du pain et du vin. Par là, il a indiqué d'avance un sacrifice du même genre et que Jésus-Christ (également roi et prêtre) devait offrir plus tard. Car le Saint-Esprit a dit du Sauveur : « Vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » C'est-à-dire : vous offrirez

(1) C'est pour cela qu'il est dit de Jésus-Christ : « Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » (Ps, 109).

(2) « Mon affection n'est plus en vous (Juifs), dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai point de présents de votre main ; car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, et l'on sacrifie et l'on offre en tout lieu une oblation pure à mon nom. » (Mal. I, 10-11).

continuellement, jusqu'à la fin du monde, un sacrifice pareil à celui de Melchisédech (car vous êtes prêtre, donc vous offrez des sacrifices, la fonction principale du prêtre étant d'offrir des sacrifices ; — de même que chez nous le prêtre n'a rien de plus saint, de plus important à faire que de célébrer la sainte Messe). Ainsi par là il a été annoncé d'avance que Jésus-Christ offrirait perpétuellement un sacrifice. Est-ce peut-être sa mort sanglante à la croix? Non ; car celle-là, il ne l'a soufferte qu'une seule fois. Mais c'est le saint Sacrifice de la Messe; celui-ci, il l'offre continuellement jusqu'à la fin du monde. Et il ressemble à celui de Melchisédech, car Jésus-Christ offre aussi son sacrifice sous les espèces du pain et du vin.

2) Le prophète Malachie *a prédit* le saint Sacrifice de la Messe. Dieu a annoncé par sa voix qu'il ne voulait plus des sacrifices juifs, mais qu'à leur place il voulait un autre sacrifice; voici les paroles du prophète : « Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher (c'est-à-dire aussi loin que paraît le soleil, donc en tous lieux) l'on offrira une *oblation* pure, en l'honneur de son nom, » c'est-à-dire, pour l'honorer et le glorifier, comme il convient. Or ce sacrifice ne peut être que le sacrifice de Jésus-Christ, car c'est celui-là seulement qui a remplacé le sacrifice judaïque; seul il est entièrement pur et saint, capable de glorifier réellement Dieu. Mais est-ce peut-être le sacrifice de la croix? Nullement; celui-ci n'a été offert qu'en un seul lieu (sur le mont Calvaire) et en un jour, tandis que le prophète a dit que le nouveau sacrifice devait être offert en tous lieux et dans tous les temps. D'ailleurs le sacrifice de la croix n'est pas un sacrifice *d'oblation,* consistant à offrir des aliments. Or quel est donc l'autre sacrifice de Jésus-Christ? C'est celui de la sainte Messe, et il n'en est pas d'autre. 1° Celui-ci est un sacrifice tout pur et saint, qui honore infiniment Dieu (comme vous l'apprendrez plus tard) ; 2° C'est une oblation, puisque le corps de Notre-Seigneur qui est offert, sert en même temps de nourriture aux âmes, dans la sainte Communion ; 3° il est offert « depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher » c'est-à-dire dans tous les pays qui se trouvent sur le globe terrestre, chez les nègres sauvages de

l'Afrique, chez les Chinois, etc., comme chez nous; car partout il y a des prêtres chrétiens qui le célèbrent; et « depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, » cela veut dire encore qu'il n'y a pas d'heure, pas même de minute dans la journée, où il ne soit offert. Ainsi pendant que chez nous descend le soir, chez d'autres, du côté opposé du globe, apparaît le matin, et on y célèbre la sainte Messe; pendant que chez nous règnent les ténèbres de la nuit, dans d'autres lieux règne la clarté du jour; en un mot, il n'y a pas de minute où ce saint Sacrifice ne soit célébré dans un lieu sur la terre. Voilà avec quelle exactitude et quelle majesté, la prédiction du prophète a été réellement accomplie! Pensez comme c'est beau! Dieu est glorifié ainsi à chaque minute; à chaque minute le divin Sauveur s'offre pour nous à son Père céleste; à chaque minute la voix de son sang monte vers le ciel, pour que Dieu fasse descendre ses grâces sur nous. Ah, combien Dieu est grand, infiniment glorieux! et combien grand, infiniment grand est l'amour de Jésus-Christ! — Combien grand, infiniment grand est notre bonheur!

Q. 7. *Quel est ce sacrifice perpétuel prédit par Malachie?*

R. *C'est le saint Sacrifice de la Messe.*

Le nom de « *Messe* » pour désigner notre saint Sacrifice vient du mot latin *Missa*, qui signifie *renvoi*. On donna ce nom au sacrifice chrétien, parce que, dans les premiers siècles, on *renvoyait* de l'assemblée des fidèles, tous ceux qui n'étaient pas encore baptisés, ainsi que les pécheurs publics. Après le prône, le diacre les faisait sortir, et probablement il prononçait alors ces paroles, *Ite, missa est*, que depuis on a mises à la fin du sacrifice. Ainsi le nom de Messe est très ancien; il y a plus de 1500 ans, il était déjà d'un usage général; ce nom même doit nous rappeler que ce sacrifice est très saint, très redoutable, et qu'on ne doit y assister qu'avec des sentiments de grande piété, de profond respect et avec attention.

Q. 8. *Qui a institué le saint Sacrifice de la Messe?*

R. *Le saint Sacrifice de la Messe a été institué par Jésus-Christ lui-même, lorsque, à la dernière Cène, il s'offrit lui-même à son Père céleste, sous les apparences du pain et du vin, et qu'il ordonna à ses apôtres de continuer dans la suite à célébrer le même sacrifice.*

Ainsi la première Messe a été célébrée à la dernière Cène. Sans doute Jésus-Christ n'a pas employé les mêmes prières et les mêmes cérémonies que celles dont se servent aujourd'hui les prêtres, quand ils disent la messe ; mais pour ce qui regarde la substance, l'affaire principale, Jésus-Christ a fait la même chose que ce qui se fait dans chaque messe. (On peut indiquer les trois parties principales de la Messe qui sont : l'offrande, la consécration, la communion). En effet Jésus comme vous le savez (Q. 4. § I), a changé le pain et le vin en son corps et en son sang ; ce corps et ce sang, il les a offerts et présentés pour nous à son Père céleste, *sous les apparences du pain et du vin*, de sorte qu'il s'est offert *lui-même*. Il avait dit : « Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous, » — que je livrerai demain à la mort et que je livre, offre et sacrifie dès maintenant à mon Père céleste, afin qu'il vous soit propice ; et pareillement : « Ceci est mon sang, qui sera versé pour vous, pour la rémission des péchés, » que je verserai demain pour vous, que maintenant je verse et offre déjà pour vous d'une manière mystérieuse, afin que vous obteniez le pardon de vos péchés. Et Jesus-Christ ne s'est pas contenté d'offrir lui-même ce saint Sacrifice, mais il a dit encore : « Faites-ceci, » c'est-à-dire faites de même que j'ai fait ; par conséquent changez aussi le pain et le vin en mon corps et en mon sang, offrez-les à mon Père céleste. Il leur a donc commandé de célébrer depuis ce temps le saint Sacrifice de la Messe.

Q. 9. *Ainsi qu'est-ce que la sainte Messe?*

R. *La sainte Messe est le sacrifice perpétuel de la nouvelle alliance, dans lequel Jésus-Christ s'offre, par les mains des prêtres, sous les apparences du pain et du*

vin, à son Père céleste, d'une manière non-sanglante, comme il s'est offert un jour d'une manière sanglante sur la croix.

Tout ceci, chers enfants, j'ai essayé de vous l'expliquer clairement; maintenant je veux voir si vous le savez encore. J'ai dit : la Messe est un *sacrifice;* que faut-il pour un sacrifice; 1° un don visible, 2° qui soit offert à Dieu, 3° pour l'honorer comme votre souverain maître. Eh bien, ces trois conditions se rencontrent-elles dans le sacrifice de la Messe? quel est le don visible?... Oui, mais cependant peut-on voir le corps de Jésus-Christ? Il est visible, non par lui-même, mais par les apparences du pain et du vin. A qui ce don est-il offert?... Pourquoi?... On dit ensuite que la Messe est un sacrifice *perpétuel:* pourquoi?... de *la nouvelle alliance*, pourquoi?... *Dans lequel Jésus-Christ s'offre;* qui s'offre? qu'offre-t-il? A qui? par qui? *Par les mains du prêtre.* Quand un riche donne de l'argent à son enfant, pour le remettre comme une aumône aux pauvres, quel est proprement celui qui a donné cette aumône? Est-ce l'enfant ou est-ce son père? C'est son père. Mais l'a-t-il donnée par lui-même? Non; il l'a remise par les mains de son enfant; il s'est servi de l'intermédiaire ou du ministère de son enfant. Eh bien! c'est ainsi que Jésus-Christ offre toujours le saint Sacrifice de la Messe; il offre son corps, son sang; mais c'est par les mains du prêtre, il se sert du ministère des prêtres; car par les paroles de la consécration, que prononce le prêtre, il change le pain et le vin en son corps et son sang, il devient présent sur l'autel et s'offre à son Père céleste. Ainsi, de même que ce riche fait des aumônes par les mains de son enfant, ainsi Jésus-Christ s'offre par les mains du prêtre; et comme cet enfant distribue des aumônes, en tant que remplaçant et instrument de son père, ainsi le prêtre n'offre le saint Sacrifice de la Messe que comme un remplaçant ou un instrument dont se sert Jésus-Christ. C'est pourquoi l'on dit : le prêtre offre, en la personne de Jésus-Christ, ou Jésus-Christ offre par lui; voilà aussi pourquoi le prêtre, à la consécration, c'est-à-dire au moment où s'opère proprement le sacrifice, ne dit pas : Ceci est le corps

de Jésus-Christ, mais il dit : « Ceci est mon corps, » pour signifier qu'il parle et offre au nom de Jésus-Christ, que Jésus-Christ offre par lui. — *Il s'offre sous les apparences du pain et du vin*, ainsi il ne s'offre pas sous ses propres apparences, sous l'aspect d'un corps que l'on puisse voir, comme la foule des juifs le voyait quand il était attaché à la croix, mais il s'offre, comment? — *D'une manière non-sanglante*, c'est-à-dire sans verser *réellement* son sang, sans mourir de nouveau. Il s'offre dans la messe d'une manière non-sanglante *comme il s'est offert un jour d'une manière sanglante sur la croix*, — il ne meurt plus en effet, tandis qu'alors il mourut et versa son sang. — A l'exception de cette différencc, c'est tout à fait le même sacrifice, comme vous allez l'entendre.

Q. 10. *Quelle différence y a-t-il entre le saint Sacrifice de la Messe et le sacrifice de la croix?*

R. *Le saint Sacrifice de la Messe est, de sa nature, le même sacrifice que celui de la croix; il n'y a de différence que dans la manière de l'offrir.*

(C'est pourquoi S. Paul en le comparant aux sacrifices de l'ancienne Loi disait : « Jésus-Christ ne s'est sacrifié qu'une seule fois. » (Hebr. 7 — 27.) En effet le christianisme n'a *qu'un seul sacrifice*, qui a produit une seule fois sur la croix, d'une manière sanglante, l'œuvre de la rédemption, et dont les fruits nous sont continuellement communiqués dans la sainte Messe.)

De sa nature, le sacrifice de la Messe est le même sacrifice; ce qui constitue proprement le sacrifice, ce qui lui appartient essentiellement, est le même dans le sacrifice de la messe que dans celui de la croix. Celui qui offre le sacrifice, est le même, car c'est Jésus Christ; il présente la même victime, le même don, à savoir son corps et son sang; celui auquel il l'offre est le même, puisque c'est son Père céleste; il l'offre aux mêmes fins, car c'est pour honorer Dieu et nous obtenir grâce. Seulement *la manière d'offrir*, c'est-à-dire, la manière dont Jésus-Christ se présente à son Père céleste, est autre et différente, comme vous l'avez entendu dans la ques-

tion précédente. Oui, chers enfants, c'est tout à fait le même Jésus qui fut cloué à la croix; il est là avec le même cœur brûlant d'amour, qui le porta à se vouer à la mort pour nous, la même soumission à son Père céleste, avec laquelle il s'humilia jusqu'à la mort infâme de la croix, car il s'humilie maintenant sous les viles apparences de pain, il adore son Père céleste, il reconnaît sa souveraine majesté. Comme il ne peut de nouveau sacrifier sa vie en l'honneur de son Père, il lui montre et lui offre néanmoins son corps tué sur la croix, son sang versé sur la croix; toute l'obéissance, tout l'honneur qu'il lui a témoignés, tous les mérites qu'il a acquis par là, il les présente encore à son Père céleste. Il le fait, non pour nous racheter une seconde fois, ou nous mériter de nouveau notre pardon, ce qu'il fit sur la croix; mais il le fait, pour que le Père céleste, en considération de la mort de Jésus et de ses mérites, nous donne et nous communique réellement la grâce que Jésus nous a méritée, et pour l'acquisition de laquelle il nous a donné en quelque sorte une lettre signée de sa main.

Ainsi vous le voyez, chers enfants, la sainte Messe n'est pas un autre sacrifice que celui de la croix; dans la Religion chrétienne nous n'avons pas deux sacrifices, mais un seul que Jésus-Christ a accompli par sa mort sur la croix pour nous racheter, et qu'il renouvelle, qu'il offre à son Père céleste, en cent, en mille endroits à la fois, d'une manière mystérieuse et admirable. Il n'y a pas deux corps de Jésus-Christ; le corps qu'il a au ciel, est le corps qu'il a dans le saint Sacrement; oui, c'est un seul et même corps, mais au ciel il est dans sa forme propre et naturelle, — dans le saint Sacrement sous la forme du pain; de même il n'y a pas deux sacrifices, — le sacrifice de la croix et le sacrifice de la messe, — mais il n'y a qu'un sacrifice, puisque Jésus-Christ s'offrit sur la Croix d'une manière sanglante, dans la forme de sa nature humaine et de sa propre personne, et dans la Messe il s'offre d'une manière non-sanglante, sous la forme ou les voiles du pain qui le cachent à nos yeux.

Chers enfants, si nous pensions bien à tout cela, chaque fois que nous assistons à la sainte Messe, de quel respect ne

devrions-nous pas être pénétrés? La fête de Noël avec la petite crèche, nous rappelle simplement la naissance de Jésus-Christ, mais ne fait pas renaître réellement Jésus, ne le rend pas présent comme enfant, tandis que le saint Sacrifice de la Messe nous rappelle, non-seulement le sacrifice de Jésus sur la croix, mais il renouvelle ce sacrifice sous nos yeux, oui alors sur l'autel, se passe de nouveau réellement, quoique d'une manière non-sanglante, ce qui s'est passé sur la montagne du Calvaire. Quels sentiments dut éprouver au pied de la croix S. Marie-Madeleine! Quels eussent été vos sentiments, chers enfants, si vous aviez été présents à la mort de Jésus-Christ, si vous aviez su qui mourait là, et qu'il mourait ainsi pour nos péchés! Sans doute vous eussiez pleuré vos péchés par des larmes amères, vos péchés qui firent souffrir si cruellement le Sauveur; vous eussiez demandé pardon au bon Jésus, vous l'eussiez remercié de son amour infini, et assuré que désormais vous lui seriez plus obéissants, que vous ne lui causeriez plus de chagrin. Eh bien? faites tout cela, chers enfants, pendant la sainte Messe, car retenez-le bien : là se trouve le même Jésus mort pour vous sur la croix; il y offre au Père céleste, son corps crucifié, son sang versé pour vos péchés. Aussi S. Guillaume, évêque, lorsqu'il entendait ou célébrait la Messe, versait toujours des larmes amères et douces, produites par la douleur et l'amour. « En effet, disait-il, lorsque, pendant la sainte Messe, je pense que Jésus-Christ s'offre lui-même sur l'autel à son Père céleste comme une victime, je n'éprouve pas moins de douleur que si je le voyais mourir sur le Calvaire, suspendu à la croix. » Je vais vous citer encore une histoire qui convient ici : Dans une paroisse où les gens étaient très méchants, arrivèrent un jour deux prêtres missionnaires pour exciter, par leurs prédications, les habitants au repentir et à la pénitence. Hélas! leurs sermons n'aboutirent à rien; on les écouta, mais on ne voulut pas se corriger ni s'améliorer. C'est pourquoi, désirant tenter un dernier effort, l'un des deux missionnaires remonte en chaire, il prêche avec tant de force, tant d'efforts, qu'un vaisseau (ou une veine) du cœur se rompt, et que le sang jaillit en abondance de sa bouche. On l'emporte mourant de

la chaire de vérité. Que fit alors l'autre missionnaire? Il prit la robe de son confrère décédé, robe encore toute couverte de son sang, et du haut de la chaire il la montra aux auditeurs, en leur disant : « Ce sang vous l'avez versé, vous êtes cause de cette mort. » Alors la foule se sentit profondément ébranlée ; « Nos péchés, crièrent-ils tous, lui sont allés tellement au cœur, qu'ils sont cause de sa mort ; et nous ! nous sommes si indifférents, nous ne voulons pas faire pénitence ! » Dès ce moment ils se précipitèrent en masse vers le confessionnal, et ils se convertirent sincèrement. Eh bien, chers enfants ! dans la sainte Messe, au moment de la Consécration, le prêtre vous montre, non la robe ensanglantée de Jésus-Christ, mais il vous montre son corps qui a été déchiré à coups de verges et percé de clous ; il vous montre le sang qui a été versé pour vous, au milieu des plus horribles supplices. Et vous voudriez rester indifférents, et continuer de vivre dans vos péchés, sans vous soucier de rien ? Oh ! non, non ! Toutes les fois que vous assistez à la sainte Messe et que le prêtre vous montre, à la consécration, le corps et le sang de Notre-Seigneur, rappelez-vous que Jésus-Christ a beaucoup souffert, qu'il est mort pour vos péchés et que, dans ce moment, il offre à son Père céleste son corps crucifié et son sang versé ; frappez-vous alors avec repentir la poitrine et dites : « Jésus, ayez pitié de moi, Jésus, faites-moi miséricorde ! Jésus, pardonnez-moi mes péchés? » Promettez-lui de vous corriger, de l'aimer fidèlement, et dites-lui : « Jésus, je veux vivre pour vous ! Jésus, je veux mourir pour vous ! Jésus, je suis à vous, pour la vie et pour la mort ! »

Q. 11. *Pourquoi le sacrifice de la Messe est-il le même sacrifice que le sacrifice de la croix ?*

R. *Parce que dans tous les deux c'est Notre Seigneur Jésus-Christ qui offre et qui est offert.*

Q. 12. *Quelle est la différence dans la manière d'offrir dans les deux sacrifices ?*

R. *C'est que, sur la croix, Jésus-Christ s'offrit d'une manière sanglante, tandis que sur l'autel il s'offre d'une manière non-sanglante, en renouvelant le sacrifice accompli sur la croix, sans souffrir ou mourir de nouveau.*

(Ces questions ont déjà été expliquées précédemment ; il y a seulement le mot *renouveler* qui n'a pas reçu d'explication ; la voici : *il renouvelle*, cela signifie : il fait de nouveau ce qu'il a fait sur la croix, il offre au Père céleste, son corps et son sang, quoiqu'il ne meure plus.)

Q. 13. *Puisque Jésus-Christ ne meurt plus, comment donc le sacrifice qu'il accomplit sur la croix, peut-il être renouvelé par la sainte Messe ?*

R. *Il est renouvelé, parce que dans la sainte Messe Jésus-Christ se sacrifie réellement sous les apparences du pain et du vin, séparées et distinctes, qui sont les figures de la mort sanglante qu'il souffrit sur la croix.*

Le sacrifice de la croix a consisté en ce que Jésus-Christ s'est livré lui-même à la mort la plus cruelle, afin d'honorer et d'apaiser Dieu. Mais comment le sacrifice de la croix peut-il être renouvelé, puisque Jésus ne meurt plus ? D'abord, chers enfants, je dois vous faire remarquer qu'il s'agit ici de quelque chose de mystérieux et d'étonnant, que nul homme ne peut expliquer complétement. Voici du moins ce que vous êtes en état de comprendre : si Jésus-Christ mourait de nouveau, en ce cas le sacrifice de la Croix et celui de la Messe ne seraient plus *un seul* sacrifice, mais ce seraient *deux* sacrifices ; d'ailleurs Jésus-Christ ne peut plus mourir. Sur la croix, son sang a coulé et s'est séparé réellement de son corps ; mais cela n'est plus possible ; cependant cela se fait en quelque sorte, sur l'autel, mais d'une manière sacramentelle (par un signe extérieur). En effet Jésus est présent sous les espèces du pain et du vin séparées, c'est-à-dire, spécialement sous l'espèce du pain et spécialement sous l'espèce du vin. Sans doute Jésus tout entier, le corps avec le sang, est dans l'hostie aussi bien que dans le calice (Q. 14, § 1) mais l'espèce du pain (comme étant

quelque chose de solide, un aliment) indique seulement, représente uniquement le corps de Jésus-Christ ; et l'espèce du vin (comme étant quelque chose de liquide, une boisson) n'indique, ne représente pas le corps de Jésus-Christ, mais seulement son sang. La sainte Hostie nous représente donc particulièrement son corps, et le calice son sang, c'est-à-dire son sang séparé du corps. Mais quand son corps et son sang furent-ils séparés ? Quand il mourut sur la croix. Ainsi les espèces, séparées l'une de l'autre, représentent le corps et le sang de Jésus-Christ, tels qu'ils furent à la croix quand il souffrit la mort sanglante. Le divin Sauveur est donc présent avec le même corps qui mourut sur la croix, avec le même sang qui fut versé sur la croix, et il est présent sous *les figures de sa mort sanglante*, c'est-à-dire, qu'il y est représenté (au moyen des espèces séparées) tel qu'il mourut sur la croix, quand son sang se sépara du corps. C'est ainsi qu'il s'offre maintenant à son Père céleste, *réellement* (non pas seulement pour nous servir de réprésentation) et *véritablement* (c'est-à-dire que ce n'est pas une simple figure de son sacrifice, destinée à nous rappeler seulement le sacrifice de la croix) ; il s'offre, il se sacrifie avec la même soumission, la même obéissance, la même humilité et charité qu'il manifesta sur la croix.

Q. 14. *Comment prouvons-nous que la sainte Messe a été constamment célébrée depuis le temps des Apôtres?*

R. *Nous le prouvons :*

1° *Par les paroles de S. Paul, qui montrent clairement que déjà du temps des Apôtres, les chrétiens avaient un autel qui leur était propre* (1) *; or là où il y a un autel, il faut aussi qu'il y ait un sacrifice.*

2° *Par les témoignages irrécusables des SS. Pères, les dé-*

(1) « Nous autres chrétiens, nous avons un autel dont ceux qui servent au tabernacle (c'est-à-dire les Juifs) n'ont pas le pouvoir de se nourrir » (Hebr. 13-10; comp. 1 Ep. Cor. 10. 18-21).

cisions des conciles, les anciennes prières de la Messe. et beaucoup d'autres monuments ecclésiastiques de l'Orient et de l'Occident.

Il y a des gens qui croient en Jésus-Christ et qui regardent l'Ecriture sainte comme la parole de Dieu ; néanmoins ils s'imaginent qu'il n'y a pas de saint Sacrifice de la Messe. Qu'ils ont tort de penser ainsi, vous le savez déjà, puisque je vous ai prouvé que Dieu, sous l'ancienne Loi, avait promis le saint Sacrifice de la Messe (or ce que Dieu promet, il l'accomplit aussi), et que Jésus-Christ a institué le saint Sacrifice de la Messe. Aujourd'hui je veux vous montrer que depuis les Apôtres, le saint Sacrifice de la Messe a été constamment célébré dans l'Eglise par les chrétiens.

1) L'apôtre S. Paul écrit dans son épître aux Hébreux : « Nous autres (chrétiens) nous avons un autel, dont ceux qui servent au tabernacle (les Juifs) ne peuvent se nourrir ». Or un autel à quoi sert-il ? à offrir des sacrifices, donc celui des chrétiens servait aussi à offrir des sacrifices. Mais l'apôtre S. Paul voulait-il peut-être parler de la croix ? Non, car comment pourrions-nous manger de la croix ? Il veut donc signifier un autel de sacrifice, sur lequel on offrait une victime, dont les chrétiens, et les chrétiens seuls pouvaient se nourrir. Ainsi déjà du temps de l'apôtre S. Paul, les chrétiens avaient un sacrifice, un sacrifice d'oblation dont les chrétiens seuls pouvaient manger. Or ce ne peut être que le saint Sacrifice de la Messe.

2) Nous avons *les témoignages irrécusables* des SS. Pères (1), c'est-à-dire les expressions formelles des SS. Pères qui ne permettent pas le moindre doute et qui prouvent l'existence du saint Sacrifice de la Messe. Plusieurs saints Pères nous rapportent dans leurs écrits, comment de leur temps et dans leur pays, on célébrait le saint Sacrifice ; ils racontent que Dieu, par la sainte Messe, opéra des guérisons miraculeuses et accorda des grâces signalées ; ainsi S[t] Grégoire de Nazianze, raconte comment son père fut subitement guéri d'une

(1) Voyez les mêmes preuves à la question 8 ; 1[re] partie.

maladie, par le saint Sacrifice de la Messe. S. Augustin rapporte que S[te] Monique, sa mère, le conjura avant sa mort de se souvenir d'elle à l'autel, c'est-à-dire, de prier pour elle, pendant la sainte Messe ; et que réellement « *le sacrifice de notre rédemption* » fut offert pour elle, après sa mort. Le même Augustin, ce grand et saint docteur (qui vivait il y a plus de 1400 ans), dit : « Au lieu de toutes les victimes et des dons (de l'Ancien Testament), on offre maintenant le corps de Jésus-Christ, et on le distribue à ceux qui y prennent part (qui communient). » Le saint évêque et martyr Irenée, qui fut instruit dans la foi chrétienne par un disciple de l'apôtre S. Jean, et qui devait connaître conséquemment l'enseignement des Apôtres, écrit : « Jésus-Christ prit du pain, rendit des actions de grâces et dit ; ceci est mon corps ; et il dit de même du calice que c'était son sang. Vous le voyez, il enseigna le nouveau sacrifice de la nouvelle Alliance que l'Eglise a reçu des apôtres et offre à Dieu dans le monde entier, le sacrifice que Malaehie avait prédit longtemps d'avance, etc. » Mais je ne finirais pas, si je voulais citer tous les témoignages des SS. Pères.

Quant aux *décisions des Conciles* touchant le saint Sacrifice de la Messe, je vous en ai déjà rapporté une, les jours précédents (P. 71). Je veux vous en citer encore deux autres. Le premier concile général de Nicée défendit aux diacres (ecclésiastiques qui ne sont pas encore prêtres, qui ont la permission de distribuer la sainte Communion, mais ne peuvent célebrer la messe) de donner la communion aux prêtres ; « Car ni les canons ni les coutumes (de l'Eglise) n'ont permis que ceux qui sacrifient (c'est-à-dire les prêtres) reçussent le corps de Jésus-Christ de ceux qui n'ont pas encore le pouvoir de sacrifier (c'est-à-dire les diacres) Et le saint Concile de Trente a dit : « Si quelqu'un soutient que dans la sainte Messe on n'offre pas un véritable sacrifice,... qu'il soit anathème. »

Les *anciennes prières de la Messe* qui viennent en partie du temps des Apôtres, témoignent également en faveur du S. Sacrifice de la Messe (ce sont en grande partie les mêmes prières que celles qui se trouvent encore aujourd'hui dans le missel).

Ainsi par exemple, on rencontre dans un très vieux missel, ces paroles après la Communion : « Nous vous avons offert (o Dieu) le corps immaculé et le sang précieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». Et dans un autre missel : « Prions, remercions et louons l'Agneau vivant de Dieu, qui est offert sur l'autel. » Et un peu plus loin : « Dieu, soyez propice aux âmes des défunts pour lesquels nous vous offrons ce saint Sacrifice ». Puis : « C'est vous (Jésus-Christ) qui offrez et qui y êtes offert, qui acceptez le sacrifice et qui êtes distribué » (dans la sainte Communion). Partout, comme vous le voyez, il est question du saint Sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, qui est offert à Dieu, donc du Sacrifice de la Messe.

Enfin il y a beaucoup d'*autres monuments ecclésiastiques, en Orient et en Occident*, qui témoignent pour le saint Sacrifice de la Messe ; ainsi on a conservé des images, des autels qui datent des temps les plus reculés et nous rappellent l'Eglise de ces époques ; ils nous disent comment alors on célébrait la Messe dans les Églises d'Asie, d'Afrique et d'Europe. Autour de Rome se trouvent des catacombes (1) qui sont des allées souterraines, s'étendant à plusieurs lieues de loin sous le sol ; c'est là que dans les premiers temps les chrétiens ont enterré leurs morts, surtout les SS. martyrs ; qu'ils ont célébré les offices divins, parce qu'ils n'osaient le faire publiquement, à cause des païens. Là, on peut voir encore des autels où les chrétiens ont célébré le saint Sacrifice de la Messe. Aujourd'hui existe encore à Rome l'autel sur lequel S. Pierre et les premiers papes ont célébré la sainte Messe. Ce n'est qu'une simple table de bois, mais naturellement elle est entourée d'une grande vénération et c'est le pape seul qui peut dire la messe à cet autel.

Ainsi vous le voyez, chers enfants, depuis les temps les plus anciens on a constamment célébré le saint Sacrifice de la Messe ; celle-ci ne peut donc venir que des Apôtres et

(1) Si le temps le permet, ce serait quelque chose d'intéressant, d'instructif et d'édifiant pour la jeunesse, de lui faire une courte description des catacombes d'après les récits de Mgr Wiseman dans « *Fabiola* » ou l'ouvrage de Spencer Northcote « *Les catacombes romaines.* »

ceux-ci ne peuvent l'avoir reçue que de notre divin Sauveur.

Q. 15. *A qui offrons-nous le saint Sacrifice de la Messe ?*

R. *Nous l'offrons à Dieu seul ; cependant nous y célébrons aussi la mémoire des saints.*

Vous avez entendu une autre fois, pourquoi on ne peut offrir un sacrifice qu'à Dieu seul (Q. 1, p. 92), puisque nous honorons comme notre souverain Maître celui à qui nous offrons le Sacrifice. Or Dieu seul est notre Maître suprême. Ce serait une véritable idolatrie, si nous offrions le saint Sacrifice de la Messe à un autre qu'à Dieu, tel qu'à un ange, à un saint. Mais n'avez-vous pas encore entendu que les gens disent parfois : « le prêtre doit dire une messe en l'honneur de la sainte Vierge, etc. ? » Sans doute ; mais cela ne veut pas dire que le saint Sacrifice lui est offert ; cela signifie seulement que le souvenir de la sainte Vierge y est rappelé, que l'on y célèbre la mémoire de Marie, la Mère de Dieu, que dans les prières le prêtre appelle surtout en aide l'intercession de cette bonne Vierge.

Q. 16. *Comment célébrons-nous dans la sainte Messe, la mémoire des saints ?*

R. 1° *En remerciant Dieu des grâces et du bonheur qu'il leur a accordés.*

2° *En invoquant leur intercession.*

Lorsque, par exemple, le prêtre dit une messe en l'honneur de Marie conçue sans péché, il n'offre le sacrifice qu'à Dieu seul, mais en remerciant Dieu de tous les bienfaits, il le remercie tout spécialement d'avoir accordé à la sainte Vierge une grâce si grande, et de l'avoir élevée si haut dans le ciel ; en même temps il prie Dieu de nous accorder aussi sa grâce par l'intercession de Marie immaculée, afin que comme elle, nous puissions être purs, sans tache et un jour heureux avec elle durant toute l'éternité. Certainement que Marie est honorée par là, quand nous pensons aux grâces qu'elle reçut, à ses vertus, à sa gloire, mais nous ne l'honorons pas de telle ma-

nière, comme si nous lui offrions le saint Sacrifice de la Messe, car ce culte appartient à Dieu seul. D'ailleurs, alors même que la Messe n'est pas célébrée en l'honneur d'un saint, cependant on y fait toujours mémoire des saints. C'est ainsi que S. Augustin a écrit dans un de ses ouvrages : « Le peuple chrétien rappelle le souvenir des martyrs dans les solennités religieuses, afin de s'exciter à les imiter, d'avoir part à leurs mérites et d'être soutenu par leur intercession, de telle manière cependant que nous n'offrons pas de sacrifice à ces martyrs, mais seulement au Dieu des martyrs, quoique nous élevions des autels en des endroits mémorables (sur les tombes où reposent les corps). »

Q. 17. *Pourquoi offrons-nous à Dieu le saint Sacrifice de la Messe ?*

R. *Nous l'offrons à Dieu :*

1° *Comme sacrifice de louange, pour l'honorer et le glorifier.*

2° *Comme sacrifice d'actions de grâces, pour le remercier des bienfaits que nous avons reçus de lui.*

3° *Comme sacrifice de propitiation, pour obtenir le pardon des nombreuses offenses qui lui ont été faites.*

4° *Comme sacrifice d'impétration, pour obtenir de lui des secours dans tous les besoins du corps et de l'âme.*

Ainsi le saint Sacrifice de la Messe est 1° un *sacrifice de louanges*, offert pour louer Dieu, l'honorer et le glorifier.

Chers enfants, nous sommes les créatures de Dieu, faites pour sa gloire. C'est pourquoi nous avons la stricte obligation d'honorer Dieu. Et quel honneur devons-nous témoigner à Dieu ? L'honneur tel qu'il lui convient. Un enfant, je puis l'honorer, en lui donnant une image. Cependant le don doit être plus distingué quand je veux témoigner de l'honneur à un homme qui est consideré. A un prince, à un empereur, il convient de donner un présent princier, impérial, digne d'eux. Or quel don, quel honneur convient à Dieu ? Un don

divin, un honneur divin qui soit infiniment grand, pur et élevé. Mais comment pouvons-nous présenter à Dieu un tel don, un tel honneur ? Quand même tous les anges et les hommes, pendant des milliers d'années, loueraient et béniraient continuellement Dieu, quand même tous sacrifieraient leur vie pour Dieu, ce ne serait pas encore rendre à Dieu l'honneur qui lui convient, car ce sont de simples créatures, qui, aux yeux de Dieu, sont comme un rien. Et d'abord quant à nous que sommes-nous ? Nous sommes de faibles et misérables créatures, bien plus misérables devant Dieu, que le plus vil insecte écrasé sous les pieds, ne l'est devant le plus sublime d'entre les anges. Et de plus nous sommes de malheureux pécheurs, qui avons offensé bien souvent et très grièvement le Dieu de toute sainteté, des misérables dont il devrait détourner les yeux avec horreur. Or comment pourrions-nous louer et honorer Dieu ? Vraiment, nous sommes bien moins en état de le faire que ce pauvre serviteur dont il est parlé dans l'Evangile (Matth. 18. 24), n'était en état de payer à son maître dix mille talents (plusieurs millions de francs). Mais autant nous sommes pauvres par nous-mêmes, chers enfants, autant nous sommes riches par la sainte Messe. En effet, dans la messe, Jésus-Christ se donne lui-même à nous, il nous donne son sacrifice, ses mérites, et voilà que dès lors nous pouvons rendre à Dieu l'honneur qui lui convient ; car nous lui offrons Jésus-Christ lui-même, le Saint des saints, qui est la pureté même, en qui il n'y a pas l'ombre du péché, qui lui-même est Dieu, infiniment grand, saint et glorieux comme le Père ; nous lui présentons toute l'obéissance avec laquelle Jésus-Christ s'est soumis à son Père céleste, a honoré et glorifié sa sainte majesté ; toutes ses prières, tous ses travaux, toutes ses souffrances, sa mort cruelle, endurée pour honorer son Père ; et comme son Père éprouvait une jouissance infinie, lorsque le Fils accomplissait tout cela, ainsi il doit encore avoir une joie infinie, quand le Fils les lui présente de nouveau. Oui, chers enfants, supposez que la très sainte Vierge Marie, que les chœurs glorieux des saints Anges, que les troupes ravissantes des bienheureux, s'avancent devant le trône de Dieu, qu'ils lui présentent toutes les prières ferventes

qu'ils ont jamais récitées, et tous les cantiques de louange qui ont jamais retenti dans la vaste étendue des demeures célestes ; supposez que les apôtres lui offrent tous les travaux qu'ils ont soutenus, les saints martyrs tous les tourments qu'ils ont endurés, les saints confesseurs toutes leurs prières et leurs mortifications, les vierges saintes leur pureté éclatante comme le lis ; supposez même que le bon Dieu crée encore des millions de cieux, remplis de saints anges, et que tous ceux-là viennent et se réunissent ensemble, pour louer constamment Dieu pendant des milliers d'années ; eh bien ! ils ne rendraient pas à Dieu, autant d'honneur que lui en procure une seule messe ; c'est que dans la sainte Messe, Jésus-Christ lui-même, le Fils éternel de Dieu, loue et honore son Père céleste ; il lui offre un don d'une valeur infinie, et dans lequel le Père met ses complaisances infinies.

Nous aussi nous honorons, dès lors, Dieu, comme il le mérite. Car le sacrifice de Jésus-Christ est notre sacrifice ; c'est lui qui nous l'a donné. Il se sacrifie pour nous, il loue, il honore son Père céleste en notre nom. Et nous, avec le prêtre, nous pouvons, d'une manière spirituelle, l'offrir lui et son sacrifice, le présenter à Dieu. S. Ignace et quelques autres hommes d'une éminente sainteté, avaient entrepris un voyage, quand un pauvre paysan vint à eux et ne se donna de repos que lorsqu'il pût porter leurs bagages. Pendant qu'ils s'étaient tous mis à genoux durant plusieurs heures pour prier, le pauvre homme, lui, s'était mis aussi à genoux à côté d'eux durant tout ce temps. Ils en furent étonnés et lui demandèrent ce qu'il disait dans ses prières ; il leur répondit : « Je dis au bon Dieu : voyez, Seigneur, je ne suis que la bête de somme de ces saints personnages, je ne puis prier comme eux ; c'est pourquoi je vous offre tout ce qu'ils prient ; acceptez-le comme si je priais aussi de cette manière ». Voilà, chers enfants, ce que nous pouvons et devons faire également dans la sainte Messe. Nous aussi, disons a Dieu : voyez, Seigneur, nous sommes de pauvres pécheurs ; nous ne pouvons vous louer et vous honorer aussi bien que nous le voudrions. Mais nous avons ici votre divin Fils ; c'est lui que nous vous offrons ; les prières qu'il a dites durant sa vie mor-

telle, ses travaux, ses souffrances, sa mort, son obéissance, sa charité, etc, tout ce qu'il nous a donné, nous vous l'offrons ici ; acceptez tout cela comme si nous l'avions fait nous-mêmes; à Jésus nous unissons les faibles prières, les travaux, que nous ferons aujourd'hui, les souffrances que nous endurerons en ce jour, et par là nous voudrions vous honorer, vous glorifier, autant que le fait votre divin Fils. O nous vous en conjurons, acceptez-le avec bonté etc.

2° La sainte Messe est un sacrifice *d'actions de grâces*, ou de reconnaissance. Lorsque vous avez reçu de quelqu'un des bienfaits, c'est un devoir pour vous de l'en remercier, et vous devez être d'autant plus reconnaissants, que les bienfaits qu'on vous a accordés, ont été plus grands. On remercie bien plus pour une pièce d'or que pour une pièce de cuivre qu'on nous a donnée, et celui qui vous a donné la vie, mérite sans doute plus de reconnaissance que celui qui vous a donné une aumône. Or rappelez-vous les grâces et les bienfaits que nous avons reçus de Dieu ! D'abord les bienfaits corporels et temporels. Pensez à cette nourriture qu'il vous accorde chaque jour. Que de personnes souffrent cruellement de la faim ! Dans la ville de Londres, si riche, il meurt de faim au moins une personne par jour, et vous avez de la nourriture suffisamment ! Quant à la santé... Que vous seriez malheureux, si vous étiez aveugles etc.... Puis rappelez-vous les grâces que Dieu accorde à votre âme, comptez, si vous le pouvez, ces grâces si nombreuses que chaque jour vous obtenez de lui ; pensez à la grâce du Baptême, par lequel vous êtes devenus les enfants de Dieu, les héritiers du ciel etc.... Sachez bien, chers enfants, qu'une telle grâce vaut plus que tout ce monde visible. Mais surtout et avant tout, n'oubliez pas cette grâce-ci ; c'est que Dieu a sacrifié, pour vous, pauvres enfants, son Fils unique sur la croix, et qu'il veut bientôt vous le donner pour qu'il devienne la nourriture de votre âme. Oui, chers enfants, vous seriez plutôt en état de compter les flocons de neige qui tombent en hiver, les gouttes d'eau qui se trouvent dans les rivières et dans la mer, que les bienfaits de Dieu. C'est pourquoi nous devons aussi l'en remercier, et lui témoigner une reconnaissance qui

vaille autant, que les bienfaits dont nous lui sommes redevables. Mais que pouvons, que voulons-nous lui donner? C'était ce que demandait le jeune Tobie, quand il revint à la maison paternelle, et qu'il voulut témoigner sa reconnaissance au guide, qui lui avait fait tant de bien. Il lui offrit la moitié de sa fortune, sachant bien cependant, que cela ne suffisait pas. Mais nous donc, que donnerons-nous à Dieu? Quand même nous voudrions lui donner toute notre fortune, notre vie, qu'est-ce que tout cela pour Dieu? Tout cela lui appartient déjà. Eh bien, chers enfants! voici que Jésus-Christ nous vient de nouveau en aide. Dans la sainte Messe, il se donne lui-même à nous avec tous ses mérites, et dès lors, nous pouvons offrir au Père céleste quelque chose qui vaut autant que ses bienfaits; dès lors, nous pouvons le remercier suffisamment. Nous pouvons lui dire : « O Père bien-aimé! de nous-mêmes, nous ne pouvons vous remercier assez de toutes vos grâces, de tous vos bienfaits, mais voici votre Fils bien-aimé! il vous remercie pour nous. Nous vous l'offrons, avec toutes les actions de grâces qu'il vous a adressées pendant toute sa vie, et vous adresse encore; acceptez-le comme notre tribut de reconnaissance; nous y joignons en même temps nos remerciements pour tel bienfait... et pour tous ceux que nous vous avez accordés; nous vous en serons reconnaissants pendant toute l'éternité. »

3° La sainte Messe est un sacrifice de *propitiation*, un sacrifice destiné à nous rendre Dieu propice, c'est-à-dire, destiné à l'apaiser, s'il est irrité à cause des nombreuses offenses qu'on lui a faites. — O mon Dieu! que de péchés n'avons-nous pas commis chaque jour! combien en avons-nous commis, depuis que nous sommes en vie! — Et maintenant rappelez-vous, ce que c'est qu'un seul péché aux yeux de Dieu. A cause d'un péché il a précipité, dans les abîmes brûlants de l'enfer, une foule innombrable d'anges qui étaient beaux et heureux au-dessus de toute expression; et là, dans cet enfer, ils sont si hideux et tellement malheureux, qu'aucune langue ne peut l'expliquer (Punition d'Adam, etc.). Et de combien de péchés ne sommes-nous pas coupables? Et c'est ainsi que nous oserions paraître devant Dieu, que nous avons offensé si grièvement! Que faire donc pour l'a-

paiser? Lui donnerons-nous notre vie? Mais notre vie n'a pas de valeur devant Dieu; et quand même nous en ferions le sacrifice au milieu des plus cruelles tortures, ce ne serait pas une expiation assez grande, pour réparer l'offense faite au Dieu d'infinie majesté, au Dieu trois fois saint. Oui, nous tomberions victimes des justes châtiments dus à nos péchés, nous serions éternellement damnés, si nous n'avions pas, en Jésus-Christ, un moyen d'apaiser Dieu. Un jour, pendant qu'Alphonse Albuquerque, un héros distingué, se trouvait, avec un grand nombre de personnes, au milieu de la mer, voilà que tout à coup une tempête furieuse s'éleva; tout le monde croyait que le navire, qui les portait, allait être brisé à chaque instant, et que tous allaient descendre dans l'abîme. Que fit Alphonse dans cette extrémité? Il prit un petit enfant qui se trouvait sur le vaisseau, et l'éleva vers le ciel, en s'écriant : « O Dieu ! si nous sommes pécheurs et si nous avons mérité votre colère, cet enfant du moins est innocent et vous l'aimez; en considération de ce pauvre petit innocent, ayez pitié de nous ! » Et voyez ! la tempête se calma et tous furent sauvés. Or, si Dieu se laissa apaiser par un enfant plein d'innocence comme l'était celui-là, à combien plus forte raison doit-il s'apaiser, lorsque le prêtre élève vers lui son propre Fils, si innocent, si saint, si aimable ! Oui Jésus-Christ lui-même, crie, en quelque sorte, à son Père céleste : « O mon Père, il est vrai que les hommes vous ont gravement offensé et qu'ils ne méritent aucun pardon, mais par considération pour moi, pardonnez-leur, excusez-les ! Souvenez-vous que pour réparer leur désobéissance, j'ai été obéissant durant trente-trois ans, obéissant jusqu'à la mort de la croix ! Souvenez-vous, que j'ai pris sur moi et souffert les châtiments qu'ils avaient mérités ! Voyez ces plaies, voyez ce sang que j'ai versé pour eux, et faites-leur miséricorde ! Ne les punissez pas, mais accordez-leur grâce et pardon ! » Et le Père fait miséricorde, il pardonne en considération de son Fils, et il retient les foudres de sa justice vengeresse. Oui, chers enfants, c'est à la sainte Messe que nous sommes redevables de ne pas être livrés aux terribles jugements de Dieu, mais d'avoir le temps de faire pénitence et de nous corriger. Sous l'ancienne Loi Dieu punissait souvent avec une redoutable

sévérité : David pécha par orgueil et ostentation ; une peste horrible qui enleva 70,000 hommes dans son royaume, fut le châtiment de son orgueil. Aujourd'hui cependant ce vice règne au loin et au large, et Dieu épargne les coupables. Les fils de Benjamin commirent une action honteuse, contraire à la pureté, et 25,000 hommes expirèrent d'une mort affreuse ; de nos jours ces abominables péchés d'impureté se commettent par milliers, et néanmoins Dieu ne frappe pas les coupables. Les Bethsamites jetèrent sur l'arche d'alliance un regard irrespectueux et téméraire, et 50,000 hommes durent expier par la mort leur audace sacrilége. Aujourd'hui il y a des milliers de chrétiens, qui regardent sans respect, non une simple arche d'alliance, mais le Saint des saints, le Fils de Dieu caché dans le saint Sacrement, ils le reçoivent même indignement, ils le profanent, ils le maltraitent par leurs sacriléges, et Dieu les épargne, il attend, il leur donne le temps de se corriger. Pourquoi donc Dieu punit-il moins aujourd'hui? pourquoi est-il, pour ainsi dire, plus patient pour nous et plus débonnaire qu'à l'égard des Juifs ! Parce que chaque jour, à chaque heure, oui sans cesse le Fils de Dieu apaise, dans le saint Sacrifice de la Messe, la colère de son Père et retient sa main prête à frapper.

C'est pourquoi, chers enfants, profitons de la sainte Messe pour obtenir de Dieu le pardon. Nous lui montrerons, nous lui offrirons son divin Fils, en disant : « O mon Père ! je vous ai offensé et j'ai mérité d'être puni ; mais épargnez-moi et soyez-moi propice en considération de Jésus-Christ ! Voici votre Fils ; à cause de son obéissance, de sa pureté, de sa douceur, pardonnez-moi ma désobéissance, mes péchés : Voici ses plaies, son sang ! souvenez-vous qu'il a souffert tout cela pour moi, épargnez-moi, ne me châtiez point, mais donnez-moi la grâce de me repentir de mes péchés, de les confesser, et de devenir de nouveau votre enfant. Je regrette infiniment de vous avoir offensé, surtout par tel et tel péché. Aussi je me propose de devenir tout autre, de me corriger et de ne plus vous offenser etc.

4° Enfin la sainte Messe est un sacrifice *d'impétration*, ou de prière, pour obtenir du secours dans tous les besoins du

corps et de l'âme. Or ces besoins, ces nécessités où il nous faut de l'aide et du secours, sont bien nombreux. Chaque jour nous avons besoin de nourriture et de vêtements, de santé, etc ; puis à combien de dangers, de maladies, d'infortunes ne sommes-nous pas exposés? Dans tout cela, nous avons besoin du secours de Dieu, et même sans ce secours, nous ne pourrions pas vivre un seul moment. Bien plus encore avons-nous besoin, j'ose le dire, de l'assistance de Dieu, quand il s'agit de l'âme. En effet, sans la grâce de Dieu, vous le savez, nous ne pouvons vaincre la moindre tentation, ni faire le moindre bien, tel qu'il est nécessaire de le faire pour être sauvé. Si Dieu ne nous assistait pas continuellement, nous serions perdus depuis longtemps ! Chaque jour, oui, à chaque moment, nous avons besoin de l'assistance de Dieu, et c'est pourquoi nous devons la demander chaque jour dans nos prières. Mais Dieu voudra-t-il nous exaucer, nous qui l'avons tant offensé, qui avons abusé si souvent de ses bienfaits pour faire le mal? Ah ! ici encore, chers enfants, Jésus-Christ vient au secours de notre faiblesse et de notre pauvreté. Il se donne lui-même à nous avec tous ses mérites ; et voilà que nous avons quelque chose que nous pouvons offrir au Père céleste, et par quoi nous pouvons certainement le disposer à nous secourir. Un jour il y avait un père dont le fils unique et bien-aimé partit pour un pays éloigné. Là ce fils apprit à connaitre un homme, par lequel son père avait été gravement offensé autrefois; il vivait dans la plus grande misère. Le fils eut compassion de lui et le traita comme son ami, comme son frère, lui promettant d'intercéder pour lui auprès de son père, afin d'en obtenir du secours. Il arriva que ce malheureux fut attaqué par des brigands; le fils vint à son secours et le délivra, mais lui-même fut blessé mortellement. En mourant, il prit une bague qu'il avait reçue de son père, la trempa dans son sang et dit à son ami : « Allez montrer cette bague à mon père; dites-lui que par affection pour vous j'ai versé mon sang; et que, par amour pour moi, il veuille vous pardonner, puis vous donner tout ce dont vous avez besoin. » Pensez-vous, chers enfants, que lorsque le père eut vu cette bague, il n'ait pas accordé volontiers tout

à son ancien ennemi, par considération pour son fils bien-aimé? Or faites-y attention : Ce père c'est Dieu, le fils c'est Jésus-Christ; et nous, nous sommes les ennemis de son Père; mais J.-C. nous a aimés et, par amour pour nous, pour nous délivrer du démon prêt à nous saisir, il a versé son sang. Et ce n'est pas quelque chose comme une bague qu'il nous a laissé; non, mais il nous a laissé son corps, son âme; il s'est donné lui-même à nous, pour que nous le présentions au Père, afin que celui-ci nous accorde tout, par considération pour son Fils. Croyez-vous que le Père puisse nous refuser quelque chose, quand nous lui présentons un tel don? Si nous lui présentions l'univers entier, ce ne serait rien; car devant ses regards, l'univers entier n'est que comme un petit grain de sable; en un clin d'œil, il peut, s'il le veut, créer des milliers et des millions de mondes. Mais il y a quelqu'un, à qui son cœur est attaché par un amour infini, un amour divin, et ce quelqu'un c'est son Fils, le même que nous lui offrons dans le saint Sacrifice de la Messe. Or, quand nous lui offrons un don aussi grand, aussi précieux, nous refusera-t-il les grâces et les légers secours que nous lui demandons? Je ne le crois pas. C'est pourquoi un prêtre pieux disait chaque fois à Dieu, pendant la sainte Messe : « O Dieu, voici votre Fils; il m'appartient, je vous le donne, mais donnez-moi aussi telle grâce... » Oui, chers enfants, au moment où le saint Sacrifice est offert pour nous, Jésus-Christ présente lui-même nos prières à son Père céleste et lui dit. « Voyez, ô mon Père! les hommes implorent votre grâce. Je le sais, ils ne la méritent pas; mais, par considération pour moi, accordez-leur ce qu'ils demandent. Je les aime tellement, que pour eux j'ai souffert tout... et je leur ai mérité cette grâce. C'est pourquoi accordez-la leur, par amour pour moi. »

Si vous saviez, chers enfants, qu'à certaine heure, la très sainte Vierge, accompagnée de tous les anges et des saints se présenterait devant le trône de Dieu, afin de prier pour vous, ne seriez-vous pas animés d'une grande confiance, et ne prieriez-vous pas pieusement, ardemment avec elle? Or, retenez-le : pendant chaque messe à laquelle vous assistez dévo-

tement, Jésus-Christ lui-même prie pour vous, et cela vaut plus que si tous les anges et les saints priaient ensemble. Donc, chers enfants, pendant la sainte Messe prions Dieu avec une grande confiance, dans toutes les circonstances importantes et les dangers qui nous menacent, dans nos besoins et nos tentations ; disons-lui alors : « O Père bien-aimé, voici que je viens à vous, au milieu des besoins qui me pressent, et je vous prie de m'accorder telle grâce.... Il est vrai que je ne la mérite pas, mais je vous présente ici votre divin Fils que vous aimez d'une manière ineffable ; je vous offre tous ses mérites, et par considération pour lui, accordez-moi ce que je demande, si c'est utile à votre gloire et à mon salut. Oui vous me l'accorderez, vous devez me l'accorder et je ne cesserai de prier ; car votre Fils lui-même m'a promis que vous m'exauceriez, si je priais en son nom. » Chers enfants ! dans le saint Sacrifice de la Messe, nous est ouverte une vraie source de grâces divines, où nous pouvons puiser. Que de grâces nombreuses Dieu ne nous a-t-il pas déjà accordées, en considération de la sainte Messe, à nous ou à nos parents etc, peut-être en nous conservant la vie, en nous préservant de grands malheurs, en nous sauvant du péché etc ! Et combien plus de grâces n'aurions-nous pas obtenues, si nous avions toujours assisté à la Messe avec une véritable dévotion ! Que de bienfaits nous pourrions obtenir, si nous y assistions et si nous y priions, comme Jésus-Christ le veut, c'est-à-dire avec piété, humilité, confiance et soumission à la sainte volonté de Dieu (surtout quand nous demandons des choses temporelles) !

Q. 18. *Quels effets produit la sainte Messe, comme sacrifice de propitiation ?*

R. *Elle nous fait obtenir de la miséricorde divine:*

1° *des grâces de repentir et de pénitence pour la rémission de nos péchés;*

2° *la remise des peines temporelles dues aux péchés.*

Si le saint Sacrifice de la Messe a, comme sacrifice de

propitiation ou d'expiation, une si grande efficacité, quelques-uns pourraient se dire : Mais en ce cas je n'ai plus besoin de me confesser de mes péchés, je n'ai qu'à assister à la messe, et tout me sera pardonné. Non, chers enfants, les péchés (du moins ceux qui sont graves) ne sont pardonnés que dans le sacrement de pénitence. Mais afin d'en obtenir le pardon dans le sacrement de pénitence, nous devons, comme vous le savez, avoir un véritable repentir. Or cette grâce d'un bon repentir, nous la recevons quand nous assistons dévotement à la messe. C'est pourquoi le catéchisme dit que, par le saint Sacrifice de la Messe (lorsqu'on le célèbre à notre intention ou que nous y assistons avec piété) nous obtenons :

1° *les grâces de repentir et de pénitence pour la rémission des péchés*, c'est-à-dire que Dieu nous accorde des grâces actuelles, qui nous mettent en état de nous repentir sincèrement de nos péchés et d'en faire pénitence. Quant au péchés véniels, il nous les remet déjà par ce repentir et cette pénitence ; si nous avons des péchés graves, il nous accorde la grâce de pouvoir recourir au sacrement de pénitence, et par l'absolution, nous obtenons de nouveau le pardon (1).

(1) Plusieurs choses sont requises pour la rémission des péchés. D'abord il a fallu que quelqu'un satisfît à Dieu et le disposât à vouloir nous pardonner de nouveau. C'est ce qui s'est fait par le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix ; là, Jésus a satisfait pour *tous* les péchés du monde entier, souffert la punition du péché, et mérité le pardon. Mais malgré cela, les péchés ne nous sont pas encore pardonnés, autrement les hommes n'auraient plus de péchés, puisque Jésus-Christ a satisfait pour tous. Sa satisfaction doit d'abord nous être appliquée; la grâce de la justification, le pardon doit nous etre communiqué. C'est ce qui se fait dans les sacrements. Chez les enfants, pour que les mérites de Jésus-Christ leur soient appliqués, il est seulement nécessaire qu'ils reçoivent le baptême. Pour ceux qui sont parvenus à l'âge de raison, ils doivent, avant de recevoir le baptême ou de se confesser, s'y préparer surtout par la contrition, sans quoi ils n'obtiennent pas de pardon. Mais pour la contrition, nous avons besoin de la grâce, et la grâce, Dieu nous la donne principalement par le saint Sacrifice de la Messe. Ce sacrifice porte Dieu à nous communiquer de nouveau les mérites de Jésus-Christ, dont nous nous sommes rendus indignes par nos rechutes dans le péché, et à ne pas nous châtier de suite, mais à nous laisser le temps de faire pénitence, et nous donner l'occasion de recevoir le sacrement de pénitence, comme la grâce de nous repentir

2° Nous obtenons *la remise des peines temporelles dues aux péchés.* Les peines temporelles des péchés sont celles que nous avons encore à souffrir, après même que les péchés et les peines éternelles nous ont été remis. Ces peines *temporelles* (ainsi nommées parce qu'elles ne durent qu'un temps et ne sont pas éternelles), nous devons les expier dans ce monde ou dans l'autre ; y satisfaire en supportant patiemment les maux de cette vie, en accomplissant des œuvres de pénitence, en gagnant des indulgences, etc ; où, si nous ne le faisons pas, nous devons souffrir dans le purgatoire, jusqu'à ce qu'elles aient été expiées. Or dans la sainte Messe nous avons un moyen facile de satisfaire pour ces peines et de nous préserver des peines sévères du purgatoire. En effet, lorsque nous assistons dévotement à la messe, Dieu nous remet une partie des peines que nous avons méritées. Ah ! combien d'âmes doivent souffrir actuellement dans le purgatoire, et seraient maintenant au ciel, si elles avaient voulu se donner la peine si légère d'assister souvent et pieusement à la sainte Messe ! Si les pauvres âmes pouvaient encore revenir et assister au saint Sacrifice, comme elles le feraient volontiers et avec dévotion ! Vous autres vous êtes encore en état de le faire. Donc... etc (1).

Q. 19. *A qui sont appliqués les fruits de la sainte Messe ?*

R. *Les fruits généraux sont appliqués à toute l'Église, aux vivants comme aux morts ; les fruits spéciaux sont appliqués :*

1° *au prêtre qui célèbre le saint Sacrifice ;*

2° *à celui ou à ceux pour lesquels il l'offre spécialement ;*

3° *à tous ceux qui y assistent dévotement.*

Recueillir les fruits de l'arbre, les produits du champ, voilà ce que ont en vue le jardinier quand il plante, et le labou-

de nos péchés. Le pardon réel des péchés, du moins des péchés graves, nous l'obtenons seulement dans les sacrements.

(1) La remise des peines temporelles dues au peché, est surtout l'effet

reur quand il cultive ; c'est là l'utilité qu'ils en retirent. C'est ainsi que par les *fruits* de la sainte Messe, on entend l'utilité, les avantages que produit le saint Sacrifice. Or ce sacrifice produit des fruits *généraux*, c'est-à-dire qu'il a une utilité spirituelle qui est *commune* à tous les chrétiens Catholiques, une utilité pour toute l'Eglise, pour les vivants (pour les justes, comme aussi pour les pécheurs) et pour les fidèles trépassés qui sont au purgatoire. Tous, ils obtiennent continuellement, à cause du Sacrifice de Jésus-Christ, des grâces nombreuses, et les pauvres âmes la diminution ou la remise de leurs peines. Même, dans un moindre degré, le saint Sacrifice de la Messe profite, à ceux qui ne sont pas dans le sein de l'Eglise. Car, en considération du saint Sacrifice de son Fils, Dieu les épargne et leur donne les grâces nécessaires pour arriver à la vraie foi.

Mais le saint Sacrifice de la Messe a encore une utilité toute spéciale et plus grande, qui ne revient pas à tous. Or ceux qui retirent cette utilité spéciale des grâces particulières du saint Sacrifice, sont :

1° *Le prêtre* qui célèbre la sainte Messe. Il est en effet le plus rapproché de la source des grâces, puis il a le plus grand besoin de ces grâces pour les pénibles travaux de son saint ministère.

2° *Ceux pour lesquels le prêtre offre spécialement le saint Sacrifice* (car il l'offre en général pour toute l'Eglise catholique). Ainsi les vivants comme les morts, peuvent en retirer des fruits spéciaux. Les chrétiens pieux prient le prêtre, en mainte occasion, de vouloir bien dire la sainte messe pour eux ou pour leurs proches, en telle circonstance, pour obtenir telle grâce.... et à cette occasion ils donnent au prêtre quelque argent. Mais ce n'est pas payer la messe, comme des gens peu intruits ou sans esprit s'expriment quelquefois, quand ils disent : « Combien doit-on payer pour une messe ? » ou bien : « Combien coûte une messe ? » Une

que la sainte Messe produit, quand elle est célébrée à l'intention des défunts, puisque ces pauvres âmes ne sont pas capables de recevoir un autre effet de la grâce.

messe est quelque chose de saint, qu'il est défendu de vendre pour de l'argent ; c'est quelque chose d'infiniment précieux qui ne peut être payé avec tout l'or du monde. Non, ce franc que l'on donne au prêtre est une espèce d'aumône ou de cadeau qu'on lui fait, afin qu'il soit en état de vivre honorablement et d'assister les pauvres.

3° Enfin *ceux qui assistent dévotement à la sainte Messe* en retirent des fruits particuliers. Ils en retirent d'autant plus de fruits, que leur dévotion est plus grande. Dans la sainte Messe, Jésus-Christ est disposé à répandre les torrents de sa grâce ; mais de même que celui-là seulement obtient beaucoup d'eau, qui vient puiser à la source avec de grands vases vides : de même celui-là seulement obtient beaucoup de grâces, qui apporte un cœur, vide de mauvaises et coupables inclinations, mais grand et large par le bon désir qu'il a d'être juste et de plaire à Dieu. Un jour, le doux et aimable enfant Jésus apparut visiblement, dans la sainte Eucharistie, au vénérable père Balthazar Alvarez ; sa petite main était remplie de perles et de pierres précieuses, il disait : « Hélas ! si quelqu'un voulait seulement me prendre ces trésors ! »

Voilà, chers enfants, comment Jésus est prêt, dans le saint Sacrifice de la Messe, à nous communiquer les plus riches trésors de sa grâce, il le désire même, avec la plus grande ardeur ; mais hélas ! il y a si peu de personnes qui obtiennent ces trésors de grâces, parce qu'il en est si peu qui assistent au saint Sacrifice de la Messe avec une véritable dévotion du cœur. Vous, chers enfants, assistez souvent à la sainte Messe avec toute la dévotion possible, et cherchez à avoir une part abondante à ses fruits précieux. Mais je vous en dirai bien davantage quand nous aurons fini d'expliquer la leçon sur le saint Sacrifice de la Messe.

Q. 20. *Quelles sont les parties principales de la Messe ?*

R. *Les parties principales de la messe sont* 1° *l'offertoire ;* 2° *la consécration ;* 3° *la communion.*

Chers enfants, je vais vous expliquer maintenant ce qu'il y a de plus important dans la célébration de la sainte Messe.

Veuillez bien faire attention. Après que le prêtre a déposé le calice sur l'autel et ouvert le missel, il commence la sainte Messe par une prière, qu'il dit au pied de l'autel, et qu'on appelle *Confiteor*, *Introït*. Dans cette prière, où il se frappe la poitrine comme le publicain repentant, il se reconnaît pécheur, indigne par conséquent de célébrer un sacrifice si auguste ; il demande pardon à Dieu et le prie de le rendre digne de cette sainte fonction. En ce moment vous aussi, vous devez vous exciter à la contrition de vos péchés, et demander à Dieu la grâce d'assister pieusement à la sainte Messe. — Alors le prêtre monte à l'autel, et après une courte prière, vient le « *Kyrie eleyson* » ce qui veut dire : « Seigneur, ayez pitié de nous ; » comme pour nous rappeler le malheurenx état des hommes avant Jésus-Christ ; il récite ou chante ensuite (pourvu que ce ne soit pas une messe célébrée en ornements noirs ou violets, couleurs de deuil et de pénitence) le *Gloria*, qui est un cantique de joie et de reconnaissance, commençant par les paroles que les anges chantèrent à la naissance du Sauveur : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, etc. » Pendant ce cantique nous pouvons penser à la naissance et à l'enfance de Jésus ; nous pouvons lour et bénir Dieu avec tous les anges et les saints, et même par Jésus-Christ, de ce qu'il nous a donné cet adorable Fils, pour nous sauver. A ce cantique succèdent quelques oraisons et puis l'Épître, qui est une lecture tirée des lettres des Apôtres aux premiers chrétiens, ou empruntée à l'Ancien Testament. Puis vient l'Évangile. A l'Évangile, nous nous tenons debout par respect pour la parole de Dieu, qui y est contenue, (comme vous vous tenez debout, lorsqu'un prêtre vient à l'école, vous interroge, ou vous appelle ;) ensuite pour marquer que nous sommes prêts à accomplir, à faire ce que l'Evangile nous prescrit. (C'est ainsi que vous vous levez quand on vous commande quelque chose et que vous êtes pressé d'agir etc.) Quand l'Evangile commence, nous marquons notre front, notre bouche et notre poitrine du signe de la croix ; nous voulons indiquer par là, que nous croyons avec l'esprit la doctrine de Jésus crucifié, que nous voulons la professer de bouche, la garder fidèlement dans le cœur, et la mettre en

pratique. Dans les Messes solennelles vient alors le *Credo*, c'est-à-dire la profession de foi ou le Symbole. Pendant l'Épître, l'Évangile et le Credo nous nous rappellerons comment Jésus-Christ a prêché pendant trois ans, et nous réveillerons notre foi en sa parole sainte. Tout ce que je viens de vous expliquer, est la partie préparatoire à la messe, parce qu'elle précède la messe proprement dite.

La première partie principale de la sainte Messe, c'est *l'Offrande*. Il ne faut pas entendre par là le moment où Jésus-Christ est offert ; ceci ne se fait qu'à la Consécration, puisque c'est alors seulement que Jésus-Christ devient présent sur l'autel. A l'Offrande on ne fait qu'offrir le pain et le vin, afin que Dieu les bénisse, pour être changés ensuite au corps et au sang de Jésus-Christ. A ce moment nous pouvons nous offrir nous-mêmes avec Jésus-Christ à Dieu son Père, c'est-à-dire promettre de lui être obéissants comme Jésus-Christ l'a été ; d'employer comme lui, à la plus grande gloire de Dieu tout ce que nous avons, l'argent, la fortune, les mains, la langue, l'esprit, le cœur ; de ne jamais les faire servir au péché, de lui appartenir corps et âme dans le temps et dans l'éternité. Après l'Offrande, le prêtre lit la Préface, qui est un cantique solennel d'actions de grâces, pour remercier Dieu de ses bienfaits ; elle se termine par ces paroles de louanges : « *Sanctus* » c'est-à-dire : « Saint, saint, saint etc ; » paroles par lesquelles les saints anges louent Dieu dans le ciel. A cette occasion, nous pouvons remercier Dieu des innombrables bienfaits et des grâces précieuses qu'il nous a accordés et nous accorde chaque jour pour le bien de notre âme comme de notre corps.

Alors commence la deuxième partie principale de la sainte Messe. D'abord le prêtre fait le *Memento* des vivants, c'est-à-dire qu'il récite une prière, commençant par le mot *memento*, qui signifie : « Souvenez-vous, o Seigneur, de vos serviteurs et servantes. » Dans cette prière il prie Dieu pour le Pape, pour l'Evêque, pour tous les fidèles chrétiens, pour tous les assistants et pour tous ceux qu'il veut recommander spécialement à Dieu. Prions aussi, en ce moment, pour nos parents vivants, pour nos proches, nos bienfaiteurs, le Pape, l'Evêque,

les ecclésiastiques, les pauvres, les malheureux. Puis vient le moment le plus saint et le plus solennel de la messe, la Consécration, où Jésus-Christ, à la parole du prêtre, devient présent sur l'autel et s'offre à son Père céleste. Le prêtre change d'abord le pain au corps, et ensuite le vin au sang de Jésus-Christ, qu'il élève successivement et montre au peuple, pour qu'il adore le Sauveur descendu sur l'autel. Imaginons-nous alors voir Jésus-Christ suspendu à la croix, adorons-le humblement et demandons-lui pardon de nos péchés. (Voyez la Q. 10, p. 109). Après la consécration, le prêtre prie pour les fidèles trépassés, ce que nous pouvons faire aussi avec lui. Il récite ensuite le *Pater noster* (notre Père) et *l'Agnus Dei*, c'est-à-dire : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. »

Aussitôt après, vient la troisième partie de la Messe, la *Communion*. Après quelques prières, où le prêtre demande la grâce de communier saintement, il dit trois fois. « Seigneur, je ne suis pas digne etc, » et il reçoit avec respect le saint Sacrement. Pendant ce temps nous devons faire la Communion spirituelle, c'est-à-dire, réveiller en nous un sincère désir de recevoir le Sauveur, et de nous unir étroitement à lui. Le prêtre dit ensuite quelques prières en actions de grâces, et donne la bénédiction ; représentons-nous alors que Jésus-Christ lui-même nous bénit, et demandons-lui, de tout notre cœur, sa grâce pour tout le reste de la journée. Enfin le prêtre lit le commencement de l'Evangile de S. Jean, où nous est exposée l'incarnation du Verbe, c'est-à-dire du Fils éternel de Dieu, et il plie le genou à ces paroles : « Et le Verbe s'est fait chair. » Remercions alors le bon Dieu, de ce que nous avons pu assister au saint Sacrifice de la Messe, pendant lequel le Fils de Dieu est aussi descendu jusqu'à nous et a voulu demeurer parmi nous ; prions-le de nous accorder le pardon de toutes les fautes que nous pourrions avoir commises, en assistant à la sainte Messe (1).

(1) Dans le cas où une description plus détaillée de la célébration de la messe serait possible et convenable, le catéchiste pourra aisément suppléer à ce qui manque ici. Si cette description ne peut se faire dans les

Q. 21. *Que doit-on penser des cérémonies que l'Église a ajoutées au saint Sacrifice de la Messe?*

R. *Ces cérémonies de la Messe ont leur origine dans les temps les plus anciens, un grand nombre même datent du temps des Apôtres; et leur belle signification, pleine de mystères, excite en nous l'attention et le respect.*

Les cérémonies sont des pratiques pieuses que l'on observe pendant la sainte Messe, telles que d'allumer des cierges, — (pour le prêtre) de faire des signes de croix, de baiser l'autel, d'encenser, etc. Ces cérémonies nous devons les respecter non-seulement parce qu'elles servent à la solennité du saint Sacrifice et inspirent de la vénération aux fidèles qui y assistent, mais nous devons encore les respecter :

1) parce qu'elles ont leur origine *dans les temps les plus anciens* et que plusieurs d'entre elles datent *du temps des apôtres*. Or ce qui nous a été transmis par les SS. Pères et surtout par les Apôtres, nous devons certainement le respecter. Si, par exemple, nous avions un calice dont S. Pierre, le chef des apôtres, se serait servi, où le glaive avec lequel on a coupé la tête à S. Paul, etc.; sans doute, nous en ferions beaucoup de cas. Eh bien! les pieuses pratiques que l'on observe pendant la sainte Messe, sont des souvenirs vénérables, puisque les Apôtres s'en sont servis et qu'ils nous les ont transmises ;

2) parce que les cérémonies saintes sont pour nous *d'une grande utilité;* elles nous portent à assister avec plus de piété à la sainte Messe et à recueillir ainsi plus de grâces. Elles ont en effet une belle signification pleine de mystères, c'est-à-dire qu'elles nous font penser à des choses élevées et sublimes. Leur sens, leur signification est *pleine de mystères*, c'est-à-dire de vérités cachées, car elles nous font penser aux mystères de notre foi. En effet celui qui s'attache au sens des cérémo-

instructions préparatoires à la première Communion, elle doit être faite néanmoins plus tard dans le catéchisme de persévérance.

nies, est naturellement porté *à l'attention* (c'est-à-dire à *penser* à Dieu et aux vérités saintes, à s'occuper de choses saintes et non frivoles) ; il est porté au *respect* (c'est-à-dire qu'il ressentira un saint effroi, une espèce de crainte en présence du saint sacrifice). Je veux vous le montrer par quelques exemples. C'est une cérémonie que d'allumer des cierges. Or les cierges allumés signifient 1° que Jésus-Christ, la lumière du monde, est présent sur l'autel ; 2° ils nous montrent comment nous devons assister à son sacrifice ; ils signifient en effet la foi (qui éclaire, qui répand la lumière dans les esprits), l'espérance (qui tend à s'élever, à monter toujours), la charité (qui rechauffe et enflamme). Voilà donc un sens élevé et riche en mystères ; celui qui y réfléchit, sera certes rempli de saintes et pieuses pensées, il assistera à l'auguste sacrifice avec un cœur respectueux. De même les signes de croix que le prêtre forme à la Messe, signifient que ce saint sacrifice est le même que celui qui fut offert sur la croix, ils nous rappellent la mort sanglante que Jésus a soufferte sur la croix, et nous montrent que, par cette mort de Jésus crucifié, nous pouvons obtenir la grâce, le pardon et le salut. Il en est de même des autres cérémonies saintes (1). Si aujourd'hui, vous ne comprenez pas encore tout cela, pensez que ce sont des pratiques saintes et mystérieuses, regardez-les avec un saint respect. Plus tard, quand vous serez plus âgés, et que vous pourrez mieux comprendre tout cela, je vous donnerai des explications plus longues.

Q. 22. *Mais pourquoi donc se sert-on de la langue latine en disant la Messe?*

R. 1° *Parce que cette langue vient de Rome, d'où la foi nous a été apportée ;*

2° *parce que cette langue ne change pas avec le temps comme nos langues populaires ;*

(1) Les autres cérémonies faciles à expliquer aux enfants sont : la prière au pied de l'autel, le frappement de la poitrine, les génuflexions, le *Lominus vobiscum*, etc.

3° *parce que même dans les cérémonies religieuses, au moyen de cette langue, l'unité et l'union de l'Église se manifestent et se maintiennent mieux sur toute la terre.*

Quand le prêtre, pendant la sainte Messe, lit à haute voix ou chante certaines choses, vous ne le comprenez pas ; pourquoi ? C'est qu'il dit la messe, non en français, langue que vous comprenez, mais en latin. Pourquoi donc en latin?

1° Parce que la *langue latine vient de Rome*, d'où la Foi catholique nous a été apportée. Nous (nos ancêtres) avons obtenu le don précieux de la sainte Messe, en même temps que nous avons reçu la Foi catholique. Les hommes pieux qui, il y a plus de 1500 ans, vinrent en France et en Belgique, pour y convertir à la foi chrétienne les païens qui habitaient ces pays, ont introduit aussi chez nous le saint Sacrifice de la Messe. Ces hommes pieux tels que S. Amand, S. Remy, S. Remacle, etc, avaient reçu du Saint-Père, du pape de Rome, le pouvoir et l'ordre de prêcher la religion chrétienne dans notre pays. C'est donc à Rome, au souverain-pontife qui y réside, que nous devons ce bienfait si grand, la Foi catholique et avec la Foi, le saint Sacrifice de la Messe. Or au temps où la Foi et le saint Sacrifice de la Messe nous furent apportés de Rome, on parlait dans cette ville la langue latine. Voilà pourquoi nous employons encore aujourd'hui cette langue pendant la sainte Messe; c'est pour nous rappeler avec reconnaissance d'où cette grâce nous est venue.

2° Nous employons la langue latine pendant la sainte Messe, *parce que cette langue ne change pas avec le temps comme les langues vivantes ou populaires*. Une *langue populaire*, c'est celle que l'on parle chez le peuple dans la vie ordinaire; ainsi le français, l'allemand etc. sont des langues populaires parce qu'elles sont parlées par les peuples qui habitent la France et l'Allemagne. On les appelle aussi langues *vivantes* parce qu'elles semblent vivre, car elle se font entendre dans la bouche du peuple et on les emploie encore de nos jours. Mais ces langues vivantes et populaires *changent* avec le temps, c'est-à-dire, qu'après quelque temps, on prononce les mots d'une autre manière, on donne aux objets un tout autre nom

que celui qu'ils avaient auparavant. Si on vous donnait, par exemple, un livre français qui a été imprimé, il y a quatre ou cinq cents ans, (on y voit comment les gens parlaient et écrivaient alors,) vous y trouveriez bien des mots que ne vous sauriez comprendre, et qui se prononçaient tout autrement que de nos jours ; si je vous montrais des livres français qui ont été écrits, il y a six ou sept cents ans, d'après la manière dont les gens parlaient alors, vous n'en comprendriez rien du tout, et néanmoins c'est toujours la langue française. Voilà comment cette langue a changé ; c'est ainsi que changent toutes les langues populaires, après un certain temps. Or si on disait la Messe dans une de ces langues populaires et vivantes, on devrait continuellement changer les prières et les leçons qu'elle contient ; par là il pourrait facilement s'y glisser des choses inexactes, fausses et hérétiques. Pour éviter cet inconvénient, l'Eglise catholique a ordonné que la sainte Messe fût célébrée en latin. Dans la langue latine, ces changements ne peuvent plus avoir lieu, ce n'est plus une langue populaire ni vivante, mais une langue morte ; on l'apprend seulement dans les livres, et ce qui est imprimé dans les livres, ne change plus. C'est pourquoi ce qui se trouve aujourd'hui dans le missel, ce que les prêtres lisent de nos jours pendant la messe, est exactement le même qu'il y a trois cents ans.

3° Je suppose, chers enfants, que l'un d'entre vous aille en Angleterre ; il n'y entend pas dire un seul mot en français ; il observe aussi qu'on ne s'occupe guères de religion dans la vie journalière ; il se sent isolé et il commence à sentir une certaine tristesse au cœur. Mais voilà qu'arrive le dimanche ! il va à l'église ; là il aperçoit le prêtre, revêtu des mêmes ornements sacerdotaux, il l'entend chanter et prier exactement comme dans son pays natal. Alors il voit clairement dans toute son évidence, que ces gens-là ont, Dieu merci, les mêmes offices et la même religion que dans son pays ; dès ce moment il se sent en quelque sorte, comme transporté de nouveau dans sa paroisse natale, et s'il a encore un peu de bon sens et de cœur, il se réjouira d'appartenir à la grande et sainte Eglise catholique, qui partout

est une et la même dans le monde entier; il se trouvera partout chez lui, là où s'élève seulement une chapelle catholique; il sera rempli d'un nouvel amour pour son Église, et assistera avec bonheur à ses offices religieux. C'est pourquoi le catéchisme dit : « *Même dans les cérémonies religieuses, au moyen de la langue latine, l'unité et l'union de l'Eglise se manifestent mieux sur toute la terre*, c'est-à-dire, par là même que, chez les peuples catholiques, la sainte Messe est partout célébrée en langue latine, nous voyons que l'Eglise catholique est *une*, qu'elle possède *un seul* et même culte public dans tous les lieux et dans tous les temps; que tous les catholiques sont *unis* par les mêmes cérémonies, comme par la même foi. Ensuite, par l'usage de la langue latine, cette *unité* et cette *union* de l'Eglise *se maintiennent*, ce qui veut dire que les Églises des différents pays s'attachent encore plus fermement l'une à l'autre et à l'Eglise romaine; que les catholiques sont raffermis d'avantage dans l'*union*, acquièrent plus de zèle et plus de joie pour demeurer fidèles à leur sainte religion et à ses offices. (Il en est de même de deux personnes, qui voyagent dans un pays étranger; quand elles remarquent qu'elles sont compatrictes, elles préfèrent se tenir ensemble que de se mêler à d'autres.)

Vous voyez donc qu'ils est très-avantageux d'employer la langue latine pour dire la sainte Messe. Des gens sans esprit et sans instruction disent parfois : mais ne serait-ce pas au moins aussi bien d'employer la langue française? alors on pourrait tout comprendre. Cette observation n'est pas sérieuse; car s'il était nécessaire de comprendre le prêtre, il faudrait qu'il parlât beaucoup plus haut, qu'il criât comme lorsqu'il prêche; — or cela ne convient pas pour le service divin, on ne saurait y prier pendant ce temps; si au contraire il y parle à voix basse, comme cela convient, y aurait-il moyen de mieux le comprendre, quand même il se servirait de la langue française? Et d'ailleurs, tout catholique peut comprendre, pour les choses principales, ce que le prêtre prie à l'autel; car on explique à tous les prières les plus importantes qui se disent pendant la sainte Messe, et on peut les trouver dans la plupart des bons livres de piété.

Q. 22. *Pourquoi l'Eglise a-t-elle prescrit un vêtement particulier au prêtre qui célèbre la sainte Messe?*

R. *C'est afin de nous rappeler que le prêtre, à l'autel, n'agit point par lui-même, mais qu'il tient la place de Jésus-Christ, et célèbre un saint et adorable mystère.*

Le prêtre agit par *lui-même*, par sa personne, quand, par exemple, il mange, boit, travaille, prie le soir etc., c'est ce qu'il fait comme tous les autres hommes. Mais à l'autel, il *n'agit pas en sa propre personne*, en son propre nom, pour lui-même; il y agit comme ministre ou remplaçant de Jésus-Christ, *il tient sa place*, il prie, il offre, il consacre au nom de Jésus-Christ, ou Jésus-Christ offre par lui (Voyez Q. 9. p. 108). Il célèbre un *saint et adorable mystère;* car c'est d'une manière mystérieuse qu'il offre celui qui est la sainteté même, le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Or il faut que l'on puisse observer cela, même extérieurement. Aussi l'Eglise a-t-elle prescrit qu'il porterait des vêtement particuliers pendant la sainte Messe. Ne vous semble-t-il pas, chers enfants, que ce serait drôle et inconvenant de venir à la distribution des prix, avec vos habits ordinaires de tous les jours, puisque pour vous cette distribution est une solennité? Quand les gens vont à la sainte Communion, ils mettent leurs meilleurs habits, parce que la réception de la sainte Communion est un acte saint et solennel. Or ne serait-ce pas bien plus inconvenant et plus drôle, si le prêtre venait à l'autel célébrer le saint et adorable sacrifice de la Messe, avec les habits ordinaires dont il est revêtu, quand il mange, quand il va se promener? Lorsqu'un employé, un fonctionnaire, se présente publiquement au nom du chef de l'État, au nom du roi ou de l'empereur, il faut aussi qu'il ait un costume particulier; et quand un officier veut faire son service au milieu des soldats, il doit prendre son uniforme et ne peut garder ses habits de bourgeois. Or le prêtre monte à l'autel pour le service et au nom du souverain Roi, c'est pourquoi il convient aussi qu'il ait un costume particulier. Donc, chers

enfants, quand vous voyez le prêtre, revêtu des ornements sacrés, s'avancer vers l'autel, rappelez-vous qu'il porte l'uniforme, les livrées de Jésus-Christ et que ce n'est pas son propre sacrifice qu'il offre; que, lors même que ce serait un homme pécheur, le sacrifice n'en est pas moins saint, puisque c'est Jésus-Christ qui par ses mains s'offre sur l'autel (1).

Vous avez appris maintenant, chers enfants, tout ce qui est le plus nécessaire de savoir touchant le saint Sacrifice de la Messe, et il ne me reste plus qu'à vous avertir et à vous conjurer de tout mon cœur d'assister *fréquemment* et *pieusement* à la sainte Messe.

1) Je dis, assistez-y *fréquemment*. Il est inutile de dire que vous devez assister à la Messe tous les dimanches et jours de fête de précepte; chaque chrétien, s'il n'est pas légitimement empêché, y est tenu, comme vous le savez, sous peine de péché mortel. Il ne s'agit donc pas de cela, mais je voudrais en outre, les jours ordinaires de la semaine, vous voir assister à la messe aussi souvent que cela vous est possible. Je connais peu de dévotions qui soient plus agréables à Dieu, et plus utiles aux hommes. Que de fois Dieu n'a-t-il pas montré par des miracles, combien il est satisfait quand on assiste fréquemment à la sainte Messe. S. Isidore était un pauvre laboureur, chargé de la culture des biens d'un riche seigneur. Chaque jour il allait à la sainte Messe. C'est pourquoi, quelques personnes mal-intentionnées, l'accusèrent de courir trop à l'église, et de négliger sa besogne. Son maître se fâcha, se rendit aux champs dans le dessein de donner à S. Isidore des reproches et des injures. Mais quel fut son étonnement, quand il aperçut, au lieu d'Isidore, un jeune homme vêtu de blanc, qui conduisait la charrue! Dieu avait envoyé un ange visible, pour montrer combien lui était chère la piété d'Isidore. Et vous, aussi, enfants chrétiens, Dieu vous aimera bien davantage, si vous assistez volontiers et aussi souvent que possible,

(1) Si le temps le permet, on pourra expliquer en détail les différents ornements sacerdotaux, et dire ce que signifient leurs couleurs, ce qui n'est guères difficile. On peut consulter, ainsi que pour le reste, le *Catéchisme pratique* de L. Mehler, traduit par L. Schoofs. 3 vol. Goemaere à Bruxelles.

à la sainte Messe. Il vous accordera beaucoup de grâces, afin que vous deveniez plus sages et plus pieux (de même que les saints qui ont puisé bien souvent des grâces abondantes dans le saint Sacrifice de la Messe, et sont devenus si parfaits). Ah ! si les gens recevaient, chaque fois qu'ils assistent à la sainte Messe, une pièce de deux francs, certes il y en aurait chaque jour un grand nombre à l'église. O mon Dieu ! que la foi est donc faible parmi les hommes ! La grâce de Dieu, ne vaut-elle donc pas infiniment plus que deux francs ? Et d'ailleurs n'y a-t-il pas bien souvent des avantages temporels, des bénédictions terrestres attachés à l'assistance à la sainte Messe ?

Il y avait autrefois un brave ouvrier, excellent chrétien, qui prospérait dans ses affaires et vivait plus heureux qu'un roi. Un jour, un de ses voisins vint le trouver et lui dit : « Dis-donc, tu dois avoir un secret ; tu ne travailles pas plus que moi, tu as beaucoup d'enfants à nourrir, et tu es toujours content, tu fais ta fortune ; et moi, malgré toutes mes peines et mes travaux, je ne réussis en rien, je vais toujours à reculons, à peine puis-je me nourrir moi-même ; je suis triste et découragé. Il faut que tu aies un secret pour devenir si riche ! » — « En effet ce secret, je le possède, » répondit le premier, « et si vous désirez le connaître, vous n'avez qu'à venir avec moi demain matin. » Quand l'autre vint le lendemain matin, il le mena avec lui à la messe, après quoi il l'engagea à travailler avec courage. Il répéta la même manœuvre le second et le troisième jour. Le voisin lui dit à la fin : « Mais je sais bien trouver seul le chemin de l'église ; ce n'est pas pour que tu me conduises avec toi à la messe, que je viens te trouver, je viens seulement pour connaître ton secret. » — « Eh bien, mon cher voisin ! lui dit le brave homme, n'avez-vous donc pas compris ce que je voulais ? Mon secret, mon fameux secret c'est précisément d'aller entendre chaque jour pieusement la Messe ; c'est par ce moyen que Dieu me donne à moi et à mon travail tant de bénédictions, c'est à cause de cela que je vis si heureux et si content (1). » — D'autres pieux et saints personnages ont également éprouvé combien l'assis-

(1) Voyez le Trésor caché par S. Léonard de Port-Maurice. On peut ci-

tance à la sainte Messe est agréable à Dieu, de combien de grâces et de bénédictions elle est la source ; c'est pourquoi ils tâchaient d'assister à autant de messes que possible. S. Louis, roi de France, Ste Hedwige duchesse, la pieuse Marie-Thérèse impératrice, malgré leurs nombreuses et importantes occupations assistaient chaque jour au moins à deux messes. Ste Zite servante, se levait tous les jours de très-bon matin et se privait du sommeil, afin de pouvoir entendre chaque jour la sainte Messe.

Il y a quelques années un prêtre qui avait été missionnaire en Chine, où les chrétiens venaient d'être cruellement persécutés et martyrisés, racontait que ces nouveaux chrétiens y assistaient avec la plus grande ferveur à la messe. Si le prêtre de son côté ne peut la célébrer qu'en secret au péril de sa vie, ces chrétiens de leur côté savent aussi, disait-il, qu'en y assistant, ils s'exposent au danger d'être pris et livrés aux tortures, mais malgré cela ils ne se laissent pas effrayer. Chers enfants! ces étrangers nous feront un jour rougir devant le tribunal de Dieu, si nous nous montrons négligents et indifférents à entendre la messe, nous qui ne sommes menacés d'aucun danger; si nous la négligeons parce que nous devons faire un chemin un peu long ; si nous n'allons pas à l'église pour une légère indisposition ; si nous préférons rester au lit (1). — C'est pourquoi je vous en prie, chers

ter aussi l'histoire du page de Ste Elisabeth de Portugal, racontée d'une manière si magistrale par Schiller, dans ses poésies mêlées. — Le bienheureux Antoine de Stroncorio, malgré son grand âge, se levait cependant de très-bon matin, afin de pouvoir assister au saint Sacrifice de la Messe. Lorsque ses frères en religion, l'engageaient à se tenir au lit, à cause de sa vieillesse et de ses infirmités, il leur dit : O, Mes frères ! si vous saviez quels profits retire de la sainte Messe l'âme de celui qui l'entend, vous en seriez surpris (et vous n'essayeriez plus de m'en détourner).

(1) On peut citer aussi l'exemple des premiers chrétiens, qui, au péril de leur vie, allaient assister aux SS. Mystères dans les catacombes. — Au commencement de ce siècle vivait dans la paroisse de Roibou (diocèse de Grenoble) un homme, qui, quoique éloigné à une lieue de l'église, se trouvait cependant toujours le premier présent à la messe paroissiale. Pendant les dernières années de sa vie il fut empêché de venir aux offices durant l'hiver, à cause d'un grand mal de pied ; mais depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, il se levait vers une ou deux heures de la nuit et se traînait

enfants, proposez-vous sérieusement d'assister, tous les dimanches et les jours de fête d'obligation, à la sainte Messe, d'y assister aussi *pendant la semaine*. Demandez à vos parents qu'ils vous en donnent la permission. Si plus tard vous devez entrer en service comme domestique ou servante, posez pour première condition, de pouvoir aller à la messe tous les dimanches et jours de fête; assistez-y aussi les jours ordinaires, si vous pouvez y aller. Il s'est trouvé des domestiques, des ouvriers qui ont préféré avoir un gage moins élevé, afin d'avoir la permission de pouvoir aller, les jours ouvrables, à la messe et à la sainte Communion; aussi Dieu les en a-t-il généreusement récompensés. Si vous êtes dans le cas de ne pouvoir y assister, nourrissez-en au moins le désir sincère, et dites : O que ne puis-je aujourd'hui assister à la sainte Messe! — Unissez-vous de cœur à toutes les messes que l'on célébrera ce jour-là, et ayez le désir de les offrir toutes à Dieu pour sa gloire et pour votre salut.

2) Mais il ne suffit pas, chers enfants, d'assister au saint Sacrifice de la Messe, il faut de plus qu'on y assiste bien, à savoir avec *attention, respect et piété* (voyez le 1er Command. de l'Eglise). Je dis avec *attention ;* cela veut dire que vous devez être attentifs à ce qui se fait à l'autel, remarquer ce qui s'y passe, et ne pas regarder vos camarades, les habits de vos voisins, etc.; avec *respect :* vous devez-vous conduire de telle manière, que lorsqu'on vous voit, on puisse dire que vous pensez à Dieu, que vous avez des égards pour le divin Sauveur. Chers enfants, les païens eux-mêmes ont montré un grand respect au milieu de leurs cérémonies religieuses ; les Juifs dans leur temple, se jetaient, la face contre terre et n'osaient lever les regards (1). Et cependant les uns n'adoraient

à l'église, mettant quatre heures pour faire ce chemin pénible. Il mourut vers la fin de décembre 1809, à l'âge de 75 ans.

Quand le bienheureux Jean Berchmans avait sept ans, on l'envoya à une école latine. On remarqua bientôt qu'il se levait de très-bonne heure le matin et quittait ensuite la maison. Lorsqu'on lui en demanda le motif, on apprit que le pieux enfant assistait chaque jour à plusieurs messes qu'ordinairement il servait) afin d'attirer la bénédiction de Dieu sur ses études.

(1) On connaît l'histoire de ce jeune païen qui, pendant un sacrifice

que de fausses divinités, les autres n'offraient que des animaux et ne possédaient pas l'adorable Sacrement que nous avons. Mais dans nos églises, Dieu est près de nous d'une manière ineffable et toute mystérieuse ; on y célèbre tout ce qu'il peut y avoir de plus saint dans le ciel et sur la terre ; des troupes de saints Anges y sont présentes d'une manière invisible et adorent l'Agneau qui s'immole sur l'autel pour nos péchés (1). Croirait-on qu'il est possible de rencontrer des chrétiens croyant tout cela et se conduisant néanmoins sans le moindre respect ? qui bavardent, rient et se conduisent comme ils n'oseraient se conduire devant une personne un peu honorable ? Chers enfants ! si vous-mêmes avez été du nombre de ceux qui se conduisent ainsi à la sainte Messe, demandez aujourd'hui au divin Sauveur, lorsque nous nous rendrons à l'église, qu'il veuille vous pardonner, et promettez-lui de vous conduire désormais toujours avec un grand respect à l'église. Pendant la sainte Messe, mettez vous à genoux (excepté pendant l'Evangile) ; ceux-là seulement doivent s'asseoir pendant la sainte Messe, à qui l'une ou l'autre infirmité ou faiblesse ne permet pas de s'agenouiller. La pieuse Eléonore, impératrice d'Autriche se mettait à genoux pendant toute la messe. Quelqu'un lui dit un jour qu'elle ne devait pas se fatiguer ainsi, qu'elle devait plutôt s'asseoir.

offert par Alexandre le Grand, reçut sur le bras ou sur le pied un charbon ardent et n'essaya pas même de le secouer, de peur de troubler la solennité du sacrifice.

Les mahométans (ou Turcs, montrent le plus grand respect quand ils font la prière dans leurs mosquées (églises turques). Ils se tiennent immobiles et n'osent pas même tousser ni cracher. Lorsque dans leurs prières ils rencontrent le nom de leur prophète, ils inclinent profondément la tête et au nom de Dieu ils se courbent jusqu'à terre. Ils ont coutume de dire : « Si tu te conduis avec tant de décence et de respect en présence du pacha (gouverneur) combien plus ne dois-tu pas le faire en présence (dans la maison) de Dieu, dont la majesté surpasse infiniment toute grandeur humaine.

(1) Qui d'entre les fidèles pourrait douter, demande S. Grégoire pape, qu'au moment où la voix du prêtre prononce les paroles de la consécration, les cieux s'ouvrent et que les chœurs des anges soient présents à ce sacrifice mystérieux. » S. Ambroise et S. Chrysostôme tiennent le même langage.

Mais la noble femme répondit d'un ton sévère : « Comment ! aucun de mes gens de cour ne se permet de s'asseoir en ma présence, et moi qui ne suis qu'une pauvre pécheresse, j'irais m'asseoir devant mon maître et mon Dieu ! » Enfin assistez à la sainte Messe avec *piété*, c'est-à-dire efforcez-vous de vous occuper sans cesse de ce qui se fait pendant la sainte Messe, de choses saintes et religieuses, de chasser de votre esprit les pensées étrangères à cette grande action ; ne vous occupez donc ni de jeux, ni de plaisirs, ni du boire, ni du manger, ni de vos devoirs de classe, etc. ; si vous vous apercevez que vous êtes distraits, arrêtez de suite la distraction. Déjà, lorsque vous êtes en chemin pour venir à l'église, pensez où vous allez et ce que vous devez y faire. Si on vous envoyait faire une commission chez un monsieur bien riche, chez un comte, pour lui demander quelque chose, en chemin vous penseriez sans doute à celui devant lequel vous allez paraître, et à ce que vous voulez lui dire. Eh bien ! quand vous irez à la sainte Messe, vous paraîtrez devant le souverain Seigneur, devant celui qui un jour vous jugera, vous condamnera ou vous sauvera pour toujours ; vous lui demanderez tout ce dont vous avez besoin pour l'âme et pour le corps. C'est pourquoi pensez-y déjà en chemin. En entrant dans l'église, faites comme S. Etienne abbé, qui disait chaque fois, en y entrant : « Vous, pensées, soucis et préoccupations terrestres, demeurez ici à l'extérieur, jusqu'à ce que je revienne ; je n'ai pas le temps de m'occuper de vous. »

Mais quelles prières devez-vous donc dire pendant la sainte Messe ? D'abord, au commencement de la messe, formez toujours l'intention d'offrir, en vous unissant aux souffrances de Jésus-Christ, la sainte Messe à Dieu 1) comme un sacrifice d'adoration, pour lui rendre hommage et le glorifier ; 2) comme un sacrifice de reconnaissance pour tous ses bienfaits, surtout de vous avoir appelés à la Foi catholique, ensuite pour tous les bienfaits particuliers que Dieu vous a accordés à vous, à vos parents, à toute l'Eglise catholique ; 3) comme un sacrifice d'expiation pour tous les péchés par lesquels Dieu a été offensé, surtout pour vos propres péchés, en particulier pour tel... avec le ferme propos...

4) comme un sacrifice d'impétration ou de prière, pour obtenir tout ce qui vous est nécessaire à vous et à vos proches, quant au corps et à l'âme; demandez en outre toujours l'une ou l'autre grâce spéciale, dont vous ou dont votre prochain avez surtout besoin. Après cela vous pouvez prier de différentes manières. Je vous ai montré ailleurs (Voyez Q. 20, p. 132) comment vous pouvez entendre la messe et y prier. Une autre méthode consiste à se servir d'un livre de prières et à réciter lentement les oraisons pendant la sainte Messe. Après avoir lu un passage ou une partie, arrêtez-vous un moment en silence, et dites à Dieu par vous-même ce que vous venez de lire.

C'est surtout une pratique convenable et belle de prier, pendant le saint Sacrifice de la Messe, le chapelet des cinq mystères douloureux. Et pourquoi cela? La sainte Messe est un souvenir solennel de la douleureuse passion et de la mort sanglante de Jésus-Christ sur la croix; or, dans les cinq mystères douloureux du chapelet, nous méditons cette passion, depuis la sueur de sang que Jésus versa au jardin des Olives, jusqu'au moment où il rendit son dernier soupir sur le mont du Calvaire. Dans la sainte Messe Jésus offre par les mains du prêtre son corps et son sang au Père céleste, il lui présente sa passion, afin qu'il nous pardonne; — dans les cinq mystères douloureux nous offrons également ce sang adorable, nous présentons aussi cette passion douloureuse au Père éternel, nous prions aussi, pour qu'il nous pardonne à cause de Jésus-Christ qui a sué du sang pour nous, qui a été flagellé pour nous, etc. Donc si vous voulez prier pendant la messe le chapelet des mystères douloureux, voici comment vous pouvez vous y prendre : Au commencement de la messe, formez votre intention comme je vous l'ai indiqué plus haut; ensuite quand vous commencez le premier mystère et chaque fois que vous en commencez un autre, arrêtez-vous un moment, et méditez sur le mystère. Par exemple, imaginez-vous voir comment Jésus est prosterné à genoux dans le jardin des Olives; il est là pâle, frémissant, tout inondé d'une sueur de sang; pensez aux terribles souffrances qu'il doit y avoir éprouvées et dites : « O mon Jésus, c'est pour moi que vous versez ce sang, moi qui en ai été en partie la cause par mes péchés, surtout par

ceux-ci... J'ai un grand regret d'avoir offensé ainsi le bon Dieu et de vous avoir causé tant de douleurs. O Père céleste! je vous offre le sang que Jésus a versé pour moi au jardin des Olives, et je vous conjure de vouloir me pardonner en considération de ce sang. Je me propose fermement de ne plus vous offenser comme je l'ai fait. » On peut faire de même à chaque mystère douloureux (1). Ensuite chaque fois que vous dites, «Gloire soit au Père etc. » renouvelez votre bonne intention et unissez de nouveau votre prière à la prière et au sacrifice de Jésus-Christ. Puis priez lentement, pieusement; quand même vous n'auriez pu vous occuper ainsi que de deux mystères douloureux, ce serait mieux que si vous aviez récité à la hâte tout le chapelet. S'il vous survient des pensées étrangères qui vous distraient, dites chaque fois : « Seigneur, apprenez-moi à prier. »

Il existe encore d'autres méthodes sur la manière de bien entendre la sainte Messe. Plus tard, à ceux qui sont réellement sages et qui s'efforcent de prier comme il faut, j'indiquerai dans le confessionnal, ces différentes méthodes qu'ils seront heureux de connaître et qui peuvent devenir pour eux une source de beaucoup de grâces. Pour le moment, tachez seulement de mettre en pratique ce que je vous ai dit jusqu'ici à ce sujet.

§ III. DE LA SAINTE COMMUNION.

Jusqu'ici je vous ai expliqué que Jésus-Christ est présent dans la sainte Eucharistie, afin d'être toujours près de nous même avec son humanité, et de s'offrir pour nous comme victime pendant la sainte Messe. Mais Jésus-Christ est également présent dans la sainte Eucharistie pour devenir, dans la communion, la nourriture de nos âmes. C'est là ce que je dois encore vous expliquer.

(1) A l'occasion de chaque mystère, on peut aussi porter son attention sur quelques péchés particuliers ; par exemple, au premier mystère, sur la tiédeur, les distractions, l'oubli de Dieu, etc. ; au second, sur l'impureté et l'intémpérance ; au troisième, sur l'orgueil et les mauvaises pensées ; au quatrième, sur la colère, l'impatience, les blasphèmes ; au cinquième, sur la

Q. 1. *Qu'est-ce que communier ?*

R. *Communier c'est recevoir réellement le corps et le sang de Jésus-Christ pour servir de nourriture à l'âme?*

« *Communion* » vient d'un mot latin qui signifie « *s'unir.* » En effet quand nous communions, nous nous unissons à Jésus-Christ que nous recevons ; et (dans un autre sens) nous sommes unis à tous les autres fidèles chrétiens, qui reçoivent la même nourriture, qui mangent à la même Table Sainte. La sainte Communion est donc proprement la *réception réelle* du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elle consiste pour nous à *manger* le corps de Notre-Seigneur, à nous l'incorporer comme un aliment, pour que l'âme en soit *nourrie*, pour que la vie surnaturelle de la grâce soit conservée ou augmentée en elle (voyez § I, q. I). Et le corps de Jésus-Christ, nous le recevons *réellement*, non en nous le figurant, non en pensant seulement à Jésus-Christ ; mais le vrai corps de Jésus-Christ passe comme une nourriture dans notre bouche et de là dans notre poitrine.

Quand nous ne recevons pas réellement le corps de Notre-Seigneur, mais simplement en pensée et en désir, c'est-à-dire quand nous souhaitons véritablement, que Jésus vienne au dedans de nous et daigne s'unir à nous, quand nous nous le figurons comme s'il venait à nous ; alors nous recevons la communion de désir (montrez l'analogie avec le baptême de désir) qu'on appelle aussi la Communion spirituelle, dont je vous ai déjà entretenu plusieurs fois ailleurs (1). Voici quelle est la meilleure manière de la faire. Considérez que vous êtes à l'église au moment où le prêtre veut distribuer la

désobéissance et tous les autres péchés ; puis faire un acte d'offrande, de repentir et de bon propos.

(1) On l'appelle « spirituelle » parce qu'elle se fait seulement en esprit, intérieurement. Les puissances de l'esprit sont l'intelligence et la volonté. Avec l'intelligence nous pensons avec foi à la présence réelle de Jésus dans le saint Sacrement, et avec la volonté nous excitons en nous le désir de le recevoir. Ces deux actes de foi et de désir sont le fond de la Communion spirituelle ; cependant, comme dans la Communion réelle, on y ajoute d'ordinaire les actes de préparation et de remerciement.

sainte Commuion. Réveillez alors vos sentiments de foi dans la présence réelle de Jésus-Christ et adorez-le. Repentez-vous ensuite sincèrement de vos péchés qui l'ont tant offensé, et qui l'empêchent de venir avec joie dans votre cœur. Enfin réveillez en vous un extrême amour pour Jésus-Christ, excitez dans votre cœur un grand désir de le recevoir, en disant : « O mon divin Sauveur! que ne m'est-il donné de vous recevoir en ce moment! » Ainsi il faut des sentiments de foi, de contrition et de désir. Puis imaginez-vous que le prêtre vous donne le saint Sacrement, remerciez Jésus, et priez-le de demeurer dans votre cœur. Tout cela vous pouvez le dire en quelques mots, par exemple : « O mon Jésus, présent dans le saint Sacrement, je crois en vous et je vous adore. Je me repens amèrement de tous mes péchés. Je vous aime de tout mon cœur, et je ne souhaite rien plus vivement que de vous voir venir et demeurer en moi. O Jésus, pour vous je veux vivre, pour vous je veux mourir. Je suis à vous à la vie, à la mort. » Ou bien vous pouvez faire encore la communion spirituelle de la manière suivante; dites trois fois : « Seigneur, je ne suis pas digne etc. » La première fois, pensez surtout à ce mot : « Seigneur » et renouvelez votre foi en lui ; la seconde fois, pensez à ces mots : « je ne suis pas digne » et renouvelez votre contrition ; la troisième fois, pensez à ces mots : « mais dites seulement une parole, » et excitez-vous à l'amour, au désir de le recevoir. Imaginez-vous alors que vous vous mettez à genoux au banc de la communion et dites : « Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ conserve mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Cette pratique de la Communion spirituelle, chers enfants, est donc *très-facile*, elle peut se faire en deux minutes ; pour la Communion réelle, vous pouvez être souvent empêchés, vous ne pouvez la faire qu'à l'église et lorsque vous êtes à jeûn, etc.; mais pour communier spirituellement, personne ne peut vous en empêcher ; vous pouvez la faire en tout lieu, en tout temps, à l'église, à la maison, à la campagne, le jour et la nuit, étant à jeûn ou non. Cette communion spirituelle *est très agréable* à Dieu. Le divin Sauveur apparut un jour à une sainte religieuse qui communiait souvent d'une manière

réelle, mais plus souvent encore d'une manière spirituelle, et lui montrait deux vases précieux, l'un en or, l'autre en argent. Dans le vase d'or, dit-il, je conserve vos communions réelles, dans le vase d'argent vos communions spirituelles; voulant montrer par là combien ce saint exercice est précieux à ses yeux, et combien il l'aime. Il a même récompensé d'une manière miraculeuse cette pieuse pratique. Saint Stanislas, qui était un jeune homme d'une pureté angélique, avait un désir ardent de recevoir le divin Sauveur, mais la présence d'hommes méchants et impies l'en empêchait. Or, son désir fut si agréable au bon Jésus, que celui-ci envoya un ange qui donna la sainte Communion au pieux jeune homme (1).

Comme la Communion spirituelle est très-agréable à Dieu, ainsi elle est extrêmement *utile* à nous-mêmes. Elle fait que Jésus-Christ nous aime davantage, qu'il nous accorde des grâces abondantes, et elle sert d'excellente préparation à la communion réelle. Quand vous avez de proches parents en deux endroits différents, et que les uns vous disent souvent de venir les voir, qu'ils montrent combien votre visite leur serait agréable, tandis que les autres ne vous disent jamais rien, ne vous adressent aucune invitation, chez lesquels aimerez-vous le mieux d'aller? C'est ainsi que Jésus-Christ, vient le plus volontiers dans un cœur qui a vraiment un grand désir de le recevoir, et qui l'a invité souvent. C'est pourquoi, chers enfants, pratiquez souvent ce pieux exercice. Il y a de saintes âmes qui le pratiquent à toutes les heures. Je vous prie seulement de bien observer ce que je vais vous dire:

1) Lorsque, le matin, vous assistez à la sainte Messe, communiez spirituellement, pendant que le prêtre communie réellement. Si vous ne pouvez assister à la sainte Messe, dans vos prières du matin unissez-vous d'intention au saint sacrifice, excitez en vous le désir d'y assister, et faites la Communion spirituelle.

2) Le soir, avant d'aller au lit, confessez-vous d'abord spirituellement, c'est-à-dire, examinez votre conscience, repen-

(1) On connaît assez la manière miraculeuse dont furent nourris S. Catherine de Sienne et S. Julienne de Falconieri (Voyez le Bréviaire romain) et S. Raymond de Pennafort.

tez-vous de vos fautes, accusez-vous en présence du divin Sauveur et faites le ferme propos d'être plus sage le lendemain; puis demandez bien pardon. Communiez alors spirituellement et dites : Si je devais mourir subitement cette nuit, ô mon Dieu ! faites compter ceci pour ma confession et ma communion en viatique.

3) Toutes les fois que vous rendez visite au saint Sacrement, pratiquez la Communion spirituelle, comme nous le ferons tantôt ensemble.

Q. 2. *Est-ce Dieu, ou est-ce seulement l'Eglise qui nous a prescrit la sainte Communion?*

R. *Dieu nous l'a prescrite aussi, car Jésus-Christ nous a dit expressément : « En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »* (S. Jean 6-54.)

L'Eglise, par son troisième commandement, nous a ordonné de communier, comme vous le savez : « Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement. » Mais Dieu aussi nous a fait un commandement de recevoir la sainte Communion. Notre-Seigneur a dit en effet : « Si vous ne mangez la chair, etc. »; ce qui signifie : vous devez manger ma chair, sans cela vous n'aurez point en vous la vie, c'est-à-dire, la vie de l'âme, la grâce sanctifiante; Dieu ne vous aimera pas, et, après votre mort, vous n'obtiendrez pas la vie éternelle. Donc, Dieu aussi bien que l'Eglise, nous a prescrit la sainte Communion. Dieu, il est vrai, nous a commandé en général de communier, car il n'a pas précisé *quand* et *combien de fois* nous devons le faire. D'ailleurs cela n'était pas nécessaire anciennement, parce que les premiers chrétiens étaient si fervents, que le plus grand nombre d'entre eux communiaient tous les jours, et plus tard au moins tous les dimanches. Ce fut seulement quand les chrétiens devinrent plus tièdes et ne s'approchèrent plus de la sainte Table d'eux-mêmes et avec tant de ferveur, que l'Eglise décida expressément, *combien de fois,* chaque chrétien était tenu

de communier, et dans son troisième commandement elle a ordonné que nous devions communier *au moins* une fois par an, à savoir pendant le temps de Pâques. Ainsi tous les chrétiens, parvenus à l'âge de discrétion (les petits enfants ne peuvent recevoir la sainte Communion), sont obligés, sous peine de péché grave, de communier au moins une fois chaque année, aux environs de Pâques, ensuite au moment où ils courent quelque danger de mort, par exemple, quand ils sont atteints d'une maladie grave. Mais ne devons-nous communier qu'une fois par an? C'est *le moins* que nous devions faire; au contraire l'Eglise désire vivement que nous recevions la sainte Eucharistie plusieurs fois dans l'année. Plus tard je vous en dirai plus au long.

Q. 3. *Pour recevoir le sang de Jésus-Christ, devons-nous boire aussi au calice?*

R. *Non; car en recevant Jésus-Christ sous les apparences du pain, nous recevons aussi son sang, puisque nous recevons Jésus-Christ tout entier, avec son humanité et sa divinité :*

Rem. « C'est pour ce motif que Notre-Seigneur promet la vie éternelle même à ceux qui ne le reçoivent que sous les apparences du pain. » Celui qui mange ce pain, dit-il, vivra éternellement. (S. Jean, 6, 52 59.)

Vous avez entendu précédemment que le divin Sauveur a dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et *si vous ne buvez son sang*, etc. » Donc nous devons recevoir également son sang. Mais est-il nécessaire pour cela, que, outre la communion sous l'apparence du pain, nous buvions encore au calice? Nullement; en effet, etc. (récapitulation de la q. 14, p.80). Recevez-vous aussi le sang de Jésus-Christ dans le calice, sous l'apparence du vin? Ne le recevez-vous donc pas du tout, si vous ne buvez pas au calice? Si. Quand le recevez-vous? où se trouve donc le sang de Jésus-Christ? Dans son corps. Où recevez-vous son corps? Et dans ce corps? Où recevez-vous par conséquent le sang de Jésus-Christ? (1)

(1) Dans les églises où c'est l'habitude de donner aux enfants du vin

Nous accomplissons donc l'ordre de Jésus-Christ, celui de recevoir son corps et son sang, même quand nous ne recevons la sainte Eucharistie que sous l'apparence de pain ; et voilà aussi pourquoi le divin Sauveur a promis la vie éternelle à ceux même qui ne le reçevraient que sous l'espèce du pain, c'est-à-dire la vie éternelle promise en général à ceux qui le reçoivent dignement.

Q. 4. *Mais pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il institué la sainte Eucharistie sous les deux espèces?*

R. *Parce qu'il l'a instituée en même temps comme sacrifice, ce qui requiert les deux espèces.*

Rem. Conséquemment ce n'est pas un commandement général quand Jésus-Christ dit : « Buvez-en tous » ; ceci ne concernait que les apôtres et ceux qui leur ont succédé dans le sacerdoce, comme prêtres sacrificateurs. C'est pourquoi les prêtres, quand ils ne célèbrent pas la sainte Messe, communient seulement sous une espèce.

Il pourrait sembler, chers enfants, puisque nous recevons le sang de Jésus-Christ dans son corps, sous les apparences du pain, qu'il n'aurait pas été nécessaire à Jésus-Christ de nous donner encore particulièrement, sous les apparences du vin, son sang adorable, puisqu'il l'institua ainsi sous les deux espèces sacramentelles. Il n'eût pas été nécessaire d'ailleurs pour nous, de *recevoir* le divin Sauveur *tout entier*. Mais, comme vous le savez, Jésus est présent dans la sainte Eucharistie non-seulement pour y être la nourriture de notre âme, quand nous le recevons, mais aussi comme *victime*, puisqu'il renouvelle le sacrifice de la croix d'une manière non-sanglante. Or pour cela, il est nécessaire que les deux espèces soient présentes. Car par cela seul que ces deux espèces séparées nous représentent le corps et le sang comme séparés, elles sont les figures ou les symboles de la mort sanglante que Jésus-Christ endura sur la croix, et nous représentent ainsi son sacrifice sur la croix. (Voyez p. 113. Q. 13.)

après qu'ils ont communié la première fois, on doit dire expressément aux enfants que ce n'est pas le sang de J.-C. qu'on leur donne.

Jésus-Christ, lors de la dernière cène, a dit au moment qu'il tendit le calice à ses disciples : « Buvez-en tous. » Mais par là n'a-t-il pas ordonné à tous les chrétiens de boire aussi au calice ? Nullement, aussi peu que lorsqu'en disant : « Faites-ceci en mémoire de moi (p. 107. Q. 8), » il a ordonné à tous les chrétiens de changer le pain en son corps etc, et de célébrer le sacrifice de la Messe. Ni l'une ni l'autre de ces paroles ne concernent donc tous les chrétiens, elles concernent uniquement les Apôtres et ceux qui leur ont succédé dans le sacerdoce, c'est-à-dire les prêtres, quand ils offrent le saint Sacrifice : car c'est alors que les prêtres doivent boire au calice. Aussi lorsqu'un prêtre communie, sans dire la sainte Messe, alors il ne communie que sous l'espèce de pain, comme les simples chrétiens (par exemple, le jeudi-saint, là où il y a plusieurs prêtres attachés à une église ; ou quand on porte la sainte Communion à un prêtre malade).

Vous voyez donc, chers enfants, que Jésus-Christ a ordonné seulement aux fidèles de recevoir son corps et son sang, mais il n'a pas ordonné de communier sous une ou sous deux espèces, de recevoir seulement l'hostie ou de recevoir l'hostie et le calice ensemble. D'un autre côté l'Eglise a décidé la chose ainsi : c'est que les fidèles (à l'exception des prêtres qui disent la messe) reçoivent la communion sous une seule espèce, à savoir sous l'espèce de pain, et ne boivent pas au calice. Pourquoi l'Eglise a-t-elle pris cette décision ?

Q. 5. *Pourquoi l'Eglise ne distribue-t-elle aux fidèles la communion que sous une espèce ?*

R. 1) *Pour préserver le saint Sang de toute profanation ;*

2) *Pour faciliter à tous la réception du saint Sacrement ;*

3) *Pour montrer par là aux hérétiques que Jésus Christ est entièrement présent sous chaque espèce.*

Rém : Déjà aux premiers siècles de l'Eglise les malades, les prisonniers, et tous ceux qui communiaient dans leurs demeures, ne recevaient la sainte Communion que sous l'espèce du pain.

L'Eglise ne distribue pas aux fidèles la sainte Communion sous l'espèce de vin :

1) *Pour préserver le saint sang de toute profanation.* Vous éprouvez de la peine quand on déshonore vos parents ; vous craindriez de commettre un péché en laissant tomber un crucifix dans la boue ; pourquoi ? — Or sachez-le ; le saint Sacrement c'est ce que l'Eglise possède de plus cher et en même temps de plus saint. Ne serait-ce pas pénible pour l'Eglise et pour nous, si cet auguste Sacrement était déshonoré, profané ? Or ce serait une injure, une *profanation*, si le saint Sang était répandu. Mais il serait impossible de l'éviter, si tous ceux qui communient devaient boire au calice ; par exemple, lorsqu'un grand nombre de fidèles se présentent au banc de communion, les uns se lèvent, les autres s'agenouillent, celui-ci pousse et heurte celui-là pendant qu'il boit ; puis souvent ce sont de vieilles personnes qui tremblent ou des gens grossiers, etc. C'est donc afin d'empêcher le saint Sang d'être profané, que l'Eglise ne permet pas aux fidèles d'user du calice (1).

2) Pour *faciliter* à tous la réception du saint Sacrement ; c'est-à-dire : l'Eglise veut faire en sorte que tous puissent recevoir *plus facilement* le saint Sacrement. En effet si tous ceux qui communient, devaient boire du calice, pour un grand nombre ce ne serait pas plus facile, mais au contraire plus difficile. Pourquoi ? D'abord parce que dans plusieurs pays, par exemple, dans les pays froids, ou dans le fond de l'Asie, il n'y a pas de vin, et qu'on ne peut l'y avoir qu'à un prix très élévé. Or si les chrétiens, toutes les fois qu'ils voudraient communier, devaient boire du calice, il faudrait beaucoup de vin, surtout s'ils communiaient souvent, et les églises pauvres ne pourraient en couvrir les frais. De cette manière, il serait plus difficile aux personnes pieuses de communier souvent. Ensuite il y a bien des gens qui ne peuvent supporter le vin, ni par conséquent les apparences du vin qui demeurent toujours dans la sainte Eucharistie, telle que l'odeur et le goût ; ce serait donc plus difficile pour eux s'ils étaient tenus de communier sous les deux espèces. De plus on ne pourrait

(1) Ce serait aussi une profanation, si le saint sang devait être conservé sous les espèces de vin et si celles-ci se corrompaient (ce qu'il serait difficile d'empêcher).

guères porter la sainte Communion sous les espèces de vin, sans danger d'effusion, etc. (1). Voilà pourquoi l'Eglise à réglé, que la sainte Communion ne serait distribuée que sous une espèce, et depuis lors c'est bien plus facile pour le plus grand nombre etc., (car pour le pain, on en a partout ; le pain, chacun peut le supporter ; sous l'espèce du pain on peut aisément porter la sainte Communion aux malades).

3) Il y a eu des hommes qui ont prétendu que l'on devait boire aussi au calice, sinon l'on ne recevrait que la chair de Jésus-Christ, et pas son sang. Cette doctrine est une *hérésie*, elle est fausse, et ceux qui la soutiennent sont des *hérétiques*. Or si l'Eglise avait cédé aux prétentions de ces hérétiques et distribué également la sainte Communion sous l'espèce du vin, les chrétiens auraient pu penser, que les hérétiques avaient raison. Mais l'Eglise ne donne la sainte Communion que sous une seule espèce, et par là elle *déclare*, elle montre qu'il n'est pas nécessaire de communier sous les deux espèces ; que Jésus-Christ est *tout entier* présent sous l'espèce du pain.

C'est ainsi que l'Eglise en a agi depuis un grand nombre de siècles, et, depuis les premiers temps du christianisme, elle a toujours cru que la communion sous la seule espèce du pain suffisait. En effet tous ceux qui n'étaient pas en état d'aller communier à l'église, tels que les malades, les prisonniers, ne recevaient la communion que sous la seule espèce du pain. De même ceux auxquels le prêtre remettait le saint Sacrement pour l'emporter avec eux à la maison, ne recevaient que la sainte Hostie. (Cet usage était permis alors, à cause des persécutions ; car à cette époque les malheureux persécutés ne pouvaient assister parfois aux saints offices qu'après de longues intervalles, ni avoir toujours un prêtre pour leur donner la sainte Communion ; aujourd'hui cela n'est plus nécessaire et c'est sévèrement défendu.)

Que répondriez-vous maintenant, chers enfants, si un hérétique vous demandait : Pourquoi ne recevez-vous pas l'Eu-

(1) On pourrait ajouter que plusieurs personnes ne boiraient qu'avec dégoût à un vase où d'autres ont mis les lèvres avant elles.

charistie sous les deux espèces? Vous répondriez: 1° Nous recevons Jésus-Christ tout entier même sous la seule espèce de pain; 2° Jésus-Christ ne nous a pas prescrit si nous devions communier sous une seule ou sous les deux espèces, mais il en a laissé la décision à l'Eglise; 3° notre Église catholique a des raisons très graves pour ne permettre la Communion que sous une seule espèce.

Q. 6. *Quelles grâces nous communique la sainte Communion?*

R. 1° *Elle nous unit de la manière la plus étroite à Jésus-Christ, et augmente en nous la grâce sanctifiante;*

2° *Elle affaiblit nos mauvaises inclinations et nous donne le goût et la force de pratiquer le bien;*

3° *Elle nons purifie des péchés véniels et nous préserve des péchés mortels;*

4° *Elle est pour nous le gage de notre résurrection future et du bonheur éternel* (S. Jean, 6, 55).

En Italie, vivait autrefois un peintre pieux qui voulait représenter la dernière Cène dans un grand tableau. D'abord il peignit les Apôtres, mais quand il dut commencer à peindre la figure du divin Sauveur et qu'il pensa à l'infinie majesté, au tendre amour, à la ravissante sainteté qui devaient rayonner sur le visage de Jésus-Christ au moment d'instituer cet auguste Sacrement, quand il se demanda comment il pourrait retracer tout cela dans cette tête adorable, il se découragea et mit timidement ses pinceaux de côté, désespérant de pouvoir jamais représenter le divin Sauveur.

Chers enfants! Ajourd'hui j'éprouve les mêmes sentiments que ce peintre. Je devrais, par mes paroles, vous donner une image de tout ce que le bon Jésus opère et produit dans l'âme de celui qui reçoit dignement la sainte Communion. Et cependant, mes bien-aimés, c'est quelque chose de si grand, de si mystérieux, qu'un ange même ne pourrait l'expliquer; car c'est un mystère divin; c'est Dieu lui-même qui, dans un amour vraiment divin, descend dans le cœur de l'homme,

pour y opérer les prodiges de sa puissance et de sa charité. Je vais essayer, chers enfants, me fiant sur l'assistance du divin Sauveur, de vous expliquer aussi bien que possible, ces effets mystérieux de la sainte Communion (1).

1° *La sainte Communion nous unit de la manière la plus étroite à Jésus-Christ*, c'est à-dire, elle fait que nous sommes un avec Jésus-Christ, elle fait que nous sommes en Jésus-Christ et que Jésus-Christ est en nous. La nourriture matérielle que nous prenons tous les jours, est unie à notre corps, elle se change en notre chair et en notre sang. C'est ainsi que Jésus-Christ descend dans notre âme, demeure en elle, et reste avec elle. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit Jésus-Christ, demeure en moi, et moi je demeure en lui.» Lorsque le prophète Élisée voulut rendre à la vie un enfant mort, il vint dans la maison du jeune défunt, mit sa bouche sur la bouche de l'enfant, ses yeux sur les yeux de l'enfant, et lui communiqua ainsi sa chaleur avec la vie (4. Rois, 4, 32). Chers enfants, Jésus-Christ en agit de même pour nous faire participer à sa vie sainte et céleste. Son cœur divin bat contre notre cœur si froid et si misérable, afin de l'embraser du feu de cette charité dont le cœur de Jésus est tout brûlant. Et lorsque nous le recevons fréquemment et dignement, lorsque nous ne l'attristons ou ne le chassons pas par nos péchés, alors s'accomplit ce que dit l'apôtre saint Paul: « Je vis! néanmoins ce n'est pas moi, mais Jésus-Christ qui vit en moi. » Alors nous lui deviendrons entièrement semblables; de même que dans les eaux d'un lac tranquille se reflète l'azur du ciel avec son soleil rayonnant et ses étoiles scintillantes, de même dans notre âme se reflétera la vie sainte de Jésus-Christ; nous n'éprouverons de joie que pour les choses qui causent de la joie à Jésus-Christ, nous ne ferons que ce à

(1) Il sera bon de donner d'abord l'explication du texte du catéchisme. L'idée fondamentale qui doit être développée est celle-ci : ce que la nourriture matérielle est pour le corps et pour la vie naturelle, la Communion l'est pour l'âme et pour la vie surnaturelle. Ensuite il faudra, sous forme de sermon ou d'exhortation, dire quelques paroles qui s'adressent au cœur et à l'âme des enfants. Pour éviter la répétition, nous avons uni les deux choses.

quoi il nous engage. Et pour nos prières, pour nos bonnes œuvres, elles seront agréables au Père céleste, comme si Jésus-Christ lui-même les avait faites. Comme le feu échauffe peu à peu le fer, le rougit entièrement, et le change lui-même en une masse brûlante, ainsi Jésus-Christ vient pénétrer notre âme d'une manière mystérieuse et la remplir de sa vie, du feu de sa charité. Chers enfants, quel bonheur! Celui qui est la félicité des anges dans le ciel, veut être dans nos cœurs, y demeurer et y vivre. Ah! qu'il était heureux saint Jean l'évangéliste qui put se reposer sur la poitrine de Jésus-Christ! Mais ne sommes-nous pas bien plus heureux, puisque Jésus veut reposer dans notre poitrine, sur notre cœur et ne plus nous quitter? Aussi quiconque aime Jésus, doit sentir son cœur se remplir d'une sainte joie à cette seule pensée: « Mon Jésus vient à moi, il m'appartient, il demeure près de moi! » Voilà pourquoi les enfants pieux ressentent tant de bonheur au jour de leur première Communion. Un enfant très vertueux disait un jour: Il faudrait que le ciel fut continuellement un jour de première Communion, parce qu'on ne peut s'imaginer un bonheur plus grand. Et cet enfant avait raison de parler ainsi. En effet, dans le ciel nous le posséderons dans sa gloire celui que, dans la sainte Eucharistie, nous possédons caché sous les espèces du pain. La sainte Communion c'est quelque chose du ciel sur cette terre.

La sainte Communion augmente en nous la grâce sanctifiante. Elle nous fait obtenir encore plus de grâces de sanctification (1), comme la nourriture nous fait conti-

(1) Ce point a dû être expliqué auparavant en exposant la doctrine des sacrements en général. On pourrait faire cette courte récapitulation : par la grâce sanctifiante nous sommes justes et saints, nous possédons une beauté inexprimable dans l'âme, et nous sommes très agréables à Dieu ; — par l'augmentation de la grâce sanctifiante dans la sainte Communion nous devenons encore plus saints, plus beaux, plus agréables à Dieu ; par elle nous sommes les enfants de Dieu ; — par la sainte Communion nous devenons des enfants encore plus aimés, pour lesquels Dieu a des soins encore plus tendres ; par la grâce sanctifiante nous sommes les héritiers du ciel ; — par la sainte Communion nous sommes encore plus certains d'obtenir le bonheur céleste et d'arriver à un plus haut degré de gloire.

nuer de vivre, de croître, nous développe et nous fait acquérir encore plus de vie et de vigueur. Lorsque autrefois, quand on n'avait pas encore les chemins de fer, un roi opulent devait voyager dans des contrées pauvres et y passer la nuit, il apportait avec lui les objets dont il avait besoin, son lit, ses meubles les plus nécessaires, sa nourriture, etc. Il savait bien que les gens pauvres de ce pays, ne pouvaient pas lui préparer un appartement, des mets, etc, comme il convenait. Voilà ce que fait aussi le divin Sauveur. Il veut établir sa demeure dans notre âme, mais il sait bien que nous ne pouvons pas orner notre âme comme cela conviendrait. C'est pourquoi il apporte avec lui ses riches trésors célestes, il en orne notre âme pour en faire une magnifique habitation. Et quand nous le possédons dans notre cœur, avec quelle complaisance le Père céleste doit abaisser ses regards sur nous qui possédons dans notre cœur celui en qui il a mis « *toutes ses complaisances !* » Et comment pourrait-il alors nous refuser quelque chose, lorsque, possédant Jésus dans notre cœur, nous le lui demandons dans nos prières.

2° *La sainte Communion affaiblit nos mauvaises inclinations*, c'est-à-dire, elle rend nos inclinations et notre propension au mal (par exemple, notre penchant à la paresse, à la colère à la jouissance des choses déshonnêtes, à l'orgueil), moins fortes, et de notre côté elle nous fait devenir plus forts, plus énergiques pour vaincre ces inclinations. *La sainte Communion nous donne* ensuite *du goût et de la force pour pratiquer le bien*, ce qui veut dire : elle fait en sorte que nous *voulons* et que nous *pouvons* pratiquer le bien, que nous pratiquons le bien *avec joie* et *exactitude* comme Dieu le prescrit. Si un domestique ou un journalier n'obtenait de toute la matinée rien pour se nourrir, et qu'il fût obligé de travailler fort, croyez-vous qu'il travaillerait courageusement, ou pourrait même encore travailler l'après-midi ? Aucunement. Mais quand, au diner, il a reçu une nourriture fortifiante, alors il aimera de nouveau de travailler et il pourra travailler comme il faut ; la nourriture lui a donné de nouveau du goût et des forces pour le travail. C'est ainsi que la sainte Communion,

cette nourriture surnaturelle, nous donne du goût et des forces afin de travailler avec notre âme, d'une manière surnaturelle, pour gagner le ciel, de sorte que nous aimons à bien prier, à obéir gaiment et ponctuellement etc. Chez les personnes qui communient fréquemment avec une bonne préparation, le goût, l'amour du mal diminuera toujours davantage, tandis que l'amour de Dieu et de la vertu augmentera sans cesse, et qu'une vie toute nouvelle, toute belle commencera à se manifester dans leur conduite. Chers enfants ! considérez la terre au milieu de l'hiver : alors comme il fait froid, comme tout est silencieux et solitaire ! partout se montre la tristesse et l'inaction ; on dirait que tout est mort. Mais regardez la terre, deux mois plus tard ; comme tout est changé ! tout est vert dans les forêts, dans les prairies et dans les champs ; les jardins et les parterres étalent partout des plantes en fleurs ; les petits oiseaux chantent, gazouillent et se réjouissent ; on dirait vraiment que ce n'est plus la même terre. Qui a produit ce changement ? C'est le soleil. Il s'est rapproché de la terre et ses chauds rayons ont fondu la neige avec la glace, ils ont éveillé les plantes et les fleurs, ils ont donné à tout une vie nouvelle. Ce que le soleil fait pour la terre, Jésus-Christ, chers enfants, le fait pour vos cœurs quand vous le recevez souvent et dignement. Le froid et la tiédeur fondront de suite ; vous verrez clairement que tous ce que vous estimiez tant autrefois, la vanité et la toilette, les bons mets et l'argent, que tout cela n'est rien et disparaît comme la neige qui se fond, et Jésus-Christ fera germer dans vos cœurs, les fleurs des plus aimables vertus, les fleurs d'une douce piété ; puis une joie comme vous n'en avez jamais goûtée, une paix et un bonheur inexprimables entreront dans votre cœur, de sorte que vous croirez être des hommes tout autres qui commencent seulement à vivre. Oui, alors vous commencerez à mener une vie nouvelle et heureuse, une vie en Dieu et avec Dieu. Tout travail et la prière nous deviendront faciles et doux ; même dans les souffrances et les adversités, la paix et la joie éclaireront vos cœurs, pareilles à la petite flamme de la lampe du sanctuaire qui continue de briller, pendant qu'au dehors se déchaîne la tempête sauvage. Vos joies

seront plus belles et plus nobles que les joies des pécheurs, joies auxquelles succèdent d'amers remords ; c'est ainsi que l'alouette qui s'élance dans les hauteurs du ciel, où elle envoie au Créateur ses joyeuses chansons, éprouve une jouissance bien plus pure que le vil pourceau qui se vautre et se roule dans l'ordure. Vous ressentirez quelque chose de cette félicité du ciel, que les âmes saintes et pieuses ressentaient si souvent, surtout pendant la sainte Communion ; de ce bonheur que goûtait un saint Louis de Gonzague devant le saint Sacrement, de sorte que, lorsqu'il devait quitter l'église où il avait prié longtemps, il s'écriait chaque fois : « O Jésus, laissez-moi m'en aller, laissez-moi partir, ne me retenez pas plus longtemps ! » de ce bonheur, au milieu duquel saint François-Xavier s'écriait : « O Seigneur, arrêtez, arrêtez ! C'est trop de joie pour un cœur humain, — autrement j'en mourrais (1) ! »

O chers enfants ! que vous pouvez devenir heureux ! Si maintenant déjà s'élèvent dans vos jeunes cœurs de mauvaises inclinations qu'il vous semble difficile de vaincre, Jésus, pourvu seulement que vous combattiez courageusement, Jésus viendra bientôt en vous et vous fortifiera. Et, lorsque plus tard des tentations, comme autant de furieux orages, s'abattront sur vous, alors venez, venez souvent communier ; là vous recevrez celui qui autrefois commanda à la tempête et aux vagues ; il fera renaître dans vos cœurs le calme et la paix. Aussi lorsque quelques personnes disent, tout en voulant

(1) On pourrait très bien appliquer ici la comparaison de la vigne. Quand celle-ci n'est pas attachée à un pieu solide ou à un arbre, elle se traîne misérablement à terre ; elle n'a ni air ni lumière, et ne peut produire de fruits, mais elle dépérit dans la boue. Au contraire quand elle s'enlace à un pieu solide ou à un arbre élevé, alors elle s'élance joyeusement vers le ciel, et produit des grappes de raisins délicieux. Notre âme est comme cette vigne. Si elle ne s'attache pas fermement à Jésus, elle se traîne sur la terre, privée de la lumière et de l'air céleste, sans foi, sans charité, sans prière ; elle ne saurait produire de fruits pour la vie éternelle ; elle est dévorée par la vermine des mauvaises passions et dépérit dans la boue du péché. Mais l'âme qui, par la fréquente communion, s'attache fortement au divin Sauveur, s'élève radieuse vers le ciel, elle est pleine de foi, elle vit dans la lumière du ciel, et produit des fruits doux et précieux pour la vie éternelle.

s'excuser: j'ai des tentations et des mauvaises inclinations trop fortes, je ne saurais prier, je ne puis me débarrasser de ces ennemis; le Sauveur leur demandera un jour: « Pourquoi n'êtes-vous pas venues plus souvent me trouver, pour chercher près de moi des forces, du zèle et du courage? »

3° *La Communion nous purifie des péchés véniels* (—nous rend purs, sans tache; elle fait en sorte que ces péchés nous sont pardonnés) *et nous préserve des péchés mortels* (nous empêche de tomber dans les péchés mortels). Quand quelqu'un n'a point de quoi se nourrir, ou n'a qu'une mauvaise nourriture, il deviendra malade, et s'il continue ainsi, il finira par mourir. Si au contraire on lui donne une nourriture saine et substantielle, celle-ci le guérira de son infirmité et le préservera de la mort. Or, les maladies, les infirmités de notre âme, ce sont les péchés véniels; la mort pour l'âme c'est le péché mortel, et la nourriture céleste de la sainte Communion nous purifie des péchés véniels, en même temps qu'elle nous préserve du péché mortel.

Il se trouve quelque fois des gens qui haussent les épaules et sourient, quand ils entendent dire que la Communion nous purifie des péchés véniels. Qu'est-ce après tout, se disent-ils, un péché véniel? Un jour Dieu montra d'une manière miraculeuse à sainte Catherine, ce qu'un seul péché véniel est à ses yeux. Mais cet aspect du péché véniel était si épouvantable, que sainte Catherine dit: « Je préfère marcher pendant ma vie sur des charbons ardents, plutôt que de voir encore quelque chose de semblable. » Voilà, chers enfants, ce que c'est qu'un seul péché véniel devant Dieu! Est-ce donc un rien, une bagatelle, d'être délivrés de pareils péchés que nous avons peut-être commis par centaines? Puis demandez aux pauvres âmes du purgatoire, ce qu'elles ont à souffrir à cause des péchés véniels; elles souffrent des douleurs plus grandes que les plus cruels maux de dents, que les plus atroces souffrances causées par les maladies, même que les plus affreux tourments endurés par les saints martyrs! Eh bien, le péché véniel qui cause de tels maux, de pareils châtiments est-ce un rien, une bagatelle? N'est-ce donc rien que d'en être préservé?

Mais surtout qu'est-ce qu'un péché mortel? Hélas! chers enfants, aucune langue humaine ne saurait l'expliquer. Voici ce que j'ai seulement à vous dire : c'est le péché mortel qui des anges a fait des démons; c'est le péché mortel qui a causé toutes les misères, tous les malheurs du genre humain; c'est le péché mortel qui est cause que tant de centaines, de milliers et de millions d'hommes souffrent en enfer, pendant toute l'éternité, des maux si terribles qu'ils surpassent tout ce qu'on pourrait s'imaginer. N'est-ce donc rien que d'être préservé de ce malheur effroyable, en comparaison duquel tous les malheurs, toutes les infortunes de la terre ne sont rien? Les hommes n'épargnent rien, ni argent, ni fatigues, ni peines pour être guéris des maladies, pour échapper à la mort, et en définitive tout cela ne sert de rien. Cependant contre les maladies et la mort de l'âme, qui sont mille fois pires que les maladies et la mort du corps, nous avons un remède facile et infaillible; nous n'avons qu'à nous nourrir souvent et dignement de la sainte Eucharistie. Et néanmoins les hommes ne veulent pas employer ce moyen si facile.

Chers enfants! Je dois vous l'avouer; plus d'une fois, en pensant à vous, j'ai senti dans mon cœur de la tristesse et de l'effroi. Jusqu'ici vous ne soupçonnez guères les tentations et les dangers qui vous menacent. Hélas! ils sont si grands et si graves. Vous vous trouverez bientôt avec des hommes qui voudront vous entraîner au mal; dans vos cœurs mêmes s'élèveront de mauvaises passions, de vilains désirs; le démon essayera de vous pousser au péché, et vous êtes sans expérience, vous êtes si faibles! Cependant si vous tombiez dans des péchés graves, si vous perdiez la robe de l'innocence, si vous offensiez gravement le bon Dieu, après qu'il vous a montré tant d'amour, et si vous veniez enfin à vous perdre pour toute l'éternité, ah! ce serait horrible, ce serait désolant! Cette pensée seule m'effraie tellement, que parfois je souhaite que Dieu vous fasse mourir de suite après le jour de votre première Communion, afin que vous ne tombiez pas dans cet affreux malheur. Mais il se peut que personne de vous ne meure de si tôt, et la plupart d'entre vous seront probablement exposés à ces dangers, ils devront soutenir ces tentations. Or

qui vous assistera dans ce terrible combat, dans ces dangers effrayants, vous enfants si faibles et si inconsidérés? Ah! mes bien-aimés, je connais un moyen par lequel vous vaincrez certainement ce danger, et vous pourrez vous préserver de l'affreux malheur de tomber dans le péché mortel : communiez souvent, communiez dignement, et je puis vous donner l'assurance certaine que vous serez préservés du péché mortel. Le divin Sauveur lui-même viendra à vous dans la sainte Communion, il vous inspirera une sainte horreur du péché, il remplira vos cœurs du feu sacré de la charité, sa main vous soutiendra, vous protégera et vous conduira dans la céleste patrie. Chers enfants! Si l'affreux malheur de tomber dans le péché mortel et de vous damner pour toujours, vous épouvante, faites maintenant le propos ferme et sérieux d'aller souvent, oui bien souvent à la sainte Table, et de recevoir toujours la sainte Communion avec de saintes dispositions, dans un cœur vraiment bien préparé. Alors vous pourrez braver avec calme et joie tous les dangers : sous la protection de Jésus vous n'aurez rien à craindre (1).

4 *La sainte Communion est pour nous un gage de notre résurrection future et de notre bonheur éternel.*

Quand un maître engage chez lui un domestique, il lui donne une pièce de monnaie, par exemple, une pièce de cinq francs. C'est là un gage, ou un engagement qui montre qu'il le prend réellement à son service. Il semble lui dire : aussi vrai que je vous donne cette pièce d'argent, aussi vrai je vous prends à mon service. C'est ainsi que dans la sainte Communion, Jésus-Christ nous donne également un gage que notre corps ressuscitera un jour glorieux, et que nous serons heureux pendant toute l'éternité. Lui aussi semble nous dire : aussi vrai que vous recevez dignement mon corps, aussi vrai je vous ressusciterai et je vous prendrai dans le ciel (pourvu que plus tard vous ne vous en rendiez pas indigne par des péchés

(1) Quand on demanda à S. Charles Borromée ce qui l'avait conservé si pur et si ferme dans le bien, au milieu des jeunes gens corrompus, des nombreux dangers et des séductions de la vie universitaire, il répondit : C'est la sainte Communion que je recevais tous les dimanches et jours de fête.

graves), ou bien : autant il est certain que je viens maintenant dans votre cœur, autant il est certain que vous viendrez un jour près de moi dans le ciel. Car voici la promesse qu'il a faite : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » (Il ne peut en être autrement. Puisque la sainte Communion nous unit si étroitement à Jésus-Christ, nous devons aussi un jour aller là où il est. Et puisqu'il unit si souvent son corps adorable au nôtre, il faut aussi que notre corps devienne semblable au sien, qu'il soit transfiguré et glorifié comme il l'est lui-même.)

Chers enfants! qu'elle est consolante cette promesse! Il y a bien des gens qui s'inquiètent et se tourmentent en se disant : « Ah! Si j'étais assuré d'aller au ciel! si je savais que j'aurais ce bonheur. » Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter; le ciel vous l'aurez, si vous communiez souvent, si vous communiez bien; car vous avez la parole, la promesse de Notre-Seigneur, que, si vous faites ainsi, vous irez au ciel.

Et maintenant, chers enfants, rappelez-vous encore en quelques mots ce que je vous ai dit des effets de la sainte Communion (récapitulation), puis dites-moi : Pouvez-vous remercier assez votre divin Sauveur, de ce qu'il veut vous admettre à sa sainte Table? Pouvez-vous vous réjouir assez du bonheur qui vous attend? — Il y a une chose que je dois ajouter encore : En vous parlant des effets de la sainte Communion, je vous ai répété souvent ces mots : Celui qui communie *souvent* et dignement. Pourquoi cela? C'est que toute communion bien faite produit quelque chose de ces effets, de même que chaque aliment sain et substantiel sert à la conservation, à l'accroissement de la santé du corps, à donner de nouvelles forces, etc. Mais comme il ne suffit pas de se nourrir seulement une fois par an, ainsi, pour recevoir tous les fruits abondants de la sainte Eucharistie, il faut que l'on communie, non une fois, mais plusieurs fois, mais souvent dans l'année. Plus tard je vous en parlerai plus au long.

Q. 7. *En recevant la sainte Communion, chacun reçoit-il aussi les grâces qui y sont attachées ?*

R. *Nullement; celui qui communie indignement, c'est-à dire, celui qui la reçoit en état de péché mortel, s'attire la damnation.*

Remarque. « Celui qui mange indignement ce pain, ou boit indignement le calice du Seigneur, se rend coupable du corps et du sang de Notre-Seigneur . Il mange et boit sa comdamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » (1 Cor. II, 27-29). Comparaison avec l'arche d'alliance qui procurait aux fidèles Israélites du bonheur et des bénédictions, et causait aux impies Philistins, du malheur et des malédictions.

Vous savez, chers enfants, combien le feu nous est utile, combien il est bienfaisant! Il nous procure de la lumière dans les ténèbres de la nuit, il sert à préparer, à cuire nos aliments, il sert à une infinité d'autres choses; il nous réchauffe et nous empêche de mourir de froid. Mais ce même feu, comme il est terrible dans ses effets, quand on en abuse, quand on s'en sert mal! Quel affreux tourment que de mourir dans le feu! Quels terribles désastres que les incendies causés par le feu! Croirait-on bien que c'est le même feu qui produit de tels effets? — Il en était ainsi de l'arche d'alliance. Aux fidèles Israélites, cette arche procurait de riches bénédictions; c'était par elle que Dieu lui-même protégeait son peuple contre les ennemis et lui donnait conseil, consolation et secours dans tous ses besoins. Mais lorsque les impies Philistins eurent enlevé cette même arche, ils ne recueillirent, au lieu de bénédictions, que des malédictions et des châtiments. Des milliers d'entre eux moururent d'une maladie dégoûtante, et ils ne furent délivrés de ce fléau, que lorsqu'ils eurent éloigné l'arche du milieu d'eux. Chers enfants! Il en est de même de la sainte Communion. Vous avez entendu quelles abondantes bénédictions, quels magnifiques dons célestes apporte la sainte Communion quand elle est reçue dignement; mais grandes aussi sont les malédictions,

grands sont les malheurs que produit une Communion indigne. La mauvaise Communion opère précisément l'opposé de ce que produit une bonne Communion. La bonne Communion nous unit à Jésus-Christ et augmente en nous la grâce sanctifiante ; la mauvaise Communion nous sépare de Jésus-Christ, nous rend ses ennemis, nous enlève de plus en plus sa grâce, et nous en rend entièrement indignes ; — la première affaiblit nos mauvaises inclinations, nous donne du goût et de l'énergie pour le bien ; la seconde nous fait devenir les esclaves de nos mauvaises passions, nous enlève tout goût, toute ardeur pour le bien, la paix et la joie du cœur ; — celle-là nous purifie de nos fautes vénielles et nous préserve du péché mortel, celle-ci est un nouveau péché mortel et nous dispose aux crimes les plus énormes ; — l'une est le gage de résurrection future et de la gloire éternelle, l'autre est en quelque sorte un engagement donné au démon, par lequel nous lui vendons notre âme et nous signons notre damnation éternelle.. C'est pourquoi le catéchisme dit en quelques mots : Celui qui communie indignement, c'est à-dire en état de péché mortel (quand, après avoir commis un péché mortel, on ne s'en purifie pas par une bonne confession), s'attire la damnation. Et l'apôtre S. Paul prononce cette parole terrible : « Quiconque mange ce pain ou boit le calice du Seigneur indignement, commet un crime contre le corps et le sang du Seigneur... Il boit et mange son jugement (c. a. d. sa damnation) parce qu'il ne fait pas le discernement du corps du Seigneur. » (c. a. d. parce qu'il ne le discerne pas de la nourriture ordinaire, parce qu'il le reçoit sans la pureté du cœur, sans préparation, comme une nourriture ordinaire). Que veut dire l'Apôtre par ces mots : Il mange et boit son jugement ? Chez quelques anciens peuples, c'était la coutume, quand un coupable était condamné à mort, d'écrire sa sentence sur un papier, et le malheureux était forcé de manger, d'avaler ce papier qui portait son arrêt de mort. Par là on voulait signifier que sa sentence était passée, entrée en lui, qu'il ne pouvait plus s'en débarrasser, ni en être délivré. L'Apôtre veut donc dire par ces expressions effrayantes : un tel porte déjà dans son cœur son propre arrêt de condamna-

tion; pour lui il n'est plus besoin de condamnation, ni de sentence de la part de Dieu; aussi vrai qu'il a mangé indignement le corps du Seigneur, aussi vrai est-il, qu'il est damné (s'il meurt dans ce péché). Mais pourquoi, chers enfants, une menace si terrible, un châtiment si effroyable? C'est parce que l'indigne Communion est un péché énorme, un péché horrible.

Q. 8. *Quel péché commet celui qui ose communier indignement.*

R. 1° *Il commet, comme Judas, un horrible sacrilége, puisqu'il s'attaque au corps et au sang de Notre-Seigneur.*

2° *Il se rend coupable de la plus noire ingratitude, puisqu'il fait au divin Sauveur la plus sanglante injure au moment même où il reçoit de lui la plus grande preuve d'amour.* Ps. 54, 13.

1° Comme on vous l'a dit ailleurs, celui qui profane ou déshonore une chose sainte, consacrée à Dieu, commet un *sacrilége.* Celui qui outrage la statue du roi, qui souille son appartement, s'attaque à la propriété du roi, lui adresse en quelque sorte cet outrage à lui-même; mais celui qui frappe ou crache le roi même à la figure, commet un outrage bien plus grand, puisqu'il s'attaque au *corps*, à la personne de son maître. C'est ainsi que Dieu est outragé par celui qui profane une église, un calice, ou qui fait une mauvaise confession; alors il insulte, il attaque la propriété de Dieu; mais celui qui communie indignement, fait à Dieu un outrage bien plus horrible, puisqu'il s'attaque au propre corps, au propre sang du Sauveur. Il commet un acte de brigandage contre Dieu, c'est ainsi qu'on exprime ce crime dans certaines langues. Que fait un brigand? il enlève avec violence, ce qu'on ne veut pas lui donner de bon gré. Eh bien! celui qui communie indignement, enlève Dieu, c'est-à-dire qu'il saisit dans sa bouche le corps de Jésus-Christ, force le Sauveur à descendre dans un cœur où il lui répugne d'entrer.

Que c'est affreux quand des brigands, après avoir enlevé une personne de distinction, l'enferment au fond d'une caverne, pour l'y laisser pourrir vivante, parmi des squelettes et des cadavres! Et Jésus-Christ a mille fois plus d'aversion et d'horreur pour le péché mortel, que nous n'en avons pour un cadavre en putréfaction. Et celui qui fait une Communion sacrilége, force Jésus-Christ à descendre dans son cœur noir comme l'enfer, et tout rempli de l'affreuse pourriture du péché mortel! Voilà le traitement qu'il fait subir au Fils de Dieu, à celui qui le tient continuellement sous sa puissance, qui pourrait le faire tomber mort à l'instant même et le lancer dans l'éternité au milieu des flammes inextinguibles de l'enfer!

Le crime de celui qui communie indignement, ressemble d'une manière frappante au crime de *Judas*. Ecoutez et jugez-en par vous-mêmes. Judas alla trouver les ennemis de Jésus-Christ et leur dit : « Que voulez-vous me donner si je vous le livre? » Et ils lui donnèrent trente pièces d'argent. — L'enfant qui veut communier indignement, demande aussi au démon : « Que me donneras-tu si je te livre Jésus? — Et le démon répond : « Tu n'auras pas besoin de confesser tel péché... Tu pourras continuer de vivre dans telle mauvaise habitude ». Et le malheureux enfant est satisfait du marché, sa résolution est prise!

Jésus-Christ avertit Judas pendant la dernière Cène ; il lui montre qu'il connaît son noir projet ; il dit ouvertement : « L'un d'entre vous me trahira » ; et comme Judas avait encore l'effronterie de lui demander : « Seigneur est-ce moi ? » — Jésus lui dit clairement : « Oui, vous l'avez dit »; puis il veut l'effrayer, le détourner de son crime par cette terrible menace : « Malheur à l'homme, par qui le Fils de l'homme sera trahi ; mieux aurait valu pour lui de n'être pas né! » Mais Judas persiste dans son affreux projet, rien ne fait impression sur lui. Or Jésus avertit également l'enfant sacrilége, qui veut communier indignement; il l'avertit par des voix intérieures, par les reproches de sa conscience ; il l'effraie par les menaces qu'il lui fait entendre dans les instructions où il lui apprend combien l'indigne Communion est un forfait épou-

vantable ; il l'avertit par la bouche du confesseur dans le tribunal de la pénitence ; mais c'est en vain ! Le malheureux enfant demeure insensible, il résiste avec une malice infernale à tous ces avis ; il est déterminé à commettre l'horrible sacrilége.

Judas vient accompagné des ennemis de Jésus-Christ, et entre dans le jardin des Olives ; il s'avance vers son divin Maître et presse ses lèvres hypocrites sur la face de l'Agneau de Dieu ; Jésus ne repousse pas ce baiser qui lui cause une peine infinie ; il lui dit avec une profonde tristesse : « Mon ami ! pourquoi êtes-vous venu ? Est-ce donc ainsi que, par un baiser, vous trahissez le Fils de l'homme ? » Et les ennemis de Jésus tombent sur lui, ils amoncellent sur sa tête divine, les injures, les douleurs les mépris et les tortures de toute espèce. — L'enfant qui communie indignement, vient dans l'église, amenant avec lui, dans son cœur, le péché mortel et le père du péché, le démon ; là sous les yeux de Dieu qui sait tout, en présence des anges invisibles qui entourent le tabernacle et se voilent tristement la face, devant ses parents, ses frères et sœurs, ses proches et ses camarades, il s'approche du divin Sauveur qui lui adresse un dernier avis : « Mon enfant ! mon enfant ! pourquoi es-tu venu ? Je t'aime tant ; est-ce ainsi que tu agis envers celui qui est ton Sauveur ? » Mais le malheureux enfant ne se laisse pas toucher ; il s'avance hypocritement, il s'agenouille, comme s'il était plein de respect et d'amour pour Jésus, il reçoit la sainte Communion, il presse ses lèvres sacriléges sur le corps précieux de Notre-Seigneur, il le reçoit dans son cœur, le livre en quelque sorte au démon, qui règne en maître dans son âme, et le forfait abominable est accompli ! Ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré est déshonoré ! Satan triomphe ! mais de la bouche de l'ange vengeur sort cette parole : « Malheur ! Malheur ! » ou plutôt cette sinistre parole, elle sort de la bouche du divin Sauveur lui-même. « Malheur ! » crie-t-il, ce Jésus si bon, si aimable, « Malheur à cet enfant ! Mieux aurait valu pour lui de n'être jamais né ! »

2° *Il se rend coupable de la plus noire ingratitude,* oui de l'ingratitude la plus odieuse, la plus détestable. Il est ingrat,

celui qui ne montre pas de la reconnaissance pour un bienfait reçu ; il est plus ingrat encore, celui qui paie le bienfait par des injures ; mais le comble de l'ingratitude, c'est d'abuser du bienfait même pour outrager le bienfaiteur. Un père s'est mis à travailler jour et nuit ; à table, à peine a-t-il osé manger quelques bouchées, et cela afin d'acheter des habits à ses enfants. L'un des enfants prend l'habit que le père lui donne et ne dit pas un mot de remerciement ; le second ne dit rien non plus, et il va même, pendant ces quelques moments, jusqu'à désobéir à son père ; le troisième prend l'habit, puis le jette à terre, le foule aux pieds et va jusqu'à le lacérer en face de son père, au milieu d'un torrent d'injures et d'outrages. Lequel de ces trois malheureux est le plus ingrat ? — O chers enfants ! Jésus a fait infiniment plus pour nous, que jamais père n'en a fait ou n'en fera pour ses enfants ; non-seulement, pendant l'espace de trente-trois ans, il a travaillé, il s'est épuisé ; non-seulement il a sacrifié sa vie pour nous, mais il a voulu encore se donner tout entier pour notre salut : il nous présente son corps, son sang pour devenir la nourriture de notre âme. C'est une grande ingratitude, si un chrétien ne l'en remercie pas pendant toute sa vie ; une ingratitude plus grande encore, s'il désobéit à son divin Sauveur, s'il l'offense par le péché, mais c'est mettre le comble à l'ingratitude, c'est se montrer ingrat de la manière la plus monstrueuse, quand il communie indignement, parce que alors il s'attaque à Jésus-Christ lui-même, à ce corps adorable qui a été mis en croix pour lui, à ce corps précieux qui lui a été donné en nourriture ; ce corps sacré, il en abuse pour outrager le divin Sauveur de la façon la plus odieuse, et cela au moment même où il se donne au malheureux avec un amour admirable (1).

(1) Voici encore un exemple qui pourrait être cité à propos : Un jeune homme avait été dévalisé par des brigands et pendu à un arbre. Un voyageur passe à cheval pres de là, il s'aperçoit qu'il y a encore un peu de vie dans le pendu, coupe la corde avec le couteau qu'il porte sur lui, et fait reprendre connaissance au jeune homme, en lui faisant avaler quelques gouttes de vin. Il le fait ensuite monter à cheval derrière lui et le transporte ainsi plus loin, afin de pouvoir le soigner. Le misérable qu'il a sauvé, re-

L'histoire parle beaucoup d'un illustre païen, nommé Jules César, que plusieurs Romains, dans un conspiration, avaient juré de faire mourir. Lorsque ses ennemis se précipitèrent sur lui, le poignard à la main, il commença à ce défendre vigoureusement contre eux. Mais tout à coup il découvrit parmi les conjurés qui l'attaquaient, un certain Brutus, qu'il avait adopté comme enfant, aimé comme un père et comblé de bienfaits. A peine l'eut-il aperçu, qu'une indicible douleur s'empara de son cœur à la vue de tant d'ingratitude chez son fils adoptif, et, d'une voix déchirante, il s'écria : « Et toi aussi, mon fils ? » — Dès lors il ne se défendit plus, il se couvrit la tête d'un pan de son manteau et tomba percé de coups, sous le fer de ses ennemis. Chers enfants ! Le divin Sauveur ne devrait-il pas dire la même chose, si l'un d'entre vous l'attaquait par le crime monstrueux d'une communion sacrilége ? ne devrait-il pas lui adresser aussi ces paroles : « Et toi aussi, mon enfant, toi que j'aimais tant, tu es aussi parmi mes ennemis, tu m'outrages ? » Que les infidèles le blasphèment, que les impies l'outragent, ce n'est pas si effrayant ; mais qu'un enfant, auquel il a porté tant d'amour, qu'il a comblé de tant de caresses et de bienfaits, devienne son meurtrier, son assassin, et s'unisse à ses plus cruels ennemis, c'est ce qui doit faire infiniment de peine à son divin cœur (1).

Combien l'indigne Communion est un péché énorme, c'est ce que vous pouvez comprendre par les châtiments que Dieu y a attachés.

marque que son sauveur porte sur lui une somme d'argent, que fait-il ? Il soustrait adroitement le couteau qu'il plonge tout entier dans la poitrine du voyageur bienfaisant ; il se sert du couteau même qui lui a sauvé la vie !!

(1) C'est ainsi qu'un père qui est malade et accablé de douleurs doit ressentir une douleur au dessus de toutes les autres, quand son propre fils qu'il a beaucoup aimé, lui fait des reproches, l'injurie etc.

Q. 9. *Quelles sont en général, dès cette vie, les suites d'une communion indigne ?*

R. *Ce sont l'aveuglement et l'endurcissement du cœur, quelquefois la mort subite et d'autres châtiments temporels.*

Exemple : La fin malheureuse de Judas dont le Sauveur a dit : « Mieux vaudrait pour lui, de n'être pas né. » S. Matth. 26, 24. — Comp. la 1[re] Ep. aux Cor. II, 30.

Le châtiment qui, d'ordinaire, succède bientôt à la communion indigne, c'est le remords déchirant de la conscience. Le malheureux enfant a trahi son Sauveur, — et à peine le crime affreux est-il commis, qu'aussitôt la malédiction, le cri de réprobation retentit au fond de son cœur. Jamais, non jamais un tel enfant (à moins de faire une sincère pénitence) ne peut recouvrer la véritable paix de l'âme. Une vie misérable, une vie sans joie et sans repos, est son partage. Mais Dieu a coutume de faire suivre, si pas toujours, du moins généralement, d'autres châtiments après l'indigne Communion. En effet le cœur de celui qui communie indignement, est frappé *d'aveuglement*, c'est-à-dire qu'il devient comme aveugle ; de même qu'un aveugle ne voit aucun chemin et marche droit vers des précipices, devant lesquels ceux qui voient, reculent avec épouvante, de même celui qui a communié indignement, devient souvent aveugle dans son âme ; il ne voit plus du tout le triste et terrible état dans lequel il se trouve ; il ne pense plus ni au ciel ni à l'enfer ; il ne pense plus à changer de vie, et c'est ainsi qu'il s'avance droit vers sa perte, vers l'abîme de l'enfer.

Ou bien *son cœur* devient *endurci*. Endurci est le cœur quand il ressemble à la pierre, dont la dureté ne laisse rien pénétrer ; tout passe sur le cœur, les avis, les prières, les exhortations, les menaces, sans l'amollir ou le changer (exemples de Pharaon, de Judas). Souvent ces sortes de personnes se disent : Je suis sur un mauvais chemin, je marche à ma perte éternelle ; je serai damné, si je ne me confesse et ne me corrige pas ; mais (chose effrayante à dire) elles *ne veulent* pas se confesser,

elles ne veulent pas se convertir ; elles endurcissent leur cœur contre la voix de Dieu. Or cet endurcissement est une des plus terribles punitions de la justice divine, et suit assez souvent de près la communion indigne. Judas, déjà longtemps avant la dernière Cène, avait péché par avarice, par tromperie, il avait déjà formé le dessein de livrer le divin Sauveur ; cependant Jésus continua toujours de le supporter, de prendre patience. Mais après que le traître eut fait sa communion sacrilége, le démon, dit l'Ecriture sainte, le démon entra en lui (parole qui fait frémir) ! Judas se jeta dans le crime affreux du déicide, — puis il s'en alla, et se pendit. — Il y avait autrefois un jeune homme qui s'était livré à une vie très criminelle, mais de temps en temps il sentait encore des remords de conscience; il tremblait quand il était sur le point de commettre un nouveau péché, et se sentait porté à la pénitence. Il en parla à un vieux coquin (1) qui avait blanchi dans le crime. Celui-ci lui donna un cônseil vraiment infernal, c'était de faire des communions sacriléges. Et le malheureux s'empressa de suivre cet avis ; en effet, dès ce moment il n'eut plus de remords de conscience, plus d'appel au repentir, aussi en était-il arrivé au point de commettre, sans frémir, les péchés les plus abominables ; il était raffermi dans son mauvais chemin : il était endurci !

Et ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que ces personnes meurent dans leur endurcissement, dans leur impénitence. Elles ne veulent pas entendre parler de confession ni de conversion, et quelquefois Dieu permet qu'elles *meurent subitement*, de sorte que, si elles voulaient même se confesser, elles n'en auraient plus le temps. S. Cyprien (qui vivait il y a 1600 ans) rapporte qu'une femme qui allait recevoir indignement le corps de Notre-Seigneur, tomba tout à coup à la renverse devant la Table sainte, et rendit son esprit au milieu d'affreuses convulsions. Je vais vous citer encore deux exemples de morts pareilles, arrivées il n'y a pas si longtemps.

Dans une ville de France, les enfants faisaient leur première Communion. Ils venaient de recevoir le divin Sauveur, quand soudain au milieu d'eux, un jeune garçon qui avait

(1) Voltaire.

communié aussi, tomba étendu à terre. Il était là couché pour mort, et l'on se hâta de le rapporter dans la maison la plus voisine ; le prêtre tâcha de le rappeler à la vie, et quand il eut enfin rouvert les yeux, le ministre de Dieu essaya de lui inspirer de la confiance et du courage, de le consoler, de lui rappeler le bonheur qu'il venait de goûter. — Mais le malheureux enfant ne laissa échapper de ses lèvres pâles et frémissantes, que ces paroles : « J'ai fait une Communion sacrilége. » Un instant après c'était un cadavre (1).

Un homme qui avait vécu longtemps en état de péché mortel, devient gravement malade ; on va chercher le prêtre qui le confesse. Mais lorsque le ministre de Dieu veut lui donner la sainte Communion, le misérable le repousse avec les deux mains, en s'écriant : « Retirez-vous, Monsieur, je n'ai jamais Communié qu'une seule fois en ma vie, et cette Communion a été un sacrilége... Je suis damné. » Après ces mots il retombe dans d'horribles convulsions ; comme on veut lui parler, il cache sa tête sous les couvertures, et quand on les retire on voit que le malheureux est mort !

Un petit garçon pieux et appliqué, eut le malheur de fréquenter de mauvais camarades, qui étaient corrompus jusqu'au fond de l'âme, et il se laissa entraîner par eux à un affreux péché. Ses bons parents n'en soupçonnaient rien. Arriva le temps où il dut faire sa première Communion. Il assista aux instructions, à la retraite, se confessa, mais il fit une confession sacrilége et s'approcha ainsi de la sainte Table. Après cette Communion indigne, il était sensiblement changé. Il s'en revint chez lui sombre et triste (car les remords de la conscience ne lui laissaient pas de repos), il devint désobéissant, insolent vis-à-vis de ses maîtres, insupportable, irascible à l'égard de ses camarades, et pour le punir on fut obligé de l'enfermer. Quand le temps fut venu de le laisser sortir de la chambre où on l'avait mis aux arrêts, l'homme qui devait

(1) En rapportant ce fait, le catéchiste, s'il le juge à propos, peut faire remarquer que lorsqu'un enfant tombe faible après la Communion, les autres doivent bien se garder de soupçonner cet enfant d'avoir fait une Communion sacrilége.

lui ouvrir, écouta à la porte ; tout était tranquille, il n'entendait ni bruit ni mouvement. Il frappa quelques coups, mais ne reçut pas de réponse. Enfin on ouvrit la porte de vive force et l'on trouva (chose horrible à dire) on trouva le malheureux enfant mort, il s'était pendu, il était mort comme le traître *Judas* (1) !

Et pensez-y, chers enfants, si le sort de ceux qui font une Communion sacrilége est déjà si effrayant en ce monde, que doit-ce donc être dans l'autre monde, où commence seulement le jour de la vengeance et des châtiments ! Oh non ! la justice de Dieu n'atteint pas toujours, dès ce monde, les profanateurs sacriléges de l'Eucharistie, tous ne meurent pas subitement ; tous ne sont pas frappés de punitions temporelles, comme de maladies et d'autres fléaux, mais tous (s'ils ne se convertissent pas et ne font pas pénitence, ce qui, hélas ! arrive bien rarement chez ceux qui communient indignement et surtout pour la première fois) — mais tous ces imitateurs du sacrilége Judas sont atteints, dans l'autre monde, par ce châtiment épouvantable, à cause duquel Notre-Seigneur cria à Judas : « Malheur ! » Chers enfants ! Voila que ce misérable

(1) Dans une ville du Grand-Duché de Bade, vit encore une femme possedée, K..., qui s'est attirée évidemment son effroyable état par une Communion indigne. Etant âgée de 22 ans, après avoir été se confesser, ainsi que plusieurs autres jeunes filles qui demeuraient avec elle, elle s'était querellée avec celles-ci et avait maltraité l'une d'entre elles. Toutes se réconcilièrent, et, avant d'aller à la sainte Table, elles se rendirent encore auprès de leur confesseur, après avoir conjuré la malheureuse K .. de faire de même. Mais celle-ci répliqua : « Je veux communier indignement, je veux savoir ce que c'est. » Elle communia en effet, revint à la maison, se mit au lit, ne prit plus aucun aliment pendant plusieurs jours, de sorte qu'on fut obligé de lui ouvrir la bouche de vive force, et depuis lors commença le misérable état, où elle se trouve encore actuellement.

Plusieurs jeunes gens, dans une ville de la Belgique, avaient fait le complot de communier d'une manière sacrilége, et s'en vantèrent ensuite comme d'un exploit heroïque. L'un d'eux, peu de temps après, fut atteint à la bouche d'une maladie mystérieuse ; il consulta plusieurs médecins distingués, aucun ne fut en état d'expliquer le mal qui, comme un cancer horrible, rongeait la bouche du malheureux. Le traducteur tient le fait de la famille même d'un médecin de Liége, qui fut consulté personnellement par le sacrilége.

souffre depuis plus de 1800 ans les tourments les plus affreux, à cause de son sacrilége, et lorsque 1800 ans, oui 18,000 ans se seront de nouveau écoulés, il continuera encore de souffrir. Ah ! que ne puis-je vous faire regarder un moment au fond de ce terrible abîme de l'enfer et vous montrer les malheureux damnés qui y souffrent et y souffriront pendant toute l'éternité, avec un désespoir affreux, et cela pour les Communions sacriléges qu'ils ont osé commettre !

Et maintenant, chers enfants! Réfléchissez encore une fois à tout ce que je vous ai dit sur la Communion sacrilége; rappelez-vous combien le péché de Judas, le sacrilége est horrible, et quelles punitions l'attendent; ah ! si parmi vous il devait y avoir un enfant coupable de sacrilége!!... (et cela n'est pas impossible; n'y avait-il pas un Judas parmi les douze apôtres?) N'êtes-vous pas effrayés à cette pensée? une sainte terreur ne vous fait-elle pas frissonner jusqu'au fond du cœur? Et ne vous dites-vous pas, comme les apôtres, avec un certain effroi : « Est-ce moi, Seigneur? »

Ah! chers enfants! si je savais que parmi vous il y eût un Judas, je prierais de toute l'ardeur de mon âme, le bon Dieu, oui, je le supplierais de laisser du moins mourir cet enfant, avant le jour de la première Communion, avant qu'il ne commette un tel crime. Tous, nous prierons aujourd'hui, chers enfants, devant le très saint Sacrement, et du fond de notre cœur, pour que Dieu nous préserve d'un crime et d'un malheur pareils; nous lui dirons : « Hélas! Seigneur, mon cœur frémit d'effroi et de crainte, quand je considère que je pourrais faire une Communion sacrilége. Ah ! Ne permettez pas que je devienne pour vous un autre Judas. Avant d'avoir ce malheur, faites que je meure plutôt dans votre sainte grâce ! »

Nous prierons les uns pour les autres, comme ces quarante soldats martyrs dont parle l'histoire de l'Eglise, et nous dirons : « Seigneur ! nous sommes ici au nombre de.... (dites le nombre des enfants), voilà ceux que vous avez choisis ; faites que tous, tant que nous sommes ici, nous vous recevions dignement; ne permettez pas qu'il y ait un traître, un Judas parmi nous ! » — Mais avant tout nous demanderons : « Seigneur, que dois-je faire pour être préservé d'un aussi grand

malheur? Voyez je suis tout à fait disposé à faire ce que vous désirez de moi, quelques peines qu'il puisse m'en coûter (1). »

Chers enfants! si telles sont vos dispositions, je puis vous donner l'assurance consolante, que vous ne vous approcherez pas indignement de la table de Communion. En effet, quand même vous auriez été jusqu'ici des enfants méchants, quand même vous auriez souvent offensé le bon Dieu par des péchés mortels, et souillé votre cœur par de vilaines fautes, il y a un moyen qui peut vous rendre de nouveau purs, vous réconcilier avec Jésus-Christ et vous empêcher de faire une Communion sacrilége. Le catéchisme vous indique ce moyen quand il dit :

Q. 10. *Que doit-on faire par conséquent, lorsqu'on a commis un péché grave ?*

R. *On doit, avant de communier, faire une bonne confession.*

« Que l'homme s'éprouve soi-même, et qu'alors il mange de ce pain « et boive de ce calice. » I Cor. II, 28.

Oui, avant de communier vous devez faire une *bonne* confession, une confession qui compte devant Dieu, une confession pleine de sincérité et de contrition. Elle nous procurera de nouveau le bonheur d'une conscience pure, bien pure, de sorte que vous pourrez vous approcher de la sainte Table et de votre Dieu, avec cette pureté et cette sainteté qu'il exige de vous. Soyez heureux de pouvoir faire cette confession, et dès aujourd'hui jusqu'au jour de votre première Communion, dites journellement une bonne prière, afin d'obtenir la grâce de faire une excellente confession. Ne craignez pas de ne

(1) Si le catéchiste a des motifs de craindre qu'il n'y ait parmi les enfants des âmes craintives et scrupuleuses, il doit déclarer ici, comme plus tard quand il s'agira de la préparation à la confession générale, il doit déclarer expressément que celui-là seulement fait une Communion sacrilége, qui ose recevoir Jésus-Christ quand il *sait très-bien* qu'il a un péché mortel sur la conscience; que par conséquent ils n'ont pas besoin d'avoir peur de faire une mauvaise Communion, s'ils ne le savent ou ne le veulent pas.

pouvoir bien vous confesser, je vous expliquerai tout ce qui est nécessaire pour cela ; je vous aiderai, et Dieu lui-même vous aidera. Seulement soyez bien disposés et fortement résolus à faire consciencieusement ce que je demande de vous, alors je vous réponds que vous ferez une bonne confession, une bonne Communion (1).

Jusqu'ici je vous ai dit seulement, ce que l'on doit faire pour que la Communion ne soit pas un sacrilége, à savoir, que celui qui a sur la conscience un péché mortel, doit le confesser. Mais pouvez et devez-vous vous contenter de cela ? Non, chers enfants. Il ne suffit pas que l'on soit pur de tout péché mortel. D'après la parole de S. Jean Chrysostôme, celui qui reçoit le Dieu de toute pureté, doit être pur comme le rayon du soleil ; celui qui mange le pain des anges doit avoir la pureté et la piété des anges. Alors même que nous ne serions pas en état de posséder cette pureté et cette piété, nous devons faire du moins tout ce dont nous sommes capables pour y parvenir. C'est pourquoi le catéchisme demande :

Q. 11. *Comment doit-on ensuite se préparer du côté de l'âme ?*

R. *On doit* 1° *s'efforcer de purifier le cœur, même des péchés véniels ;* 2° *y exciter la ferveur et la dévotion.*

Nous devons donc faire tous nos efforts, 1° pour purifier le cœur des péchés véniels, moins graves (en tâchant d'obtenir le pardon des péchés commis, par une confession pleine de repentir, par l'assistance à la sainte Messe, par de fréquents actes de contrition etc., et en prenant la résolution de ne plus en commettre volontairement) ; 2° pour exciter en nous la *ferveur* (un sincère désir, des sentiments de joie, de saintes aspirations) et la *dévotion* (en pensant volontiers à la sainte Communion, en demandant avec ardeur cette grâce, en éloignant les pensées inutiles ou frivoles).

Représentez-vous, chers enfants, que quelqu'un doit venir en visite chez vous, quelqu'un dont vos parents font beaucoup

(1) La préparation à la confession est contenue dans la 3e Partie.

de cas et qu'ils aiment de tout leur cœur; quelqu'un qui les a comblés de grands et de nombreux bienfaits; que feront vos parents? Sans doute ils lui prépareront une belle chambre, ils auront soin de la nettoyer, de la rendre bien propre, d'en faire disparaître non-seulement les plus vilaines ordures, mais aussi les plus petites taches, d'ôter partout la poussière, etc. Cependant quelque propre que soit une chambre, si elle n'a que ses quatre murs nus, un étranger de distinction n'aura guères de goût d'y loger. C'est pourquoi vos parents ne manqueraient pas sans doute de l'orner, d'y placer de beaux meubles, d'y mettre des bouquets de fleurs, d'y suspendre des tableaux ou de belles gravures etc. — Chers enfants! il y a aussi un hôte qui veut venir loger dans vos cœurs, un hôte, une personne extrêmement distinguée et riche, infiniment aimable : c'estla deuxième personne de la sainte Trinité, Jésus-Christ qui veut venir au dedans de vous. C'est pourquoi il faut que la petite chambre de votre cœur soit avant tout.

1° Bien purifiée ou nettoyée. Autant il déplaît à un homme distingué de se trouver dans une chambre malpropre et remplie de poussière, autant il est désagréable à Jésus de se trouver dans une âme souillée de péchés. Il n'est rien qu'il haïsse tant que le péché, et je vous ai déjà fait voir (p. 165, 3e) combien le péché véniel même est odieux à ses yeux. Vous savez combien doivent être purs les vases sacrés, le calice, le ciboire, l'ostensoir, etc, qui sont en contact avec le saint Sacrement ou qui servent à le garder ! Eh bien! vous devez être des calices, des vases vivants, dans lesquels est déposé le corps de Notre-Seigneur. C'est pourquoi je vous en conjure de nouveau : rendez-vous bien purs; proposez-vous, non-seulement de confesser avec douleur vos moindres fautes, mais avant tout, combattez avec un nouveau couragevos défauts journaliers! Chaque matin renouvelez fermement votre résolution de vous corriger, comme on vous l'a enseigné auparavant. Chaque soir, voyez, par un soigneux examen de conscience, si pendant le jour la poussière et les taches des péchés véniels ne sont pas venues s'attacher à votre âme, et efforcez-vous d'essuyer cette poussière du péché, par un repentir sincère et de bonnes résolutions.

2° Tâchez ensuite d'*orner* vraiment votre cœur de tout ce qui peut plaire à votre aimable Sauveur. Ornez-le de *fleurs*, c'est-à-dire, de ferventes prières, de pratiques de piété qui font monter vers Dieu un parfum, comme celui des fleurs les plus précieuses. Récitez, avec une pieuse attention, les prières que je vous ai déjà indiquées ailleurs ; assistez à la sainte Messe avec une dévotion toujours plus grande ; visitez le très saint Sacrement, faites surtout plus fréquemment et avec plus de ferveur la Communion spirituelle, etc. Ornez aussi votre cœur de *tableaux* ou d'images, d'images de saints. Comment pouvez-vous faire cela? Les images sont, comme vous le savez, des copies d'une personne avec les principaux traits qui la font distinguer des autres. Or, en pratiquant les vertus que les saints ont pratiquées, vous retracez dans votre âme leurs traits distinctifs. Ainsi par exemple, lorsque vous vous exercez dans la vertu de pureté, vous portez dans votre cœur une image de saint Louis de Gonzague; quand vous pratiquez la vertu de douceur, vous avez en vous l'image de saint François de Sales, etc. Il y a surtout une image que vous devez avoir, c'est celle de l'enfant Jésus, si pieux, si obéissant. Ah ! le divin Sauveur en trouvant dans votre cœur ces images saintes, en éprouvera bien plus de joie que vous, lorsque vous possédez de magnifiques images, peintes avec de belles couleurs. Faites donc tous vos efforts, chers enfants, pour pratiquer de telles vertus. Obéissez ponctuellement, afin de plaire au bon Jésus ; faites de temps en temps une petite mortification à table, etc. (en gardant le silence, en vous tenant bien tranquilles); pratiquez quelques œuvres de charité. Ne laissez passer aucun jour sans vous imposer l'une ou l'autre de ces œuvres. Et comme vous n'êtes que des enfants pauvres qui avez peu, et ne pouvez pas grand' chose, faites comme les pauvres gens ont coutume de faire : mendiez chez les riches, c'est-à-dire chez les saints du ciel, priez-les de vous aider (par leur intercession), afin que vous puissiez acquérir les vertus qui en eux ont tant plu au divin Sauveur. Invoquez surtout l'intercession de la sainte Mère de Dieu, de saint Joseph, de votre patron et de saint Louis de Gonzague. Cet angélique et saint jeune homme communiait tous les dimanches, et chaque fois

il s'y préparait trois jours d'avance, avec la plus pieuse ferveur, par des prières et des bonnes œuvres ; puis, pendant les trois jours suivants, il remerciait Jésus de sa bonté.

C'est pourquoi aussi il a reçu des grâces admirables et nombreuses dans la sainte Communion. Car, remarquez le bien, chers enfants : vous recevez d'autant plus de grâces dans la sainte Communion que vous serez mieux préparés ; et moins bien vous serez préparés, moins grandes aussi seront les grâces que vous obtiendrez. La même pluie tombe sur plusieurs terres en même temps ; dans celle qui est bien cultivée, elle produira des fruits en abondance ; dans les terrains mal cultivés, moins de fruits, et sur les parties pierreuses de la montagne, elle serat out à fait inutile. C'est ainsi que le même Sauveur descend dans un grand nombre de cœurs ; dans les cœurs préparés avec soin, il répandra des grâces en abondance, mais dans les cœurs purifiés et préparés avec négligence, il n'apportera que peu de bénédictions. Voilà pourquoi saint Bonaventure a dit : « Je crois que, au moyen d'une seule communion faite avec une bonne préparation, on reçoit plus de grâces que par dix communions fréquentes faites avec peu de préparation (1) ». Aussi remarquez bien ce que demande le catéchisme :

Q. 12. *Les péchés véniels rendent-ils la sainte Communion indigne ou sacrilége?*

R. *Non, ils ne la rendent pas indigne ou sacrilége, mais ils diminuent en elle les effets de la grâce.*

Quiconque a commis des péchés véniels et va communier dans cet état, sans en être purifié par la confession ou par un autre moyen (tel que l'assistance à la sainte Messe, des œuvres de pénitence, etc.), ne reçoit pas indignement la sainte Communion, mais les péchés véniels diminuent les effets de la

(1 S. Marguérite, fille du roi de Hongrie, ne se contentait pas de se confesser avec la plus grande attention et de purifier son cœur avec grand soin des moindres taches, avant d'aller à la sainte Table, mais elle passait encore en prières toute la nuit qui précédait la Communion. Le jour même où elle avait communié elle demeurait à jeûne jusqu'au soir, etc.

grâce, c'est-à-dire : ils sont cause que la sainte Communion produit dans une personne disposée de la sorte, moins de grâces qu'elle en aurait produit autrement, si elle avait été mieux préparée. C'est ainsi qu'une fenêtre dont les vitres sont couvertes de poussière et de vapeur, n'empêche pas la lumière du soleil de pénétrer dans la chambre, mais elle empêche la lumière d'y briller dans tout son éclat ; de même etc.

Q. 13. *Comment peut-on exciter dans le cœur la ferveur et la dévotion ?*

R. *Par de pieuses méditations et des actes de piété.*

Méditer, cela signifie : arrêter quelque temps sa pensée sur un objet, y réfléchir sérieusement. Ainsi lorsque vous regardez le crucifix et que vous vous mettez à réfléchir, à penser à tout ce que Jésus-Christ a souffert pour vous, à l'amour qu'il vous a porté en mourant sur la croix, aux exemples de patience, de douceur, de soumission, etc, qu'il a donnés pendant sa passion, cela s'appelle méditer.

Vous faites des *actes pieux*, quand vous pratiquez certaines vertus, comme je vous le montrerai dans la question suivante. Ces pieuses pensées, ces méditations, ces actes, on doit avoir soin de s'y livrer, déjà la veille du jour de la Communion. En allant vous coucher le soir de ce grand jour, dites-vous en vous-mêmes : « Demain mon bien-aimé Jésus veut venir à moi ! » Puis réjouissez-vous, et désirez ardemment de le recevoir, etc. Le matin, quand vous vous éveillez, votre première pensée sera celle-ci : « Aujourd'hui mon doux Jésus vient à moi ! » C'est, occupés de ces pensées, que vous devez vous habiller et aller à l'église, toutes les fois que vous communiez. Mais c'est principalement à l'église même, un peu avant la sainte Communion, que vous devez vous efforcer de faire ces sortes d'actes avec beaucoup de dévotion et de ferveur.

Q. 14. *Quels sont les meilleurs actes avant la sainte Communion ?*

R. *Ce sont les actes 1° de foi et d'adoration ; 2° d'humilité et de repentir 3° d'espérance, de charité et de désir.*

Ces actes, chers enfants, sont pour ainsi dire les réponses de votre âme à ces trois questions : 1° *Quel* est celui qui veut venir à moi ? (c'est Jésus, mon Dieu et mon Sauveur.) *A qui* veut-il venir ? (à un enfant pauvre et pécheur.) 3° *Pourquoi* veut-il venir ? (parce qu'il m'aime et veut me sauver.)

1° Quel est celui qui veut venir ? C'est Jésus. Et qu'est-ce donc qui vous le dit ? *Votre foi.*

A. C'est cette *foi* que vous devez ranimer avant tout. Rappelez-vous donc d'abord que Jésus-Christ lui même a dit : « Ceci est mon corps. » Or ce qu'il a dit est plus certain que la présence du soleil qui brille dans le ciel, car nos sens et notre intelligence peuvent se tromper, tandis que la parole de Jésus-Christ ne trompe jamais. Réveillez-donc, chers enfants, une foi tellement ferme et vive dans vos cœurs, comme si vous étiez dans la salle de la dernière Cène, comme si vous voyiez Jésus de vos propres yeux, comme si vous entendiez sortir de sa bouche cette parole : « Ceci est mon corps ». Dites-lui : « O Jésus, qui êtes l'éternelle vérité, vous avez dit : Ceci est mon corps ; ces paroles saintes sont pour moi plus vraies, plus certaines que tout ce que me disent les sens et la raison ; oui, je crois d'une foi ferme et vive, que vous êtes véritablement, réellement et substantiellement présent dans la sainte Hostie, que vous êtes le même Jésus qui mourûtes un jour sur la croix, et qui êtes maintenant dans le ciel. Je le crois avec une telle conviction, que je préférerais plutôt renoncer à la vie qu'à cette croyanee ». — S. Vincent de Paul et d'autres âmes pieuses avaient une foi si vive, que, lorsqu'ils se mettaient à genoux devant le saint Sacrement, on eût dit qu'ils voyaient avec les yeux du corps, le divin Jésus, qu'ils s'entretenaient face à face avec lui, tellement leur visage était enflammé, tellement ils oubliaient toutes les choses terrestres, tellement leur cœur était attaché tout entier à Jésus.

B. Quel est celui qui vient à vous ? C'est Jésus, votre Dieu et votre Sauveur. Que lui devez-vous donc d'abord ? *L'adoration.*

Pensez-y bien, chers enfants ! Il vient à vous celui qui, par une seule parole, a tiré du néant le ciel et la terre, et qui,

par une seule parole, pourrait les replonger dans le néant;— celui en présence duquel, tout l'univers est seulement comme un petit grain de sable, la mer comme une légère gouttelette de rosée se balançant à un brin d'herbe. Il vient à vous, celui qui suspend le soleil dans l'immensité des cieux comme une lampe inextinguible, et montre aux étoiles la route qu'elles doivent suivre ; — celui devant lequel la terre tremble et les tempêtes s'apaisent ; celui devant lequel les saints anges se couvrent la face en frémissant. Il vient à vous, celui qui un jour vous jugera, — qui vous fera entrer dans les demeures célestes, ou vous repoussera avec les damnés dans l'enfer. S'il vous fallait paraître devant un roi de la terre, vous seriez tout saisis d'effroi et remplis du plus profond respect ; et cependant un roi, après tout, n'est qu'un homme comme vous. Dans la sainte Communion se donne à vous, celui devant lequel les princes, les rois, les empereurs les plus puissants de la terre, sont moins qu'une goutte d'eau comparée à la vaste étendue de la mer. Chers enfants ! Lorsque vous considérez tout cela, quelles devront être les sentiments, les dispositions de votre cœur ? Les mêmes que ceux de S. Thomas, lorsque, ayant reconnu le divin Sauveur ressuscité, il tomba à ses pieds et s'écria avec un saint respect : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » les mêmes que ceux de S. Pierre, lorsque, reconnaisant le Fils tout-puissant de Dieu à l'occasion de la pêche miraculeuse, il tomba tremblant à genoux et s'écria : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur ». Adorez donc le divin Jésus avec le même respect et dites-lui : « Seigneur, Dieu tout-puissant, devant qui le ciel et la terre s'inclinent et les saints anges se voilent la face en tremblant ; je me prosterne à vos pieds avec le plus profond respect, je vous adore comme mon Sauveur et mon juge ! » — Et puisque vous n'êtes pas à même de l'adorer autant qu'il convient, appelez à votre secours les anges et les bienheureux, priez-les pour qu'ils l'honorent, le louent et l'adorent à votre place, comme il le mérite.

2. *Quel est celui* à qui Jésus veut venir ? Cest un enfant pauvre et pécheur tel que je suis. Réveillez par conséquent en vous :

A. des sentiments d'*humilité* (1). Considérez, chers enfants, que c'est le Dieu *infiniment grand* qui vient à vous ! Devant lui, les esprits les plus sublimes, les plus élevés, ne sont que comme une étincelle passagère comparée au soleil resplendissant. En un instant il pourrait créer des millions d'hommes et d'anges, qui seraient des milliers et des millions de fois meilleurs que vous. Et néanmoins il vient à *vous,* qui êtes de misérables créatures, si misérables devant Dieu, que nulle comparaison ne pourrait l'exprimer ; à vous qui êtes en outre de pauvres pécheurs, chargés de tant de fautes, souillés de tant de péchés qui sont une horreur, une abomination aux yeux de Dieu ! Quels seraient les sentiments d'un homme pauvre, malade, couvert d'ulcères, si le pape ou l'empereur venait le voir dans sa cabane, pour le consoler et lui apporter de riches cadeaux? L'admiration et la confusion l'empêcheraient de dire un mot, il ne saurait plus parler. Et Celui qui vient à vous chers enfants, est infiniment plus grand que le pape et l'empereur! — Un officier avait prié un jour le divin Sauveur de vouloir bien guérir son domestique ; dans son étonnante bonté Jésus dit : « Je vais venir et je le guérirai. » Alors l'officier qui s'effraya de son néant et de sa misère, à la pensée que le Fils de Dieu allait venir chez lui, répondit à Jésus : « O Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Dites la même chose (vous entendrez répéter d'ailleurs trois fois par le prêtre, ces saintes paroles) : « ô Seigneur, Dieu tout-puissant ! Je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur, car vous êtes le Dieu grand, le Dieu fort, le Dieu saint et terrible, devant qui les cieux ne sont pas purs, et moi je suis une faible et misérable créature, un pauvre enfant, un pécheur qui vous ai offensé si souvent. Mon cœur est

(1) Le catéchiste, s'il le trouve convenable, peut d'abord, en forme de récapitulation, montrer dans l'exemple du publicain (S. Luc. 18), ce que c'est que l'humilité ; que celui-là est humble qui reconnait sa bassesse, sa faiblesse, sa culpabilité, qui avoue que tout ce qu'il y a de bon en lui, vient de Dieu, qui s'estime moins que les autres, qui ne s'exagère pas son mérite, ne méprise pas le prochain, etc. On peut faire de même pour les vertus suivantes.

encore loin d'avoir cette pureté, cette dévotion, cet amour et les autres vertus qui vous plaisent. Mais dites seulement une parole et mon âme deviendra pure etdigne de vous recevoir. » Réveillez également en vous :

B. des sentiments de *contrition* ou de repentir. Lorsque l'enfant prodigue était à l'étranger où il souffrait cruellement de la faim, il se repentit amèrement d'avoir fait de la peine à son père, et quitté si imprudemment la maison paternelle. Il retourna sur ses pas, et il eût été vraiment heureux, si son père avait voulu le recevoir seulement au nombre de ses domestiques. Mais lorsque à son retour, le père vint à sa rencontre, qu'il le serra sur son cœur, le baisa, fit préparer un festin et l'aima encore plus qu'auparavant, que dut il se passer dans le cœur du fils ? Ah ! qu'alors il dut être triste et affligé d'avoir causé tant de chagrin à un père si bon, si aimable ! Comme, à ce moment, il dut se repentir de ses fautes, non à cause de la misère qui l'avait accablé, mais par amour pour son père ! Chers enfants ! faites-en maintenant l'application à vous-mêmes. Vous aussi, comme l'enfant prodigue, vous avez été désobéissants au Père céleste, à l'aimable Sauveur ; vous avez perdu étourdiment la grâce de Dieu, vous avez oublié votre Dieu et Sauveur ; il ne s'est pas passé de jour sans que vous l'ayez offensé. Vous a-t-il puni, comme vous le méritiez ? vous a-t-il laissé dans la misère de vos péchés ? vous a-t-il répoussé ? Non. Il vous appelle par une voix intérieure, vous disant de revenir à lui ; puis dans la confession, il vous pardonne tout, tout... Il ne veut plus même penser à votre méchanceté, il vous adopte de nouveau comme ses enfants chéris, et dans la sainte Commuuion, il veut venir lui-même à vous avec tout son amour et toutes ses grâces ! Et ce Dieu Sauveur, si bon, si aimable, vous avez pu l'oublier si longtemps, l'offenser si gravement ! vous avez osé affliger son divin cœur ! (Considérez les cinq plaies sacrées dans son corps que vous recevrez—c'est vous qui en avez été la cause, etc). C'est pourquoi regrettez tout le mal que vous avez fait, haïssez, détestez vos péchés du fond de votre cœur et dites : « O Jésus ! mon doux Jésus ? La confusion et la douleur bouleversent mon cœur, quand je considère comment je me

suis conduit à votre égard. Hélas! que je vous ai oublié longtemps! que de fois je vous ai offensé, en foulant aux pieds vos commandements! Et vous êtes si bon pourtant! vous ne m'avez pas puni! vous m'avez tout pardonné et vous consentez encore à venir dans mon cœur. O Seigneur! que puis-je faire autre chose, que de tomber à vos pieds comme Marie-Madeleine, et pleurer amèrement mes péchés, en vous promettant de ne plus jamais vouloir vous offenser de propos délibéré (1). » — Demandez-vous ensuite :

3° *Pourquoi* Jésus vient-il à moi? Parce qu'il m'aime et veut me rendre éternellement heureux.

A) Voilà ce qui doit animer votre *espérance* ou votre confiance.

Chers enfants, à ne considérer que ce que je vous ai exposé jusqu'ici, vous devriez être uniquement saisis de crainte et d'effroi, et vous n'oseriez guères vous hasarder à venir à Jésus. Mais vous n'avez qu'à vous rappeler 1° tout ce que Jésus a fait pour vous; pensez à la crèche où pour vous, il souffrait déjà comme enfant; — pensez à ces trente-trois années d'une vie dure, pauvre et fatigante; — pensez à cette sueur de sang, à cette sanglante flagellation, à cette mort douloureuse sur la croix et dites-moi : Avez-vous encore besoin de craindre celui qui a enduré tout cela pour vous? Ne pourrait-il pas dire aussi : « Mon enfant! qu'aurais-je encore pu faire de plus, pour montrer combien je vous aime, combien je suis disposé à faire tout pour vous? » Rappelez-vous 2° combien Jésus se montrait aimable et bon envers les pauvres,... les malades... les pécheurs; comment il les prenait sous sa protection, les guérissait et les bénissait; rappelez-vous ce seul exemple, c'est quand il adressa à Marie-Madeleine, cette grande pécheresse, les paroles si douces : « Allez en paix; vos péchés vous sont pardonnées! » Et dites-moi maintenant : Ne pouvez-vous pas tout espérer

(1) On pourrait aussi attirer l'attention des enfants sur les sentiments que dut éprouver S. Pierre, lorsque le divin Sauveur ne lui reprocha point son reniement, mais le remplit de confusion et de consolation en lui demandant : « Simon, m'aimez-vous? »

de lui? Si vous êtes pauvres, il est puissant et riche; si vous êtes vraiment malades dans votre âme, d'une seule parole il peut vous guérir; si vous avez été des enfants coupables, très méchants, il est venu tout exprès sur la terre, à cause des pécheurs. — Rappelez-vous 3° comment il aimait surtout les enfants, les prenait avec tendresse dans ses bras et les bénissait; comment il prononça ces paroles à jamais mémorables et si consolantes pour vous : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux leur appartient ; » conséquemment aussi pensez combien volontiers il vous accueillera. — Enfin rappelez vous 4° qu'il a institué spécialement ce saint Sacrement, afin que nous allions à lui avec une entière confiance, et qu'il pût nous apporter du secours, des consolations et des bénédictions, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui, — il possède la vie éternelle ; » et comme il nous le crie encore du fond des saints Tabernacles : « Venez à moi, vous qui êtes affligés et accablés ; je vous soulagerai. » Quand vous pensez à tout cela, chers enfants, pouvez-vous encore éprouver de la crainte? Non ; excitez en vous une pleine et entière confiance ; dites (à l'exemple du lépreux) : « Seigneur, je suis très pauvres et très criminel, c'est vrai ; je ne suis vraiment pas digne que vous veniez à moi ; mais, Seigneur, je sais que vous êtes tout-puissant ; si vous voulez vous pouvez me rendre pur ; vous êtes infiniment bon, c'est par un excès d'amour que vous voulez venir à moi, et vous m'avez même promis vos grâces. Aussi j'ai la ferme confiance, que ces grâces, vous me les apporterez, que vous me donnerez tout ce dont j'ai besoin, pour devenir vertueux et sauver mon âme. Surtout ranimez

B) Votre *amour*. Chers enfants, vous aimez tout ce qui est beau, tout ce qui est bon. Lorsque vous vous trouvez au sommet d'une haute montagne, et que vous voyez le soleil se lever lentement, au milieu d'un ciel qui semble tout d'or et de feu, lorsque le soleil se mire ensuite dans des millions de gouttes de rosée, comme dans autant de petits miroirs de couleur, que les petits oiseaux se mettent à gazouiller tous

ensemble leurs chansons matinales, que tout est tranquille et solennel dans les champs, les forêts et les vallons, comme dans une grande église où l'on dit la messe, n'est-il pas vrai que cela est beau, que cela vous va au cœur et que vous aimez de voir ce spectacle? Eh bien! sachez-le, chers enfants, toute cette beauté sur la terre, n'est qu'un pâle reflet de la beauté de Dieu; elle est, en comparaison de la beauté de Dieu, comme la flamme d'une petite lampe à côté du soleil étincelant qui jette partout ses rayons. Quand vous voyez un enfant vraiment pieux, bon et innocent, vous êtes portés à l'aimer, vous ne pouvez faire autrement. Chez S. Louis de Gonzague, chez S. Agnès et d'autres saints, la pureté de l'âme, l'amour de Dieu, la douceur angélique rayonnaient tellement dans leurs regards et leurs traits, qu'on dût les aimer. Mais, chers enfants, qu'est-ce que la pureté d'un S. Louis à côté de la pureté de Jésus? l'amour d'un S. François-Xavier, la douceur d'un S. François de Sales, à côté de l'amour et de la douceur de Jésus? Combien plus donc devez-vous aimer celui qui est le « plus beau d'entre les enfants des hommes, » celui qui brille dans la splendeur de l'infinie sainteté, qui étincelle dans la gloire de la suprême beauté et de l'inexprimable béatitude?

Vous aimez vos parents, parce qu'ils vous ont fait beaucoup de bien et montré tant d'affection. Mais toute cette affection, tous ces bienfaits que sont-ils en comparaison de l'amour et des bienfaits dont vous comble Jésus? Qu'a fait Jésus-Christ pour vous? Qu'a-t il souffert et que veut-il faire encore maintenant pour vous? Pensez à sa crèche, à sa croix,... à la sainte Eucharistie. Vos parents ont-ils aussi répandu leur sang pour vous, au milieu des cruelles souffrances de la mort, etc? Qui est-ce donc que vous devez aimer davantage? Chers enfants! imaginez-vous que vous êtes profondément endormis pendant la nuit; tout à coup le feu se déclare dans la maison où vous demeurez, et avant que vous ne l'ayez remarqué, tout est en flammes; les escaliers sont déjà tout brûlants, et nulle part il n'y a plus de sortie possible, plus moyen de s'échapper. Voilà qu'arrive un étranger, il se précipite courageusement au milieu du feu, vous enveloppe de son manteau qu'il a mouillé, mais en même temps il se brûle

lui-même à la figure, aux mains et aux pieds, de sorte qu'il en devient gravement malade et que dans son lit il est en proie aux plus terribles douleurs. Dites-moi, cet homme, qui vous a montré tant d'amour, ne l'aimeriez-vous pas ? Ne voudriez-vous pas souffrir vous-mêmes, afin de pouvoir le guérir? Ne voudriez-vous pas faire bien volontiers, tout ce que vous soupçonnez pouvòir lui être agréable? Combien plus devez-vous aimer votre divin Sauveur ? Il vous a sauvé du feu éternel de l'enfer; mais en vous sauvant, il lui a fallu perdre lui-même la vie, au milieu des plus cruelles souffrances. C'est pourquoi aimez-le de tout votre cœur; aimez à penser souvent à lui, priez-le avec une sainte joie, montrez-lui votre amour, en faisant de bon cœur tout ce qui lui plait ; — soyez obéissants, humbles, patients, et faites de temps en temps un léger sacrifice pour lui. Puis, avant la sainte Communion, dites-lui avec un cœur tout embrasé d'amour : « O mon Jésus ! O Dieu infiniment beau, saint et grand, qui, par amour pour moi, avez tant fait, tant souffert, qui voulez encore vous unir maintenant à moi, de la manière la plus étroite, comment pourrai-je vous récompenser de tant d'amour? O Seigneur, je veux vous aimer de nouveau d'un cœur fidèle et sans partage ; par amour pour vous, je veux éviter tout ce qui pourrait vous déplaire ou vous attrister ; par amour pour vous, je veux prier, travailler, souffrir, et faire tout ce que je sais être commandé par vous. Par amour pour vous, je veux vivre et mourir ! »

C. Acte de *désir*. Si votre père ou votre frère, que vous aimez de tout cœur, avait été longtemps absent dans un pays étranger, et qu'il arrivât une lettre pour vous annoncer, qu'il est en chemin, qu'il vous rapporte beaucoup de belles choses, qu'il arrivera dimanche; comme vous seriez contents, et désireux de voir arriver ce dimanche ; vous auriez de la peine à l'attendre ; le désir d'y être déjà, vous empêcherait de dormir, vous en rêveriez même pendant la nuit, et plus cet heureux jour serait proche, plus ardents aussi seraient vos désirs. Et voici, chers enfants, que votre père et frère céleste, votre bien-aimé Jésus, vous a fait dire qu'il veut venir à vous après peu de jours, et vous apporter de riches, oui de bien riches présents, des grâces. Ah ! Combien vous de-

vez vous réjouir, désirer et souhaiter qu'il vienne bientôt. S. Mechtilde avait coutume de dire : « Pour pouvoir aller communier, je voudrais volontiers me précipiter à travers les flammes d'un bûcher ; » et S. Catherine, quand elle ne pouvait communier, était toute malade, rien qu'à cause des désirs et des aspirations qui faisaient battre son cœur. Vous aussi, chers enfants, excitez en vous un sincère et vif désir de la sainte Communion ; faites souvent avec ferveur la communion spirituelle ; adressez fréquemment des prières jaculatoires à Jésus, par exemple, en disant : « O Jésus, venez bientôt ! » « O Jésus qu'il me tarde de vous voir venir ! » — « O Jésus ! venez, venez dans mon cœur ! » Avant que de communier, dites : « O Jésus vous voulez venir maintenant. Seigneur je soupire après vous, comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive. Sans vous, Jésus ! je ne puis vivre. Ah ! venez à moi, venez et ne tardez pas davantage ! Venez et restez près de moi. Ainsi soit-il (1). »

Jusqu'ici, chers enfants, vous avez entendu comment nous devons préparer notre âme pour communier. Maintenant nous devons examiner encore quelle préparation est nécessaire, quant au corps.

Q. 15. *Comment doit-on se préparer ensuite quant au corps ?*

R. *On doit être 1° a jeûn, c'est-à-dire n'avoir rien bu ni mangé depuis minuit ; 2° être honnêtement vêtu en paraissant à la sainte Table.*

A commencer à douze heures de la nuit, si vous voulez communier, vous ne pourriez prendre la moindre partie de nourriture et de boisson ; ainsi ni café, ni lait, ni bouillon, ni

(1) Ces actes peuvent très bien se rattacher aux paroles que l'on répète trois fois : « Seigneur, je ne suis pas digne, etc. ; » en renouvelant d'abord des sentiments de foi et d'adoration, quand on dit : « Seigneur » ; en s'humiliant et en se repentant, quand on dit pour la seconde fois : « Je ne suis pas digne » ; en réveillant dans le cœur l'espérance, l'amour et le désir, quand on dit pour la troisième fois : « mais dites seulement une parole etc. Cp. la Q. I sur la Communion.

eau, ni pastilles, ni médecine. Et si par oubli ou par distraction, vous aviez mangé ou bu quelque chose, sachez bien qu'en ce cas, il vous est défendu de communier. Si vous étiez un peu dérangé, si vous tombiez faible, on ne pourrait pas vous donner du bouillon ou de l'eau à avaler ; si on le faisait, vous ne pourriez pas aller à la sainte Table ce jour là. D'après S. Augustin, ce furent les Apôtres qui établirent l'obligation de rester à jeûn ; d'ailleurs, d'après toutes les convenances, il faut que cette nourriture divine, le corps de Notre-Seigneur soit reçu avant la nourriture terrestre et ordinaire.

De plus, celui qui veut communier doit être vêtu *honnêtement*, selon son état; il ne doit donc pas s'approcher du banc de communion avec des habits déchirés ou sales. Cela ne veut pas dire cependant qu'il doit être habillé avec luxe, ou avec vanité. Non, chers enfants, car des habits malpropres et négligés montreraient que vous n'avez pas de respect pour le Dieu trois fois saint; des habits superbes, que vous n'avez guères d'amour pour lui, puisque vous aimez mieux le luxe et la vanité. Je vous ai déjà dit ailleurs, comment vous devez vous conduire le jour de la première Communion, sous le rapport des habillements, et je vous prie encore de ne pas y penser, mais de penser surtout à orner votre âme.

Q. 16. *Quels sont ceux qui sont dispensés d'être à jeûn pour communier ?*

R. *Ceux qui, étant dangereusement malades, reçoivent la sainte Communion en viatique.*

La loi du jeûne, que je viens de vous expliquer, est très-sévère et aucun confesseur, pas même l'évêque ne peut vous permettre de communier, si ce jour-là vous avez mangé ou bu la moindre chose. Ceux-là seulement peuvent communier, alors même qu'ils ne seraient pas à jeûn, qui sont *dangereusement malades,* c'est-à-dire ceux qui sont en danger de mourir bientôt, et auxquels on donne la sainte Communion comme viatique.

Q. 17. *De quelle manière doit-on se présenter à la sainte Table ?*

R. *Avec le plus grand respect, les mains jointes et les yeux baissés.*

Quand, comment et dans quel ordre vous devrez vous avancer vers la sainte Table, etc, c'est ce que je vous montrerai plus tard. D'abord on doit voir à tout votre extérieur, à votre manière d'agir, qu'un saint respect remplit votre cœur et que vos pensées sont près de Jésus. C'est pourquoi vous devez joindre les mains en signe d'adoration, tenir les yeux baissés pour marquer l'humilité et pour ne pas vous distraire en regardant les autres. Puis imaginez-vous ; que vous vous avancez vers la crèche et que la très sainte Vierge va vous mettre dans les bras le divin enfant Jésus.

Q. 18. *Comment doit-on se conduire en recevant la sainte Hostie ?*

R. *On doit tenir la nappe devant la poitrine, élever la tête, avancer la langue sur la lèvre inférieure, et recevoir ainsi, avec beaucoup de respect, la sainte Hostie.*

Remarque : Qu'on ait bien soin de ne pas conserver la sainte Hostie dans la bouche, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consommée. Si elle s'attache au palais, on doit la détacher avec la langue et non avec les doigts.

Je vous montrerai comment vous devez faire tout cela. Arrivés devant le banc de communion, faites avec attention la génuflexion et attendez là, avec des sentiments de respect et de désir, jusqu'à ce que le prêtre vous donne la sainte Eucharistie. Pendant que vous la recevez, dites en silence avec le prêtre : « Que le corps de Notre-Seigneur garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il. » Attendez jusqu'à ce que toute la rangée ait communié, levez-vous, faites une respectueuse génuflexion et retournez à votre place dans le même ordre que vous êtes partis (1).

(1) Le motif pour lequel on ne peut pas garder la sainte Hostie dans la

Q. 19. *Que doit-on faire après avoir reçu la sainte Communion ?*

R. *On doit se rendre avec la plus grande modestie dans un endroit tranquille de l'église, et y demeurer encore quelque temps à prier avec attention.*

Remarque. Il n'est pas de temps plus précieux et plus favorable que celui après la sainte Communion; c'est pourquoi on doit tâcher d'en profiter le mieux que l'on peut. Ce serait mauvais signe, si on ne restait pas en prières près du bon Sauveur, pendant une demi-heure ou au moins un quart d'heure.

Chers enfants, il est très important que vous restiez en prières et en silence, pendant quelque temps, (une demi-heure, ou au moins un quart d'heure,) après la sainte Communion. C'est ce que demande de vous :

1° Le respect, la reconnaissance et l'amour que vous devez à Jésus.

S. Philippe de Néry vit un jour un homme qui quittait l'église de suite après avoir communié, sans faire la moindre action de grâces (la moindre prière pour remercier Jésus-Christ). Aussi le saint le fit-il suivre de deux enfants de chœur, munis de flambeaux allumés. L'homme tout surpris, demanda ce qu'ils voulaient. Les petits servants lui dirent que Philippe les avait envoyés. Il se dirigea comme une flèche vers le saint, et lui demanda ce que cela signifiait. « Mon fils, répondit Philippe, quand le corps de Notre-Seigneur est porté à un malade, le respect exige, que l'on porte une lumière devant le saint Sacrement. Vous vous êtes sauvé de l'église, pendant que le corps de Notre-Seigneur reposait encore dans votre cœur, c'est pourquoi il convenait de faire porter des flambeaux allumés devant vous. » Ce saint voulait montrer par là, combien ils

bouche, jusqu'à ce qu'elle soit consommée ou fondue, ne peut guères être bien expliqué aux enfants. C'est parce que sans cela la présence de Jésus-Christ aurait cessé, avant que la manducation ait eu lieu, et conséquemment la manducation du corps de Jésus Christ, à laquelle sont encore attachées des grâces et des effets sacramentels, n'aurait pas lieu. — D'un autre côté, il sera bon de rendre les enfants attentifs à ce qu'ils s'abstiennent, pendant quelque temps, de cracher après la communion.

manquent au respect qu'on doit à Jésus-Christ, ceux qui omettent de remercier Jésus-Christ après la sainte Communion.

En effet, supposez, chers enfants, le cas où un homme distingué, qui vous a fait beaucoup de bien, vienne dans votre maison, uniquement pour vous rendre visite, et que vous, après lui avoir vite adressé un salut, vous le laissiez seul, pour aller travailler ou vous amuser; ne serait-ce pas une insulte ou un mépris, une ingratitude et une grossièreté, qui devrait lui causer de la peine? Sans doute. — Or, sachez-le bien, chers enfants, dans la sainte Communion, Jésus votre Dieu et votre maître, votre plus grand bienfaiteur qui vous aime tant, vient pour vous visiter. Eh bien ! quand vous sortez de l'église après une courte prière, quand au lieu de prier vous vous occupez de pensées mondaines, inutiles, et que vous laissez en quelque sorte votre divin Sauveur seul, cela ne doit-il pas lui causer de la peine? Ne serait-ce pas un signe, que vous n'avez pas de respect, de reconnaissance et d'amour pour lui, — conséquemment comme le dit le catéchisme, ne serait-ce pas un mauvais signe?

2° Votre propre avantage exige, que vous fassiez après la sainte Communion, de pieuses actions de grâces. Si vous donniez à un mendiant une bonne aumône, et s'il ne vous en remerciait pas,— la fois suivante lui feriez-vous encore si facilement la charité? Et Jésus, si vous ne le remerciez pas, ou si vous le remerciez mal des aumônes si riches qu'il vous a données dans la Communion, croyez-vous qu'il vous accordera de nouveau des grâces aussi abondantes? —Et cependant que de grâces nombreuses ne pourriez-vous pas obtenir, après la sainte Communion, par une fervente prière? Et tout cela vous le négligez, vous le perdez si vous négligez votre action de grâces. Le temps qui suit la sainte Communion est selon le catéchisme et les paroles de sainte Térèse, le temps *le plus précieux*, qui pour vous a plus de valeur que les plus grands biens de la terre; et pourquoi est-il si précieux? Parce qu'il est le *plus riche en grâces*, parce que vous pouvez y obtenir plus de grâces que partout ailleurs. Imaginez-vous, chers enfants, qu'un prince extrêmement riche vous prenne avec lui

dans la chambre où se trouvent ses trésors, et vous dise : « Voici que vous avez une demi-heure de temps ; tout l'argent que vous pouvez compter durant cette demi-heure, vous appartient. » Or, pendant cette demi-heure, au lieu de compter de l'argent, vous amuseriez-vous à regarder par la fenêtre, à exa mier les tableaux, ou à bavarder? Sans doute que non ; et si vous l'aviez fait, plus tard, j'en suis sûr, vous en auriez bien des regrets. Ecoutez! quand vous avez reçu la sainte Communion, Jésus-Christ vous conduit aussi, pour ainsi dire, dans sa chambre aux trésors, à savoir dans son divin cœur, et vous engage à y choisir des grâces, à les lui demander, parce qu'il veut tout vous donner. Quelle perte ce serait donc pour vous, si vous passiez ce temps précieux à penser à des niaiseries, à des bagatelles, et si vous perdiez ainsi ces avantages spirituels? Comme vous en auriez des regrets plus tard, lorsque Dieu, en vous jugeant, vous montrerait combien de grâces, vous avez négligées ainsi !

Tout cela, les Saints le savaient bien, et c'est pourquoi ils ont fait, après la sainte Communion, de longues et ferventes actions de grâces, la plupart pendant une heure, souvent pendant plusieurs heures. Vous, chers enfants, employez aussi, après chaque Communion une demi-heure, ou, si vous n'avez pas assez de temps, au moins un quart d'heure pour adorer et remercier Jésus-Christ.

Mais comment ferez-vous cette action de grâces, ou comme le demande le catéchisme :

Q. 20. *Quelles prières doit-on faire surtout après la sainte Communion?*

R. *Celles par lesquelles on s'humilie devant Notre-Seigneur, on le remercie, on s'offre à lui, on l'aime et on lui demande des grâces.*

Lorsque vous avez reçu la sainte Communion, imaginez-vous que, dans ce moment, comme autrefois Siméon, vous portez le cher enfant Jésus dans vos bras, ou que vous reposez sur la poitrine de Jésus, comme jadis saint Jean, lors de la dernière Cène. Saluez alors votre bien-aimé Jésus avec l'a-

mour le plus affecteux, la joie la plus sincère; adressez-lui intérieurement dans votre cœur, des paroles de respect, d'amour, de reconnaissance, etc., comme Dieu vous les inspirera. N'ayez pas peur d'être trop peu poli pour parler avec Jésus-Christ, il ne désire pas de belles paroles bien arrangées, mais des paroles qui viennent du cœur. Tenez-vous dans ces pensées aussi longtemps que vous le pouvez. Ensuite vous pouvez prendre votre livre de prières, et réciter les prières d'actions de grâces, mais lentement, en vous arrêtant après chaque phrase ou après chaque page pour redire à Jésus, par vos propres paroles, ce que vous avez lu.

Je vais vous indiquer encore en quelques mots, la manière dont vous pouvez faire l'action de grâces, sans l'aide d'un livre de prières. Il y a trois demandes (comme dans la préparation) auxquelles vous pouvez répondre dans votre âme, à savoir : 1° Qui est Jésus et qui suis-je, moi ? 2° Qu'a fait Jésus pour moi — et qu'ai-je fait pour lui ? 3° Que désire de moi Jésus, et que puis-je désirer de lui ?

1° *Qui est Jésus ?* Le Fils du Dieu vivant, l'incommensurable, le créateur de l'univers, le maître suprême de tout ce qui existe, — mon juge. Et *qui suis-je moi?* Je suis comme un pauvre petit ver qui rampe sur la terre, — un pécheur qui a tous les motifs de trembler devant le Dieu de toute sainteté (1). Et néanmoins ce Dieu si saint, si grand dans son amour et sa bonté ineffables, a daigné descendre en moi. Puis formez (comme je vous l'ai appris) un acte de foi, d'humilité, d'admiration, et de sainte allégresse. Lorsque Marie, la mère de Dieu, visita sa cousine Elisabeth, celle-ci s'écria avec admiration : « D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » Combien plus de raisons n'avez-vous pas, de vous étonner et de demander au Sauveur : « D'où me vient ce bonheur que vous, ô mon Seigneur et mon Dieu ! vous veniez à moi qui suis un pauvre enfant, une créature si méchante ? » Maximilien, l'ancien roi de Bavière, était un monarque d'une bonté ravissante, qui se plaisait à parler aux gens les plus pauvres. Un jour qu'il était allé se promener, il rencontra dans

(1) Voyez le développement de cette pensée Q. 14 sur la Communion.

son chemin un pauvre ouvrier occupé à casser les pierres de la route. Le roi entra en conversation avec lui et parla avec tant de familiarité, que le casseur de pierres, ayant oublié toute crainte, finit par demander au roi, avec une cordiale naïveté, s'il ne voulait pas partager avec lui son dîner. Et voilà que le roi s'assit à côté du pauvre journalier sur un tas de pierres, et se mit à manger, avec les cuillers de fer-blanc noirci, le grossier et insipide brouet du casseur de pierres. A cette vue, le pauvre homme fut tellement touché de la condescendance et de la bonté de son roi, qu'il sentit les larmes lui venir aux yeux, et se jeta à genoux en s'écriant : « O mon Dieu ! je ne pourrais jamais témoigner à mon prince toute ma reconnaissance pour sa bonté et son affabilité à mon égard ; vous du moins, ô mon Dieu, recompensez-le par d'abondantes bénédictions ? » Si cet homme fut si étonné, si touché de voir manger son roi avec lui, combien plus donc ne devriez-vous pas être étonnés et touchés de ce que le roi du ciel et de la terre veut, non pas manger avec vous, mais vous servir lui-même de nourriture, à vous pauvres petits enfants? C'est pourquoi adorez-le avec une profonde humilité, un grand amour, une sainte joie, et comme vous n'êtes pas en état de l'adorer autant qu'il le mérite, invitez tous les Saints, les Anges et surtout la très sainte Vierge Marie, à joindre leurs adorations aux vôtres et dites avec un sincère désir : « Que ne puis-je adorer mon Sauveur comme le font les bienheureux dans le ciel ! »

2° *Qu'a fait Jésus-Christ pour moi?* Le divin Sauveur que vous recevez dans la Communion a été couché pour vous dans une crèche; là il a souffert pour vous la faim, le froid, etc. ; enfin, après une vie pleine de contradictions et de souffrances, il a expié vos péchés dans le jardin des Olives,— à la colonne de la flagellation, — sur le chemin du Calvaire, et sur le gibet de la croix où il exhala son âme noble et sainte, au milieu des plus affreuses douleurs. Et tout cela, il l'a souffert, non parce qu'il y était forcé, non parce qu'il devait en tirer quelque profit, mais uniquement par amour pour vous. Il ne se contenta pas en quelque sorte, de vous ouvrir le ciel, non ; mais il voulut encore vous conduire, pour ainsi dire par la main dans le paradis ; c'est pour cela qu'il résolut

de demeurer près de vous dans la sainte Eucharistie et de descendre dans votre cœur, comme une nourriture divine.

Pensez-y, chers enfants ! quel est l'homme qui ait jamais fait la millième partie de tout cela pour un autre homme ? Et voilà cependant ce que le Fils de Dieu a fait pour vous ! Vous êtes pleins de reconnaissance, quand vous obtenez quelques fruits ou quelques pièces d'argent,— vous remerciez ceux qui viennent vous voir quand vous êtes fort malades, — vous ne sauriez comment remercier assez celui qui vous aurait sauvé la vie. Or, sachez-le, votre divin Sauveur a fait infiniment plus pour vous, il est maintenant dans vos cœurs ! et vous ne voudriez pas le remercier ? O, oui ! remerciez-le du plus profond de votre âme ; invitez de nouveau tous les Saints, tous les Anges avec Marie, à le remercier pour vous, et offrez au bon Jésus toutes leurs actions de grâces !

Et qu'ai-je fait pour Jésus? Que feriez-vous pour quelqu'un, qui vous aurait sauvé la vie et qui plus tard viendrait vous demander une bagatelle, un petit service ? Oseriez-vous le lui refuser ? Eh bien ! Jésus qui a tant fait pour vous, vous a dit si souvent, par la voix de votre conscience : Mon enfant ! fais ceci... par amour pour moi ; récite tes prières... sois obéissant... Evite ces camarades, par amour pour moi. — Et n'est-ce pas une honte pour vous, de n'avoir pas même voulu faire si peu pour celui qui vous a sauvé de la mort éternelle, pour votre rédempteur ! Mais que dis-je ? Vous saviez que le péché lui avait causé tant de cruels tourments ; vous saviez combien tel...et tel péché lui étaient odieux, et malgré cela, ce péché vous l'avez commis ! Qu'aviez-vous mérité pour votre ingratitude ? Le moins que Jésus-Christ aurait dû faire, c'était de vous abandonner. Mais Jésus ne l'a pas fait. Il vous a tout pardonné, oui tout ! et il veut entrer maintenant dans vos cœurs, pour vous appartenir tout entier. Oh, chers enfants ! Combien devriez-vous être confus, quelle douleur ne devriez-vous ressentir dans votre âme d'en avoir agi ainsi avec votre divin Sauveur ! Un jeune officier rencontra un jour un trappiste (un religieux) auquel il demanda le chemin qui conduisait à la ville voisine. Le religieux, à qui sa règle défendait de parler, se contenta d'indiquer la route, en la montrant du

doigt. L'officier, s'imaginant que le trappiste ne voulait point parler par mépris pour lui, descendit de cheval et maltraita tellement le pauvre religieux à coups de cravache et à coups de poings, qu'il le fit rouler à terre tout sanglant. Il voulut s'éloigner au galop, mais son cheval était devenu tellement sauvage et ombrageux, qu'il ne put se remettre en selle. Lorsque le pauvre moine maltraité vit son embarras, il se releva avec peine du sol, et alla tenir l'étrier à celui qui l'avait frappé si brutalement. Ah ! que cet officier dut alors se sentir honteux, qu'il dut se repentir de sa cruauté (1) ! Chers enfants ! vous avez maltraité Jésus bien plus cruellement, et voilà qu'il vous comble encore de tant et de si grands bienfaits ! Et vous, ne devez-vous pas être remplis de confusion et vous repentir de vos fautes !

Mais cela ne suffit pas. A l'avenir voulez-vous encore offenser le divin Sauveur ? Non. Demandez-vous plutôt à vous-mêmes :

3° *Que désire Jésus de moi ?* Voyez ! il a tant fait pour vous, il vous a procuré tant de bonheur ? ne voulez-vous rien faire pour lui à votre tour, ne voulez-vous pas lui causer un plaisir ? Oh si ! il s'est donné tout à vous, avec son corps, son sang, son âme, sa divinité, tous ses mérites ; offrez-lui donc aussi tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez. Offrez-lui vos yeux, en lui promettant de ne plus rien regarder de mauvais, mais de les employer uniquement au bien ; de même consacrez-lui vos oreilles, votre langue, vos mains, votre

(1) Au lieu de cet exemple, on pourrait citer le fait suivant arrivé dans les derniers temps. A l'époque où le choléra sévissait à Paris, une sœur de la charité fut insultée de la façon la plus brutale, en pleine rue, par un ouvrier à moitié ivre. La bonne sœur supporta l'outrage sans rien dire. Le lendemain on apporta dans l'hôpital, où cette même sœur était de service, un cholérique dans lequel elle reconnut de suite l'ouvrier de la veille, qui l'avait insultée si indignement. On refusa de recevoir le malade, parce que tous les lits étaient occupés ; mais l'excellente sœur pria et insista si longtemps, qu'enfin il fut admis. Elle-même lui prépara son lit et le soigna jour et nuit, avec le plus admirable dévouement, de sorte qu'il recouvra la santé. Mais la sœur elle-même devint victime de sa charité et mourut. — Sans doute que depuis lors cet ouvrier prie et pleure chaque jour sur le tombeau de la noble sœur

esprit... votre cœur... votre volonté... votre argent etc. Dites-lui : « O mon bien-aimé Jésus ! Que voulez-vous que je fasse ? » Il vous dira, j'en suis sûr, ce qu'il veut de vous : c'est que vous quittiez ce péché, ces camarades, que vous pratiquiez ces vertus ; c'est que vous fréquentiez de nouveau, à telle époque, les Sacrements. Prenez aussi la résolution de le faire, en disant : « Oui mon bon Jésus ! je vous le promets de nouveau ; par amour pour vous, je vais faire tous mes efforts pour exécuter ce que vous me demandez ». Et puis, si vous accomplissez la volonté de Jésus, il exaucera aussi vos prières. Mais vous dites : Dans mes prières

Que dois je demander à Jésus ? Chers enfants ! après la sainte Communion, surtout après la première Communion, vous avez une espèce de pouvoir sacré sur le cœur de votre Sauveur. Si vous priez bien, bien sincèrement avec beaucoup de confiance, il ne peut rien vous refuser. C'est pourquoi priez, oui priez ! Avant tout, priez, chers enfants, pour obtenir la grâce de demeurer toujours sages, de ne pas commettre de péché mortel ; oui priez avec ferveur et instance ; en lui disant : « O aimable Jésus, vous qui êtes la joie de mon âme, mon Dieu et mon tout ! ah ! ne permettez pas que je vous offense encore mortellement à l'avenir : faites-moi plutôt mourir dans l'innocence et la pureté ! » Puis, priez pour vos parents, vos frères et sœurs, les membres de votre famille, vos maîtres, vos bienfaiteurs et priez aussi un peu pour moi. Si vous avez quelque grande peine, par exemple si quelqu'un de vos parents ou de vos proches suit un mauvais chemin, ah ! priez alors et ne cessez pas de livrer des assauts au cœur de Jésus. Plus d'un enfant, au jour de sa première Communion, a obtenu pour d'autres de grandes, de très-grandes grâces. Priez donc bien, avec beaucoup de confiance, puisque vous pouvez tout obtenir par Jésus-Christ ; dites-lui : « Aimable Jésus ! Vous m'aimez tant, que vous êtes venu dans mon pauvre cœur ; me refuseriez-vous maintenant cette grâce...? Non, vous me l'accorderez, vous devez me l'accorder : je ne cesserai de vous importuner par mes prières, et je vous rappelle votre propre parole : Si vous demandez quelque chose en mon nom, ce vous sera accordé ».

Q. 21. *De quelle manière doit-on passer le jour de la Communion ?*

R. *On doit, autant que possible, le passer dans les exercices de piété, fuir les amusements et les plaisirs mondains.*

Après la grand' Messe du jour de votre première Communion, je vous conduirai de nouveau chez moi ou à l'école, et là je vous donnerai un souvenir de votre première communion (1). Puis vous retournerez paisiblement à la maison. Alors il vous est permis d'être bien joyeux, car, après tout, c'est le jour le plus beau de votre vie ! Mais avant tout, chers enfants, n'offensez pas le bon Jésus ; soyez sobres dans le boire et le manger. Puis pensez à ceci : A quoi sert-il de chauffer fort le poêle dans une chambre, si, de suite après, on ouvre portes et fenêtres ? La chaleur se dissipera, et le froid rentrera dans cette place. Gardez-vous aussi de laisser refroidir la pieuse chaleur de vótre cœur, par des conversations mondaines, par la participation aux jeux, aux amusements bruyants ! Pensez plutôt et bien souvent au divin Sauveur, adressez-lui des prières jaculatoires, en disant, par exemple : « Seigneur, restez près de moi, ne me quittez pas ! » — L'après-midi revenez encore à l'église pour assister aux vêpres, au salut, et y renouveler vos promesses de baptême. Après cela nous irons ensemble faire un petit pèlerinage à une chapelle de la sainte Vierge, où nous chanterons quelques beaux cantiques et où nous prierons le chapelet. Là vous vous mettrez de nouveau sous la protection spéciale de Marie, vous lui promettrez d'être ses enfants fidèles et dévoués. Chacun retournera alors dans sa maison, ou, si vous devez encore faire visite à des parents, ne vous y arrêtez pas trop longtemps, et prenez bien garde d'y faire des excès dans le boire et le manger. Quand on veut vous faire prendre du vin ou des liqueurs, n'en buvez pas, où, si vos parents vous le permettent, n'en prenez que fort peu. La visite au cabaret

(1) Dans quelques endroits on remet ces souvenirs après les vêpres.

vous est sévèrement defendue, de même que les amusements et les divertissements qui ne conviennent pas à la sainteté et à la gravité de ce jour. Le soir occupez-vous encore à lire dans un livre pieux, renouvelez souvent vos remerciements et vos bonnes promesses, surtout pendant la prière par laquelle vous tâcherez de finir saintement ce beau jour (1).

Ah ! puissiez-vous tous finir ce jour et le garder dans votre mémoire comme la pieuse Honorine, une fille qui fit sa première communion, il y a environ trente ans. Tous ceux qui la voyaient, étaient touchés de l'innocence, de la foi et du bonheur qui éclataient sur son visage. Elle conjura le divin Sauveur, en le recevant à la Table sainte, de la laisser mourir plutôt que de lui laisser perdre son innocence. En souvenir de sa première communion, Honorine conservait soigneusement les habits et les livres dont elle s'était servie en ce jour. Souvent elle les baisait avec respect, et quand on lui demandait pourquoi elle faisait cela, elle répondait : « Ces objets me rappellent ce jour où j'étais tellement à Jésus-Christ, tellement heureuse, que j'éprouve encore quelque chose de ce bonheur, rien qu'en regardant les habits, etc ». La pieuse enfant obtint ce qu'elle avait demandé au jour de sa première communion ; elle mourut avec la robe sans tache de l'innocence, à l'âge de quinze ans. Chers enfants ! puisse ce beau jour être également cher à votre souvenir ; et cette robe nuptiale de l'innocence que Jésus-Christ vous accordera sans doute en ce jour, puissiez-vous, comme cette vertueuse enfant, l'apporter devant son trône, où le vrai, l'éternel jour de la communion vous unira à jamais à lui, dans un bonheur et une gloire sans fin !

(1) Dans la préparation aux communions suivantes on doit indiquer aux enfants, comment ils doivent se conduire pendant la journée, ce qu'ils doivent éviter, ce qu'ils doivent lire, etc ; qu'on les engage surtout à pratiquer, par reconnaissance, quelque bonne œuvre, par exemple, à donner une aumône ; s'ils ont communié le dimanche, à visiter l'après-midi un pauvre qui est malade, etc.

TROISIÈME SECTION.

LA PRÉPARATION A LA CONFESSION GÉNÉRALE (1).

I. — INSTRUCTIONS SUR LA CONFESSION EN GÉNÉRAL.

A. — NÉCESSITÉ ET UTILITÉ DE LA CONFESSION GÉNÉRALE.

Chers enfants, lorsque, en parlant de la sainte Communion je dus vous entretenir de la Communion indigne ou sacrilége, que je montrai combien elle est un crime horrible, quels épouvantables châtiments et quel jugement terrible elle entraîne à sa suite; alors (et je l'ai bien remarqué) vous avez été saisis d'effroi; votre cœur a frissonné de crainte, à la pensée que vous aussi, vous pourriez commettre ce crime, et tomber sous le coup des malédictions. Peut-être même, que plus d'un parmi vous n'a pas été éloigné de faire le souhait des Gérasénéens (S. Mat. 8, 34), à savoir que Jésus ne descendît pas vers eux, n'entrât pas dans leur cœur. O chers enfants! ne faites pas un tel souhait. Car, sans Jésus, que seriez-vous? Ne serait-ce pas infiniment triste de vivre sans lui, sans le salut, sans le bonheur, sans la paix, sans les bénédictions que lui seul peut apporter, et dont je vous ai tant parlé dans les précédentes instructions? — Et cependant si vous le receviez d'une manière indigne, le malheur serait bien plus grand encore. — N'y a-t-il donc pas un moyen pour échapper à ce malheur?

(1) Donner ici une explication complète sur le sacrement de pénitence, cela nous conduirait trop loin; nous devons supposer d'ailleurs que l'on a donné maintes fois cette explication aux enfants, avant leur première communion. Nous nous contenterons d'intercaler et de répéter les principes généraux, en nous attachant aux questions du catéchisme, qui s'y rapportent.

Aucun doux rayon de consolation ne vient-il briller entre ces sombres nuages, amassés par la crainte et l'inquiétude?

Oh oui ! chers enfants, il y a un moyen qui peut vous préserver assurément du malheur de faire une mauvaise Communion et vous aider à faire une bonne Communion, pourvu que vous vouliez employer ce moyen, tel qu'il convient; c'est pourquoi vous devez vous en réjouir de tout votre cœur. Ce moyen, quel est-il? C'est le sacrement de la Pénitence.

Mais ce sacrement, vous y avez déjà eu recours différentes fois, et cependant il se peut, que plus d'un enfant parmi vous, loin d'y avoir trouvé de grandes consolations, n'y ait rencontré que de la crainte, de l'effroi et de la confusion. C'est qu'alors, chers enfants, vous ne vous étiez pas approchés du sacrement de pénitence, comme j'espère que vous vous en approcherez maintenant. C'est qu'alors vous ne compreniez pas quel bonheur c'est, d'avoir un cœur pur et d'être absous de ses péchés. Maintenant que vous savez, qu'en recevant, en état de péché et sans un cœur pur, votre Sauveur, vous commettriez un horrible sacrilége, vos dispositions, j'en suis sûr, sont tout autres; vous vous dites en soupirant : « Si je pouvais du moins obtenir le pardon! si j'étais pur, bien pur! » Voilà aussi pourquoi vous vous approcherez du sacrement de Pénitence d'une manière bien autrement sérieuse, et avec une tout autre préparation qu'auparavant. De plus vous pourrez faire une confession tout autre que celles que vous avez faites autrefois. Non-seulement vous pourrez vous accuser des péchés commis depuis la dernière confession, mais vous pourrez faire une confession générale, c'est-à-dire une confession de toute votre vie. Là vous vous accuserez encore de tous les péchés (au moins des principaux), que vous avez commis depuis l'âge de raison, en répétant vos confessions précédentes. Et pourquoi donc devez-vous faire une telle confession?

C'est que peut-être, pour plusieurs d'entre vous, une telle confession est absolument *nécessaire*, afin de faire une bonne première Communion. Comme vous l'avez appris précédemment, celui qui a fait une mauvaise Confession, n'a obtenu le

pardon d'aucun péché, mais au contraire il a commis de nouveau un péché énorme. Or, si un tel veut obtenir le pardon, il n'y a pas à choisir : il faut qu'il répare toutes ses mauvaises confessions, en faisant une confession sincère de tous ses péchés, depuis le temps où il a commencé à se confesser mal.

Chers enfants, n'y a-t-il personne parmi vous à qui vient ce doute : peut-être me suis-je mal confessé autrefois? N'y a-t-il personne qui se soit confessé mal auparavant, par ce qu'il n'a pas examiné sérieusement sa conscience? Personne qui ait caché par honte un péché grave? — Peut-être, que plus d'un parmi vous, quand je me serai expliqué, devra se convaincre qu'il ne s'est pas confessé comme il le fallait. Donc pour celui qui a cette conviction, la confession générale est absolument nécessaire, afin qu'il obtienne le pardon et puisse communier dignement.

Puis la confession générale est encore *très-utile* à ceux-là mêmes qui se sont toujours bien confessés. Pour ne parler que d'un seul point, votre contrition, votre amour pour Jésus-Christ ne seront-ils pas bien plus grands et plus vifs, lorsque vous aurez rassemblé, pour ainsi dire, en un seul tableau toutes les fautes, tous les péchés de votre vie entière, et que vous verrez comme par un seul coup d'œil, comment il s'est à peine passé de jour, où vous n'ayez pas offensé Jésus-Christ; lorsque d'un autre côté, vous reconnaîtrez quelle patience et quelle miséricorde Jésus vous a témoignées, comment, malgré tous vos péchés, il ne vous a pas repoussés, il vous a comblés de bienfaits, et veut même venir maintenant jusqu'à vous? Oh! avec quelle tranquillité d'âme, avec quelle consolation vous pourrez vous rappeler plus tard l'époque de votre première Communion et vous dire : Dieu merci! J'ai fait alors une bonne confession; je puis être tranquille au sujet des années de mon enfance!

Puisque cette confession générale, chers enfants, est si nécessaire à un grand nombre, si utile à tous, c'est pour cela que tous les enfants que j'ai préparés autrefois à la première Communion, ont fait auparavant une confession de ce genre, et j'espère que vous imiterez avec bonheur leur exemple.

Si peut-être l'un ou l'autre avait la pensée, qu'une telle

confession doit être quelque chose de difficile, qu'il ne pourra pas la faire comme il convient, il ne doit pas avoir peur. Si tant de centaines d'enfants avant vous ont pu la faire comme il faut, pourquoi ne le pourriez-vous pas ? Oh non ! chers enfants, n'ayez pas peur, soyez sans inquiétude, je vous dirai tout ce qu'il faut faire, et lorsque vous vous confesserez, je vous aiderai de tout mon cœur. Je vous promets, pourvu que vous fassiez seulement ce que je vous dis, oui je vous donne ma parole que vous ferez une bonne confession générale, et que vous communierez dignement. Donc pas de crainte, pas d'inquiétudes inutiles, mais soyez heureux, soyez contents de pouvoir faire cette confession. Je suis certain qu'elle vous procurera beaucoup de consolations, beaucoup de grâces. Mais aussi, dès maintenant et tous les jours, priez Dieu pour obtenir de lui la grâce de bien faire cette confession ! Pour moi je prierai aussi avec vous et pour vous.

B. — DES PARTIES NÉCESSAIRES DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Vous savez encore, chers enfants, quelles choses sont nécessaires pour recevoir dignement le sacrement de Pénitence, se sont : 1° l'examen de conscience ; 2° la contrition ; 3° le bon propros ; 4° la confession ou l'accusation ; 5° la satisfaction. Nous allons passer en revue et expliquer ces différentes parties nécessaires au sacrement de Pénitence.

I. — *L'examen de conscience.*

Qu'est-ce qu'examiner sa conscience ? Examiner sa conscience, c'est penser sérieusement à ses péchés, afin de pouvoir bien les connaître. Dans la confession il faut que vous avouiez vos péchés, que vous les déclariez, voilà pourquoi vous devez d'abord vous-mêmes les connaître ; et pour pouvoir les connaître ; il faut que vous y pensiez, que vous réfléchissiez, mais *sérieusement*, c'est-à-dire, avec toute l'attention et le soin qu'on emploie, quand il s'agit d'une affaire importante et grave. Lorsque quelqu'un doit rendre compte de l'argent qu'on lui a confié, il se dit : Si je ne puis pas bien exactement rendre compte de tout, je serai puni ; alors il ne réflechit pas à la légère, ou rapidement, il ne se con-

tente pas de se demander : comment ai-je employé cet argent ? Mais il réfléchit longtemps et sérieusement, jusqu'à ce qu'il ait fait un calcul exact. Pour vous, il s'agit d'une affaire bien plus sérieuse que de rendre compte de l'emploi d'une somme d'argent. Lorsque vous voulez vous confesser, il s'agit de rendre compte de l'emploi que vous avez fait de la grâce divine, de l'emploi de votre temps, de rendre compte de votre vie, de vos péchés, et vous savez que, si vous ne le faites pas bien, vous n'obtenez pas le pardon, mais que vous vous attirez des châtiments. C'est pourquoi, chers enfants, il ne suffit pas, lorsque vous venez à l'église, de vous examiner alors quelque peu sur vos péchés, mais cet examen de conscience pour votre confession générale doit déjà commencer plusieurs jours avant, et il faut y consacrer, chaque jour, environ une demi-heure. Ces jours-là vous pouvez-vous lever une demi heure plus tôt que de coutume ; ce sera le moyen de gagner du temps et de faire aussi une légère œuvre de pénitence.

Mais comment devez-vous examiner votre conscience ? Commencez d'abord par invoquer le Saint-Esprit, puisque, sans l'aide de sa grâce, vous ne pouvez absolument rien pour faire votre salut etc, ni bien connaître vos péchés. Car s'il ne vous éclaire pas, s'il n'illumine pas le fond de votre âme, comment pourrez-vous connaître toutes les fautes que vous avez commises depuis un si grand nombre d'années, et auxquelles, en grande partie, vous n'avez peut-être jamais fait attention ? Sans l'assistance du Saint-Esprit, vous pourrez encore moins vous *repentir* sincèrement de vos péchés, car il est nécessaire que les péchés, tels que l'intempérance, les immodesties qui vous ont causé jusqu'ici du plaisir, soient entièrement détestés, haïs, et craints ; il faut donc que votre cœur soit changé, — et cela est impossible sans la grâce de Dieu. Ensuite sans l'assistance du Saint-Esprit, vous ne pouvez pas *confesser* sincèrement vos péchés. En effet, s'il vous est si difficile d'avouer des fautes légères, qui sont déjà connues, combien plus difficile n'est-ce pas d'avouer des péchés graves, qu'on ne soupçonne peut-être pas en vous ? C'est pourquoi invoquez avant tout le Saint-Esprit par cette priè-

re : » Venez Esprit-Saint, éclairez etc. Puis récitez un pater en l'honneur de S. Pierre et de S. Marie-Madeleine, afin qu'ils obtiennent, pour vous, par leurs prières, la grâce de bien connaître vos péchés, de vous en repentir et de les confesser.

Dès les premiers jours, demandez-vous à vous-mêmes si jusqu'alors vos confessions ont toujours été bonnes. Votre confession a été bonne (elle vous a procuré le pardon devant Dieu) si vous avez observé exactement les cinq conditions qui sont nécessaires pour recevoir dignement le sacrement de Pénitence. Elle a été mauvaise votre confession, si une de ces cinq conditions a manqué entièrement ou a été mal remplie. Ainsi votre confession a été mauvaise dans les cas suivants :

1° Si vous avez examiné votre conscience d'une manière négligente et indifférente (quoique vous eussiez commis des fautes graves, ou ne sachant pas si vous les aviez commises). Ainsi, par exemple, vous êtes allé vite à l'église ; de suite vous vous êtes mis près du confessionnal, en vous demandant : que vais-je confesser ? — ou bien vous avez copié deux ou trois péchés de votre livre de prière ou de l'examen de conscience écrit par d'autres enfants, et c'est cela que vous êtes allé dire à votre confesseur, sans examiner si vraiment vous aviez commis ces péchés, où si vous n'en aviez pas commis d'autres ; ce sont autant de mauvaises confessions, parce que l'examen de conscience manquait.

2° Votre confession a été nulle et mauvaise, si vous n'avez pas eu une douleur vraie, intérieure et surnaturelle de tous vos péchés (du moins de tous vos péchés mortels) ; si vous vous êtes contentés de lire simplement des actes de contrition dans votre livre de prières, sans que dans votre cœur vous eussiez un vrai regret d'avoir offensé Dieu ; si vous avez été tristes d'avoir commis le péché, non parce que vous avez mérité l'enfer, perdu l'amitié de Dieu et le ciel, outragé Dieu, votre bon père et votre Sauveur, mais uniquement parce que vous craigniez d'être punis de vos parents, et de devoir rougir devant votre confesseur, etc.

3° Votre confession n'a rien valu, elle a été nulle, si vous n'avez pas fait ce ferme et sérieux propos : « Je veux ne plus commettre ces péchés (que j'ai commis), j'aime mieux tout

souffrir, plutôt que de commettre de nouveau un seul péché mortel. -- Votre confession a été mauvaise, si vous vous êtes dit, quand il s'agissait d'un péché mortel : « je le ferai encore ; » si vous n'avez pas pris la résolution d'éviter l'occasion prochaine du péché mortel, quoique le confesseur vous eût dit : Vous n'irez plus avec tels camarades ni dans tel endroit.

4° Votre confession a été nulle et mauvaise, si, par une fausse honte, vous avez caché un péché mortel, ou caché quelque chose que vous regardiez comme un péché mortel, ou dont vous doutiez fortement si c'était un grand péché ; ou bien encore si, tout exprès, vous avez déclaré vos péchés de telle manière, que le prêtre ne pouvait pas vous comprendre ; ou si vous avez déclaré la chose tout autre qu'elle n'a été ; par exemple, si vous avez dit : « j'ai eu des pensées immodestes, » tandis que vous aviez raconté ou commis des choses immodestes, — ce dont vous n'avez pas parlé. (Si vous aviez caché des péchés véniels ou oublié, sans votre faute, des péchés même mortels, la confession ne serait pas nulle ou mauvaise. Seulement il faut que vous déclariez, dans la confession suivante, le péché mortel oublié, si vous vous le rappelez.)

5° Votre confession a été nulle et mauvaise, si vous vous êtes dit, dans le confessionnal, quand le prêtre vous donnait une pénitence : « je ne la ferai pas ; » si vous n'avez pas eu la volonté de réparer les torts graves que vous aviez causés au prochain, de rendre les objets que vous aviez pris injustement, etc. (Avez-vous eu la volonté d'accomplir la pénitence, etc., quoique plus tard vous l'ayez négligée, votre confession a été bonne, mais vous devez vous en accuser dans la confession suivante.)

Or, si vous avez eu le malheur de faire ainsi une mauvaise confession, vous devez répéter toute la confession qui a été nulle, déclarer de nouveau les péchés mortels dont vous vous étiez accusés, puisque aucun péché, pas plus que ceux que vous aviez cachés et omis, ne vous a été pardonné, et vous devez dire que votre confession a été mauvaise. Ensuite (si vous avez fait exprès une mauvaise confession, et que vous ne l'ayez pas déclaré, ni répétée, quoique vous vous en souvinssiez dans les confessions suivantes) vous *êtes obligés* de

recommencer toutes les confessions faites depuis la première qui fut mauvaise, parce que toutes celles qui l'ont suivie, ont été également mauvaises. Lorsque je boutonne ma soutane et que je n'introduis pas le premier bouton dans la première boutonnière qui y correspond, tous les autres boutons qui suivent seront également mal mis; je serai obligé de nouveau à les faire sortir de leurs boutonnières (jusqu'au premier qui a été mal mis) et puis de recommencer à boutonner. Il en est de même de la confession. Maintenant répondez-moi en silence, dans le fond de votre cœur : avais-je tort de dire tantôt que, pour plusieurs d'entre vous, une confession de toute la vie serait nécessaire?

Maintenant en examinant votre conscience demandez-vous: combien de mauvaises confessions ai-je faites ? Une fois ou plusieurs fois? Quand les ai-je faites? Savais-je bien que je faisais une mauvaise confession? Combien de fois ai-je été me confesser depuis ce temps? N'ai-je jamais réparé cette confession? Ai-je su depuis longtemps que je devais la réparer? Après cela, demandez-vous en général : combien de temps suis-je resté sage ? Pourquoi suis-je devenu méchant, polisson, irréligieux ? Combien de temps le suis-je resté?

Repassez alors les dix commandements : chaque jour vous pouvez passer en revue deux ou trois commandements de la manière que je vais vous indiquer (1).

(1) Le catéchiste, si le temps le permet, expliquera en peu de mots ce que chaque commandement ordonne et défend ; il devra se convaincre, par les questions qu'il posera, si les enfants le savent encore, et en parlant de tel péché, indiquer rapidement ce qui est le plus propre à exciter le repentir sur cette faute, par exemple : pourquoi ce péché déplaît particulièrement à Jésus-Christ, comment Dieu l'a puni en telle circonstance. — (Dans les questions qu'on adresse aux enfants pour savoir s'ils ont commis tel péché, il vaut mieux de leur poser la question affirmativement que négativement; car d'ordinaire, si la question est posée d'une façon négative, la réponse de l'enfant sera négative aussi. Ainsi lorsqu'on lui demande : n'avez-vous pas volé? il dira de suite : non; tandis que si on lui dit : avez-vous volé quelquefois? l'enfant réfléchira, et répondra exactement, si la honte ne lui ferme pas la bouche. C'est une observation plus importante qu'on ne croit.)

(*Obs. du traducteur*).

I. *Commandement*. Ai-je eu du dégoût pour la prière? Ai-je omis mes prières du matin et du soir, avant et après les repas? Suis-je peut-être resté longtemps sans dire la moindre prière? Combien de temps? Ai-je omis pendant longtemps de faire des actes de foi, d'espérance et de charité? En priant, ai-je aussi fait des efforts pour penser à Dieu? ou bien, ai-je pensé tout exprès à d'autres choses? Ai-je regardé autour de moi, ri? Ai-je eu l'habitude de prier sans attention? Combien de temps cette habitude dure-t elle? etc. Ai-je omis d'ôter ma casquette en passant devant un crucifix, de me mettre à genoux devant le saint Sacrement, de faire le signe de la croix, était-ce par crainte d'être moqué? Me suis-je mal tenu à l'église? Y ai-je causé? Y ai-je ri? N'y ai-je pas troublé les autres ou fait des méchancetés? Combien de fois? Etait-ce une habitude? Depuis quand? Depuis quand ne le fais-je plus aussi souvent?

Ai-je aimé d'entendre les mauvais discours que d'autres tenaient contre la foi et la religion? Ai-je été assez impertinent pour penser ou pour dire: Je ne puis pas croire cela, quoique Dieu l'ait dit? Ai-je repoussé de suite les doutes contre la foi, ou m'y suis-je arrêté volontairement? Combien de fois? Ai-je négligé d'assister au catéchisme, ou y ai-je été paresseux et inattentif?

Quand je faisais un péché, ai-je pensé: cela ne fait rien, je pourrai m'en confesser? ou bien: Dieu me pardonnera toujours, je me corrigerai plus tard? Est-ce arrivé souvent? Combien de fois? (Ai-je désespéré de la bonté et de la miséricorde de Dieu en pensant: Dieu n'est pas bien disposé pour moi, il ne m'aidera pas, il ne me pardonnera jamais?) Ai-je eu de l'aversion pour Dieu? Ai-je murmuré contre lui, par exemple, quand il faisait mauvais temps, etc? Ai-je montré du dégoût quand j'entendais parler de Dieu ou des choses divines?

II. *Commandement*. Ai-je l'habitude de prononcer légèrement, à chaque occasion le nom de Dieu, de Jésus et de Marie? Y ai-je ajouté d'autres mots? lesquels? Ai-je juré ainsi quand j'étais en colère? Depuis quand ai-je contracté cette habitude? Combien de fois le fais-je par jour (ou par se-

maine)? Ne me suis-je pas corrigé? Depuis quand ai-je fait des efforts pour me déshabituer de ce péché ?

Ai-je blasphémé? Ai-je fait des malédictions contre moi ou contre d'autres, c'est-à-dire : ai-je souhaité aux autres un grand mal ? quel mal ? N'ai je pas abusé en même temps de paroles saintes ? Combien de fois ? N'ai-je jamais parlé avec mépris de Dieu, des Saints, et des choses saintes ? Ne me suis-je pas moqué des cérémonies religieuses, des objets saints? l'ai-je fait souvent?

N'ai-je pas fait de serment, en disant : j'appelle Dieu à temoin, — sur mon âme, — je veux mourir si ce n'est pas vrai, etc ? Est-ce mon habitude ? Ai-je fait un serment pour assurer un mensonge ? Combien de fois ? Ai-je poussé les autres à faire un serment ?

Ai-je fait un vœu sans le tenir ? quel vœu ?

III *Commandement.* (1 et 4 commandements de l'Eglise). Ai-je manqué la messe par ma faute les dimanches et les jours de fête ? Pourquoi ? Combien de fois ? Y suis-je venu trop tard ou en suis-je sorti trop tôt ? N'ai-je pas manqué d'attention pendant la sainte Messe ? troublé les autres ? L'après-midi ai-je couru avec de mauvais camarades? Ai-je profané le jour du Seigneur par des péchés ?

IV *Commandement.* Ai-je méprisé dans mon cœur mes *parents* (mes maîtres, mes supérieurs ou mes chefs) ? Me suis-je moqué de leurs défauts, ou en ai-je parlé aux autres ? Me suis-je montré grossier et insolent à leur égard ? Leur ai-je peut-être donné de vilains noms? combien de fois? Ai-je prié pour eux ? Ai-je eu de l'aversion pour eux, de la haine ? Leur ai-je souhaité du mal, la mort, etc ? Les ai-je attristés ou fâchés ? Combien de fois ? Ai-je refusé de les écouter, surtout dans les choses importantes ? Me suis-je moqué de leurs avis ? leur ai-je résisté quand ils voulaient me punir ? Ai-je eu le malheur de lever la main sur eux pour les frapper ? Une fois ou plusieurs fois ?

Ai-je porté de la haine à mes frères et sœurs (ou à d'autres membres de la famille)? Les ai-je mis fort en colère? injuriés ? battus ? poussés à mal faire ? Combien de fois ?

V. *Commandement.* Ai-je fait du tort à *moi-même*, à ma

santé par intempérance, par des excès dans le jeu, par des jeux dangereux, soit en sautant, soit en grimpant au risque de me tuer? Etait-ce par forfanterie? Me suis-je souhaité la mort? Pourquoi? Combien de fois? Ai-je peut-être pensé ou dit: je me jetterai à l'eau, ou je me ferai mourir? Combien de fois ?

Me suis-je souvent mis dans de grandes colères? Ai-je porté envie *aux autres?* Ai-je été content quand d'autres étaient malheureux ? Les ai-je dénoncés et accusés pour les faire punir ? Combien de fois ? Leur ai-je porté de la haine ? souhaité du mal, cherché à leur faire du tort ? à combien ? Combien de fois ? Combien de temps ? Les ai-je injuriés, frappés ? Me suis-je moqué surtout des vieillards, des pauvres, des gens malheureux ? Ai-je fait du tort à la santé ou à la vie de quelqu'un par de mauvais traitements ? Combien de fois ? Ai-je fait souffrir tout exprès les animaux ? Ai-je fait tort à l'âme du prochain, par le scandale? (péchés d'autrui) Ai-je poussé les autres à mentir, à voler, à faire de vilaines choses, ou à commettre d'autres péchés? Combien étaient-ils? Ai-je dit ou fait devant les autres de vilaines choses ? Ai-je gardé le silence sur de grands péchés commis par mes frères et sœurs, par des domestiques, lorsque j'aurais dû en informer mes parents ?

VI *et* IX *Commandements.* Ai-je aimé à entendre les autres parler de vilaines choses ? en ai-je ri ? en ai-je parlé moi-même ? Quand j'étais seul, ai-je aimé à penser exprès à de mauvaises choses ? ai-je arrêté mon attention sur ces vilaines pensées, lorsque je les remarquais ? Ai-je eu la volonté, le désir de regarder ou de faire de vilaines choses ? Y ai-je pris plaisir ? Ai-je, comme Cham, jeté sur moi ou sur d'autres des regards immodestes, ou ai-je osé montrer ce que la décence m'ordonnait de cacher ? l'ai-je fait en m'habillant ou en me déshabillant, en me baignant ? Ai-je touché mon corps ou le corps des autres d'une manière déshonnête? me suis-je laissé toucher ? Ai-je peut-être commis un grand péché contre la modestie ? (à toutes ces questions demandez : combien de fois? Ou bien: quand ai-je commencé à commettre ces péchés ? Combien de temps les ai-je commis ? Combien de fois ?).

VII *et* X *Commandements.* Ai-je volé ? Combien de fois ? Qu'était-ce ? Ai-je dérobé à mes parents de l'argent, des objets pour manger ? Ai-je aidé les autres à voler ? Ai-je eu la volonté ou le désir de voler ? Ai-je accepté des objets volés ? les ai-je gardés ? Ne les ai-je pas rendus ? Ai-je gardé des objets trouvés ? les ai-je partagés avec d'autres ?

Ai-je fait du tort aux campagnes, en marchant sur le blé, aux haies, aux prairies, aux jardins, aux arbres, aux pompes publiques, aux maisons, etc ? En quoi consiste ce tort ? pourquoi l'ai-je fait ? Combien de fois ? (Comme berger ou comme domestique) ai-je laisse gâter ce qui appartenait à mes maîtres ? Ai-je négligé de travailler ?

VIII *Commandement.* Ai-je fait des mensonges ? Ai-je l'habitude de mentir ? Pourquoi fais-je si souvent des mensonges ? Depuis quand ? Ai-je fait du tort par mes mensonges ? Ai-je joué l'hypocrite, en faisant semblant d'être sage et pieux ?

Ai-je raconté les défauts ou les fautes des autres ? pourquoi ? — Ai-je fait du tort à l'honneur et à la réputation de quelqu'un ? de plusieurs ? Combien de fois ? Ai-je accusé faussement les autres d'un mal qu'ils n'avaient pas fait ? Ai-je exagéré leurs défauts ou leurs fautes ? Pourquoi ? Combien de fois ? Me suis-je informé des défauts ou des fautes des autres ? Ai-je répété le mal que j'ai entendu raconter d'autrui, sans savoir si c'était vrai ou non ? Ai-je pensé mal d'eux, sans avoir de bonnes raisons ? Ai-je été cause de disputes, par mon méchant bavardage ?

Pour les *commandements de l'Eglise*, nous nous sommes examiné sur le premier et le quatrième, en parlant du troisième commandement de Dieu ; quant au sixième, examinez si vous n'avez pas mangé de la viande les jours défendus, combien de fois et pour quelle raison ?

Pour les *péchés capitaux*, examinez-vous encore si vous avez péché par orgueil (si vous avez été fiers de votre naissance, de vos habits, de votre beauté, de la fortune de vos parents, — si vous avez méprisé les autres), par gourmandise (surtout en buvant du vin ou même du genièvre), par avarice (en étant

dur envers les pauvres), par paresse (en négligeant d'apprendre vos leçons, de vous lever à temps, de travailler).

Vous devez aussi vous examiner sur le *nombre de fois* que vous avez commis ces péchés, du moins quand il s'agit de péchés graves, et vous demander : combien de fois ai-je fait cela ? Pour certains grands péchés que vous avez commis rarement, vous en trouverez facilement le nombre. Si vous ne le savez pas exactement, tâchez de trouver au moins combien de fois à peu près, vous avez commis ce péché. Pour les fautes que vous avez eu l'habitude de commettre depuis longtemps et souvent, vous pouvez-vous demander : quand ai-je commencé à commettre ce péché ? Depuis quel temps en ai-je contracté l'habitude ? Combien de fois depuis lors, l'ai-je commis par semaine ou par jour ? Vous pouvez aussi vous accuser, en vous exprimant de cette manière : Depuis l'âge de neuf ans jusqu'à telle époque, j'ai fait cela... le plus souvent une fois par jour, souvent moins (surtout après que j'avais été à confesse, je ne le faisais pas pendant une ou deux semaines).

Vous devez penser ensuite *aux circonstances* qui ont accompagné les péchés mortels, surtout aux circonstances qui rendent le péché bien plus grave, et contraire à plusieurs commandements ; par exemple, si vous aviez volé quelque chose à l'église, vous n'auriez pas péché seulement contre le septième commandement, mais aussi contre le premier ; si vous aviez fait de vilaines choses contre la modestie, en présence d'autres, surtout devant des enfants innocents qui ne connaissaient encore rien de ces vilénies, ce serait contraire au sixième commandement et au cinquième.

Chaque fois, après vous être examinés sur deux ou trois commandements, excitez-vous vivement à la contrition des péchés dont vous vous êtes trouvés coupables, demandez pardon au bon Jésus, et soyez résolus à ne plus les commettre.

Enfin, après avoir passé en revue tous les commandements, demandez-vous : quel est mon plus grand péché ? Quel est celui que je commets le plus souvent ? Quel est celui qui m'entraîne le plus à commettre d'autres péchés ? (par exem-

ple : l'orgueil conduit à la désobéissance, aux querelles, à l'envie, aux jurements, aux mensonges, à l'hypocrisie ; la paresse à l'omission des prières, à la désobéissance, à l'irritation des parents, des maîtres, etc ; l'impureté à la négligence dans les prières, aux distractions, au sacrilége, parce que souvent on a peur de confesser ce péché,— au scandale, etc). Quel est, par conséquent, le péché que je dois combattre le plus à l'avenir ?

Je ne puis m'empêcher, chers enfants, en vous parlant de l'examen de conscience, de vous rappeler encore que vous devez vous habituer à cette belle pratique, qui vous a été conseillée auparavant et qui consiste à vous confesser chaque soir spirituellement, c'est-à-dire à vous examiner sur la manière dont vous avez passé la journée. Eh quoi ! tous les jours vous lavez votre figure, vos mains, vous nettoyez vos souliers etc, et seriez-vous moins attentifs à nettoyer, à purifier votre âme ? Que vous auriez facile de vous préparer chaque fois à la confession, si, chaque soir, vous aviez soin d'examiner votre conscience ! Faites-le donc, chers enfants, je vous en conjure, par amour pour votre bien-aimé Sauveur Jésus-Christ.

2. — *La contrition.*

La contrition est la partie la plus importante et la plus nécessaire, quand il s'agit de recevoir le sacrement de Pénitence. Sans la contrition il n'est jamais possible d'obtenir le pardon des péchés que l'on a commis. Elle ne peut jamais être remplacée par quoi que ce soit. C'est donc à la contrition surtout, que vous devez faire attention. Or qu'est-ce que la Contrition ? *La contrition est une douleur de l'âme et une détestation des péchés commis.* C'est une *douleur* ; il faut que vous soyez tristes, affligés d'avoir fait le péché. Mais ce n'est pas une douleur du corps, c'est au contraire une douleur de *l'âme ;* c'est donc intérieurement dans l'âme, dans le cœur, que vous devez être tristes. Il n'est pas nécessaire précisément que vous sentiez cette douleur, que vous versiez des larmes, comme vous le faites quand votre père ou l'un de vos frères est mort ; mais ce qui est nécessaire (et c'est à cela que vous

pouvez reconnaître si vous avez la contrition), ce qui est nécessaire, dis-je, c'est que vous détestiez, que vous ayez en horreur le péché, comme une bête féroce ou vénimeuse qui se serait accrochée à vos habits ; c'est que vous soyez plus peinés d'avoir péché, que de tous les maux de ce monde, plus peinés que si on vous avait punis ou injuriés gravement; c'est que vous soyez fermement résolus à ne plus commettre de péchés (au moins graves).

Vous savez encore que la contrition doit être 1° *intérieure*. Celui qui se contente de réciter froidement et seulement de bouche, l'un ou l'autre de ces actes de contrition qu'on trouve dans les livres de prières, mais qui dans le fond de son cœur ne hait, ne déteste pas le péché, celui-là n'a pas de contrition. 2° La contrition doit être *universelle*, c'est-à dire que vous devez vous repentir de toutes vos fautes, au moins de toutes les fautes graves. Celui qui se repent de ses péchés, à l'exception d'un seul péché mortel, pour lequel il conserve de l'affection, de l'attachement, et qu'il ne veut pas quitter, n'a pas de vraie contrition et n'obtient le pardon d'aucun péché. 3° La contrition doit être *surnaturelle*, c'est à dire que vous devez être tristes d'avoir commis le péché et que vous devez le détester, non par des motifs purement naturels, pour des causes temporelles, par exemple, parce que vous vous êtes couverts de honte, parce que vos parents vous ont punis, parce que ces péchés vous ont causé certains torts.

Ce serait alors une douleur purement naturelle, et celui qui n'aurait que celle-là, n'obtiendrait le pardon d'aucun péché. Non le péché doit vous causer des regrets pour des motifs surnaturels, c'est-à-dire pour des motifs que nous enseigne la Révélation divine et que nous expose la foi, par exemple : parce que nous avons offensé, insulté par nos péchés Dieu notre bon Père, notre Sauveur, parce que nous avons perdu son amitié et le ciel, mérité l'enfer etc.

Mais voici maintenant la question principale, chers enfants; que devez-vous faire pour avoir cette douleur surnaturelle, qui est absolument nécessaire et indispensable à la confession ?

D'abord vous devez prier bien le bon Dieu de vous accorder sa grâce.

Le vrai repentir n'est possible que par la grâce de Dieu; sans elle il vous est aussi peu possible d'avoir la contrition surnaturelle, qu'à quelqu'un de voir, s'il est sans yeux. Oui, la grâce d'un vrai repentir est une des plus grandes grâces que Dieu puisse nous accorder. Or celui qui veut obtenir de Dieu une grâce, doit la lui demander en priant. Priez donc de tout votre cœur, priez dès maintenant, chaque jour, pour obtenir cette grâce. Surtout, chers enfants, assistez pieusement à la sainte Messe, comme je vous l'ai déjà dit, et pensez à tout ce que le bon Jésus a souffert pour vos péchés ; car, par la sainte Messe, nous obtenons principalement la grâce du repentir et de la pénitence, pour la rémission des péchés.

Cependant il ne suffit pas de prier pour obtenir la contrition, de même qu'il ne suffit pas au laboureur de prier, pour obtenir une abondante moisson. Non, il faut que le cultivateur fasse de son côté ce qui est nécessaire, et c'est ainsi que vous devez coopérer à la grâce divine, travailler aussi bien que vous le pouvez, pour obtenir une véritable contrition. C'est pourquoi vous devez d'abord réfléchir, penser sérieusement à ce que la Foi nous enseigne touchant la malice et les suites funestes du péché. Car si vous connaissez une bonne fois ce que c'est que le péché et quels sont les châtiments du péché, vous le haïrez et vous le détesterez de lui-même.

Je vais vous expliquer rapidement une manière bien facile de vous exciter à la contrition. C'est la manière dont se servait S. Charles Borromée, lorsqu'il voulait aller à confesse. Comme ce saint Évêque, faites quatre stations.

1° D'abord mettez-vous en esprit devant un *cercueil*, qui a été descendu en terre depuis quelques mois ; imaginez-vous qu'on soulève les planches et que vous y voyez un cadavre en putréfaction, dévoré par des millions de vers, et tellement hideux, tellement laid que vous osez à peine le regarder du coin de l'œil. Voilà, chers enfants, ce que devient l'homme, le roi de la terre, la plus noble et la principale créature de ce monde : un amas d'ossements corrompus, la proie des vers. Et

qu'est-ce donc qui l'a réduit à cet état si affreux? C'est la mort. Mais qui a introduit la mort dans le monde? Le péché, rien que le péché. Sans lui, il n'y aurait pas eu de mort; c'est lui, le péché qui a changé le corps si beau de l'homme, en un tas de pourriture hideuse ; c'est le péché qui a fait des anges du ciel, en un seul moment, ce qu'il y a de plus affreux, des démons. Pensez donc, chers enfants, ce que doit être le péché? combien il doit être affreux lui-même, puisqu'il rend horrible et affreux tout ce qu'il touche! On raconte qu'anciennement un prince féroce et barbare, pour faire souffrir cruellement son ennemi, l'avait fait enchaîner tout vivant à un cadavre. Ah, cher enfants! quelle torture, quel supplice! devoir traîner jour et nuit avec soi un cadavre hideux et puant! Mais elle est infiniment plus affreuse qu'un tel cadavre, l'âme en état de péché mortel. Et une âme de ce genre, une âme souillée et couverte de péchés mortels, vous l'avez peut-être portée depuis longtemps au dedans de vous! Peut-être qu'elle est encore en cet état! Quel doit être votre état aux yeux de Dieu? N'en frissonnez-vous pas de terreur? et ces péchés si horribles, voudrez-vous encore les commettre? Allons! regardez encore une fois entre les planches de ce cercueil! Voilà ce que deviendra un jour votre corps lui-même, la dégoûtante nourriture des vers. Et c'est à cause de ce misérable corps, c'est pour lui procurer un moment de plaisir, pour l'amuser et satisfaire ses mauvais penchants, que vous avez péché, oublié et négligé votre âme immortelle, que vous l'avez livrée au démon!

2° Montez en esprit jusque dans le *ciel!* Représentez-vous, chers enfants, tout ce qu'il y a de plus beau, de plus ravissant; un jardin plein de délices, orné des plus magnifiques fleurs, une ville, où les rues, comme l'écrit S. Jean, sont d'or, les portes de perles, les murs de pierres précieuses étincelantes; tout cela en comparaison de la magnificence et de la gloire du ciel, est comme la flamme d'une petite lampe à côté du soleil rayonnant. Puis imaginez-vous qu'un homme ait goûté, dans l'espace d'une heure, toutes les joies, tout le bonheur, que tous les hommes ensemble, à commencer d'Adam, ont ressenti en ce monde; — toutes ces joies,

tout ce bonheur, comparés aux joies et au bonheur du ciel, sont comme une petite goutte d'eau comparée à l'immensité de la mer. Et voyez: toute cette magnificence, toutes ces joies, Dieu les a destinées à chacun d'entre nous, à chaque homme. Il n'est personne si petit, si misérable qu'il soit, que Dieu ne veuille y laisser entrer. Rien ne peut nous priver de ce bonheur, rien que le péché. Un seul péché mortel... et tout est perdu! Ah mon Dieu! que doit-ce donc être que le péché, puisqu'il nous enlève de si grands biens! Vous le saviez, chers enfants, et malgré cela vous avez péché! Vous avez su que, lorsque vous commettiez un vol, lorsque vous fesiez de vilaines choses contre la modestie, vous perdiez le ciel, et cependant vous avez osé pécher. Pour avoir quelques pièces d'argent, pour goûter un sale plaisir, vous avez vendu votre ciel! Lorsque Esaü, tourmenté par la faim, revint à la maison, il vendit, pour un plat de lentilles, son droit d'aînesse et tous les grands avantages qui y étaient attachés. N'est-il pas vrai qu'il avait agi comme un insensé, comme un fou? C'est pourquoi, dit l'Ecriture, « quand il eut reconnu sa folie il pleura en poussant de grands cris. » Hélas! chers enfants, vous avez agi d'une manière bien plus insensée, car vous avez vendu votre droit à l'héritage céleste, droit qui vaut plus que tous les biens de la terre, vous l'avez vendu pour quelque chose qui, ne vaut pas de loin autant qu'un plat de lentilles, vous l'avez vendu pour un coupable plaisir, dont maintenant vous rougissez de honte. Et si Dieu vous avait laissé mourir, le ciel aurait été, pour toujours, oui pour toujours, perdu pour vous. Cela ne doit-il pas vous causer des regrets? Et voulez-vous encore perdre le ciel par tel... et tel péché?

3° Descendez maintenant en esprit dans l'*enfer* et considérez les tourments horribles qu'y souffrent les damnés. Quand on se brûle seulement le doigt, on ressent une douleur si grande que, pour tout l'or du monde, on ne voudrait plus tenir son doigt dans le feu, ne fut-ce que pendant une heure. Quand on lit que des hommes ont été brûlés vivants, et qu'on réfléchit à ce qu'ils ont dû souffrir, on se prend à frissonner de tous ses membres, et cependant ces souffrances

ont été courtes. Or les damnés souffrent, dans un feu mille fois plus brûlant, des douleurs bien plus horribles et pendant combien de temps? Judas brûle déjà depuis 1800 ans, sans avoir eu un seul instant de repos ou de soulagement, et après qu'il aura encore souffert 1800, oui 18,000 et 18 millions d'années, il n'aura pas goûté un moment de repos; jamais ses souffrances ne finiront, — ses douleurs, ses tourments dureront toujours — éternellement! Oh! que cette pensée est épouvantable! Elle serait en état, si quelqu'un y pensait longtemps, de le jeter dans le désespoir. Et maintenant, chers enfants, demandez à un damné, qui l'a précipité au milieu de ces affreux tourments? — C'est Dieu. Comment? Dieu qui est si bon, si miséricordieux? Oui, Dieu lui-même. Et pourquoi? à cause du péché; peut-être à cause d'un seul péché mortel. Ah, chers amis! que le péché doit donc être quelque chose d'horrible, puisque nous ne pouvons comprendre comment Dieu, ce père aimant et si clément, impose un châtiment aussi redoutable au pécheur! Et vous, chers enfants, n'avez-vous pas des motifs de craindre que vous n'ayez commis aussi de tels péchés? Pensez-y! Si vous étiez venus à mourir, vous aussi vous auriez été plongés dans cet étang de feu, — perdus, damnés — pour toute l'éternité! Ne frémissez-vous pas à cette pensée? N'avez-vous pas la moindre horreur pour le péché qui peut vous faire éprouver un sort aussi lamentable? Et voudriez-vous encore commettre un seul de ces péchés? Non, jamais! Il en est temps encore; Oh! promettez-le fermement; plutot mourir que de commettre désormais un seul péché mortel.

4° Venez en esprit sur le Calvaire et contemplez Jésus-Christ sur la *croix*. Il souffre des douleurs si terribles que s'il eût été votre plus grand ennemi, vous en auriez eu compassion. Considérez-le de la tête jusqu'aux pieds; — pas un membre de son corps qui ne soit torturé et brisé de coups; pas une place dans toute sa personne qui soit intacte! partout ce sont des lambeaux de chair, du sang mêlé de boue et de crachats! sa tête est percée d'épines pointues, sa bouche est dévorée d'une soif brûlante; ses mains et ses pieds sont troués par des clous, et son âme est en même

temps plongée dans la désolation et dans les affreuses angoisses de la mort. Un ver, quand on l'a foulé aux pieds, peut encore se mouvoir et se tortiller, mais Jésus ne peut plus faire le moindre mouvement sur la croix. Et quel est donc celui qui est maltraité aussi horriblement? Est-ce un malfaiteur, un brigand? Et quand même ce serait le plus criminel des malfaiteurs, encore devriez-vous avoir compassion de lui. Mais non! C'est celui qui est le plus pur, le plus innocent, le plus saint de tout ce qui existe, c'est le Fils du Dieu tout-puissant. Il était assis dans les hauteurs des cieux, sur le trône de sa puissance, et maintenant il soupire, il se lamente dans les affreuses souffrances de la mort, noyé en quelque sorte dans un enfer de douleurs. Et qui donc l'a traité ainsi? Ce sont les juifs. Qu'ils soient maudits! Maudit soit le traître qui l'a livré à la mort! Arrêtez, chers enfants! Vous avez tort. Ce ne sont pas proprement les juifs, ni Judas qui ont été la cause de sa mort, car il n'auraient pu lui faire le moindre mal, s'il l'avait voulu. Non, c'est le péché et le péché seul qui a été cause de sa mort. Car c'est à cause de nos péchés, que Dieu l'a frappé, qu'il a laissé couler la dernière goutte de sang sur la croix; c'est pour expier nos péchés, pour nous arracher à l'enfer, que, dans son amour sacré et divin, il a sacrifié sa vie. Et vous le saviez, mes amis, vous saviez que le péché cause à votre divin Sauveur de si cruelles souffrances, que par vos immodesties vous le frappez de verges, que par de mauvaises pensées vous le couronnez d'épines, que par des jurements vous le chargez de la croix etc., et malgré cela vous avez fait ces péchés. Le Sauveur cependant vous priait, vous conjurait si vivement par la voix de votre conscience, de ne pas lui faire subir ce cruel traitement, et néanmoins vous l'avez fait. Ah! chers enfants! Regardez-le, comme il est là attaché à la croix. Il vous regarde avec des yeux pleins de larmes et noyés dans le sang, il vous demande avec des reproches remplis de tristesse et d'une inexprimable douleur : « Pourquoi m'avez-vous traité ainsi? Je vous ai aimé d'un amour si dévoué et si ardent, j'ai tant fait pour vous, et comment m'en avez-vous remercié? » — J'ai connu autrefois des enfants qui, après avoir entendu

pour la première fois, comment les juifs maltraitèrent le bon Jésus, avaient voulu mutiler et briser les figures des juifs représentés dans le Chemin de la Croix, et cela par haine et par colère contre les bourreaux de l'aimable Sauveur. Ces enfants n'en savaient pas mieux; mais vous! vous savez qui a fait souffrir Jésus-Christ : le grand bourreau de Jésus, c'est le péché. Jurez donc haine au péché; détestez-le du fond de vos entrailles. Aujourd'hui encore, à genoux, à genoux devant la croix! et suppliez votre divin Sauveur d'avoir pitié de vous; maudissez vos péchés et promettez-lui de ne plus l'offenser, dites-lui : « O Jésus! Non jamais, plus jamais je ne veux vous causer ces souffrances! Je suis triste, de tout mon cœur de vous avoir maltraité ainsi, de vous avoir causé de tels tourments; je préfère me laisser clouer moi-même sur la croix, plutôt que d'affliger encore une seule fois sciemment et volontairement votre cœur par un péché mortel (1). »

Et maintenant, chers enfants, je voudrais encore attirer votre attention sur un point, à savoir sur l'acte de *contrition parfaite*. Celle-ci est surtout de la plus grande importance. En effet, quand on a commis un péché mortel et qu'on n'est plus en état de se confesser, on peut en obtenir le pardon, même sans se confesser, par la contrition parfaite avec le désir et la sérieuse résolution d'aller à confesse le plus tôt possible (2).

Or quand avez-vous une contrition parfaite? Je vous le dirai

(1) On raconte qu'un vieux campagnard avait résolu d'aller voir son fils en garnison dans une ville. Il y arriva fort tard dans la soirée, et apprit que son fils était en faction près d'un magasin à poudre. Aussitôt il se dirigea de ce côté pour aller l'embrasser. Le fils qui ne savait pas que c'était son père qui s'approchait, cria : Qui vive? et demanda le mot de passe. Le vieillard qui ne connaissait pas ce mot, et désirait surprendre son fils, continua d'avancer, sans soupçonner la moindre chose. Le soldat tira et tua raide le vieillard. Lorsqu'on accourut et que le fils découvrit à la lueur des lanternes qu'il avait donné la mort à son père, il devint fou de douleur et perdit la raison. — Nous aussi dans un aveugle oubli de Dieu, nous avons tué le meilleur des pères, nous l'avons cloué à la croix. Que devrions nous donc ressentir, si nous le voyions suspendu à la croix et si nous reconnaissions le crime que nous avons commis?

(2) Il y a quelques années, je fus appelé pour administrer un homme qui avait été frappé d'un coup de sang. Quand j'arrivai il était déjà mort. Son

en quelques mots : c'est lorsque vous vous repentez de vos fautes *pour Dieu*, c'est-à-dire parce que vous êtes tristes d'avoir offensé Dieu, le souverain bien, d'avoir peiné Dieu qui est infiniment grand, glorieux, saint, aimable et bon, Dieu votre meilleur père, votre plus grand bienfaiteur, votre généreux Sauveur, que vous aimez par-dessus tout; conséquemment lorsque votre douleur provient d'un amour parfait de Dieu.

Si au contraire vous vous repentez de vos péchés, parce que par là vous vous êtes fait beaucoup de tort *à vous-même*, parce que vous avez perdu l'innocence, la grâce de Dieu, le ciel, mérité l'enfer, etc., par conséquent quand vous les détestez surtout par crainte, parce que vous craignez la perte de l'amitié de Dieu, l'enfer, en ce cas, votre contrition est imparfaite. C'est ainsi que la contrition de l'enfant prodigue était d'abord imparfaite, — il regrettait d'avoir offensé son père, parce que par là il était tombé dans le malheur ; plus tard il eut, il est vrai ; la contrition parfaite, il était triste en effet d'avoir causé tant de peines à un père si bon et si digne d'être aimé. C'est ainsi que saint Pierre eut une contrition parfaite, car il était affligé d'avoir offensé son cher et bon maître qu'il aimait tant.

Or, que devez-vous faire, chers enfants, pour avoir une contrition parfaite?

D'abord, tâchez d'aimer toujours Dieu avant tout, parce que la contrition parfaite vient de l'amour de Dieu. C'est pourquoi chaque matin, faites un acte de foi, d'espérance et

fils qui venait de faire sa première communion, me raconta plus tard que, pendant que les autres étaient à se lamenter autour du lit, il avait pris promptement un crucifix sur la cheminée, l'avait tenu devant son père qui se mourait, en l'exhortant à s'exciter à la contrition parfaite avec le désir de se confesser et de recevoir le saint Viatique, et en récitant l'acte de contrition tel qu'il l'avait appris au catéchisme. Cet événement devint pour moi une nouvelle preuve qui montrait combien il est important de rendre les enfants attentifs sur ce point. (Dans les paroisses où il y a des houillères, des carrières, etc., où à chaque instant, il arrive des accidents terribles, où le ministère du confesseur devient souvent inutile, parce que d'ordinaire il arrive trop tard, il faut que le catéchiste revienne souvent sur ce point et le grave dans la mémoire des enfants et des ouvriers.)

de charité. Lorsque vous recevez quelque chose qui vous fait plaisir, pensez combien Dieu est infiniment bon, lui qui vous accorde tant d'excellentes choses. Pensez souvent à la Passion de Jésus-Christ et à l'amour qu'il vous a porté. Alors vous ne tomberez pas facilement dans le péché mortel. Et si vous aviez le malheur d'y tomber, vous vous en repentiriez bientôt. Pensez de suite à ses bienfaits...., à l'amour de Jésus, à sa croix, à ses douleurs, et à l'ingratitude que vous lui témoignez, à sa colère que vous excitez, à la peine que vous lui causez, et proposez-vous de ne plus le faire, de vous confesser le plus tôt que vous pourrez.

Et quand devez-vous faire un tel acte de contrition parfaite? Chaque fois que vous êtes tombés dans un péché mortel. C'est effrayant de voir avec quelle insouciance les hommes continuent parfois de vivre dans le péché. Ils ne sont jamais sûrs de leur vie; à chaque instant la mort peut les renverser ; ils savent que, s'ils meurent dans le péché mortel, ils sont damnés pour toute l'éternité! Et néanmoins ils vivent des jours, des semaines, des mois, des années entières dans leurs péchés mortels, comme s'ils avaient une lettre d'assurance contre la mort. Ah! chers enfants! n'imitez pas cette effrayante et pernicieuse folie, mais au contraire, dès que vous avez eu le malheur de tomber dans un péché mortel, excitez-vous de suite à la contrition parfaite. — Faites la même chose, si jamais vous vous trouvez en danger de mort, dans les houillères, sous une charrette, dans l'eau, etc., afin que, si vous aviez un grand péché sur la conscience, Dieu daigne vous le pardonner. Mais comme vous ne savez pas quand vous mourrez, et que vous êtes toujours en danger de mourir, habituez-vous, à vous exciter chaque soir, après votre examen de conscience, à la contrition parfaite.

3. — *Le propos.*

Le bon propos est la sérieuse volonté de changer de vie, de se corriger et de ne plus pécher. Chers enfants, je n'ai pas besoin de vous dire beaucoup à ce sujet. Le bon propos n'est proprement que la contrition par rapport à l'avenir. De même que, par la contrition, vous détestez les péchés com-

mis et souhaitez ne les avoir jamais commis ; de même, par le ferme propos, vous détestez les péchés où vous pourriez tomber de nouveau, et vous vous proposez sérieusement de ne plus les commettre. Par conséquent celui qui a un véritable repentir, a aussi le sincère propos. D'ailleurs comment quelqu'un pourrait il sérieusement détester ses péchés, s'il avait néanmoins la volonté de les faire de nouveau? Donc, puisque le propos est nécessairement uni à la douleur d'avoir fait le mal, vous pouvez juger d'après votre propos, si votre douleur est réelle et vraie. Oui, si vous êtes réellement tristes d'avoir offensé Dieu, alors vous serez

1° Fermement résolus à ne plus l'offenser, à ne plus commettre *de péché* (au moins mortel). Vous savez quel mal affreux c'est que le péché mortel ; c'est pourquoi, plutôt que de commettre encore un péché mortel, vous devez être prêts à tout perdre, à tout souffrir, quand même il vous en coûterait les peines et les difficultés les plus grandes. Mais vous le commettrez encore, il n'y a pas de doute, si vous n'évitez pas l'occasion prochaine du péché. Donc vous devez être aussi très-fermement résolus à fuir l'*occasion prochaine du péché mortel*. Quiconque n'a pas cette volonté, n'a pas non plus de vraie douleur ni de propos sincère, et il n'obtient pas de pardon.

Mais qu'est-ce donc une occasion prochaine? L'occasion prochaine, c'est ce qui entraine toujours ou presque toujours au péché (mortel). Par exemple : jusqu'ici vous avez toujours été entrainé à faire des choses contraires à la modestie, par un condisciple que vous aimez beaucoup. Eh bien ! la fréquentation secrète de ce camarade est pour vous une occasion prochaine de ce péché que je n'ose pas nommer; ce camarade vous devez le fuir. « Mais, direz-vous, je vous assure que je ne veux plus commettre ce péché; je puis encore aller avec ce condisciple, sans faire de péché. » Non, mille fois non; parce que vous retomberez certainement dans le même crime. Il n'y a rien qui y fasse; il faut que vous soyez fermement résolu à éviter cette fréquentation, sans quoi votre propos ne vaut rien du tout, votre confession est nulle, mauvaise. — Toutes les fois que vous avez joué à tel jeu, vous

avez été entraîné à vous disputer, à jurer etc. ; ce jeu est pour vous une occasion prochaine ; non-seulement vous devez être résolu à ne plus jurer, mais aussi à ne plus prendre part à ce jeu. Examinez donc, chers enfants, ce qui vous a entrainés jusqu'ici à de grands péchés, ce qui a été pour vous une occasion prochaîne, et soyez bien résolus à l'éviter à l'avenir. Si pénible que cela puisse vous paraître, il faut vous y résoudre ; Jésus Christ l'a dit : « Si votre main vous scandalise, coupez là ; » c'est-à-dire si quelque chose (une personne, un plaisir, etc.) vous est aussi cher, que votre propre main, mais si c'est pour vous une occasion de tomber dans le péché, vous devez l'éviter, voùs en séparer, — sans cela vous n'entrerez pas au ciel. Mais il y a parfois des cas où vous ne pouvez vous en séparer, par exemple, quand il s'agit de vos frères ou sœurs, demandez alors à votre confesseur ce qui vous reste à faire, et soyez fortement résolus à suivre son conseil.

La résolution d'éviter les péchés véniels n'est pas absolument nécessaire, il est vrai, à la validité de la confession (si toutefois on a à confesser en même temps des péchés mortels avec des péchés véniels) ; mais je vous prie instamment, mes chers amis, de former le ferme et sérieux propos d'éviter aussi, autant que possible, les péchés véniels (surtout ceux que vous commettez le plus souvent), de ne plus les commettre sciemment et volontairement. En effet le péché véniel, comme je vous l'expliquerai encore plus tard, est aussi une offense de Dieu, un grand mal, et celui qui ne fait pas de cas des péchés véniels, tombera infailliblement aussi dans les péchés mortels.

2° Vous devez être fermement résolus, à employer *les moyens* nécessaires *pour vous corriger,* c'est-à-dire, à vous servir de tout ce qui est nécessaire pour devenir des hommes meilleurs, pour renoncer à vos péchés et à vos mauvaises habitudes. Le confesseur dira à chacun ce qu'il doit faire, et vous devez être fermement résolus à exécuter ce qu'il vous prescrit. Le confesseur est le médecin de votre âme. Or de même que pour guérir le corps, vous suivez toutes les ordonnances du médecin, de même devez-vous être résolus à

accomplir consciencieusement, ce que le médecin de votre âme prescrit pour la guérir. Surtout déterminez déjà dès maintenant ce que vous voulez faire pour deux points importants, pour la prière... et pour la fréquentation des sacrements. Décidez quelles prières vous voulez dire le matin quand vous vous levez; quels exercices de piétié vous ferez pendant le jour; ce que vous ferez avant d'aller au lit. Décidez combien de fois, dans l'année, après avoir fait votre première communion, vous voulez vous confesser et communier. Plus tard je vous en dirai encore davantage. Cela suffit pour maintenant. Je vous conseille donc à tous, de communier, si c'est possible, tous les mois. Que personne n'attende au delà de quatre mois. Dans le doute sur ce que vous avez à faire, demandez à votre confesseur, combien de fois par an, vous pourriez vous proposer de venir le trouver au confessionnal (1).

3° Enfin vous devez avoir la ferme volonté d'accomplir la pénitence ou *la satisfaction*, et de *réparer le tort* que vous avez fait, c'est-à-dire de faire la pénitence qui vous a été imposée par le confesseur et de réparer le tort que vous avez causé par vos péchés.

Pour montrer, chers enfants, que votre propos est vraiment sérieux, commencez dès maintenant à le mettre à exécution. J'aime à supposer que déjà vous avez fait des efforts pour éviter les péchés (surtout les péchés d'habitude) et les occasions prochaines. Mais dès maintenant aussi, pratiquez

(1) Un écolier pauvre avait pris, au jour de sa première Communion, la ferme et sérieuse résolution de se confesser de suite, le jour même où il aurait le malheur de tomber dans un péché mortel. Or un jour il eut réellement le malheur de commettre un péché grave. Le temps était affreux et le prêtre demeurait loin. Le pauvre garçon lutta longtemps contre sa paresse naturelle et contre les prétextes que l'on invente d'ordinaire dans des cas semblables. Enfin il récita un Ave Maria et alla se confesser. En revenant chez lui, il rencontra une dame qu'il connaissait et à laquelle il raconta, le visage rayonnant de joie, d'où il venait. Le lendemain on ne l'entendit pas se lever comme de coutume. Sa mère voulut aller le réveiller... il était étendu mort dans le lit. S'il n'avait pas été fidèle à sa résolution, s'il avait seulement différé d'un jour sa confession, de quelle manière terrible n'aurait-il pas dû expier ce retard ?

quelques œuvres de pénitence, par exemple, en vous levant plus tôt que decoutume, en faisant vos prières à genoux, en retranchant un peu de votre nourriture, en renonçant à quelques jeux, à quelques plaisirs et dites en vous-mêmes : Je veux faire cela en expiation de mes péchés, afin que Dieu m'accorde d'autant plus vite le pardon et ses grâces. Surtout vous pourriez essayer de rester à jeûn pendant toute une matinée; cela vous semblera dans la suite moins difficile à observer, le jour de votre première communion. Mais faites principalement tous vos efforts pour réparer le tort que vous avez fait au prochain dans ses *biens temporels*, en lui rendant les objets volés ou trouvés etc. ; — dans *son honneur*, en avouant que vous aviez menti en calomniant un autre, et en disant de lui du mal qui n'était pas vrai ; — dans *son âme*, en priant pour ceux que vous avez peut-être entraînés au péché, ou en leur disant, quand cela se peut, qu'ils ne doivent plus faire cela, parce que c'est un péché. J'espère aussi, qu'avant de faire votre confession générale, vous demanderez pardon à vos chers parents, dites-leur : « Mon père, ma mère, je veux aller à confesse, c'est pourquoi je vous prie de me pardonner toutes les désobéissances, toutes les injures et les fautes par lesquelles je vous ai causé du chagrin; je vous promets d'être à l'avenir un enfant sage et très-obéissant. » Si vous croyez que vous n'êtes pas en état de réparer le tort que vous avez causé, parce que n'avez plus l'objet volé, ni de l'argent pour le remplacer ou le payer, demandez, dans le confessionnal, ce que vous avez à faire.

4. — *La Confession.*

Vous savez tous ce que c'est que la confession, et tous vous vous êtes déjà confessés différentes fois. Vous vous rappelez aussi que la confession doit être *entière*, c'est-à-dire que vous devez confesser tous les péchés au moins mortels, avec leur nombre et les circonstances nécessaires. Elle doit être *sincère*, ce qui signifie : vous devez vous accuser tel que vous vous connaissez coupable devant Dieu; vous ne pouvez cacher aucun péché qui pourrait être mortel, ni le diminuer, ni le déguiser, en faisant accroire au prêtre que la chose n'a

pas été fort grave; vous ne devez pas non plus vous excuser, en disant : je l'ai fait, mais c'est un tel qui m'y a forcé. — Puis la confession doit être *claire;* dites vos péchés de telle manière que le confesseur sache ce que vous voulez dire, par conséquent appelez les péchés par leur nom. Vous ne pouvez pas dire simplement : je m'accuse d'avoir été méchant, ou d'avoir mal parlé. En ce cas le confesseur ne saurait pas ce que vous voulez dire, quelles ont été ces mauvaises paroles, si elles ont été contraires à la modestie, à la vérité ou à l'honneur du prochain etc.

Tout cela, chers enfants, je puis le résumer en quelques mots, en vous disant : après que vous aurez suffisamment examiné votre conscience, déclarez vos péchés tels que vous les aurez trouvés, en vous examinant. Déclarez-les dans l'ordre des dix commandements, comme je vous l'ai montré, en faisant l'examen de conscience. Surtout n'oubliez pas d'en indiquer le nombre; car quoiqu'on l'ait répété si souvent, il y en a plusieurs qui continuent à se confesser, sans dire le nombre de leurs péchés. Celui qui veut inscrire ses péchés sur un billet, pour ne pas les oublier, peut le faire, — mais il doit bien se garder de laisser voir ce billet à d'autres, il doit avoir bien soin de ne pas le laisser tomber entre les mains de quelqu'un, et le brûler de suite après avoir été à confesse.

Il y a cependant un point sur lequel je dois insister davantage, chers enfants, afin de mieux vous l'expliquer et de vous l'inculquer profondément : c'est que, comme certains enfants, vous n'alliez pas, par une fausse honte, cacher vos péchés, ou les diminuer ou les déguiser.

Personne n'aime d'avouer ses fautes, surtout des fautes graves, et principalement des fautes dont on ne le soupçonne pas. Aussi y a-t-il quelquefois des enfants, d'ailleurs assez sages, qui, après avoir commis un péché grave, ne veulent pas l'avouer, n'en disent rien à confesse, ou tâchent de le diminuer. O mon Dieu ! que ces pauvres enfants sont malheureux ! Pour le reste, ils sont si consciencieux, ils s'accusent des moindres fautes, ils s'efforçent d'être tranquilles etc. — et tout cela ne leur sert de rien ; aussi longtemps qu'ils ne confessent pas tout avec sincérité, il n'y a pas de

pardon pour eux. — Chers enfants! Peut-être y en a-t-il l'un ou l'autre parmi vous, qui jusqu'ici a caché des péchés. Ah! j'en suis certain : aujourd'hui vous avez la ferme volonté de ne plus jamais le faire, mais d'avouer tout bien sincèrement; car vous savez, que sans cela, vous ne pouvez obtenir aucun pardon; vous commettez au contraire un nouveau péché, un péché énorme, vous faites une communion sacrilége, et vous vous attirez les plus terribles punitions de la part de Dieu! Mais, quoique vous soyiez fermement résolus maintenant... le démon viendra vous tenter de nouveau, il esssaiera de vous fermer, en quelque sorte, de nouveau la bouche; et voilà pourquoi je veux d'avance vous rendre attentifs à ses ruses et à ses mauvaises inspirations, afin que, s'il essaie de vous tenter, vous soyez en état de le repousser de suite.

D'abord le démon vous soufflera dans l'esprit : « Ce péché est trop grand; vous ne pouvez le confesser, — vous en auriez trop de honte. » Chers enfants! ne croyez pas le menteur. Quand vous avez commis le péché, il vous a soufflé à l'oreille que vous deviez hardiment le faire, que ce n'était pas un si grand mal, que ce n'était rien ; et maintenant, quand vous allez le confesser, il veut l'exagérer, le rendre énorme. Peut-être n'est ce pas du tout un grand péché et n'est-ce qu'une bagatelle? Il y a parfois des enfants qui s'imaginent que telle chose est un péché mortel, puis ne s'en accusent pas; et peut-être n'est-ce qu'une chose tout à fait insignifiante. (Mais vous êtes obligés de vous en accuser,précisément parce que vous doutez, ou que vous croyez que c'est un grand péché.) Et puis, chers enfants, quand même ce serait une faute très-grave, vous n'avez pas eu honte de la commettre; ainsi vous avez tenu de vilains et sales propos devant les autres : maintenant il ne s'agit pas de répéter ces vilains propos, non, mais de dire simplement: Mon père, je m'accuse d'avoir tenu de sales propos. Eh bien! est-ce là une si grande honte? Non. C'est honteux sans doute de commettre le péché, mais c'est honorable de l'avouer sincèrement.

« Et que va penser de moi le confesseur? Il sera tout étonné de ce que je lui dirai ». — Cher enfant, au contraire, il ne pensera rien de vous. En effet le confesseur ne connaît

pas toutes les personnes qui se présentent au confessionnal, et quand même il vous connaîtrait, il ne pensera plus à rien après votre confession. Car vous comprenez bien, qu'en écoutant tant de centaines de confessions, il lui est impossible de retenir ce que chacun lui a déclaré à confesse. S'il y a une pensée qui l'occupe, c'est celle-ci : « Dieu merci, cet enfant s'est confessé sincèrement, il avait le cœur sur la main ! Cela lui a coûté beaucoup de peines, mais il a su triompher de lui-même ; cet enfant a certes une véritable contrition, il a obtenu sans doute le pardon de ses fautes et communiera dignement ! » Je vous dis moi qu'il aura encore plus d'estime et d'affection pour vous qu'auparavant.

« Mais le confesseur me grondera ». Non, mon enfant ! Sans doute il ne vous louera pas d'avoir commis des péchés, il doit vous mettre sous les yeux l'état de votre âme, vous montrer l'énormité de vos péchés ; mais quand il verra que vous êtes touché et affligé, il vous consolera, il vous parlera avec bonté et charité ; vous gronder, vous injurier, vous regarder de travers ? Non, certainement il ne le fera pas.

« Mais je crains de confesser ce péché, parce qu'il pourrait devenir public et être connu des autres ». Cher enfant ! vous vous trompez ! Quand vous déclarez votre péché à confesse, c'est justement alors qu'il restera caché, tandis que si vous voulez le cacher, il sera connu publiquement. Quand vous le confessez, à qui le dites vous ? Au confesseur. Or croyez-vous qu'il ose en dire quelque chose ? Le confesseur ne peut rien dire, pas la moindre chose de la confession, quand même il pourrait par là sauver la vie à des milliers d'hommes. Si quelqu'un venait se confesser à lui d'avoir jeté du poison dans l'eau d'un puits, le confesseur ne pourrait pas dire aux gens qu'ils ne doivent plus en boire. Il est arrivé un jour que le frère d'un prêtre fut accusé injustement d'avoir assassiné un marchand, et qu'on le condamna à mort. Deux jours avant l'exécution, le véritable assassin du marchand vint trouver le prêtre et se confessa de ce meurtre ; imaginez-vous, chers enfants, ce qui devait se passer dans le cœur de ce confesseur ! S'il avait dénoncé le meurtrier, son frère eût été sauvé et mis en liberté. Mais il ne put rien dire

de ce qu'il avait appris par la confession, et son frère mourut sur l'échafaud, on lui coupa la tête. C'est le meurtrier lui-même qui l'a raconté plus tard, sans quoi on n'en aurait jamais rien su. C'est ainsi encore que S. Jean Nepomucène préféra souffrir le martyre, plutôt que de révéler quelque chose du secret de la confession. Oui, chers enfants, voilà le silence sévère que doit garder le confesseur. Il ne peut pas même, en dehors du confessionnal lorsque vous êtes tout seul avec lui, vous parler de ce que vous lui avez déclaré à confesse. Ce que vous dites alors au confesseur, c'est comme si vous l'aviez dit à un tombeau, car le confesseur n'en parle pas plus qu'un cadavre; ce que vous lui dites est oublié, caché pour toujours. Mais au contraire, si vous ne confessez pas vos péchés, ils seront rendus publics, ils seront connus des anges et des hommes, au jour du dernier jugement. Oui, mes amis! vos parents, votre famille, vos camarades, etc. tous verront que vous aviez commis ce péché et que vous l'avez caché à confesse. Comment? diront-ils tous, cet enfant, qui paraissait si sage, cet enfant a fait cela? Qui l'aurait jamais cru? Quel enfant scandaleux et hypocrite? O mon Dieu! quelle sera alors votre honte! vous voulez éviter une légère honte devant le confesseur, devant un seul homme, et voilà que vous serez couvert de honte devant le monde entier! Voudriez-vous cela?

Et maintenant, chers enfants, considérez quelle énorme différence, il y a entre un enfant qui confesse sincèrement ses péchés et celui qui cache même un seul péché. L'enfant qui est franc et sincère est purifié de ses fautes; il sort du confessionnal aussi heureux et aussi content, que si on avait enlevé de son âme un poids d'une écrasante lourdeur; la paix de Dieu est dans son cœur, et le lendemain il reçoit dignement, saintement et avec joie son divin Sauveur. L'enfant, qui n'est pas sincère, fait une confession sacrilége; il quitte le confessionnal, la conscience chargée d'un nouveau péché, d'un péché énorme, et tourmenté par des remords cuisants; il s'avance indignement vers la sainte Table; il vit dans les craintes et les angoisses, il meurt dans le désespoir, il sera déshonoré devant les anges et les hommes, et il expiera

son forfait dans les tourments éternels (1) ! Auquel des deux voulez-vous ressembler ?

En Hollande, il y avait un homme qui avait commis un grand péché contre la pureté, et qui avait honte de le confesser. Sa conscience le tourmentait affreusement. Il voulut s'étourdir dans les joies et les plaisirs, ce fut en vain ; il voulut retrouver la paix par des œuvres de pénitence, en jeûnant etc, par des actes de bienfaisance, en distribuant des aumônes etc, ce fut inutilement. Enfin, pour se débarrasser de ces cruels remords de la conscience, il résolut de s'ôter la vie. Cependant le bon Dieu le conduisit près d'un brave ecclésiastique ; celui-ci remarqua bientôt que cet homme avait quelque chose sur le cœur, et par ses questions il le mena si loin que le malheureux avoua qu'il voulait se tuer, parce qu'il avait honte de se confesser et qu'il ne pouvait plus supporter les reproches de sa conscience. Le prêtre le consola alors et lui nomma plusieurs péchés, entre autres celui que cet homme avait commis. « C'est celui-là, s'écria vivement le malheureux, oui c'est celui-là qui me tourmente ». — Eh bien, répliqua l'ecclésiastique, vous venez de me le nommer, vous n'aurez donc plus honte de le confesser. Et en effet le pauvre pécheur s'en confessa ; dans la suite il fut si heureux, si content qu'il ne put assez en remercier Dieu pendant le reste de sa vie.

Chers enfants ! Tâchez aussi de trouver ce bonheur. Confessez-vous avec beaucoup de sincérité. S'il y a quelque chose qui vous pèse, qui vous gêne, faites comme je vais vous dire : D'abord déclarez vos péchés que vous avez commis depuis la dernière confession. Puis, dites au prêtre : Je veux faire maintenant une confession de toute ma vie. Depuis telle année... J'ai fait de mauvaises confessions. J'ai caché tel péché... Vous verrez, qu'après avoir dit cela, tout le reste ira d'autant plus facilement. Peut-être que vous ne savez pas bien comment vous devez vous accuser de ce péché? Dites alors : Mon père ! j'ai un péché (contre tel... comman-

(1) Rappelez l'histoire de ce jeune garçon qui, après avoir fait une confession et une communion sacriléges, se pendit dans sa chambre. (Voyez page 178).

dement) et je ne sais comment je dois le dire. »Le confesseur vous interrogera dans ce cas, c'est alors qu'il faut lui répondre avec beaucoup de franchise.

Si vous doutez que quelque chose soit péché ou non, faites comme ceci, dites : Mon père ! j'ai encore quelque chose, mais je ne sais pas très-bien si c'est un péché.

Chers enfants ; confessez-vous donc avec sincérité, et vous le verrez, la paix de Dieu descendra dans votre âme. Soyez aussi sans peur et sans crainte. Si vous avez la volonté sérieuse de vous confesser sincèrement, et qu'après la confession, vous vous rappelez d'avoir oublié tel péché... ne craignez pas que votre confession ait été mauvaise. Ce que vous avez oublié, vous n'avez qu'à le confesser, le samedi avant votre première communion. Si alors vous avez encore oublié quelque chose et que vous vous le rappellez seulement le dimanche matin, (à moins que vous ne sachiez bien que c'est un péché mortel que vous n'avez jamais bien confessé auparavant) vous pouvez cependant aller en paix à la sainte Communion. Malgré cela, si quelqu'un avait encore de sérieuses inquiétudes, il pourrait me le dire le dimanche matin au confessionnal, avant la sainte Communion, ou s'il ne peut aller au confessionnal, il n'a qu'à m'appeler à part, à venir dans la sacristie pour me déclarer ce qui l'inquiète.

5. — *La satisfaction.*

Par satisfaction dans le sacrement de Pénitence, on entend, comme vous l'avez appris, l'accomplissement de la *pénitence* imposée par le prêtre. Cette pénitence est imposée, pourquoi ? 1° *Pour expier les peines temporelles dues au péché,* 2° *pour rendre notre vie meilleure* (afin que par-là nous soyons préservés de la rechute dans nos anciens péchés et prémunis contre de nouveaux péchés ; ensuite afin que nous soyons portés à une vie plus pieuse, plus vertueuse, par exemple à la mortification, à la prière, à l'examen de la conscience etc.) Je disais d'abord : pour expier les peines temporelles dues au péché. En effet, après que nous avons reçu dignement le sacrement de pénitence, avons-vous encore des peines à expier ? Il est vrai, en recevant dignement la sainte

absolution, le péché vous est pardonné ainsi que la peine éternelle de l'enfer, que vous aviez méritée pour vos péchés mortels. Mais d'un autre côté, Dieu ne vous remet pas toutes les *peines temporelles* (qui ne durent qu'un certain temps). Dieu est miséricordieux, c'est pourquoi il remet au pécheur sa faute et les peines terribles, éternelles de l'enfer; mais Dieu est en même temps juste, et c'est pourquoi il exige que ceux qui, après le baptême, ont péché si facilement et si gravement, souffrent aussi une peine. C'est vraiment bien de la part de Dieu d'avoir réglé cela ainsi ! Déjà les hommes ne sont que trop méchants; ils ne font guère attention au péché, parce qu'ils savent que, par le sacrement de pénitence, ils peuvent de nouveau obtenir le pardon. Mais à quels péchés ne se livreraient-ils pas, s'ils obtenaient ce pardon sans la moindre punition, sans la plus légère pénitence ! Dieu en agit ici comme un père plein de bonté et de sagesse. Celui-ci pardonne volontiers à son enfant, quand il a manqué; il lui rend son affection, mais il lui impose néanmoins une punition, afin que l'enfant comprenne mieux combien il a manqué et s'observe avec plus de soin à l'avenir. Or cette peine temporelle nous devons *l'expier*, nous devons, pour ainsi dire, la payer en pratiquant des *œuvres de pénitence*. Cela peut se faire, quand nous accomplissons la pénitence imposée *par le confesseur;* ensuite quand nous pratiquons des mortifications volontaires que *nous nous* imposons à nous-mêmes, et quand nous nous soumettons aux pénitences que *Dieu* nous impose, c'est-à-dire, quand nous souffrons avec patience, comme autant de punitions de nos fautes, les épreuves que Dieu nous envoie, telles que les maladies, la pauvreté, les douleurs, etc.

Par ces œuvres de pénitence, nous devons *satisfaire*, c'est-à-dire que nous devons *faire* des pénitences, jusqu'à ce qu'il y en ait *assez*, pour expier les peines temporelles que nous nous sommes attirées par nos péchés. Et si nous ne satisfaisons pas dans ce monde, nous serons obligés de souffrir dans l'autre monde en purgatoire, jusqu'à ce que nous ayons expié toutes les peines temporelles.

Mais *combien* de peines temporelles avons-nous méritées

par nos péchés et devons-nous encore supporter après la confession? Personne n'est en état de le dire exactement; cependant vous pourrez le savoir à peu près, quand je vous aurai dit les pénitences que, dans les premiers siècles de l'Eglise, on imposait aux pécheurs pour expier les peines temporelles qu'ils avaient méritées. Je ne vous citerai que deux exemples : Celui qui, par imprudence, avait abusé du nom de Dieu pour jurer, devait jeûner sept jours au pain et à l'eau; s'il le faisait une seconde, une troisième fois, il devait jeûner quinze jours; celui qui bavardait dans l'église au temps de la messe, — dix jours; celui qui maltraitait ses parents, devait faire pénitence pendant trois ans. Un enfant qui avait fait de vilaines choses, seul avec lui-même, devait jeûner quinze jours ; s'il était âgé de plus de quinze ans, cent jours. Celui qui volait une bagatelle, devait la première ou la deuxième fois, faire une année de pénitence, etc.

Pensez-y, chers enfants! Combien de fois n'avez-vous pas commis ces péchés et d'autres encore! Combien de peines temporelles n'avez-vous donc pas à expier! Lorsque vous y réfléchissez, vous comprenez aisément que la pénitence, qui d'ordinaire vous est imposée par le confesseur, n'est guère suffisante pour expier les peines temporelles que vous avez méritées pour vos péchés. Cependant pour que, dans l'autre vie, en purgatoire, vous n'ayez pas à souffrir beaucoup, que ferez vous?

1° Vous accomplirez de bon cœur, consciencieusement et avec zèle, la pénitence qui vous a été imposée par le confesseur, — comme d'ailleurs c'est votre devoir; car en l'omettant vous feriez un péché. Mais vous ferez encore plus : vous prierez même le confesseur (ainsi que le font les pieux chrétiens) de vous prescrire une pénitence plus grande. En effet les œuvres de pénitence que nous impose le confesseur, ont plus de valeur que les autres, aux yeux de Dieu.

2° Vous vous imposerez librement des pénitences à vous-mêmes, par exemple, en vous levant de plus bonne heure, en retranchant quelque chose de vos repas, surtout les vendredis, en vous privant d'un plaisir, en faisant quelques prières,

en assistant à la sainte Messe et en pratiquant d'autres bonnes œuvres.

3° Vous supporterez avec patience et résignation les épreuves et les contrariétés que Dieu vous envoie, comme les maladies, les souffrances, la pauvreté, les persécutions, etc.; en vous disant : « Hélas! j'ai mérité cent fois plus à cause de mes péchés ; j'aime mieux souffrir maintenant ici, que dans l'autre vie, en purgatoire.

4° Vous tâcherez de gagner des indulgences, au moyen desquelles vous pouvez payer d'une manière facile pour les peines temporelles et vous épargner peut-être de longues souffrances dans les flammes du purgatoire.

Chers enfants, plusieurs d'entre vous connaissent l'histoire de ce jeune garçon qui, pendant une chaude journée d'été, traversait avec son père la campagne, et refusa de ramasser sur le chemin, un fer à cheval parce qu'il trouvait que c'était trop fatigant pour lui de se courber. Le père le ramassa, le vendit dans le village voisin, et avec l'argent acheta des cerises. Comme ils continuèrent leur route et que la chaleur du soleil faisait éprouver au jeune garçon une soif violente, le père qui allait en avant, laissa tomber une cerise à terre et aussitôt son fils se pencha pour la ramasser; bientôt après il en laissa tomber une seconde et ainsi de suite, jusqu'à ce que le petit drôle les eût toutes ramassées. Alors le père se retourna et dit : « Mon enfant, que tu montres peu de bon sens! Si tu avais voulu te pencher une seule fois pour prendre le fer à cheval, tu n'aurais pas eu besoin de te courber plus de cent fois pour ramasser les cerises. » Chers enfants! semblables à ce petit garçon, il y a des hommes qui ne veulent pas faire des œuvres de pénitence, et plus tard ils s'en repentiront amèrement. S'ils avaient fait pénitence ici, par de légères et faciles mortifications ils auraient été délivrés de leurs peines, et ils se seraient acquis en outre des mérites et des récompenses dans le ciel ; mais dans le purgatoire ils devront souffrir des peines bien plus grandes et plus nombreuses, sans en recueillir des mérites ou quelque récompense. N'en agissez pas ainsi, mais pratiquez volontiers des œuvres de pénitence, comme je vous l'ai conseillé tantôt.

Je vous ai déjà dit comment vous devez réparer le tort que vous avez fait au prochain, et quels moyens vous devez employer pour vous corriger ; de même, et plus tard aussi je vous en parlerai encore, je vous dirai entre autres ce que vous devez faire pour conserver la grâce que vous obtenez en recevant le sacrement de pénitence, pour conserver celle qui, dans la sainte Eucharistie, a été si merveilleusement obtenue et augmentée, et pour vous présenter un jour devant le trône de Dieu, avec la robe sans tache de l'innocence. Pour le moment, je n'ai qu'un vœu à faire, c'est que vous observiez exactement ce que je vous ai dit sur la confession générale, afin que vous puissiez en recueillir les fruits abondants, et aller à la sainte Table, avec une pureté et une sainteté dignes de celui que vous allez recevoir.

II. — INSTRUCTIONS AUX ENFANTS

PENDANT LA SEMAINE DE LA RETRAITE (1).

Chers Enfants !

La dernière semaine avant la première Communion est arrivée ; encore un peu de temps, et vous verrez paraître le jour le plus désiré, le plus beau, et le plus charmant de votre vie. Aussi ce temps est-il d'une grande importance. Pendant ces jours vous allez être entièrement réconciliés avec Dieu par une confession générale, vous aller terminer, en quelque sorte, les comptes de votre vie passée, et commencer un genre de vie tout nouveau. O chers enfants ! Que de choses dépendent de cette confession, de cette première Communion que vous allez faire ! Pour un grand nombre, c'est une éternité de bonheur, ou une éternité de malheur qui en dépendra !

Vous savez, chers enfants, combien je vous aime, combien me tient à cœur votre préparation à la confession et à la sainte Communion, et je vous l'ai dejà dit : devant le tribunal de Dieu, je devrai un jour en rendre un compte très sévère.

Donc afin de faire pour vous, tout ce qui est en mon pouvoir, je vous réunirai chaque jour ici à l'église et je méditerai chaque fois avec vous, quelques vérités qui sont les plus propres à remplir votre cœur d'horreur pour le péché,

(1) Ces instructions doivent être faites, autant que possible, dans l'église. Avant de les commencer, on invoque chaque fois en commun, le Saint-Esprit. Après l'instruction, les enfants, à genoux et en silence, réfléchiront à ce qui leur a été dit, s'exciteront à la contrition, formeront des résolutions etc. Après cela le catéchiste pourra réciter à haute voix, avec les enfants, une prière qui corresponde au contenu de l'instruction, et réciter une litanie, un dizaine du chapelet, etc.

à vous préparer dignement à la confession générale, et à exciter en vous le ferme propos de ne plus jamais vouloir perdre la grâce que Dieu vous a accordée, de mener dès maintenant une vie pieuse, pure et consacrée à Dieu. C'est pourquoi je vous en conjure, faites bien attention aux paroles que je vous adresserai; reflèchissez-y, lorsque vous prierez ensuite en silence dans l'église; pensez-y encore sérieusement, quand vous serez de retour à la maison. Et puis, pendant cette semaine, comme je vous l'ai déjà dit, vous devez être plus tranquilles, plus recueillis que jamais, éviter les bavardages inutiles, prier davantage etc. Alors vous aurez plus souvent l'occasion et le temps, de réfléchir à tout ce que je vous dirai. Aujourd'hui nous allons commencer, en méditant ensemble sur la fin de l'homme.

1. — LA FIN DE L'HOMME.

D'abord invoquons, par une fervente prière, le Saint-Esprit, afin qu'il vous accorde ainsi qu'à moi sa lumière et sa grâce; à moi pour que je puisse vous parler convenablement et toucher votre cœur; à vous pour que vous compreniez bien tout ce que je vous dirai et que vous en profitiez pour le salut de votre âme.

Quelle est votre fin, chers enfants? Pourquoi êtes-vous sur la terre? Vous le savez depuis longtemps; le catéchisme vous l'a dit : Je suis sur la terre pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et ainsi aller au ciel après ma mort. Vous n'êtes pas ici-bas, comme les animaux, pour vivre pendant un certain temps en ce monde, pour y travailler, boire, manger et mourir ensuite; vous n'êtes pas ici non plus uniquement pour apprendre toutes sortes de choses, pour devenir de bons fermiers, d'habiles ouvriers etc., pour gagner de l'argent, pour vous amuser et vous réjouir avec les autres. Non; vous avez une âme raisonnable, une âme immortelle; vous êtes créés pour une vie éternelle, pour obtenir la bienheureuse éternité et aller en paradis, c'est-à-dire pour y jouir d'une gloire, d'un bonheur si grand, si beau et si ravissant, que l'Ecriture sainte a dit : « que jamais l'œil d'aucun homme ne l'a vu, aucune oreille ne l'a entendu, et aucun cœur

ne l'a goûté, » c'est-à-dire : tout ce que l'homme a jamais vu de plus beau, tout ce que l'oreille de l'homme a jamais entendu de plus charmant, tout ce que le cœur ou plutôt les cœurs de tous les hommes ont jamais goûté de plus agréable, n'est rien en comparaison de la gloire et du bonheur, dont vous jouirez dans le ciel. Et ce bonheur, combien de temps durera-t-il? sera-ce peut être une année? Mais pour une seule année de bonheur, on pourrait bien travailler toute la vie, car la chose en vaudrait bien la peine; ou sera-ce pendant cent ans? pendant mille ans? Non, ce bonheur durera sans fin, éternellement. Qu'elle est donc belle et glorieuse, la fin à laquelle Dieu vous a appelés, chers enfants!

Mais pour arriver à cette fin, que devez-vous faire? Aimer Dieu et le servir, faire sa volonté, observer ses commandements. Car « nul œil n'a jamais vu etc., dit l'Apôtre, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment; » et « ceux-là seulement, dit le divin Sauveur, entreront dans le royaume des cieux, qui font la volonté de mon Père céleste. » Mais pour que vous puissiez aimer et servir Dieu; qu'est-ce qui est nécessaire? Il est nécessaire d'abord de connaître Dieu. Car si vous ne savez rien de Dieu, comment pouvez-vous l'aimer? Et si vous ne connaissez pas ses commandements, comment pouvez-vous les observer? Ainsi votre fin, ce pour quoi Dieu vous a créés, c'est de le connaître, de l'aimer, de le servir, pour qu'ainsi vous alliez au ciel.

Afin que vous puissiez y parvenir plus facilement, Dieu a fait encore beaucoup d'autres créatures : les plantes, les animaux, le soleil, etc.; toutes elles doivent vous aider à connaître Dieu, etc. Cette incommensurable voûte du ciel, ce soleil rayonnant, cette armée innombrable d'étoiles, dont les plus petites sont plus grandes que tout notre globe terrestre, doivent vous dire combien Dieu est infiniment grand, lui qui les a créés par une seule parole! ils doivent vous engager à servir ponctuellement et généreusement ce grand Dieu, auquel obéissent le soleil et les étoiles. Les fleurs si charmantes, les belles cascades, les magnifiques forêts qui couronnent les montagnes, le chant mélodieux des oiseaux, la variété ravissante des couleurs, les accords enchanteurs de la musique,

etc., tout cela vous fait connaître combien votre Dieu est infiniment beau et glorieux, lui dont toute autre beauté n'est qu'un pâle reflet, une ombre passagère ; tout cela vous avertit que vous devez aimer de tout votre cœur ce Dieu si beau et si ravissant. Le pommier avec ses fruits délicieux, les campagnes avec leurs moissons dorées qui se balancent comme des flots mobiles, les innombrables animaux qui nous sont si utiles et même indispensables..., tous semblent vous dire : Voyez combien votre Dieu est bon ! Tout cela il l'a créé pour vous, parce qu'il vous aime, pour vous réjouir et vous rendre heureux ; oh ! aimez-le donc bien sincèrement ce Dieu si bon, et obéissez-lui.

Ainsi, vous le voyez, chers enfants, ce monde si grand, si magnifique, Dieu l'a créé afin de vous aider à le connaître, à l'aimer, à le servir et à aller ainsi au ciel. Ensuite, il vous a donné dans le même but, un esprit céleste, un Ange, pour être votre protecteur et votre guide. Mais il a fait bien plus encore : comme tout le monde (donc vous aussi), était dans le péché et avait perdu le ciel, son Fils unique est descendu de son trône des cieux, il a pris la forme d'un esclave, il a enduré d'inexprimables souffrances et il est mort au milieu d'affreuses douleurs, sur une croix ; il a établi l'Eglise, institué les sacrements, il vous fait annoncer sa parole sainte, vous distribue chaque jour de nombreuses grâces, et maintenant il veut venir lui-même dans votre cœur ! Tout cela, c'est afin que vous puissiez arriver à votre fin, connaître Dieu, l'aimer, le servir et aller au ciel, ou comme on dit aussi, afin que vous puissiez sauver votre âme. Combien votre âme doit-elle donc être précieuse, infiniment précieuse, puisque Dieu fait tant pour elle ! Puisque le Fils de Dieu descend même du ciel, et souffre toutes les tortures pour la sauver ! Puisqu'il donne son sang et sa vie pour la faire entrer au ciel ! Combien donc est-ce une chose importante que votre âme soit sauvée !

Oui, chers enfants, voilà la seule chose nécessaire ici-bas, c'est que vous serviez Dieu, que vous alliez au ciel, et qu'ainsi vous sauviez votre âme ! Tout ce que vous faites dans ce but a une grande, une infinie valeur devant Dieu et pour

l'éternité. La moindre prière, le plus vil travail..., quand vous le faites par amour pour Dieu, vous procurera une éternelle et magnifique récompense. Et si vous avez bien soin de cela, si vous y réussissez, si vous servez Dieu et qu'ainsi vous sauviez votre âme, alors vous êtes heureux, quand même vous seriez pauvres, misérables, méprisés, etc., car vous avez fait l'unique chose nécessaire, vous êtes heureux pour toujours. Mais si vous négligez cette seule chose, si vous omettez de servir Dieu, alors tout le reste ne vous sert de rien. Toutes les heures où vous ne servez pas Dieu, sont des heures perdues, tout travail que vous ne faites pas par amour pour Dieu, est inutile pour l'éternité, c'est agir comme un enfant qui bâtit un château de cartes que renverse le moindre souffle. Oui, faites ce que vous voulez, ramassez des richesses et de l'or par millions, soyez beaux et joyeux, ayez les mets les plus exquis, jouissez de toutes les satisfactions que l'homme puisse imaginer, travaillez jour et nuit, apprenez plus que n'en savent les plus instruits, si vous ne servez pas Dieu, si vous ne sauvez pas votre âme, tout cela ne vous servira de rien ; car vous avez négligé l'unique chose nécessaire, vous avez perdu votre âme, la seule que vous possédez, vous avez tout perdu... Vous êtes malheureux, damnés pour toujours !

Pour le mieux comprendre encore, rappelez-vous, chers enfants, le martyre de saint Laurent ; il dut souffrir beaucoup, oui beaucoup en ce monde ; il endura une mort affreuse, il fut rôti tout vivant sur un gril de fer. Dites vous-mêmes en quoi tous ces tourments lui ont-ils fait du tort? Ils n'ont duré tout au plus que quelques heures, et voilà que, pour avoir supporté courageusement ces douleurs, il jouit depuis 1600 ans, et jouira toujours, éternellement, d'un bonheur et d'une gloire inexprimables. Si Dieu désirait que vous souffrissiez le martyre comme saint Laurent, ou que vous fussiez exposé pendant toute votre vie, pendant vingt, cinquante, cent ans aux plus cruelles douleurs, ne devriez-vous pas le faire volontiers ? Que sont les joies de la terre à côté des joies du ciel? Que sont cent années à côté de l'éternité? Le bonheur éternel du ciel mériterait bien que l'on souffrît toutes les douleurs, jusqu'au dernier jour du monde ! Et réellement, si

un damné pouvait encore revenir sur la terre, il voudrait volontiers supporter tous les tourments imaginables, s'il lui était seulement donné de parvenir au ciel. Mais Dieu n'exige pas tant de vous, chers enfants; il exige seulement que vous gardiez avec fidélité ses commandements, que vous supportiez patiemment les quelques douleurs qu'il vous envoie, et pour cela, il veut vous donner une éternelle récompense dans le ciel; ne voudriez-vous pas faire cela? Le travail est petit et court, — la récompense est infiniment grande et éternelle. Ah! pensez-y! Lorsque viendra le dernier moment de votre vie, que vous serez étendu mourant sur votre lit, quand même vous auriez été pauvres, misérables, méprisés, si d'un autre côté vous avez servi Dieu fidèlement, quel tort cela peut-il vous faire? Vous avez fait l'unique chose nécessaire... Vous avez servi Dieu, sauvé votre âme, et voilà que s'ouvrent pour vous les portes éternelles du resplendissant palais du ciel, vous êtes heureux, éternellement heureux! Ah! comme vous serez contents, alors, d'avoir servi Dieu, d'avoir évité le péché, et accompli fidèlement sa sainte volonté!

D'un autre côté, si vous avez négligé cette seule chose nécessaire, pensez-y! que deviendrez-vous, quel sera votre sort? Un père envoie son enfant en ville, pour y faire une commission importante, pour y acheter un objet nécessaire. L'enfant, au lieu de faire la commission, se met à rôder par toute la ville, et regarde les magasins, et pour l'argent qu'on lui a donné dans le but de faire des achats, il le dépense à des friandises, à des joujoux, à des sucreries, etc. Puis voilà qu'il revient chez lui le soir; il ne s'est acquitté d'aucune commission, il n'a rien acheté, il a gaspillé tout l'argent. Comment sera-t-il traité par son père? Certes, il sera puni très sévèrement. Or, chers enfants, voici que le bon Dieu, votre père céleste, vous a envoyés sur cette terre et vous a chargés d'une commission importante, il vous a chargés de connaître Dieu etc. en un mot: de sauver votre âme. Il vous a munis d'argent, c'est-à-dire, qu'il vous a donné les facultés de l'âme et du corps, de l'intelligence et une volonté libre, les biens de la terre et tant de grâces, etc., pour vous aider à acheter le ciel. Or, si vous passez votre vie en ce monde, à gagner de l'argent, à

vous amuser, mais qu'avec cela vous négligiez le salut de votre âme, alors vous ressemblez à cet enfant sans esprit et sans prudence ; alors vous dissipez aussi l'argent précieux, savoir vos nobles facultés, les grâces, qui sont le prix du sang de Jésus-Christ, vous les dépensez pour des choses qui ne valent pas mieux que les friandises et les joujoux. Et lorsque vient le soir, je veux dire, le temps de la mort où vous devez comparaître devant Dieu votre père, pour lui rendre vos comptes ; hélas, hélas ! que se passera-t-il pour vous ? A quoi vous servira d'avoir lu et appris beaucoup dans les livres, d'avoir été riche et considéré, d'avoir pris part à tous les plaisirs ? à quoi cela vous servira-t-il ? Tout est passé, comme un nuage, comme de la fumée. Un jour le roi Lysimaque, poursuivi fortement par ses ennemis, arriva dans un endroit où il ne pouvait avoir de l'eau. Comme il était tourmenté d'une soif horrible, il se rendit à ses ennemis et renonça à son royaume, pour une gorgée d'eau. Mais après qu'il eut bu, il s'écria en gémissant : « Hélas ! qu'elle est courte la jouissance pour laquelle je me suis vendu avec mon royaume ! » Et vous, combien vous vous sentirez alors plus malheureux ! Vous avez vendu votre âme, votre âme si précieuse et le royaume céleste, pour un misérable plaisir qui a disparu comme un brouillard, puis voilà que se présente cette terrible et longue éternité ! Vous avez négligé la seule chose nécessaire, et maintenant tout est perdu. Cet enfant dont j'ai parlé tout à l'heure, on peut encore, en cas de besoin, l'envoyer en ville et lui confier de nouveau de l'argent, mais pour vous, vous ne pouvez plus revenir en ce monde et vous n'aurez pas une autre âme. Vous avez perdu votre seule âme... tout est perdu. Et autant sera grand le bonheur de ceux qui ont servi Dieu fidèlement, autant seront grands vos maux et vos souffrances. Vous êtes perdus et damnés pour toujours ! Voilà pourquoi le divin Sauveur a dit cette parole si grave et si austère : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? Ou que donnera l'homme en retour pour son âme ? »

Oui, chers enfants ! je le repète : Une seule chose est nécessaire, servir Dieu, sauver votre âme. Si vous le négligez

à quoi vous sert le reste? Si vous y réussissez, quel tort peut vous causer le reste?

Maintenant demandez-vous à vous-même : *comment vous vous êtes conduits jusqu'ici sous ce rapport?* qu'avez-vous fait pour cela? Un vieux mendiant rencontra un jour un prêtre et lui demanda l'aumône. Le prêtre lui demanda quel âge il avait. « Trente ans, » dit le mendiant. « Comment, trente ans? » reprit l'ecclesiastique, « mais votre tête est déjà toute blanche; vous devez avoir au moins soixante-dix ans? » — « C'est bien vrai » dit le mendiant, « mais pendant trente à quarante ans, je n'ai pas servi Dieu, je n'ai pas vécu pour le ciel, — et ce temps je ne le compte pas, il a été perdu. » Chers enfants! si on voulait compter ainsi chez vous, quel âge auriez-vous maintenant? De tant de jours, de semaines, de mois et d'années que Dieu vous a donnés, combien en avez-vous employés pour servir Dieu? Votre affaire principale, votre plus grand désir a-t-il toujours été d'aimer Dieu? Avez vous commencé et fini chacune de vos journées par la prière? Dans vos occupations, votre travail, etc., avez-vous eu la volonté, l'intention et le dessein de plaire à Dieu, d'accomplir sa sainte volonté? Ou bien, avez-vous vécu longtemps, sans penser même au bon Dieu? L'affaire principale à laquelle vous avez pensé le plus, n'a-ce pas été autre chose, le boire et le manger, le jeu, les beaux habits, ou d'autres objets futiles et même crimiuels? Ah! chers enfants, si Dieu vous faisait mourir en ce moment, et demandait compte de la manière dont vous vous êtes servis de votre âme, de votre corps, de votre temps et des grâces nombreuses qu'il vous a accordées, que vous arriverait-il? Ah! remerciez Dieu, remerciez-le de vous avoir préservés de la mort, et de vous avoir accordé encore le temps de pouvoir gagner désormais le ciel; demandez-lui pardon de l'avoir si mal servi jusqu'ici.

Mais voyons, *comment voulez-vous vous conduire à l'avenir*? Voulez-vous encore mener une vie si dissipée? négliger le salut de votre âme, le service de Dieu? Un empereur Turc avait deux fils, qui, un jour, avaient transgressé un ordre très-sévère de leur père, et celui-ci, dans un accès de fureur, or-

donna de les faire mourir tous les deux. Cependant comme ses ministres lui représentèrent, que s'il les faisait mourir tous deux, il n'aurait pas de successeur qui pût, après lui, monter sur le trône, il consentit enfin à accorder la vie à l'un de ses deux fils. Mais auquel? Il ordonna donc que, dans un salon, on dressât deux tables; sur l'une desquelles brillait la superbe couronne impériale avec les autres ornements du pouvoir suprême. et sur l'autre se montraient des chaînes de fer et la hache du bourreau. Alors il fit venir ses deux fils et leur dit de jouer aux dés. Celui qui gagnait, obtenait le diadème impérial et devenait empereur; celui qui perdait, devait périr bientôt par la main du bourreau. N'était-ce pas là un jeu effrayant? Chers amis! votre vie est une espèce de jeu bien plus redoutable. Si vous gagnez, — la couronne de l'immortalité vous attend; si vous perdez, — vous êtes menacé, non pas seulement de la hache du bourreau, mais des tourments éternels et terribles de l'enfer. Je me trompe: ce n'est pas un jeu, vous pouvez choisir; le choix vous appartient, c'est à vous de décider. Voulez-vous un bonheur sans fin, ou voulez-vous une éternité de malheur? Surtout n'oubliez point que vous n'êtes pas certains d'un seul moment, et qu'il ne s'agit pas de remettre; car si Dieu tout-puissant tranche le fil de votre vie, votre sort sera celui que vous aurez choisi: la couronne de l'immortalité, si vous avez bien servi le bon Dieu; le feu éternel, si vous ne l'avez pas servi ou mal servi. Et peut-être avant qu'une année se soit passée, le sort sera-t-il tombé sur plusieurs parmi vous, et cela pour toujours. Enfants, chers enfants! une sainte terreur ne vous fait-elle pas frissonner jusque dans la moëlle des os? Ne sentez-vous pas dans votre cœur, la volonté bien ferme et bien décidée de vouloir servir Dieu? de sauver votre âme et d'entrer au ciel à tout prix?

Courage donc, chers enfants! Mettez-vous à genoux, priez et faites à votre divin Sauveur la promesse sérieuse et solennelle de sauver votre âme, dites-lui: Mon Seigneur et mon Dieu! je reconnais avec crainte et terreur, que jusqu'ici j'ai été bien négligent à vous servir, que j'ai exposé mon âme à l'horrible danger de la damnation éternelle, je m'en repens du fond de mon cœur. Je vous remercie de toute mon âme,

d'avoir usé jusqu'à présent de patience avec moi, de ne pas m'avoir fait mourir. Dès aujourd'hui je suis fermement résolu à ne vivre que pour vous, ô mon Dieu, à vous servir avec fidélité et ferveur. C'est par la prière et par le bon propos, la bonne intention de faire tout pour vous, que je veux commencer chaque journée. Je veux travailler, combattre, souffrir tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, pour vous servir, pour faire votre sainte volonté. Si l'attrait du péché me tente, si la paresse et la tiédeur viennent se montrer, je penserai à cette parole que vous avez dite : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » Je veux sauver mon âme, coûte que coûte. — Je vous demande encore une chose : si vous prévoyiez, Seigneur, que je cesserais de vous servir, que je tomberais dans de grands péchés et perdrais le ciel, en vivant plus longtemps, oh ! je vous en conjure, faites que, de suite après ma première communion, je meure dans votre sainte grâce, plutôt que de permettre que je commette encore un péché mortel. Car je veux vous servir, je veux être à vous pendant la vie, à la mort, et vous appartenir pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

2. — LE PÉCHÉ MORTEL.

La dernière fois, vous avez entendu, chers enfants ! que vous avez été créés pour servir Dieu en ce monde, et aller au ciel après votre mort, que vous êtes ici sur la terre pour sauver votre âme. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse vous empêcher d'arriver à cette fin, qui puisse causer la perte de votre âme et vous fermer le ciel, c'est le péché mortel. C'est de quoi je vais vous parler aujourd'hui. Comme vous le savez, celui-là commet un péché mortel, qui transgresse les commandements de Dieu et de l'Eglise en matière grave et importante (par exemple : en faisant un faux serment, en blasphémant Dieu, en mettant ses parents fort en colère, en blessant la modestie par des pensées, des paroles ou des actions) et s'il le fait sciemment et volontairement (c'est-à-dire, si sachant ou devant et pouvant savoir que telle chose est un péché grave, — par exemple, les pensées impures, — il pense exprès à de vilaines choses, il s'y arrête avec plaisir, et que ce

n'est pas simplement une légère négligence à les repousser). Le péché mortel est le plus grand mal qu'il y ait sur la terre, le plus triste malheur où vous puissiez tomber ici-bas, et pour vous en inspirer une grande horreur, pour vous en détourner, je veux vous montrer aujourd'hui combien le péché mortel est criminel et digne d'être châtié (1).

I *En quoi consiste le crime ou la malice du péché mortel?*

A) Le péché mortel est une *grave offense faite à Dieu, notre souverain maître.* Celui qui commet un péché mortel foule aux pieds la loi ou les ordres de Dieu, il s'en moque, il les méprise. Ainsi Dieu lui dit: tu ne voleras pas, tu ne commettras pas d'impuretés etc, et le pécheur le fait malgré cela. Il sait bien que Dieu ne veut pas qu'on le fasse ; il sait que Dieu, à cause de cela, le menace de punitions éternelles, et il le fait cependant. D'un côté en quelque sorte, se tient Dieu qui lui promet un bonheur sans fin ; d'un autre côté se tient le démon qui lui promet un misérable et vilain plaisir, quelques pièces d'argent. Et le pécheur méprise Dieu, il écoute le démon! Il semble dire à Dieu. Je sais que vous défendez..... (les blasphèmes, les actions déshonnêtes) je sais que cela vous irrite et vous fait de la peine, que vous pouvez me punir éternellement ; mais je ne m'en embarrasse pas, peu m'importe ! je ne vous écouterai pas, je ne m'inquiète pas de votre ciel, ni de votre enfer ; je fais ce que je veux. Chers enfants ! quelle injure! quel outrage horrible! et à qui adresse-t-il cette injure ? quel est celui qu'il insulte ? C'est le Dieu tout puissant, qui d'une seule parole a créé le ciel et la terre, qui dirige dans leur route immense les astres du firmament, celui devant qui toute la terre n'est que comme un petit grain de sable, la vaste étendue de la mer comme une gouttelette de rosée, les millions d'hommes comme un amas de fourmis qui rampent sur la terre, celui devant lequel les

(1) Si on disait à un enfant qui aurait perdu un diamant, que c'est une perte plus grande que si toutes les pommes du marché, tous les pâtés d'un pâtissier s'étaient gâtés, il ne le comprendrait pas, il refuserait de le croire. C'est ainsi que bien des chrétiens ne veulent pas croire qu'un seul péché mortel (qui nous prive de la grâce sanctifiante) est plus funeste que la perte de tous les biens temporels, même de la vie.

chérubins et les séraphins du ciel se prosternent, en se couvrant respectueusement la face de leurs ailes, et l'adorent en tremblant. Mais celui qui fait à Dieu cette injure, qu'est-il ? C'est un homme, un être misérable que Dieu a créé, qu'il tient tout entier dans ses mains, qu'à l'instant même il peut châtier, broyer et précipiter au fond des enfers ; c'est celui-là qui à l'audace de refuser à Dieu l'obéissance, et cela sous ses yeux, en sa sainte présence, oui, de l'outrager en face. Si un soldat osait faire chose pareille à son général, il serait fusillé (on lui tirerait une balle dans la tête). Si un sujet osait se conduire de la sorte envers son roi, on ne trouverait pas de punition assez forte ; et que mérite alors un homme, qui se conduit ainsi à l'égard de Dieu, devant qui, tous les rois de la terre sont comme un grain de poussière, comparé à notre globe terrestre? Comprenez-vous maintenant ce que vous avez mérité par le péché ?

B) Le péché mortel est *une noire ingratitude envers Dieu, notre bon père*. Dieu est notre père, et quel père ? Vous devez beaucoup à votre père ici-bas, il fait tant pour vous, il travaille, il se fatigue pour vous; mais qu'est-ce, à côté des bienfaits, que vous recevez de votre Père céleste? Combien d'hommes vivent dans une affreuse misère, combien y en a-t-il qui meurent de faim ! Et Dieu a eu soin de vous, car chaque jour vous avez de la nourriture en abondance. Qu'il est malheureux un pauvre aveugle ! il ne voit rien de la beauté de la terre, des riches couleurs qui ornent les fleurs au printemps, de ce ciel d'azur tout étincelant d'étoiles ; il ne voit pas la figure de ceux qu'il aime, il vit dans une nuit sans fin, dans une obscurité éternelle. Qu'il est malheureux un sourd-muet, un homme paralysé des jambes ou des bras, etc.! Vous, chers enfants, vous avez de bons yeux, une langue, des membres bien conformés et bien sains ; chaque jour Dieu vous les donne, en quelque sorte, de nouveau etc. Et que dirai-je surtout des bienfaits que Dieu vous a accordés et vous accorde chaque jour pour le bonheur et le salut de votre âme? des grâces innombrables qu'il vous dispense? Vous rappellerai-je comment il n'a pas même épargné son propre Fils, mais l'a sacrifié pour vous à la mort sanglante de la croix? Et tout

cela, Dieu l'a fait et le fait encore, sans en retirer le moindre profit pour lui-même, il le fait uniquement par amour pour vous, pauvres enfants! Et maintenant dites vous-mêmes; quelle reconnaissance lui devez-vous? Un homme, réellement pauvre, quelle reconnaissance ne montre-t-il pas, quand on lui donne deux misérables francs? Quelle ne serait pas votre reconnaissance, si vous étiez nés aveugles et que quelqu'un fût assez bon, assez adroit pour vous rendre la vue! Ah! Les animaux eux-mêmes montrent de la reconnaissance. Voyez les chiens, comme ils se montrent reconnaissants pour la nourriture que leur jette leur maître; parmi eux, plus d'un a donné sa vie pour défendre son bienfaiteur; plus d'un, après la mort de son maître, n'a plus voulu quitter la fosse où il était enterré, a refusé toute nourriture, et s'est laissé mourir de tristesse, parce qu'il avait perdu son maître. Et quelle reconnaissance l'homme ne doit-il donc pas montrer à Dieu, qui est le meilleur des maîtres?

Mais celui qui commet le péché mortel, loin de remercier Dieu, l'insulte et l'offense, il se sert même des bienfaits, que son Père céleste lui a accordés, pour l'outrager et le peiner. Les yeux, que Dieu lui a donnés, il les emploie pour jeter des regards déshonnêtes et curieux; la langue, pour dire des paroles obscènes, répéter de vilaines chansons, prononcer des blasphèmes et des jurements, etc. Il est dit dans l'Écriture: « L'œil, qui méprise son père,... sera arraché par les corbeaux et dévoré par les jeunes aigles. » Et que mérite alors le pécheur qui, pour mépriser Dieu et l'outrager, emploie les yeux et la langue que Dieu lui a donnés? Et vous, par conséquent qu'avez-vous mérité (1)?

(1) Oui, celui qui commet un péché mortel, offense Dieu précisément parce qu'il sait que Dieu est miséricordieux et bon. En effet oseriez-vous commettre un véritable péché, si vous étiez assuré que, de suite après l'avoir commis, on vous couperait la main? Sans doute que non. Donc encore moins commettriez-vous un péché mortel, si vous étiez intimement convaincu que, bientôt après, vous descendriez dans l'enfer. Or, qu'est-ce donc qui vous donne, non l'assurance, mais l'espoir, que vous ne mourrez pas de suite après avoir péché? C'est la pensée que généralement Dieu ne punit pas le pécheur à l'instant même; qu'il a pardonné plus tard à un grand nombre, donc parce qu'il est bon et miséricordieux. Ainsi vous commettez

Réprésentez-vous un père qui a un enfant unique ; il travaille pour lui, il lui fait tout le bien possible ; lorsque son enfant est malade, il le soigne au péril de sa propre vie. L'enfant revient de nouveau à la santé, et, au lieu de remercier son père, il lui désobéit, il l'insulte par toutes sortes de grossiers propos, etc. Dites, chers enfants, quelle peine ne doit-ce pas être pour le cœur d'un tel père, de trouver une pareille ingratitude chez un enfant qu'il a tant aimé? Et Dieu ne doit-il pas ressentir une peine bien plus grande, lorsque vous l'injuriez, lorsque vous l'outragez en face, vous qu'il a aimés comme la prunelle de l'œil, vous pour qui il a tant fait? — Chers enfants, si vous aviez fait de la peine à vos parents, jusqu'à les faire pleurer sur vous et leur faire dire : « Je n'aurais jamais cru que mon enfant m'aurait traité de la sorte, » n'en seriez-vous pas tristes et affligés ? Ne devez-vous donc pas être tristes également d'avoir causé tant de peine à votre Père céleste?

C) Le péché mortel est une *indigne trahison dirigée contre Jésus-Christ, notre aimable Sauveur.* Un traître, un perfide, c'est celui qui ne tient pas sa promesse. Ainsi, c'est déjà une honte de ne pas garder la parole que l'on a donnée à un homme ordinaire ; de même, le soldat qui ne tient pas la parole qu'il a jurée au roi, passe pour un infâme et s'attire de fortes punitions ; mais plus indigne encore est la perfidie et la trahison, quand quelqu'un ne tient pas la promesse donnée à son plus grand bienfaiteur, à celui auquel il doit la vie. Chers enfants ! votre Sauveur est votre roi ; c'est un monarque, un maître saint, grand et glorieux, comme il n'en existe pas d'autre. Il est en même temps votre plus grand bienfaiteur, il vous a arraché à l'esclavage du démon, à la damnation éternelle, et de plus il a sacrifié sa vie pour vous, au milieu des plus affreux tourments. Que ne feriez-vous pas pour celui qui vous aurait sauvé d'un grand incendie? — Si Jésus-Christ avait demandé votre vie, vous auriez dû la lui donner généreusement. Cependant il n'a pas demandé beau-

avec tant de facilité et d'insouciance le péché, parce que Dieu est si bon, si indulgent, si miséricordieux.

coup ; il demande seulement que vous l'aimiez, que vous observiez ses commandements, et si vous le faites, il vous promet une récompense infiniment riche. C'est ce que vous lui avez promis solennellement dans le saint Baptême, et depuis lors souvent encore, surtout en allant à confesse. Mais avez-vous gardé cette promesse solennelle faite à votre roi, à votre bienfaiteur, à celui qui vous a sauvé de la mort et de l'enfer? Ah, pauvres enfants ! toutes les fois que vous avez commis un péché mortel, vous avez violé votre promesse ; bien plus, comme Judas, vous avez trahi votre divin Sauveur, et d'après les expressions de l'apôtre S. Paul, vous avez outragé, crucifié de nouveau le Fils de Dieu ! Vous vous indignez contre les juifs, qui ont maltraité si cruellement Jésus-Christ, mais votre crime n'est-il pas plus grand d'une certaine manière? Les juifs ne savaient pas, ne croyaient pas que Jésus fût le Fils de Dieu ; sans cela, comme le dit S. Paul, ils n'auraient pas cloué, sur une croix infâme, le Dieu de gloire. Mais vous avez la foi ; vous saviez combien il vous a aimés, vous saviez que le péché l'outrage indignement, le fait souffrir cruellement, et malgré cela, vous avez osé commettre encore le péché. — Imaginez-vous, chers enfants, que Jésus-Christ se présente en ce moment visiblement à vos regards ; oh ! que sa figure est pâle, comme le sang découle de toutes parts ! Il porte une couronne d'épines qui s'enfoncent dans sa tête, tout son corps est déchiré, mis en lambeaux ; comme il vous regarde tristement, mais toutefois avec une infinie tendresse ! Il me semble lui entendre dire : « Mon enfant ! Voyez, comme j'ai affreusement souffert ! Et c'est vous qui en êtes la cause ; c'est vous qui, par vos mauvaises pensées, par votre orgueil, avez couronné ma tête d'épines ; c'est vous qui, par vos indécences m'avez flagellé, etc. Pourquoi me traitez-vous ainsi ? Je vous ai tant aimé, j'ai fait pour vous le sacrifice de ma vie, et est-ce ainsi que vous me récompensez? » Ah, chers enfants ! comment votre cœur ne doit-il pas déborder d'amour, de douleur et de contrition d'avoir pu offenser ainsi votre Sauveur ! O voyez ! Ce même Sauveur que vous avez si maltraité par vos péchés, il est ici présent dans le saint Sacrement. Venez, jetez-vous à

ses pieds, en disant : « O Jésus ! Jésus ! Comment ai-je donc osé me conduire ainsi à votre égard? Mes péchés vous ont causé tant de douleurs ! Mon ingratitude a rempli vos yeux de tant de larmes. Je mérite vraiment l'anathème que votre Apôtre lance contre quiconque ne vous aime pas. O Jésus, je me repens maintenant du fond de mon cœur de vous avoir offensé, et je vous promets, dans toute la sincérité de mon âme, de ne plus jamais vous offenser sciemment et volontairement, surtout par tel... et tel péché... »

Par tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous avez pu voir, chers enfants, quel crime, quelle indignité c'est que le péché mortel. Mais comprendre entièrement ce qu'il est, vous ne le sauriez ; nul homme, nul ange ne le saurait. Autant il est impossible à quelqu'un de comprendre combien Dieu est grand, combien sont grandes les joies du ciel et les peines de l'enfer, autant il lui est impossible de comprendre combien est grande la malice du péché mortel qui offense Dieu, nous ravit le ciel et nous livre à l'enfer. Il n'y en a qu'un seul qui le comprenne entièrement, et c'est Dieu. Or nous allons voir comment Dieu considère le péché mortel, ce qu'il est aux yeux de Dieu.

II. Lorsque vous appreniez qu'une personne qui vous était connue, devait être mise en prison pour un grand nombre d'années, ou devait mourir sur l'échafaud, vous vous êtes dit : cette personne doit avoir commis un crime affreux, puisqu'on la punit si fortement. C'est en effet d'après la grandeur de la punition que vous mesuriez la grandeur de la faute. Or écoutez de quelle manière Dieu a puni le péché mortel, et vous pourrez entrevoir alors combien sa malice est grande aux yeux de Dieu.

A) Considérez d'abord *la punition des Anges*. Avant le péché, les Anges étaient merveilleusement beaux, si beaux que nulle langue ne saurait le dire (c'est pourquoi l'on dit quelquefois : beau comme un ange) ; ils commirent un seul péché, et ils sont devenus tellement hideux et repoussants de laideur, qu'il est également impossible de le décrire (ils sont affreux comme un....) Auparavant ils étaient si heureux, si contents ! Dieu leur portait un amour si grand ! Il n'a fallu

qu'un seul péché, et maintenant ils sont tellement malheureux, que les plus terribles souffrances de la terre seraient un vrai soulagement, un plaisir à côté de leur sort affreux; ils sont damnés, sans espérance, sans grâce, et cela pour l'éternité! Voilà le châtiment d'un seul péché mortel.

B) Considérez aussi *la punition de nos premiers parents.* Ah! comme ils vivaient d'abord tranquilles, paisibles et heureux dans le paradis! Aucune souffrance, aucune maladie, ni misère, ni la faim, ni le froid ne les tourmentaient; tout ce que leur cœur souhaitait, ils l'avaient. Dieu les aimait, s'entretenait avec eux comme un père avec ses enfants, et après une vie tranquille et heureuse, passée ici-bas sans maladie ni mort, ils devaient entrer, corps et âme réunis, dans la bienheureuse éternité. Ils commirent un seul péché mortel, et voyez : Dieu, qui les avait aimés d'un amour ineffable, les repoussa avec dégoût loin de lui; ils avaient perdu sa grâce, perdu le paradis, perdu le bonheur, la paix et la joie. Et depuis ce seul péché, il s'est répandu sur le monde un véritable déluge de besoins et de misères, de souffrances et de maladies. Pensez à toutes les horribles tortures que produit la famine; vous ne savez pas encore combien la faim fait de victimes. Mais dans la ville de Londres seule, il meurt chaque jour au moins un homme tué et dévoré par la faim. On y a vu une femme arracher à un chien l'os qu'il avait ramassé dans la rue, et elle-même le ronger avec une espèce de fureur. Puis rappelez-vous toutes ces maladies, tous ces milions d'hommes qui sont couchés sur un lit de douleurs, souvent au milieu de souffrances si cruelles que quelques-uns ont prié les assistants de les tuer par compassion. Pensez à tout le sang qui coule dans la guerre et forme des ruisseaux tout rouges, aux milliers de cadavres qui jonchent les champs de batailles, aux désastres que la mort produit, aux cris, aux sanglots que l'on doit entendre quand quelqu'un vient de tomber mort ou que l'on porte un cadavre au cimetière. — Et faites-y bien attention, chers enfants! toutes ces misères, tous ces fléaux, ce grand fleuve de maux et de souffrances s'est précipité sur le genre humain, a été envoyé de Dieu, comme la punition *d'un seul* péché! Tout

cela ne serait pas arrivé si le premier péché n'avait pas été commis.

C) Puis rappelez-vous ce que doivent *souffrir les damnés*, en punition du péché mortel. Ce sont des maux si épouvantables, si affreux que, en y pensant seulement, on pourrait en devenir fou (1).

Et maintenant je vous le demande : Quel est celui qui a puni si sévèrement le péché dans les anges déchus et chez nos premiers parents? C'est Dieu, Dieu qui est infiniment bon, doux, miséricordieux, qui, certes, aime mille fois mieux punir moins que punir trop. Que doit-ce donc être que le péché mortel puisque Dieu le punit si terriblement? Et peut-être en avez-vous déjà commis beaucoup? Qu'avez-vous donc mérité?

D) Mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est quand vous considérez ce que *Jésus-Christ* a dû souffrir pour nos péchés. Jetez un moment les yeux sur la croix et voyez ce que Jésus souffre. Il est noyé dans une mer de douleurs; tous ses membres sont brisés de coups, tout son corps est couvert de blessures; la tristesse et la désolation environnent son âme comme les sombres nuages d'un ouragan, et, pareils aux clous horribles qui lui percent les mains et les pieds, la haine, le mépris et les outrages des hommes qu'il aime tant, lui percent le cœur; dans l'excès des plus affreuses souffrances, il s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » — Et quel est celui qui souffre ainsi? C'est le Fils de Dieu, son fils unique et bien-aimé. Et qui donc l'a traité, frappé ainsi? Son propre Père, qui l'aime si tendrement, oui c'est lui qui l'a livré à la mort de la croix. Et pourquoi donc? Jésus était pourtant l'innocence et la sainteté même; mais il a répondu pour nous, il s'est fait garant pour nos péchés, il a pris tous nos péchés sur lui, et c'est à cause de nos péchés, que Dieu l'a livré en proie aux plus terribles tourments. « Je l'ai frappé à cause des péchés de mon peuple, » dit le Seigneur (Isaïe 53, 8). Chers enfants! Que le péché doit donc être quelque chose d'affreux, puisque, à

(1) Voyez la description de ces maux dans l'instruction suivante.

cause de lui, Dieu a châtié et traité si cruellement son Fils unique et bien-aimé (1). Et vous-mêmes avouez-le; quel sera notre sort, si jamais nous paraissons devant le redoutable tribunal de Dieu, chargés de péchés mortels? S'il a traité ainsi son propre et bien-aimé Fils, comment nous traitera-t-il, nous misérables esclaves et serviteurs ingrats? S'il a laissé crucifier le Sauveur innocent à cause des péchés d'autrui, comment en agira-t-il avec nous, si nous paraissons devant lui, chargés de nos propres péchés, si nous avons méprisé, profané et foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ?

Chers enfants! Peut-être que jusqu'ici vous avez regardé maintes fois le péché comme une bagatelle, et que vous l'avez commis à la légère. O non, non! ce n'est pas une bagatelle, ce qui offense ainsi le Père céleste, ce qui a causé à Jésus-Christ de si atroces douleurs. Sur chaque croix vous pouvez trouver en quelque sorte, écrits en lettres de sang, ces mots : « Fuyez le péché; il a jeté le Sauveur sur la croix; et il vous jettera en enfer. » C'est pourquoi prenez cette ferme résolution : plus jamais un seul péché mortel! Plutôt cent fois mourir que d'en commettre encore un seul! Déplorez dans l'amertume de votre âme, les péchés que vous avez commis et proposez-vous de faire, aussi bien que possible, la confession générale, afin d'obtenir le pardon. Formez de nouveau la promesse de fuir les occasions qui peuvent vous entraîner au péché..., de prier exactement et pieusement..., de recevoir souvent les sacrements..., et habituez-vous à dire cette belle prière jaculatoire : « Je ferai tout ce que l'on veut, Seigneur! mais plus un seul péché! » ou bien : « Plutôt mourir, que de pécher! » Ainsi soit-il.

(1) Au lieu de méditer sur ce point, on pourrait aussi montrer comment les souffrances de tant de millions de martyrs n'auraient pas été suffisantes pour expier un seul péché mortel; comment le Fils de Dieu seul, dans sa douloureuse passion, a offert une telle expiation à son Père. Quelle maladie que celle qui ne pouvait être guérie que par un tel médecin et par de tels remèdes!

3. — LES SUITES DU PÉCHÉ MORTEL.

Nous avons vu la dernière fois, combien est grande la malice du péché, combien il mérite d'être puni. Aujourd'hui je vous montrerai quelles en sont les suites, quel tort immense il cause à l'âme. Ne soyez pas surpris, chers enfants, si je vous parle tant du péché mortel. C'est la seule chose qui pourrait rendre votre première Communion mauvaise et sacrilége. Le péché mortel est le plus grand mal, le plus affreux malheur dont vous devez être préservés à tout prix. J'aime à croire, que plusieurs d'entre vous (peut-être le plus grand nombre) n'ont pas encore commis de péché mortel, et ceux-là aussi pourront tirer profit des instructions sur le péché mortel. En effet ils ont été imprudents quelquefois, ils ont commis des péchés moins graves, et se sont exposés ainsi au danger de pécher mortellement, de sorte que si Dieu ne les avait protégés particulièrement, ils seraient tombés comme tant d'autres dans des péchés mortels ; ils peuvent donc aussi s'exciter de tout leur cœur à la douleur et au repentir. Puis, vous serez tous exposés plus tard au danger de commettre des péchés graves ; je voudrais à tout prix, exciter en vous le ferme propos de mourir plutôt que de consentir à un seul péché mortel.

Nous considérerons d'abord, chers enfants, les suites du péché mortel *dans ce monde-ci*, puis les suites terribles dans l'*autre monde*.

I. Je ne veux pas parler ici des guerres, des famines, des pestes, des malheurs, des souffrances et d'autres fléaux de ce genre, que Dieu fait descendre sur les hommes, à cause du péché mortel (pensez au déluge, à Sodome, à la déstruction de Jérusalem etc.). Ces châtiments arrivent, il est vrai, souvent ici-bas, mais pas toujours. Je vous montrerai seulement deux châtiments qui arrivent infailliblement et de suite, au moment même où l'on commet le péché mortel.

A) Celui qui commet le péché mortel *perd la grâce sanctifiante.* Cela se dit, cela s'entend très facilement, et néanmoins il y a quelque chose de redoutable renfermé dans ces quelques paroles. L'homme qui est en état de grâce, qu'a-t-il, que pos-

sède-t-il en définitive? Ecoutez; l'âme d'un tel homme est d'une beauté si ravissante qu'on ne saurait l'exprimer. De même que dans une goutte de rosée brillante se mire le soleil, qui la fait rayonner de l'éclat des plus riches couleurs, de même dans l'âme du juste se reflète la sainte image de Dieu, et elle lui donne une admirable et mystérieuse beauté. La beauté de l'âme, en état de grâce, est telle que Dieu lui-même la regarde avec complaisance. L'homme en état de grâce est un enfant de Dieu! Pensez-y bien; oui, un enfant de ce Dieu si grand, si glorieux, si puissant! De même que les parents aiment leur enfant, veillent sur lui avec la plus tendre sollicitude, lui donnent tout ce dont il a besoin; de même Dieu aime le juste d'un amour si grand, d'un amour tellement divin qu'on ne saurait l'exprimer. Jour et nuit son œil paternel veille sur lui, et il lui accorde en abondance, tout ce qui sert à son salut. Que la vie de l'homme vertueux est belle, qu'elle est paisible et heureuse! Il peut se dire sans cesse : Dieu m'aime; en quelque lieu que je sois, il est près de moi, et sans sa permission, aucun cheveu ne peut tomber de ma tête! — L'âme qui est en état de grâce, a des joies et des jouissances que le pécheur ne soupçonne même pas, et qui surpassent toutes les joies du monde. Et quand cet homme meurt, sa fin est encore plus belle que sa vie; c'est comme le soleil qui, en se couchant, jette les rayons les plus ravissants au milieu d'un ciel d'or et de pourpre. Le divin Sauveur, le conduit dans la céleste patrie, dans la demeure bienheureuse des cieux.

Or, chers enfants, imaginez-vous que cette même personne qui, jusqu'alors, s'est trouvée en état de grâce, commette un seul péché mortel; quel affreux changement s'opère en ce moment dans son âme! Au lieu de cette beauté angélique, il n'y a plus qu'une affreuse laideur, plus affreuse que celle d'un cadavre en putréfaction; au lieu de l'image ou du portrait de Dieu, il porte dans son âme, — dois-je le dire? l'image du démon. C'est avec horreur que Dieu se détourne de lui; d'un enfant de Dieu qu'il était, il est devenu l'ennemi de Dieu, un être détesté de Dieu.

Chers enfants! Quel déplorable malheur! Un enfant quoi-

que tendrement aimé de ses parents, les a insultés si grossièrement, qu'ils le repoussent, qu'ils le chassent de la maison paternelle et ne veulent plus le regarder comme leur enfant; et voilà que, sans parents, sans demeure, il erre partout comme un orphelin abandonné. Ah! qu'il est bien plus grand le malheur de celui qui est repoussé par son Père céleste! Et comment alors peut-il y avoir encore de la paix dans le cœur du pécheur? Lorsque Caïn eut tué son frère, il erra, comme un vagabond, par toute la terre; le moindre bruit dans le feuillage le faisait trembler, parce qu'il craignait que ce ne fût quelqu'un qui venait exécuter sur lui l'arrêt de la justice divine. Celui qui a osé commettre un péché mortel doit se dire également : J'ai outragé Dieu, je suis un ennemi de Dieu, et je ne suis pas un moment certain qu'il ne me fera pas mourir ; et si je meurs, je suis damné, perdu pour toute l'éternité! Quand un criminel doit se dire : Je suis condamné à mort... à chaque instant le bourreau peut se présenter pour me conduire à l'échafaud! C'est là une pensée qui doit le faire frissonner ; mais combien plus effrayante doit-elle être pour le pécheur, quand il se dit : Je suis condamné par Dieu ; à chaque instant la mort peut venir et me jeter en enfer!

B) Le péché mortel *nous enlève tous les mérites* que nous avions acquis. Supposez une pauvre servante qui a servi pendant quinze ans, et qui, chaque année, a épargné soixante francs; ces neuf cents francs sont toute sa fortune. A cause de son imprudence, en une nuit, on lui vole toute cette somme. Quel ne sera pas son chagrin! Combien amère sera sa douleur! Or un chrétien, pour la moindre bonne œuvre, par exemple : pour une prière, obtient une récompense de Dieu, ce qui vaut plus que tout l'or du monde. Mais que de mérites, que de récompenses ne doit-il pas avoir acquis, si, pendant deux ans, pendant dix ans, il a fait chaque jour beaucoup de bonnes actions, en état de grâce? Quel trésor de bénédictions n'a-t-il pas à attendre? Cependant si cette personne commet un seul péché mortel, elle perd au même moment tous ses mérites ; toutes ses bonnes œuvres ne lui servent plus de rien. Quelle perte, ô mon Dieu! Et aussi longtemps qu'elle est en

état de péché mortel, elle est aussi peu capable de mériter quelque chose pour le ciel, qu'un cadavre l'est de travailler.

Toutes les actions qu'elle fait, les prières qu'elle récite, les souffrances qu'elle endure en cet état, ne lui procurent pas la moindre récompense dans le ciel, tandis que si elle avait été en état de grâce, elle en aurait été richement récompensée! Chers enfants! que de mérites n'auriez-vous pas pu amasser pour le ciel! Que de richesses vous avez déjà perdues par vos péchés! Vous êtes tristes, lorsque vous avez perdu cinq centimes, et ne seriez-vous pas tristes, après avoir perdu tant de trésors célestes?

II. Mais la punition la plus terrible du péché mortel se fait sentir surtout dans l'autre monde, en *enfer*. Considérons en effet.

A) Ce que souffrent en enfer les damnés. Ah! chers enfants, qui pourrait vous le dépeindre? Les damnés sont maudits de Dieu, bannis à jamais de sa présence, privés de la vue de son infinie beauté (1), exclus de tout ce qui est lumière et vie, joie et bonheur; ils sont plongés dans une mer de souffrances effroyables. Après la résurrection, il n'est pas de membre dans leur corps, pas de faculté dans leur âme qui n'ait son tourment particulier. Ils sont tourmentés par un feu éternel. Quelle souffrance terrible que celle de brûler! Un saint missionnaire fut un jour martyrisé par des Indiens sauvages. Autour de lui ils allumèrent un feu, pour qu'il fût rôti lentement par la chaleur, mais non dévoré tout d'un coup. Sous ses pieds et sur sa tête, ils amassèrent des charbons ardents; dans tout son corps ils enfoncèrent des pointes de bois très dur, auxquelles ils mirent le feu, de sorte que sa peau brûlée pendait par lambeaux. C'est ainsi qu'ils le torturèrent pendant plusieurs jours. N'était-ce pas là une souffrance, un supplice horrible, que l'on croirait avoir été suggéré aux sauvages par le démon lui-même? Et néanmoins, chers enfants, ce supplice si affreux qu'il soit, n'est, pour

(1) On regarde comme malheureux un aveugle, parce qu'il ne peut voir le ciel bleu, les vertes campagnes etc., en un mot la beauté de l'univers. Combien plus malheureux est celui qui pendant toute l'éternité sera privé de la vue de l'infinie et inénarrable beauté de Dieu?

ainsi dire, rien à côté du supplice du feu infernal. Oui, représentez-vous toutes les douleurs que chaque homme a endurées, les tourments qu'ont supportés les saints Martyrs etc., réunissez tout cela : cependant, ce n'est à côté des souffrances qui accablent un seul damné, que comme la flamme d'une petite lampe à côté de la flamme qui s'échappe des hauts-fourneaux, où l'on coule le fer. Puis considérez quelles peines doivent ressentir les damnés à cette pensée : C'est moi-même qui suis la cause de mon malheur.—Représentez-vous un enfant qui, malgré tous les avis qu'on lui a donnés, a été méchant, et qu'on enferme à part dans la cave, un jour où l'on célèbre une fête dans la maison. Il entend de là, comment les autres enfants chantent gaîment, jouent, s'amusent et reçoivent toutes sortes d'excellentes choses ; et lui, il est là seul et abandonné, tourmenté par la faim, dans cette cave obscure, en se disant : Si j'avais obéi, j'aurais été aussi heureux que les autres ! Que cette pensée doit le rendre triste ! Mais combien plus tristes doivent être les damnés quand ils s'arrêtent à cette pensée : Moi aussi j'aurais pu être dans le ciel ! Plusieurs de mes parents, de mes frères et sœurs, de mes camarades etc, y sont maintenant ! Que de fois Dieu m'a averti ! avec quelle facilité j'aurais pu lui obéir ! que de fois j'aurais pu me confesser et me corriger ! Mais c'était trop pour moi, que de me donner cette peine. Si j'avais voulu faire quelques efforts, je serais maintenant au ciel ; et voilà que je suis condamné à ces peines épouvantables.

B) Et *combien de temps* souffriront les damnés ? Quand un malade éprouve les plus vives douleurs, il se console par cette pensée : cela cessera bientôt, et je pourrai de nouveau dormir. Ce missionnaire dont je vous ai parlé tantôt, avait du moins quelque repos durant la nuit et pouvait se dire : dans une couple de jours, la mort m'apportera la paix éternelle. Mais les damnés, chers enfants, n'ont jamais de repos, pas le moindre soulagement, ni l'espoir que leurs souffrancces s'arrêteront, même pour un moment. Et combien de temps souffriront-ils ? Est-ce peut-être un jour ? Pensez-y, tout un jour dans le feu ! Peut-être une année ? Si on disait à quelqu'un qui a seulement mal aux dents : Ce mal, tu le souffriras pen-

dant toute une année, sans avoir un moment de repos ; il répondrait : Je ne pourrai le supporter,—je préfère mourir. Et maintenant pensez-y : toute une année dans les flammes ! Que dis-je ? Sera-ce seulement une année, ou sera ce pendant cent, pendant mille ans? Non, chers enfants, et c'est là ce qu'il y a de plus terrible dans les peines de l'enfer : elles ne cesseront jamais; elles dureront aussi longtemps qu'il y aura un Dieu dans le ciel, elles seront sans fin,... éternelles. Si l'on disait aux damnés : Voici ce que Dieu a résolu : tous les mille ans un petit oiseau descendra sur le rivage de cette mer immense qu'on ne saurait mesurer, et boira une petite goutte d'eau ; après qu'il aura vidé toute l'eau qu'il y a dans la mer, vos souffrances cesseront. Ah ! chers enfants, comptez si vous le pouvez combien de gouttes d'eau, il y a dans un verre, dans un étang, dans les fleuves, dans la mer qui entoure le globe et qui est si profonde !.. et tous les mille ans une seule goutte! Combien de milliers et de millions d'années ne faudrait-il pas? Et cependant, si on disait cela aux damnés, comme ils seraient contents ! comme leurs souffrances leur deviendraient légères ! car ils auraient du moins un rayon d'espérance. Mais non, ils n'en ont aucun. En enfer c'est toujours la même heure qui sonne ; toujours, jamais ; toujours des souffrances, jamais de repos. Chers enfants ! n'est-ce pas là une pensée effrayante? Et c'est à ces peines, à ces longues souffrances que vous vous êtes exposés par votre imprudence à commettre le péché !

C) Et *pourquoi* les damnés souffrent-ils ces peines affreuses et éternelles ? A cause du péché mortel : parce qu'ils ont été impudiques, parce qu'ils ont porté de la haine et de la rancune, parce qu'ils ont blasphémé et volé... parce qu'ils ont caché des péchés à confesse, reçu indignement l'absolution et la sainte Communion, etc ; ainsi à cause de péchés que peut-être plusieurs parmi vous ont commis aussi,—ou bien...mais non, je ne puis croire qu'il y en ait un seul parmi vous, qui soit tenté de commettre de tels péchés, de faire une mauvaise confession et de communier indignement. Dans l'enfer, il y a probablement des enfants plus jeunes que vous... ils ont peut-être moins péché que plusieurs d'entre vous. Il n'y a pas long-

temps j'ai lu comment un enfant auparavant très vertueux, par suite de la fréquentation d'un mauvais camarade, s'était laissé aller à des discours obscènes et à des désirs impurs; il mourut subitement et (comme une apparition le prouva) il fut damné pour toute l'éternité.

Chers enfants! La conscience ne vous dit-elle pas que vous aussi vous avec commis de ces péchés..? Et si vous l'avez fait, ô mon Dieu! à quel affreux malheur vous vous êtes exposés? Chaque jour vous auriez pu mourir, et alors vous eussiez été perdus pour toujours. Et vous avez pu vivre ainsi dans cet horrible danger sans vous soucier de rien?—Au milieu d'un hiver très froid, un cavalier, dit-on, était arrivé dans un village, qui se trouve à quelque distance d'un grand étang de plusieurs lieues d'étendue; il demanda aux villageois, s'il était encore loin de cet étang. Ces braves gens lui firent plusieurs questions et reconnurent ainsi qu'il avait passé sur l'étang au milieu de la neige et du brouillard, sans l'avoir remarqué; ils lui dirent donc : « Vraiment vous pouvez remercier le bon Dieu! Vous avez été exposé à un grand danger! Si la glace, encore mince, s'était rompue, vous seriez enseveli maintenant au fond des eaux. » Lorsque le cavalier entendit cette révélation, il s'effraya tellement du danger qu'il avait couru, qu'il s'affaissa sur lui-même et tomba raide mort. Chers enfants! N'avez-vous pas été exposés pendant longtemps à un danger bien plus terrible? Ne devez-vous pas frémir, rien qu'en y pensant? — Ah! remerciez bien le bon Dieu, de tout votre cœur, de ce que vous n'avez pas été surpris par la mort et qu'il vous a donné le temps de faire pénitence. Profitez de l'occasion que Dieu vous offre de vous purifier, autant que possible, de tous vos péchés, par une confession générale. Confessez-vous de telle sorte comme si vous étiez certains de devoir être emportés bientôt par une mort subite.

Et puis, à l'avenir gardez-vous de commettre encore le péché. Le péché c'est le seul mal. Il vous enlève plus que l'or et la fortune, plus qu'un père et une mère, plus que la santé et la vie; il vous enlève les biens et les récompenses célestes, il vous sépare du meilleur et du plus aimable des pères, de vo-

tre père céleste ; il vous enlève la vie de l'âme et vous jette dans la mort éternelle, dans l'enfer. Donc, plus un seul péché mortel ! Et si vous aviez encore le malheur (mais je ne puis le croire), si vous aviez le malheur de tomber encore dans un péché mortel, ne tardez pas un jour, pas même une heure de vous réconcilier avec Dieu. — Dans une ville de France, on donnait un jour une mission. Pendant le diner on appela un des missionnaires, en le priant de se rendre dans le cabinet voisin, où se trouvait un officier qui désirait lui parler. Dès que le missionnaire fut entré, l'officier ferma la porte et mit la clé en poche en disant : « Monsieur l'abbé, vous ne sortirez pas de cette chambre, avant que vous n'ayez entendu ma confession. — » « Pourquoi donc êtes-vous si pressé? » demanda le missionnaire. « Aujourd'hui, repliqua l'officier, vous avez prêché sur l'enfer et sur le terrible danger où se trouve le pécheur d'être damné pour toujours, — eh bien ! je suis en état de péché mortel. Cette nuit même ne pourrais-je pas mourir, oui mourir dans une heure, et que deviendrais-je alors? Je n'ai plus de repos, il faut que je me confesse. » Imitez ce bel exemple, et si jamais vous tombez dans quelque péché mortel, faites de suite un acte de contrition parfaite, avec le propos de vous confesser le plutôt possible, puis confessez-vous, aussitôt que cela pourra se faire.

Et pour finir, voici mes dernières paroles : Pensez souvent à l'enfer; lorsque vous êtes tenté de commettre le péché dites : « le plaisir est court, les douleurs sont éternelles. »

Lorsque les adversités ou les douleurs vous paraissent insupportables, pensez à ce que disait souvent un pieux écclésiastique : « Tout cela est loin de ressembler au feu, tel que je l'ai mérité. » De temps à autre descendez en enfer (par des pensées sérieuses, par la considération des peines de l'enfer), alors vous n'y descendrez pas après votre mort, malheur dont Dieu daigne vous garder. Ainsi soit-il.

4. DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Chers enfants, vous avez appris combien le péché mortel est un grand mal et je suis convaincu que tous vous êtes fermement résolus à l'éviter, à le fuir comme du poison, comme

la mort. Mais il y a encore d'autres péchés; des péchês moindres, appelés péchés véniels. Vous le savez, on commet un péché véniel, quand on transgresse un commandement de Dieu en chose légère, par exemple, quand on est distrait dans la prière, quand on s'impatiente, quand on dit quelques mots grossiers, quand on ment pour rire ou sans faire tort à personne, quand on prend une bagatelle etc; ou bien on commet le péché véniel quand on pèche en chose grave, mais sans un plein consentement, par exemple, quand on pense à de vilaines choses, mais sans y avoir réfléchi, ou quand on ne veut pas y penser exprès, et qu'on n'y résiste pas suffisamment. Or il y a des personnes qui regardent ces péchés véniels comme un mal très léger, comme une niaiserie. Il est vrai que, en comparaison du péché mortel, le péché véniel est petit ainsi que les torts qu'il cause; mais considéré en lui-même, il est néanmoins un grand mal; de même la perte de quatre ou cinq cents francs est une perte importante en elle-même, quoiqu'elle soit moindre comparée à la perte de la santé ou de la vie. Aujourd'hui je veux donc vous montrer brièvement que le péché véniel en général, n'est pas une bagatelle sur laquelle on puisse passer légèrement; je vous ferai comprendre au contraire, quelle *malice* il y a dans le péché véniel, et combien il est *nuisible* à l'homme.

I. Chers enfants! La malice du péché véniel se reconnaît à ceci : c'est qu'il est aussi une *offense de Dieu*, notre souverain *maître*, notre bon *père,* notre aimable *Sauveur*.

A) Celui qui commet un péché véniel ne se révolte pas, il est vrai, contre le Dieu tout-puissant, ne lui refuse pas entièrement l'obéissance; mais néanmoins il fait une chose que Dieu n'aime pas qu'on fasse, il refuse une chose que Dieu désire vivement. Dieu lui dit, par exemple : Priez comme il faut; soyez patient, etc. et l'homme ne le fait pas; il n'écoute point la voix de Dieu; l'homme, cette créature misérable et chétive ose faire le contraire de ce que son grand Dieu lui recommande! Lorsqu'un roi commande quelque chose à un de ses serviteurs, et que celui-ci refuse de lui obéir, il se moque de son maître, il l'outrage et c'est là une grande faute; mais quand il ne satisfait pas aux désirs du

roi, quand il refuse de lui complaire, alors qu'il le pourrait, ne merite-t-il pas d'être puni?

B) Lorsqu'un enfant ose lever la main sur ses parents, les outrage, les frappe et les maltraite, c'est une conduite indigne et odieuse; mais un enfant ne mérite-t-il pas d'être blâmé, quand il ne se soucie guères d'offenser ses parents en choses légères, de leur donner des réponses fâcheuses et inconvenantes? Peut-on supposer qu'un enfant aime réellement ses parents, lorsqu'il se dit en lui-même : Non, je ne veux pas offenser mes parents jusqu'au point de me faire chasser de la maison, mais si, de temps à autre, je leur fais de la peine dans de petites choses, je ne m'en soucie pas. Un père ne doit-il pas sentir de la tristesse au cœur, lorsque, invitant son enfant qu'il a aimé beaucoup, comblé de bienfaits, à faire telle chose, l'enfant ne le fait pas, et ne lui donne pas de réponse, ou donne même une réponse désagréable? — Et Dieu ne doit-il pas être affligé, lorsque, chers enfants, vous qui êtes si aimés de Dieu, qui avez été comblés de tant de bienfaits, vous refusez bien souvent de faire, par amour pour Lui, quelques petites choses, par exemple : de prier avec attention, d'obéir ponctuellement etc.? lorsque vous vous permettez de commettre des fautes, que vous savez devoir attrister et offenser le bon Dieu.

C). Notre aimable Sauveur déteste aussi le péché véniel; il a dû souffrir également pour ce péché; les péchés véniels aussi lui ont fait répandre une sueur de sang, l'ont cloué à la croix. Et vous savez qu'il déteste ces péchés, vous savez com bien ils lui font de la peine, et néanmoins vous osez les commettre! Est-ce avoir de l'amour pour Jésus, quand vous accumulez à la légère des péchés qui l'attristent et que vous ne vous en souciez pas, pourvu seulement que vous n'alliez pas en enfer? Le Sauveur ne pourrait-il pas aussi se plaindre de vous et dire : « Mon enfant, voyez ce que j'ai fait pour vous : j'ai donné pour vous mon sang et ma vie ; je vous ai laissé en nourriture mon corps sacré, et vous ne voulez pas même faire une bagatelle pour moi, me causer un léger plaisir, me donner une petite satisfaetion, en vous levant un peu plus tôt, en faisant bien vos prières? J'ai souffert les mépris, les

humiliations et les plus atroces douleurs, je les ai soufferts, par amour pour vous, avec patience, avec joie et générosité; et vous ne voulez pas même endurer, par considération pour moi, un léger désagrément, une parole un peu dure, mais vous êtes impatients, irascibles et vous m'offensez? » Est-ce là montrer de la reconnaissance pour tout l'amour que le divin Sauveur vous a témoigné? — Dites-moi, chers enfants, n'avez-vous pas mérité cent fois ces reproches? Et n'êtes-vous pas tristes d'avoir affligé si facilement votre Seigneur, votre Père, votre Sauveur?

Ne l'oubliez donc pas, chers enfants! Le péché véniel est aussi une offense de Dieu, et c'est pourquoi nous devons haïr cette offense, la craindre et l'éviter plus que les plus grands maux temporels, plus que la maladie la plus douloureuse, même plus que la mort. Sainte Catherine de Gênes a dit, qu'elle préférait souffrir toutes les peines de l'enfer plutôt que de commettre volontairement un seul péché véniel (1).— Oui, quand même nous pourrions, par un seul péché véniel, par exemple, au moyen d'un mensonge, sauver la vie à des milliers d'hommes, ou les préserver de péchés mortels, même de l'enfer, nous ne devrions pas faire ce péché. En effet chaque péché véniel est une offense faite à Dieu; or, c'est un mal moins grand, si le monde entier périt que si Dieu est offensé (2). Et dites-moi maintenant : croyez-vous encore que

(1) Le grand serviteur de Dieu, Jules Thomas duc de Parme, était un jour sur le point de conclure un traité, mais ressentit certaines inquiétudes de conscience et se demanda s'il n'allait pas commettre un péché. Il consulta donc de suite des théologiens, et quoique un seul parmi eux, fût d'avis qu'il pourrrait y avoir tout au plus un péché très léger dans la conclusion de cette affaire, le vertueux duc fit à l'instant cette déclaration Non, jamais je ne concluerai ce traité!

(2) Quand une mouche a piqué quelqu'un et qu'il peut s'en saisir, il lui ôte la vie. Mais pourquoi donc, à cause d'une légère piqûre, faire mourir ce pauvre insecte, lui prendre la vie, ce qu'il a de plus précieux? Une mouche, comparée à l'homme, est si petite et si méprisable, qu'il semble préférable d'ôter la vie à la mouche, que de faire endurer à l'homme une légère douleur. Mais l'homme, mais le monde entier, comparée à Dieu, est infiniment moindre et plus misérable qu'une mouche comparée à l'homme. C'est pourquoi il vaut mieux que tous les hommes périssent, plutôt que d'attrister ou d'affliger Dieu dans les moindres choses.

le péché véniel soit une bagatelle dont on n'a pas besoin de s'inquiéter? Vous verrez que c'est tout le contraire, lorsque vous aurez compris

II. *Les suites* funestes du péché véniel, combien il fait du tort à l'homme.

A). Le péché véniel *nous prive de beaucoup de faveurs divines;* cela signifie que, lorsque nous commettons des péchés véniels, nous nous privons de bien des grâces que sans cela, Dieu nous eût accordées. Un père a deux enfants. Ni l'un ni l'autre ne lui causent de grands chagrins. Cependant l'un des deux ne se soucie guères d'être parfois désobéissant à son père dans de petites choses; l'autre au contraire lui obéit, même dans les moindres choses et fait tout pour lui, au moindre clin d'œil, au moindre désir qu'il aperçoit. Quel sera l'enfant le plus chéri de son père, et auquel il fera le plus de cadeaux? Evidemment ce sera celui qui est soumis, même dans les moindres choses; l'autre enfant sera aimé aussi, c'est vrai, mais il le sera moins, et il ne recevra pas de loin autant de cadeaux que son frère qui est sage.

Le Père céleste en agit de même. Ceux qui lui obéissent ponctuellement, même dans les moindres choses, oh! comme il les aime! comme il répand sur eux l'abondance de ses grâces! Voilà pourquoi il a tant favorisé un saint Louis de Gonzague, une sainte Catherine de Gênes et d'autres. Voilà pourquoi il leur a accordé dès cette vie, cette paix de l'âme, cette douceur et cette joie, dont nous autres, pauvres pécheurs, nous ne pouvons nous former une idée. Et maintenant, chers enfants, pensez-y comme Dieu vous aimerait, combien de grâces vous auriez reçues de lui, que vous seriez meilleurs, que vous auriez du plaisir à prier avec ferveur, quelles douces joies vous goutteriez, si vous n'aviez pas commis aussi facilement des péchés véniels! Et tout cela vous l'avez perdu par votre légèreté. Si, par votre étourderie, vous aviez perdu quelques centimes que l'on aurait donnés à un autre, vous en seriez chagrins; mais ne devez-vous pas être bien plus tristes d'avoir perdu tant de grâces, dont la moindre vaut plus que tout l'or et tous les biens du monde?

B). Le péché véniel est sévèrement *puni* de Dieu, souvent

même *en ce monde*. Rappelez-vous, comment Dieu punit une légère défiance chez Moïse, quelques sentiments de vanité chez David (1). Que de maladies, de fléaux, de souffrances Dieu nous envoie, et cela en punition des péchés véniels! Mais c'est surtout dans l'*autre monde* que Dieu les châtie; rappelez-vous le purgatoire. Que doivent y souffrir les pauvres âmes! Plus qu'aucun homme a jamais souffert dans la plus cruelle maladie, plus qu'aucun martyr a jamais enduré dans les plus affreux tourments. C'est ainsi que Dieu châtie les âmes de ceux qui sont morts cependant dans sa grâce, et que par conséquent il aime; et c'est ainsi que ce Dieu si bon, si miséricordieux, les punit à cause de leurs péchés véniels. Qu'en pensez-vous, chers enfants, le péché véniel peut-il être une bagatelle, un rien, quand Dieu le punit si terriblement? Ah! que ces pauvres âmes doivent être aux regrets d'avoir commis si facilement des péchés véniels, d'avoir prié sans attention, d'avoir menti légèrement, d'avoir désobéi, d'avoir été impatientes, etc.; et si une de ces âmes pouvait sortir du purgatoire pour revenir sur la terre, comme elle éviterait, comme elle fuirait ces fautes avec plus de soin qu'une bête féroce et que la mort! — Vous en avez encore le temps, vous chers enfants! Repentez-vous et confessez-vous maintenant avec un sincère repentir de vos péchés véniels, surtout de vos péchés d'habitude, et soyez résolus à les combattre, afin de vous en déshabituer en ce monde, pour que dans l'autre monde vous ne soyez pas obligés de les expier dans de cruelles et amères souffrances.

C) Mais je n'ai pas encore parlé du plus triste effet que produit le péché véniel. Celui qui commet facilement des péchés véniels, *tombera* infailliblement *dans des péchés mortels*, et ainsi il se damnera.

Un fermier voulut un jour aller en ville, à cheval; comme il était sur le point d'y monter, le domestique lui dit: « Maître, attendez un peu; il manque un clou au fer du

(1) Si on a raison de supposer que les enfants ne connaissent pas ces faits, il sera bon de les leur raconter rapidement.

sabot. » — « Qu'est-ce que cela fait qu'il y manque un clou, répliqua le fermier, le cheval en a assez sans cela » — puis il piqua des deux et partit. C'était un chemin pierreux et raboteux; bientôt le cheval eut perdu le fer auquel manquait un clou. « Peu importe, s'écria le campagnard, il a encore trois autres fers aux pieds, et, au lieu de le faire ferrer, il alla plus loin. Le lendemain le cheval était boiteux et mis hors de service pour toujours. Le fermier avait refusé de s'occuper d'une prétendue bagatelle, et ainsi il avait gâté tout son cheval. Il en est de même de celui qui ne se soucie pas des péchés véniels : il tombera dans des fautes toujours plus grandes, comme l'a dit notre Sauveur, et peu à peu il se perdra. Que de voleurs ont commencé par voler des plumes, des crayons, des aiguilles, etc., et ont fini leurs jours dans la prison ou sur l'échafaud. Une étincelle, à laquelle on ne fait pas attention, peut réduire toute la maison en cendres. C'est pourquoi, chers enfants, faites attention à vos moindres fautes. Des fautes, vous en commettrez pendant toute votre vie, mais il y a une grande différence entre la manière de les commettre. Si vous les commettez facilement et que vous ne vous en souciiez pas, c'est mal agir, et alors vous tomberez dans des fautes toujours plus graves qui pourront vous perdre. Mais si vous commettez des fautes par faiblesse humaine, sans y avoir réfléchi, et que vous vous efforciez de les effacer de suite par un vrai repentir, que vous tâchiez de les éviter sans cesse avec plus de soin, alors votre âme deviendra toujours plus pure, Dieu vous aimera toujours plus et vous accordera ses grâces. C'est pourquoi je vous en conjure encore : repentez-vous, confessez-vous avec une grande douleur, même de vos péchés véniels. S. Louis de Gonzague avait tellement regretté les petites fautes qu'il avait commises, étant encore un enfant (je vous en ai déjà parlé), que lorsqu'il fit sa confession générale, il s'évanouit aux pieds de son confesseur. Proposez-vous aussi, mais sérieusement, d'être sur vos gardes contre les petites fautes, principalement contre vos fautes d'habitude, et tâchez, chaque soir, par un bon examen de conscience et souvent par une bonne confession, de vous en purifier, alors

vous ne tomberez pas dans de grands péchés, mais vous mènerez une vie agréable à Dieu, une vie contente et heureuse, et plus tard vous obtiendrez la magnifique couronne promise à ceux qui ont le cœur pur. Ainsi soit-il.

5. L'ENFANT PRODIGUE.

Jusqu'ici, chers enfants, je vous ai montré comment vous avez été créés pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et ainsi aller au ciel ; comment, par le péché, vous vous êtes écartés de cette fin sublime et combien par là vous êtes devenus malheureux. Mais vous ne pouvez rester dans le péché, ni dans ce triste état. Vous devez revenir à Dieu, votre père que vous avez offensé, il est vrai, mais qui vous recevra de nouveau avec la plus grande bonté, avec miséricorde, et même avec la joie la plus vive. C'est ce que nous allons considérer aujourd'hui pendant quelques instants, dans la parabole de l'enfant prodigue, que presque tous vous connaissez, j'en suis sûr. Considérez :

I. La *faute* de l'enfant prodigue. Il exigea de son père, avec grossièreté et arrogance la part de son héritage, qui ne lui appartenait pas encore ; par là il insultait à son père, comme si celui-ci ne lui donnait pas ce qui était convenable. Si le cœur du père qui l'aimait si tendrement, qui avait pris de lui des soins si paternels, devait être affligé, il devait ressentir une affliction bien plus grande encore, en voyant que son fils le quittait complétement, ne s'embarrassait plus de lui, préférait des camarades corrompus, des hommes méchants à son propre père, et les aimait plus que lui. — Chers enfants ! n'avez-vous pas fait quelque chose de semblable ? Vous aussi , vous avez si souvent attristé gravement le cœur de votre Père céleste ; vous aussi vous n'avez pas voulu demeurer près de lui, le servir, lui qui vous a créés, qui vous a adoptés pour ses enfants, comblés de bienfaits et vous a promis le riche et glorieux héritage du ciel. Vous avez abandonné Dieu, vous l'avez oublié, méprisé, vous avez passé des jours et des semaines sans penser à lui ; vous avez préféré à Dieu, de mauvais camarades, de misé-

rables plaisirs, des amusements frivoles. Ah! chers enfants, quelle ingratitude! Quelle offense vous avez faite à votre Père céleste!

II. Considérez la *misère* où fut réduit l'enfant prodigue. L'argent que son père lui avait donné, il le dissipa, en menant une vie criminelle et débauchée. Réduit à la plus profonde misère, lui, le fils d'un homme riche, il fut obligé de s'engager comme domestique dans une ferme, de garder les cochons, et il aurait voulu apaiser sa faim en partageant avec ces animaux leur vile nourriture. A moitié nu, réduit à une affreuse maigreur, représentant la misère dans tout ce qu'elle a de hideux, il était à peine reconnaissable, tellement il différait de ce qu'il avait été dans la maison paternelle. — Vous aussi, chers enfants, vous avez dissipé et perdu ce que votre Père céleste vous avait donné. Vous avez perdu et dissipé le temps précieux que Dieu vous avait accordé pour gagner le ciel; vous avez passé des heures, des jours, des semaines, des mois et des années, sans penser sérieusement à Dieu et au salut de votre âme. Vous avez dissipé tant de grâces que Dieu vous avait accordées, que Jésus-Christ avait acquises pour vous par son sang précieux; vous avez perdu tant de bonnes inspirations, tant d'avis donnés à la maison par vos parents, au catéchisme et au confessionnal par le prêtre, tant de messes auxquelles vous aviez assisté, tant de confessions que vous aviez faites. Au lieu de devenir plus sages, vous êtes devenus plus méchants; au lieu de mériter le ciel, vous vous êtes livrés à l'enfer, ou du moins vous vous en êtes approchés; vous, les enfants du Très-Haut, les bien-aimés de Dieu, vous êtes devenus les esclaves du péché, les valets du démon; vous avez suivi sa volonté, vous avez fait ce que, par vos mauvais désirs et vos passions, il vous commandait. Vous aussi vous avez désiré la vile nourriture des pourceaux, vous avez peut-être eu le désir de faire des choses tellement vilaines et mauvaises, que les animaux en auraient rougi, s'ils avaient eu la raison. Votre âme aussi, elle qui était l'image de Dieu, ornée d'une beauté toute céleste, chérie du Seigneur, elle est devenue une image de l'esprit impur, un vase d'ignominie, oui quelque chose de hideux comme un cadavre en putréfaction,

de sorte que votre ange gardien ne pouvait plus reconnaître en vous l'enfant, tel que vous étiez après avoir reçu le baptême, et qu'il devait, en pleurant, détourner avec tristesse ses regards loin de vous. Petits garçons, petites filles, enfants prodigues aussi, qu'êtes-vous devenus par le péché !

III. Mais l'enfant prodigue ne demeura pas dans son péché et sa misère ; il se leva et il *retourna* vers son père. Et comment s'y est-il pris ? D'abord il a réfléchi à sa misère : « Combien d'ouvriers etc. et moi je meurs ici de faim. » Il se repentit amèrement d'avoir fait de la peine à un père si bon, si aimable, de l'avoir quitté, et il prit la ferme résolution de retourner près de lui : « Je me lèverai, dit-il, j'irai vers mon père ; » et il eut la volonté sincère d'avouer ses torts ; car il dit : « Je lui dirai : mon père, j'ai péché etc. (de sorte qu'il voulait reconnaître ses fautes, mieux obéir à son père et réparer ses torts par une vie dure et pénitente, en servant comme domestique chez lui) ; cette résolution, il l'exécuta fidèlement, car il retourna vraiment chez son père. — Et vous aussi, chers enfants, sans doute que vous ne voulez pas demeurer dans le péché, ni dans la misère où le péché vous a réduits. Pour vous aussi s'ouvre un chemin, si vous voulez retourner à votre père céleste ; c'est le chemin que suivit l'enfant prodigue, le chemin de la pénitence, du repentir. Comment, à l'exemple de l'enfant prodigue, vous devez d'abord, par un sérieux examen de conscience, reconnaître vos péchés et votre malheur ; comment vous devez vous repentir d'avoir offensé votre bon Père, votre aimable Sauveur ; comment vous devez être résolus à vous convertir, à mieux vivre, à ne plus jamais offenser Dieu, à faire pénitence de vos péchés, etc, c'est ce que je vous ai déjà expliqué et vous avez fait tout cela. Maintenant le jour est arrivé, où, comme l'enfant prodigue, vous devez exécuter votre résolution, vous jeter aux pieds du Père céleste, du bon Sauveur, et de son ministre (le prêtre) et lui dire : « Mon Père, j'ai péché, » c'est-à-dire : il est arrivé le jour où vous vous accuserez avec sincérité et douleur de tous vos péchés, de tous vos égarements. Car sans cette confession sincère de tous vos péchés, au moins mortels, il est impossible d'obtenir de Dieu le pardon. Mais afin

que vous confessiez d'autant plus volontiers et plus sincèrement vos fautes, nous considérerons de quelle manière Dieu vous recevra, et quels grands biens, quelles grâces vous obtiendrez par la confession et l'absolution.

IV. De quelle manière l'enfant prodigue a-t-il été *accueilli* par son père? Celui-ci ne l'a-t-il pas puni comme il le méritait, ou du moins ne lui a-t-il pas adressé quelques paroles sévères, quelques reproches sur son inexplicable étourderie? Non, il n'a pensé qu'au retour de son enfant qui était perdu, tout le chagrin qu'il lui avait causé, oui, tout était oublié devant la joie d'avoir retrouvé son fils; il n'attendit pas que son fils fut près de lui, mais il se précipita à sa rencontre, il l'embrassa tendrement, il lui donna le meilleur des habits, et lui mit au doigt un anneau d'or; il fit préparer un magnifique festin, il le reçut, non comme un domestique, mais comme son fils bien-aimé. Ah! que devait-il alors se passer dans le cœur du fils! Quelle joie, quel amour, quel repentir devaient remuer et remplir son âme!

Et vous, chers enfants, de quelle manière serez-vous reçus par votre Père céleste? De la même manière que l'enfant prodigue fut reçu par son père; votre Père aussi est venu à votre rencontre. Malgré toute la douleur que vous lui avez causée, et que vous lui causiez encore chaque jour, il ne vous a pas oubliés. Que feriez-vous, si quelqu'un vous disait tous les jours des injures, s'il vous outrageait, et cela pendant des années entières? A la fin ne perdriez-vous pas patience? Eh bien! Dieu a eu patience avec vous pendant plusieurs années, il ne vous a pas châtiés malgré vos nombreuses fautes; bien plus, comme s'il n'avait pu être heureux sans vous, il ne s'est pas donné de repos qu'il ne vous eût rappelés dans la maison paternelle, près de son cœur de père. Il vous a appelés pour assister aux instructions de la première Communion; il vous a parlé tant de fois intérieurement; il vous a donné maintenant la volonté de faire une bonne confession générale. Et quand vous viendrez à lui, quand vous vous confesserez bien : oh! avec quel amour, avec quelle bonté et quelle miséricorde, il vous recevra! Il ne vous adressera pas, à cause de vos péchés, des reproches, quoique vous les ayez bien

mérités ; non, tout est pardonné, tout est oublié. Il vous parlera par la bouche du prêtre, et il vous dira intérieurement par la douce voix de la grâce, au fond de votre cœur : « Mon fils, ma fille, allez, vos péchés vous sont pardonnés. » Que Marie Madeleine dut être heureuse quand elle entendit ces paroles de la bouche de Jésus-Christ ! Et vous aussi que vous devrez vous sentir heureux, quand il vous adressera les mêmes paroles ! Rappelez-vous encore une fois, chers enfants, quel mal affreux, quel monstre c'est qu'un seul péché ! et voilà que maintenant, d'un seul coup, vous êtes délivrés de tous les péchés. Quelque grandes qu'aient pu être vos fautes, vous deviendrez purs, votre âme sera lavée et purifiée dans le sang de l'agneau, elle sera blanche comme la neige qui vient de tomber du ciel. Votre âme était autrefois devenue affreuse à cause du péché ; voilà qu'elle sera ornée de la main de Dieu, revêtue de la robe de la grâce, elle deviendra si belle, si ravissante que Dieu lui-même et les saints Anges se plairont à la contempler. Tandis que, auparavant, vous deviez trembler devant Dieu, ce juge sévère que vous aviez si souvent offensé, craindre ses jugements terribles et redouter l'enfer, — voilà que vous pourrez de nouveau, libres et heureux, lever vos yeux et vos mains vers le ciel, et saluer ce Dieu si grand, si saint, du doux nom de : « Père. » Il abaissera avec une joie céleste ses regards sur vous, il vous aimera de l'amour le plus tendre, il se tiendra si près de vous, que, lorsque vous le voudrez, vous pourrez vous entretenir avec lui dans la prière. Et de même qu'il se réjouit dans le ciel avec tous les Anges et les Saints, à cause de votre pénitence (« car dans le ciel il y a de la joie pour un pécheur qui fait pénitence »), de même il vous prépare sur la terre un banquet sacré, un festin admirable ; vous savez de quel festin je veux parler, c'est de celui après lequel votre cœur soupire depuis si longtemps et si vivement, la sainte Communion.

Et vous pourrez vous y présenter, dignes et purs ; vous pourrez le recevoir, le doux Sauveur, et avec lui se lèvera dans votre cœur le céleste soleil de la grâce. De même que le soleil, au printemps, fait naître les boutons, les feuilles et

les fleurs ; répand une vie nouvelle et joyeuse dans les campagnes et les forêts ; de même, Dieu réveillera dans votre cœur, une vie nouvelle et heureuse, il y fera naître les boutons, les feuilles et les fleurs de la piété, des plus aimables vertus, des saintes pensées et des bonnes œuvres. La paix du Seigneur habitera dans votre âme, vous goûterez une paix dont vous ne connaissiez rien auparavant et que vous ne soupçonniez même pas ; et vous ressentirez par vous-même combien sont vraies ces paroles de S. Bernard :

Aucune langue ne peut dire,
Nulle plume ne sait écrire,
Jésus ! ce que c'est vous aimer ;
Pour le croire, il faut l'éprouver.

Et après que vous aurez mené une vie tranquille et heureuse, la glorieuse couronne de l'immortalité, à laquelle vous avez de nouveau droit et qui vous a été promise, vous attend là-haut dans le ciel. — Sous le règne de Léon, empereur d'Orient, on accusa un des principaux citoyens, appelé Michel, d'avoir conspiré contre lui, et l'empereur ordonna de le mettre à mort. L'impératrice pria et supplia son époux d'accorder la vie au malheureux, mais ce fut inutilement. L'unique grâce qu'elle put obtenir, fut que l'exécution serait remise jusqu'après les jours de fêtes de Noël. Mais qu'arriva-t-il ? Pendant ce temps, éclata une révolution, le peuple massacra l'empereur Léon et proclama Michel empereur, à la place de celui qu'on venait de faire mourir. Quand il entendit le vacarme et les cris s'approcher de sa prison, il devait penser sans doute qu'on venait le prendre pour le conduire à l'échafaud ; il attendit donc, pâle et muet, l'apparition du bourreau. La porte s'ouvrit, et devant ses yeux se présentèrent les principaux d'entre le peuple qui le saluèrent empereur. Quel changement ! Il n'y a que quelques moments, il était prisonnier, méprisé de tous, maltraité, condamné à mourir ; et maintenant, voilá qu'il est salué avec joie et respect, on le revêt de pourpre et d'or, on le conduit au palais impérial, on le fait monter sur un trône resplendissant, où on lui ceint la tête de la couronne. De quelle joie tout son cœur

dut-il tressaillir ! Chers enfants, plus grand encore est le changement qui s'opère chez le pécheur et aussi chez vous, si vous faites une bonne confession. Si auparavant vous avez été un objet d'horreur aux yeux de Dieu, et serrés dans les chaînes du démon, maintenant vous pourrez vous reposer comme des enfants tendrement chéris, sur le cœur du Père céleste ; si, auparavant vous avez été abandonnés des Anges et des Saints, pleurés par votre Ange gardien, maintenant vous serez salués avec une sainte joie et protégés par eux comme leurs frères ; si auparavant vous avez été sur le chemin de l'enfer, maintenant vous allez entrer dans le chemin qui conduit au royaume éternel, à la couronne céleste.

Chers enfants, quel bonheur, quelle joie remplira et dilatera tout votre cœur, quand vous recevrez la sainte absolution ! Pour que vous puissiez goûter ce bonheur et cette joie, prenez de nouveau, en ce moment, la résolution de vous confesser avec une grande franchise et une contrition aussi grande que possible ; demandez au divin Sauveur, dans le saint Sacrement de l'autel, qu'il daigne vous accorder sa grâce. Et si vous avez réellement cette volonté, entrez alors tranquillement et sans la moindre crainte au confessionnal : vous y trouverez, comme l'enfant prodigue, un Père plein d'amour et de miséricorde. Ainsi soit-il.

6. LA PERSÉVÉRANCE.

Chers enfants, voilà que vous êtes réconciliés avec le bon Dieu ! Bientôt, oui bientôt viendra l'heure sainte où le divin Sauveur établira sa demeure en vous ; son cœur comme le vôtre est plein d'une sainte impatience et rempli de joie. Oh ! que vous êtes heureux ! — Cependant je ne puis vous le cacher ; une triste pensée se présente dans mon esprit et essaie de troubler ma joie, je me demande avec inquiétude : resterez-vous dans cet état ? Demain peut-être le soleil se lèvera radieux, le ciel sera illuminé des teintes rosées de l'aurore, et bientôt après, qui sait si des brouillards humides et froids ne voileront pas le soleil à nos regards, pour nous amener une journée sombre et pluvieuse.

C'est ainsi, chers enfants, que le soleil de la grâce divine se lèvera radieusement dans vos cœurs ; mais hélas ! les brouillards empestés du péché ne viendront-ils pas s'accumuler dans votre âme? Que de jeunes gens de dix-huit, de vingt ans sont maintenant grossiers et libertins ! que de jeunes filles sont légères et effrontées, pour ne rien dire de pis ! et cependant ils ont célébré aussi un jour leur première Communion, peut-être avec les mêmes sentiments de repentir et d'amour, avec les mêmes résolutions que les vôtres. Et vous, ne pouvez-vous pas tourner comme eux ? Ah que ce serait affreux, s'il en était ainsi ! si vous deveniez infidèles à votre divin Sauveur, si vous alliez violer vos saintes et solennelles promesses, causer à son cœur adorable cette blessure et cet affront, si vous alliez abuser de votre corps et de votre âme pour commettre le péché ! votre corps et votre âme qui, par la sainte Communion, sont devenus sa propriété, et qu'il a pour ainsi dire consacrés comme des vases saints ! si vous alliez chasser Jésus de votre cœur pour y donner de nouveau entrée au démon ! si enfin vous alliez vous damner, vous damner pour toute l'éternité ! Je suis convaincu, chers enfants, que vous êtes fermement résolus à l'éviter, et c'est pourquoi je veux vous montrer aujourd'hui, en peu de mots, ce que vous devez *fuir* et ce que vous devez *faire* pour persévérer dans la grâce que vous recevrez.

I. Que devez-vous *fuir?* Vous êtes obligés de fuir le péché, surtout le péché mortel, puis, autant que possible, tous les péchés véniels entièrement volontaires ; c'est ce que je vous ai déjà dit ; de même, vous êtes tenus d'éviter les occasions prochaines, c'est-à-dire certaines maisons, certains camarades certains jeux, etc. qui jusqu'ici vous ont entraînés au péché et vous y entraîneraient de nouveau, si vous ne les évitiez pas avec soin. Mais vous devez fuir, non-seulement ce qui jusqu'à maintenant a été une cause de péché pour vous, mais tout ce qui, à l'avenir, pourrait être une occasion de péché, et présenter un danger pour votre âme. Si vous voulez persévérer dans la grâce, vous devez particulièrement fuir :

A) *la fréquentation des personnes impies, corrompues et même légères.* Si quelqu'un tient de mauvais discours contre

la religion, s'il se moque de la piété et de la vertu, s'il se permet des choses déshonnêtes, s'il veut vous entraîner à des actions honteuses et inconvenantes, n'allez pas avec lui, laissez-le de côté; et si vous vous trouvez dans une maison, dans un lieu où se trouvent de telles gens à vos côtés, par exemple des domestiques, faites-le connaître de suite à vos parents, à vos maîtres et surtout à votre confesseur, afin que celui-ci puisse vous dire comment vous devez vous conduire. Si vous ne le faites pas, vous vous perdrez infailliblement. Prenez la pomme la plus belle et la plus saine, mettez-la à côté d'une pomme gâtée, ce n'est pas celle-ci qui deviendra saine, mais ce sera la bonne qui se gâtera. De même, quelque sages et vertueux que vous soyez, si vous fréquentez des personnes méchantes et corrompues, vous ne les rendrez pas vertueuses, mais ce sont-elles qui vous rendront méchants et pervers. De même les garçons et les jeunes filles ne doivent jamais se fréquenter familièrement, ni jouer ensemble.

B) *Fuyez les lieux dangereux.* N'allez pas dans des maisons où il se passe des choses mauvaises ou légères; gardez-vous d'entrer dans les cabarets, plus tard dans les salles de danse, ne fût-ce même que pour y aller voir. Gardez-vous de rôder pendant la nuit, ou de courir loin de la maison. N'entrez pas au service de maîtres dans la maison desquels il n'y a pas de religion, ni de surveillance.—Je suppose que vous ayez à porter un vase fragile, dans lequel se trouve un onguent rare et très cher : sauteriez-vous avec ce vase, iriez-vous courir sur la glace, en vous disant : je puis y faire attention? Sans doute que vous ne le feriez pas. Eh bien, chers enfants ! Vous portez aussi quelque chose d'infiniment précieux, que Jésus-Christ a racheté au prix de tout son sang, c'est votre âme, votre innocence, et cela dans un vase très fragile ; l'innocence se perd si facilement, et jamais on ne pourra la racheter, jamais on ne pourra la recouvrer, si elle a été perdue. Or ne serait-ce pas une impardonnable imprudence, si vous alliez dans les lieux, où vous pourriez tomber aisément, et perdre votre innocence avec votre âme ? Retenez bien cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui s'expose au danger, y périra ».

C) *Evitez la lecture des mauvais livres.* Si vous en avez le temps, lisez, surtout le dimanche l'après-dîner, de bons livres qui puissent vous édifier (par exemple : les vies des saints, Philotée, etc). Je suis prêt à prêter à ceux qui veulent venir m'en demander, de bons livres qui amusent et qui édifient. Ceux qui aiment à lire, n'ont qu'à venir me trouver, ils ne doivent pas se gêner. Mais d'un autre côté, je vous en conjure, ne lisez pas de mauvais livres où l'on attaque et insulte la Religion, où se trouvent des choses contraires à la décence. De tels livres sont un véritable poison pour l'âme. Ne lisez jamais un livre qui vous ferait rougir et trembler, si je vous le trouvais entre les mains. Quand vous doutez si le livre est bon, venez me le montrer, je vous dirai alors ce qui en est.— Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps à vous indiquer ce que vous devez éviter ; je dois encore vous faire bien comprendre :

II. ce que vous devez *faire*, pour conserver la grâce.

A. Le premier et le plus nécessaire de tout c'est de *prier* (1). Imaginez-vous, chers enfants, que l'un d'entre vous reçoive en cadeau un beau pot de fleurs ; puis il va le placer dans un vieux trou obscur où il n'y a presque pas d'air ; qu'arrivera-t-il ? C'est que la plante languira, les fleurs pâliront, se faneront et mourront, pourquoi ? Parce qu'elles n'ont pas de lumière, pas d'air, ni la chaleur du soleil. Chers enfants, vous tous vous recevez aussi en cadeau une fleur céleste, infiniment belle et précieuse : c'est la nouvelle vie de la grâce que Dieu a éveillée dans votre âme ; Dieu lui-même y a planté cette fleur, il l'a arrosée du sang de son Fils unique, et votre âme même est, en quelque sorte, comme une tige de fleurs. Mais si, après avoir fait votre première Communion, vous enfonciez votre âme dans les occupations, les désirs et les plaisirs terrestres, si vous ne faisiez presque plus de cas de Dieu

(1) Un jeune arbre qu'on plante dans un endroit exposé à l'ouragan, doit jeter des racines profondes et être attaché à un pieu solide. C'est ainsi que vous aussi, puisque tôt ou tard vous vous trouverez dans des circonstances pleines de dangers, vous devez-vous enraciner fortement dans la piété par une constante prière, et être raffermis par l'appui des bonnes habitudes et le fréquent usage des sacrements.

ni de sa grâce ; alors c'est comme si vous mettiez cette fleur céleste dans un trou sans air ni lumière ; oui l'air et la lumière du ciel, c'est-à-dire la prière vous fait défaut, et c'est ainsi que la fleur si belle de la grâce, pâlira dans votre âme, se fanera et mourra ; vous retomberez bientôt dans vos anciennes fautes et même dans des fautes plus tristes encore. Croyez-moi, chers enfants, et pensez à ce que je vous dis maintenant : si une fois vous commencez à négliger la prière, si vous l'omettez souvent, ou si vous ne la faites que par routine, avec tiédeur et dégoût, croyez-moi, cela ne va plus bien pour votre âme. Et si vous remarquez que la ferveur dans la prière s'affaiblit ou s'éteint, il est temps alors de la réveiller, de recommencer sérieusement à prier avec une nouvelle ardeur (1). — Ne dites jamais : « Je n'ai pas le temps de prier ». Je ne prétends pas, comme je vous l'expliquerai, que vous fassiez beaucoup et de longues prières. C'est pourquoi écoutez ce que je vais vous dire : Un père avait envoyé son fils dans certaine ville pour y apprendre l'état d'horloger, et lorsque le temps de l'apprentissage fut passé, il lui demanda : « Savez-vous faire des montres maintenant ? » — « Je ne le sais pas trop bien, répondit le fils, j'ai appris beaucoup d'autres choses et travaillé comme il faut. ». Mais le père ne lui dut-il pas dire : « Jeune sot, méchant garnement, pourquoi donc vous ai-je mis en apprentissage ? » — Et Dieu à son tour, quand vous direz que vous n'aviez pas le temps de prier, ne vous demandera-t-il pas : « Méchant enfant, pourquoi donc vous ai-je mis sur la terre ? Ne saviez-vous pas qu'une seule chose est nécessaire, à savoir : servir Dieu ? et vous n'avez pas eu de temps pour cela ? » Que pourrez-vous répondre ? N'avez-vous pas du temps pour manger ? Sans doute, parce que cela est nécessaire. Mais, chers enfants,

(1) Celui qui, en hiver, fait un long chemin, est tenté de s'asseoir. S'il cède à cette tentation, il s'endort et meurt de froid. C'est ainsi que nous qui traversons ce monde plein de froideur, nous sommes facilement tentés de ne plus vouloir avancer dans le bien, d'omettre nos prières et nos exercices spirituels ; si nous cédons, nous tombons dans le sommeil de la tiédeur spirituelle, le feu sacré s'éteint en nous et notre âme meurt en quelque sorte de froid.

autant il est nécessaire pour le corps de manger autant il est nécessaire pour l'âme de prier. Et l'âme ne vaut-elle pas plus à vos yeux que le corps ? Donc vous devez prier ; c'est absolument nécessaire, si vous voulez conserver la grâce et aller au ciel. Mais quelles prières devez-vous dire ? quand devez-vous prier ?

Le *matin*, lorsque vous vous éveillez, pensez de suite au bon Dieu, faites le signe de la croix, levez-vous promptement par amour pour Dieu, et pendant que vous vous habillez modestement, dites en silence quelques prières jaculatoires. Ensuite mettez-vous à genoux et récitez votre prière du matin. Puis pensez que Dieu vous accorde de nouveau un jour dont vous devrez rendre compte ; faites le sérieux propos de vous garder, pendant ce jour, de tout péché (surtout de votre péché d'habitude) et réveillez la bonne intention de penser, de parler, d'agir, de souffrir tout pour Dieu. Recommandez-vous spécialement à la protection de la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, et à votre Ange gardien. *Pendant la journée*, pensez souvent à Dieu, et adressez-lui de temps en temps quelque courte prière, quelque pieux soupir en disant par exemple : « O Jésus, je veux vivre pour vous etc. — O mon Dieu plutôt mourir que de vous offenser ! — O mon Dieu ! tout par amour pour vous etc. » Dites surtout ces prières jaculatoires, quand vous êtes tentés de commettre un péché, de même quand vous entendez sonner l'heure. — N'allez pas à table comme l'animal qui se jette sur son auge (sur son bac) mais priez attentivement *avant et après les repas*. Le soir, avant de vous déshabiller, mettez-vous à genoux et dites *vos prières du soir*. Remerciez Dieu de tout ce qu'il vous a accordé pendant ce jour, examinez votre conscience et repentez-vous de vos fautes, en faisant le ferme propos de mieux vous conduire le lendemain. Dites-vous de temps en temps à vous-mêmes : que serait ce, si je mourais cette nuit? (confession et communion spirituelles, voyez page 150.) —Puis déshabillez-vous avec décence ; étant au lit, recommandez-vous à la protection de Dieu et tâchez de vous endormir en priant.

Outre ces prières journalières je vous recommande d'assis-

ter, aussi souvent que possible, *à la sainte Messe*, de visiter fréquemment *le saint Sacrement, au moins* les dimanches et les jours de fête. (Je vous ai parlé précédemment de l'un et de l'autre, — rappelez-vous ce que je vous en ai dit); ayez une grande dévotion et beaucoup d'amour pour *Marie*, la mère de Dieu, la reine du ciel, le secours des chrétiens. Oui, aimez-la beaucoup, elle qui vous aime tant, qui vous a obtenu des grâces si nombreuses; elle qui peut et qui veut vous en obtenir encore davantage. Surtout mettez votre innocence, votre plus précieux trésor, sous la protection de cette Vierge si pure. Habituez-vous à réciter tous les matins trois *ave Maria*, afin d'obtenir, par l'intercession de Marie, la grâce de conserver intacte votre pureté. Le matin, à midi et le soir, dites avec piété *l'angelus*. Aimez aussi à réciter le chapelet (1). Aux jours des fêtes de la sainte Vierge, aimez à vous approcher des sacrements. Ceci me conduit à vous parler du second point, que je voudrais vous recommander vivement, à savoir :

B) Recevez souvent les *Sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie*, et préparez-vous y toujours avec soin. Avant tout, soyez bien sincères en vous confessant. Habituez-vous à confesser non-seulement les péchés dont vous êtes certains, mais aussi ceux au sujet desquels vous doutez; parlez ouvertement au confesseur des dangers et des tentations du péché, par exemple : si quelqu'un veut vous entraîner au mal, si quelque mauvaise inclination vous porte au péché ou à une vie désordonnée. Ah ! que d'enfants, tombés dans des fautes graves, seraient restés purs et sages, s'ils avaient de suite exposé au confesseur les dangers qui les menaçaient; le confesseur aurait pu leur dire ce qu'ils avaient à faire, — mais ils n'ont rien dit, jusqu'à ce que ce fût trop tard. — Vous savez déjà de quelle manière vous devez vous préparer à la confession et à la Communion.

Je vous ai dit précédemment, que vous devez souvent communier (donc aussi vous confesser souvent). Mais combien

(1) Peut-être sera-t-il bon de former une association du Rosaire vivant parmi les enfants et de les inscrire dans cette confrérie.

de fois devez vous le faire? C'est ce que je ne puis vous indiquer au juste. Je dois déjà vous l'avoir dit au confessionnal, lorsque vous m'avez interrogé à ce sujet, comme je vous l'avais recommandé. Mais voici du moins ce que je puis vous dire :

Premièrement : Confessez-vous tous les mois, aussi longtemps que vous fréquentez le catéchisme; ce n'est pas un commandement de l'Eglise, mais c'est un usage introduit dans beaucoup de paroisses, avec l'approbation de nos supérieurs ecclésiastiques, et mon désir le plus ardent c'est de nous voir conserver toujours cette belle habitude dans la suite.

Deuxièmement : Ceux qui ont du temps et de la ferveur, feraient une chose agréable à Dieu et en retireraient de grands avantages, si, plus tard, avec l'approbation de leur confesseur, ils communiaient tous les quinze ou tous les huit jours.

Mais pourquoi donc, chers enfants, devez-vous communier si souvent? Quel est le motif qui doit vous y engager? D'abord *la volonté et le désir de Jésus-Christ.* Lorsque Jésus était sur le point de naître à Bethléem il frappa, par la main de sa sainte mère, aux demeures de plusieurs habitants, et voulut entrer chez eux. Mais un grand nombre d'entre eux étaient endormis et ne l'entendaient pas; ou bien, ils avaient de la place assez pour les riches, pour des coffres et des armoires, mais ils n'en trouvaient pas pour Jésus. « Il vint auprès des siens et ils ne le reçurent pas. » Oh! que cela dut faire de la peine à Jésus! Or, chers enfants, Jésus frappe aussi à la porte de vos cœurs; il veut aussi entrer chez vous; à vous aussi il adresse ces paroles : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et accablés, je veux vous soulager; » à vous aussi il dit : « J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous; » et ne serait-il pas vraiment peiné, si, plongés dans les occupations et les plaisirs du monde, vous refusiez d'écouter sa voix, ou si vous teniez plus à des camarades, à des amusements, à des jeux qu'à Jésus, et si vous repoussiez ses invitations? Serait-ce montrer de la reconnaissance pour le grand bonheur que Jésus vous a procuré maintenant? Non, chers enfants! Si vous aimez Jésus, vous viendrez souvent

et avec plaisir à la sainte Table, pour y communier (1).

Ensuite, vous devez le faire, parce que *votre propre bonheur* en dépend. Aujourd'hui déjà vous êtes heureux, et dimanche prochain, vous le serez encore plus. Ne voudriez-vous pas que ce bonheur durât toujours? Vous pouvez le faire durer, pourvu que vous le vouliez seulement. Dites, qu'est-ce donc qui vous rend si heureux? C'est que maintenant vous êtes débarrassés de vos péchés et que votre divin Sauveur veut venir à vous. Mais, ce bonheur ne pouvez-vous pas l'avoir aussi dans la suite? Ne pouvez-vous pas vous garder purs, et vous purifier de nouveau de vos fautes journalières, par le Sacrement de la pénitence? Ne pouvez-vous pas recevoir fréquemment dans votre cœur l'aimable Jésus, avec son amour et sa grâce? C'est pourquoi revenez souvent à la sainte Table, chers enfants ; alors le bonheur de la première Communion, semblable à une radieuse étoile, vous guidera dans toute la vie. (Rappelez-vous aussi quels fruits précieux produit la communion dignement reçue, et ce que je vous ai dit : que ceux-là seulement reçoivent entièrement et parfaitement ces fruits précieux, qui s'approchent souvent de la sainte Table.) Si quelqu'un vous indiquait un moyen, à condition de l'employer toutes les trois ou quatre semaines, et pouvait vous promettre de vous préserver de toute maladie, de vous procurer une vie longue et heureuse, ce moyen, quand même il serait pénible, ne l'employeriez-vous pas volontiers? Or, dans la sainte Communion, vous avez un moyen facile et agréable de vous préserver certainement des maladies et de la mort de l'âme, d'obtenir d'une manière assurée la vie éternelle et bienheureuse du ciel : et serait-ce trop vous demander? Mais votre âme ne vaut-elle pas plus que le corps? Tandis que vous donnez, tous les jours, au corps sa nourriture matérielle, voulez-vous laisser, pendant des mois entiers,

(1) Un empereur invite un pauvre paysan à sa table. Mais celui-ci fait dire à l'empereur qu'il ne peut venir, qu'il doit couper un peu de fourrage, charrier du fumier etc. Ne serait-ce pas faire une insulte à l'empereur? Ce paysan ne prouverait-il pas qu'il attache plus d'importance à son travail grossier et à un leger profit, qu'aux faveurs et aux grâces de l'empereur? (Application).

votre âme privée de sa nourriture céleste? Non, chers enfants, ayez soin de votre âme; venez souvent à la table du Seigneur! Imitez l'exemple de toutes les âmes pieuses et saintes qui communiaient aussi souvent qu'elles le pouvaient. Ne dites pas : « Je n'ai pas le temps. » Vous avez le temps pour une foule d'autres choses qui ne sont pas aussi nécessaires. Si on vous donnait une pièce de cinq francs toutes les fois que vous iriez à confesse, n'est-il pas vrai que vous en trouveriez bien le temps? Mais Jésus, mais sa grâce ont-ils donc moins de prix à vos yeux qu'une misérable pièce d'argent (1)? Cependant si vos parents et vos maîtres n'aiment pas de vous laisser aller, priez-les, conjurez-les de vous accorder cette faveur (car vous savez si bien mendier et prier quand vous voulez obtenir quelque chose); dites-leur : je préfère demeurer à la maison une autre fois, je me lèverai plus tôt, je travaillerai davantage etc.

Mais il y aura plusieurs de vos camarades qui se moqueront de vous, si vous allez si souvent à confesse et à communion! — Et c'est à cause de cela que vous voudriez vous laisser détourner? Mais faites-vous donc plus de cas de quelques gens sans foi ni mœurs, que de votre divin Sauveur? Si vous les écoutez, — soit! sans doute qu'ils viendront vous aider aussi lorsqu'il s'agira de paraître devant le tribunal de Dieu? Ah! ne vous inquiétez pas de gens de cette espèce; qu'ils

(1) Un scolastique de la compagnie de Jésus fut envoyé dans un collége de la Livonie, pour y apprendre la langue lithuanienne, afin d'être plus tard en état de prêcher et d'entendre les confessions dans cet idiome. Comme cette étude lui offrait beaucoup de difficultés et que d'ailleurs il n'avait pas un véritable zèle d'apprendre, il ne fit que peu de progrès et ne sut presque rien après plusieurs mois. Un jour donc, dans une petite excursion, il rencontra un juif étranger, qui parlait le lithuanien d'une manière très-courante. Il lui demanda depuis combien de temps il habitait le pays. Depuis six semaines, répondit l'enfant d'Israël. — Et cependant vous parlez déjà bien cette langue si difficile? — Ah! dit le juif, quand il s'agit de cela (et en même temps il fit avec la main le geste d'un homme qui compte l'argent), on apprend vite. Le jeune Jésuite demeura confus de voir que l'amour de Dieu était moins puissant chez lui, que l'amour de l'argent chez les juifs; dès lors il apprit rapidement et devint un excellent missionnaire. (Application).

vous louent ou qu'ils vous blâment, cela doit peu vous inquiéter, pourvu seulement que Dieu vous aime. Puis pensez à ces paroles du divin Sauveur : « Celui qui rougit de moi devant cette race coupable et adultère, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père, avec ses saints anges. »

Certains enfants, lors de leur première communion, ont fait le vœu de communier tous les mois. C'est ce que je ne vous conseille pas. Mais vous pouvez vous proposer sérieusement de communier ainsi, sans faire de vœu ; offrez cette résolution à votre bon Sauveur le jour de votre première Communion, comme une légère marque de reconnaissance pour son amour infini.

Les principales résolutions que vous avez prises maintenant, ou que vous prendrez plus tard, inscrivez-les sur un feuillet de papier, et chaque fois que vous communierez de nouveau, relisez ces lignes, examinez si vous avez été fidèles à ces résolutions, et renouvelez-les devant votre aimable Sauveur.

Voilà, chers enfants, que j'ai fini les instructions que je voulais vous adresser pour vous préparer à votre première Communion (1) : je ne saurais mieux terminer que par les paroles de S. Paul, quand il prit congé des prêtres de la ville d'Ephèse : « Je vous déclare aujourd'hui que je suis innocent du sang de vous tous (oui innocent, si quelqu'un d'entre vous se damne) ; car je n'ai pas manqué de vous annoncer tous les conseils de Dieu... Soyez attentifs sur vous-mêmes, et souvenez-vous que je n'ai point cessé... d'avertir avec larmes chacun de vous. Et maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, à celui qui est puissant pour

(1) C'est seulement pendant les derniers jours qu'on doit exercer les enfants aux cérémonies de la Communion et du renouvellement des vœux de baptême. Il faut qu'on leur montre exactement comment ils doivent marcher et se tenir en allant à la sainte Table; comment ils doivent se servir de la nappe de communion, ouvrir la bouche, abaisser la langue sur la lèvre inférieure, tenir la tête droite, les yeux baissés etc. On peut le leur rappeler encore en quelques mots, le matin avant d'aller à l'église, et puis on les congédiera par quelques paroles affectueuses et joviales.

édifier (pour achever ce qu'il a commencé en vous par mon ministère) et pour vous donner part à son héritage avec tous les saints. Ainsi soit-il (1).

(1) Nous n'ajoutons pas ici des allocutions sur la sainte Eucharistie, sur l'amour que Jésus-Christ nous y montre, sur les effets de la sainte Communion, sur la Communion indigne, etc. Nous avons traité ces matières assez au long en parlant du saint Sacrement de l'autel. Celui qui voudrait faire une suite d'instructions sur ces sujets, y trouvera sans doute des matériaux suffisants. Il serait bon aussi de faire un sermon sur la passion de Notre-Seigneur, ou d'expliquer d'une manière vive et onctueuse les stations du chemin de la croix. (Il existe un recueil de la dévotion du Chemin de la croix, en flamand et en français, par le R. P. Vogels, rédemptoriste. Nous ne pouvons assez le recommander, à cause de la simplicité et de l'onction qui y règnent.) (*Le trad.*)

SUPPLÉMENT.

—

QUELQUES ALLOCUTIONS

POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

I.

Chers Enfants !

Notre divin Sauveur, comme c'était son habitude, avait passé toute une journée à prier, à prêcher, à travailler pour le salut des hommes. Il était accablé de fatigue et avait besoin de repos. Quelques pieuses femmes vinrent le trouver encore, en amenant avec elles leurs enfants, pour que Jésus leur imposât les mains et les bénit. Les disciples de Jésus étaient mécontents de voir qu'on ne laissait pas de repos à leur maître, et voulaient empêcher les mères avec leurs enfants de s'approcher de Jésus. Mais le divin Sauveur qui aimait tant les petits enfants, dit avec une bonté et une douceur inexprimables : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne vous y opposez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent (S. Marc. X, 14.). » Puis il serra ces enfants dans ses bras et les bénit.

A) Chers enfants ! ce bonheur dont les petits enfants juifs furent favorisés, que dis-je, un bonheur bien plus grand vous est donné aujourd'hui en partage. Si en ce jour vous vous êtes présentés dans cette église, — (et pendant combien de temps n'y avez-vous pas pensé avec joie !) c'est afin d'être conduits à Jésus. Et ce même Sauveur qui accueillait avec tant de tendresse les enfants, il est présent ici dans la sainte Eucharistie, il vous attend avec l'amour le plus vif, il vous adresse aussi du fond du tabernacle ces saintes paroles :

« Laissez venir a moi les petits enfants, et ne vous y opposez pas. » Ce ne seront pas vos mères, mais les saints Anges qui vous conduiront au divin Sauveur; il ne vous recevra pas seulement comme ces enfants dans ses bras, mais c'est vous-mêmes qui le recevrez dans vos bras, sur votre langue, dans votre cœur ! O enfants, chers enfants ! que votre bonheur est grand, que votre joie doit être grande aussi !—Ces enfants juifs durent ensuite s'éloigner du Sauveur, et peut-être, pendant tout le reste de leur vie, n'ont-ils plus eu l'occasion de s'approcher de lui. Mais pour vous, le divin Sauveur ne veut plus vous abandonner. Il veut rester dans vos cœurs avec son secours et sa grâce divines, aussi longtemps que vous-mêmes vous ne l'aurez pas chassé de là; il veut vous conduire dans le chemin de la vie, jusqu'à ce qu'il fasse soir, et que le jour baisse, pour vous introduire ensuite dans le repos bienheureux de l'éternité. Et aussi souvent que vous le voulez, vous pouvez revenir près de lui, le recevoir de nouveau, vous unir encore à lui. Je vous le répète encore une fois; que votre joie doit être grande, que vos désirs doivent être ardents, que votre amour doit être tendre ! O chers enfants, pendant ces quelques instants qui vous restent encore, préparez-vous avec beaucoup de soin à recevoir votre Sauveur, avec foi et respect, avec humilité et repentir, avec confiance et amour, avec de vifs désirs, comme vous l'avez entendu et appris.

Je ne doute pas, chers enfants, que vous n'ayez déjà préparé votre cœur, et que vous ne le prépariez encore ; je suis certain que vous recevrez votre bien-aimé Sauveur dignement et pieusement. Mais hélas ! Que sera-ce dans la suite? Au milieu de toutes les joies que je ressens, pour le bonheur que vous allez avoir aujourd'hui, la crainte et la tristesse se glissent dans mon âme, quand je me demande : Pauvres enfants, que deviendrez-vous plus tard? Combien d'enfants n'a-t-on pas vus, pieusement agenouillés comme vous, ayant fait les mêmes promesses solennelles que vous, et qui sont honteusement tombés, qui ont quitté et trahi leur Sauveur ! Avec quelle facilité ce malheur ne pourrait-il pas vous arriver ! Les dangers qui vous attendent sont si grands, les

tentations si fortes, les hommes corrompus si perfides, et vous, vous êtes de pauvres enfants bien faibles et inexpérimentés! Avec quelle facilité vous pourriez tomber aussi, devenir méchants, et combien grande, combien affreuse serait alors votre ingratitude, combien grand et triste votre malheur! Rappelez-vous ce que je vous ai dit plus d'une fois : quelle que soit l'affection que je vous porte, j'aimerais cependant mieux vous voir tous mourir aujourd'hui, que de vous voir tomber dans le péché mortel. Mais qui donc vous préservera de ce malheur?

Lorsqu'on conduisait les enfants à Jésus, il les embrassait et les bénissait. O chers enfants! Priez aujourd'hui, en ce jour qui est votre fête, priez le bon Sauveur, aujourd'hui qu'il ne peut rien vous refuser, oui, priez-le vivement, il vous serrera dans ses bras, afin que le démon ne puisse vous séparer de lui ; il vous pressera contre son cœur sacré, afin que votre cœur ne se refroidisse pas et ne perde pas la charité et la grâce ; il vous communiquera sa bénédiction, afin que, fortifiés par elle, vous puissiez résister à toutes les tentations et croître en piété, en vertu, en innocence, en douceur, en humilité, etc. Promettez-lui encore tout ce que vous lui avez promis hier en vous confessant, surtout renouvelez votre propos de vouloir revenir souvent et dignement à sa sainte Table. Alors vous pouvez être tranquilles, quelque grands que puissent être les dangers, — car votre Sauveur est avec vous, lui qui est plus grand et plus fort que tous les dangers ; sa main vous protégera, vous bénira et vous conduira à la Table céleste, au banquet des cieux, au bonheur éternel.

B) Vous qui êtes les pères, les mères de ces enfants bénis! vous les conduisez en ce jour à Jésus, comme ces mères juives dont parle l'Evangile, et vous les recevrez de nouveau de lui, sanctifiés, bénis, comblés de grâces. Réjouissez-vous et remerciez avec ces enfants votre divin Sauveur, du plus profond de votre cœur! Mais écoutez aussi, je vous en prie, cette parole d'avertissement que vous adresse le Sauveur : « Laissez venir à moi, les petits enfants et ne vous y opposez pas. » Maintenant ces enfants sont bons et pieux, et

le Seigneur en demandera un compte sévère. Pour que vous puissiez soutenir ce jugement avec avantage, pour que vous puissiez un jour présenter avec joie ces enfants à Jésus-Christ dans le ciel, il ne suffit pas de veiller, de veiller sévèrement, sérieusement sur ces enfants, sur leurs relations, sur leur conduite, etc. ; il ne suffit pas de prier pour eux. Non, pour que vos enfants demeurent sages et bons, il faut qu'ils reviennent souvent à Jésus-Christ, chercher sa grâce et ses bénédictions dans la sainte Eucharistie. C'est pourquoi, je vous en supplie au nom de Jésus : laisser venir à lui les enfants, et ne vous y opposez pas. Vous parents, vous maîtres, ne leur refusez pas au moins cette couple d'heures, au bout de quatre semaines, pour s'approcher de nouveau de la table du Seigneur. Vous n'en souffrirez aucun dommage; le Seigneur réparera amplement, par sa bénédiction, ce qui aurait été négligé ou omis dans le travail. Et lorsque les enfants d'eux-mêmes ne pensent pas à s'approcher de la sainte Communion, ayez soin de les y faire penser, encouragez-les, et Dieu vous en récompensera déjà, dès ce monde : vous aurez alors des enfants laborieux, braves et honnêtes, des domestiques obéissants, fidèles et respectueux; mais c'est surtout dans le ciel que Dieu vous bénira et vous récompensera. Donnez-leur aussi vous-mêmes le bon exemple; car si vous-mêmes, vous ne faites aucun cas de la prière et de la fréquentation des sacrements, votre exemple ne gâtera que trop facilement vos enfants et vos sujets. Ainsi encore une fois : « Laissez venir à Jésus les enfants, et ne vous y opposez pas.

C) Et vous aussi, mes chers frères, mes bons paroissiens, qui assistez à cette belle solennité, le Seigneur vous adresse une parole de reproche, d'avertissement et de consolation. Il dit : « Le royaume de Dieu est pour ceux qui ressemblent à ces enfants »; où, comme il s'exprimait dans une autre occasion ; « Si vous ne vous convertissez pas et si vous ne devenez comme ces enfants, vous ne pouvez entrer dans le royaume des cieux. » Dans ces paroles, il y a d'abord un reproche! pourquoi n'êtes-vous plus comme ces enfants? Autrefois cependant vous étiez comme eux : Vous aussi, vous vous êtes

mis à genoux là ; comme eux, vous étiez revêtus d'un habit de fête, vous portiez sur la tête la couronne de l'innocence, et dans l'âme la paix de Dieu. Mais hélas ! quel changement, quel triste changement s'est opéré chez un grand nombre ! La robe de la pureté est souillée ou perdue, la couronne de l'innocence est froissée ou foulée aux pieds, la paix de Dieu a disparu. N'y a-t il pas une voix qui vous crie du fond de votre âme : Pourquoi n'êtes-vous pas demeuré un enfant pieux et innocent ?—ah ! si du moins vous étiez mort auparavant, vous eussiez obtenu, sur votre front comme sur votre cercueil, la belle couronne des vierges ; votre âme aurait paru devant le trône de Dieu avec la couronne blanche des lis de la pureté, et vous seriez maintenant au milieu de la troupe éclatante des âmes virginales qui suivent l'Agneau, partout où il va, qui sont revêtues de robes blanches, et chantent un cantique nouveau que nul ne peut chanter qu'elles seules. Mais vous avez mis en pièces la sainte couronne et jeté les perles aux pourceaux.

Dans ces paroles de reproche, se trouve néanmoins cet avis plein de charité. O redevenez comme l'un de ces enfants ! Il y a là une douce consolation : Oui vous pouvez encore devenir un enfant en pureté et en piété, en douceur et en patience, en obéissance et en soumission. C'est difficile, mais c'est possible ; car Jésus-Christ lui-même vous y engage, il vous y prête son assistance ; et de nouveau vous retrouverez d'une autre manière, le bonheur du jour de votre première Communion ; le règne de Dieu s'établira de nouveau au-dedans de vous, la paix et la joie que vous aviez perdues, rentreront de nouveau dans votre cœur ; et si la mort vous appelle, alors retentira pour vous la douce parole du Sauveur : Laissez venir à moi cette âme qui est de nouveau devenue enfant, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent !

Et maintenant, o Jésus, divin ami des enfants ! Voyez, nous conduisons ces enfants vers vous, comme autrefois les mères dont parle l'Evangile. Vous l'avez dit vous-même ; « Laissez venir à moi les petits, et ne vous y opposez pas, car le royaume des cieux leur appartient. » Laissez-donc venir à vous ces chers enfants, et apportez dans leur cœur votre royaume

céleste, le règne de votre amour, de votre grâce et de votre paix. Comme les enfants des juifs, serrez-les dans vos bras adorables et prononcez sur eux votre divine bénédiction, afin que ce que je dis maintenant en votre nom, soit confirmé et accompli par votre puissance : Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, du Père †, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous, prépare vos cœurs, accompagne tous vos pas et vous conduise à Jésus dans le royaume des cieux. Ainsi soit-il.

II.

Chers Enfants !

Il arrive parfois qu'un roi parcourt son pays et veut voir comment cela va aux habitants de son royaume, à ses sujets. Si c'est vraiment un bon roi, un roi généreux et que les habitants l'aiment sincèrement, ils mettent tout en œuvre pour bien le recevoir; partout dans les rues où il doit passer, on suspend des guirlandes de fleurs et des drapeaux, on le reçoit avec des acclamations de joie. A la vue de l'amour que lui portent ses sujets, le roi ressent une vive allégresse, et il leur accorde en abondance des bienfaits et des grâces. — Vous connaissez bien, chers enfants, quel est le roi qui veut venir vous visiter en ce jour, vous qui êtes ses sujets; c'est Jésus-Christ, le roi du ciel et de la terre, le monarque de tout l'univers. Aussi vous avez purifié vos cœurs par le sacrement de pénitence (j'en ai la ferme persuasion), afin de le recevoir dignement; de même que vous avez orné vos fronts de fleurs, vous avez orné intérieurement vos âmes des fleurs aimables de la vertu et de la piété. C'est pourquoi le divin Sauveur vous apportera sans doute dans votre cœur, l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions.

Quelles sont ces grâces qu'ils vous apportera dans la Communion? C'est ce que je veux vous expliquer, du moins brièvement, aujourd'hui. Quoique vous l'ayez déjà appris plus au long dans les précédentes instructions, je veux vous en dire encore quelques mots, chers enfants, afin que vous receviez votre Sauveur, avec beaucoup de confiance, avec une joie plus vive, un désir plus ardent, et que ceux-là aussi, qui ont déjà

communié souvent, se rappellent quel trésor de grâces Dieu leur offre dans la sainte Communion.

1) La première grâce que la sainte Communion produit, est celle-ci : elle nous unit de la manière la plus étroite à Jésus-Christ et augmente en nous la grâce sanctifiante. L'enfant qui a dû vivre longtemps loin de ses chers parents, comme il désire ardemment d'être chez lui, près de son père, de sa mère, de ses frères et sœurs ! Il pense à eux jour et nuit, souvent ce souvenir du pays lui fait verser des larmes, et, dans son sommeil, il en rêve encore. Lorsque enfin il est revenu dans la maison paternelle, comme il a le cœur joyeux ! Qu'il est content de se trouver près de ceux qu'il aime! Que de choses il a à leur dire et leur raconter ! Oh ! qu'il est heureux ! Chers enfants ! Vous aussi, vous avez longtemps soupiré après le jour de la première Communion, où vous devez recevoir dans votre cœur Notre Seigneur Jésus-Christ, lui qui doit vous être plus cher que vos parents. En quelques moments, en moins d'une heure, il viendra à vous ce doux Jésus qui, étant petit enfant, fut couché dans une crèche, porté dans les bras des bergers de Bethléem et du vieillard Siméon ; il viendra à vous et s'unira bien plus étroitement à vous qu'il ne fut uni aux bergers et à Siméon, puisqu'il reposera dans vos cœurs. Il viendra à vous, et demeurera près de vous, aussi longtemps que vous le conserverez ; il vous tendra la main pour vous conduire, à travers les chemins épineux de ce pèlerinage terrestre, jusque dans les champs heureux de la patrie céleste. Chers enfants ! que vous êtes heureux aujourd'hui !

Et Jésus ne vient pas avec les mains vides. Anciennement, lorsque n'existaient pas encore les chemins de fer, et que les rois voyageaient de temps à autre dans des contrées très pauvres, ils avaient coutume de faire porter avec eux les objets dont ils avaient besoin, tels que des tapis, des meubles, des mets très fins, etc., sachant bien que, dans les pauvres auberges, ils ne trouveraient pas ce qui leur convenait et ce qu'ils désiraient. Jésus-Christ en agit de la même manière. Il sait bien que votre cœur n'est pas aussi bien disposé, aussi orné de vertus, que l'exige sa sainteté ; c'est pourquoi il apporte lui-même les ornements qu'il voudrait voir dans vos cœurs,

il augmente en vous la grâce sanctifiante. Qu'elles sont belles et magnifiques les habitations que l'on prépare aux rois! Comme tout resplendit de dorures et de glaces! Comme partout s'étalent des tentures de velours et de soie, des tapis somptueux, de riches tableaux! Mais combien donc ne doit pas être belle surtout la demeure que se prépare à lui-même le plus puissant, le plus généreux des rois, le souverain maître du ciel! Quelle doit être belle, admirablement belle, une âme dans laquelle Jésus est entré avec sa grâce! Surtout quelle doit devenir belle par de fréquentes communions bien faites! Et avec quelle douce complaisance, le Père céleste doit abaisser ses regards sur vous, chers enfants! avec quel amour il doit vous contempler, lorsque dans votre cœur réside Celui en qui il a mis toutes ses complaisances!

2) La sainte Communion nous préserve ensuite des péchés mortels.

Il y a un grand nombre d'années, je passai un jour dans une commune qui présentait l'aspect le plus gai et le plus charmant; mais, il n'y a pas longtemps, un incendie y a éclaté et a réduit tout le village en cendres. Ah! que c'était triste à voir! Les maisons, naguères si jolies à voir, étaient renversées, il n'en restait plus que quelques murs noircis et des poutres carbonisées qui fumaient encore; les habitants, jadis riches, étaient réduits à mendier, et quelques-uns, en gémissant, erraient au milieu de ces ruines. — Bien plus grand est le malheur, bien plus effrayant est aux yeux de Dieu, le spectacle d'une âme tombée dans le péché mortel. Chez elle aussi a disparu cette beauté qui réjouissait les anges, s'est évanoui ce contententement, cette gaité d'autrefois, ce bonheur en Dieu et dans la prière; chez elle aussi ont été anéantis les bonnes œuvres et les mérites pour le ciel; tout ce qui y reste ce sont les œuvres odieuses du péché, la fumée et la puanteur du crime. Et ce qu'il a y de plus triste, c'est que cette âme, si Dieu ne la ressuscite pas d'entre les morts, est perdue pour toute l'éternité et ruinée pour toujours. Bien des personnes, en réfléchissant bien et en pensant qu'elles pourraient encore finir par tomber dans un péché mortel, forment ce désir: O que ne suis-je déjà morte, morte dans la grâce de

Dieu, pour que je ne tombe pas dans cet affreux malheur ! Et elles voudraient se laisser couper tous les membres, plutôt que de commettre un péché mortel; tellement, à leurs yeux, le péché est un grand mal. Et cependant, combien facilement les hommes, et vous, pauvres enfants ! vous pouvez y retomber ! Que de dangers et de tentations vous attendent ! et néanmoins vous êtes si faibles. Qui donc vous protégera, qui vous défendra, qui vous tendra la main pour vous conduire, afin que vous ne tombiez pas? C'est Jésus-Christ, votre Sauveur ; voilà pourquoi il vient à vous; et, pourvu que vous vous attachiez fortement à lui, que vous reveniez souvent et dignement à sa sainte Table, vous pouvez être certains que vous ne retomberez pas dans des péchés graves. C'est pourquoi, promettez de nouveau, comme vous l'avez promis hier, de revenir bientôt et bien souvent à Jésus dans le saint Sacrement; promettez-le avec une entière sincérité. Dites avec une piété vraie et toute filiale : O aimable Jésus, vous voyez quel enfant pauvre et faible je suis. C'est pourquoi restez avec moi, bon Jésus ; restez avec moi et ne m'abandonnez pas ; permettez que je meure, et encore aujourd'hui, dans l'innocence et la pureté, plutôt que de vous perdre et d'être perdu pour l'éternité.

3) La sainte Communion nous donne du goût et de la force pour le bien, nous met une sainte joie, une douce paix dans le cœur. Les enfants du siècle, les hommes qui ne soupirent qu'après les biens de ce monde, s'imaginent que vivre vertueusement, c'est mener une vie dure, pénible et triste, qu'on n'y goûte aucun plaisir, qu'on doit pencher tristement la tête, être mélancolique, etc. Ah ! qu'ils se trompent, ces pauvres gens ! S'ils avaient goûté seulement une fois, combien le Seigneur est doux pour ceux qui le cherchent ! Celui qui, par la grâce de Dieu, est une fois parvenu à être réellement juste et vertueux, éprouve quelque chose de semblable à ce que ressent un homme qui après avoir croupi dans une prison obscure sale et humide, revient à l'air pur et sent le souffle tiède du printemps. Il éprouve tant de bonheur, il sent une telle joie dans son cœur, qu'il voudrait souvent le proclamer à haute voix, et raconter à tous combien il est heureux et combien Dieu est bon. Bien des personnes ont dit : c'est maintenant

seulement que je commence à vivre, c'est-à-dire que je suis tout autre, un homme tout nouveau. Et ce bonheur, cette paix sainte et douce, nous l'obtenons précisément par la fréquente et digne Communion. Dans la sainte Communion Jésus vient dans notre cœur, comme il vint autrefois à ses disciples, et il nous apporte, comme à eux, la paix, la paix céleste que le monde ne peut nous donner et ne peut non plus nous ravir. Quiconque a une fois trouvé cette paix, a trouvé le plus grand trésor, un bonheur, en comparaison duquel tout le bonheur du monde est comme une vaine poussière, comme un peu de cendres. Et c'est à ce bonheur, chers enfants, que Jésus-Christ vous appelle aujourd'hui ; ensuite, si selon votre promesse, vous le recevez souvent et dignement, ce bonheur, cette paix fleurira tranquillement et doucement dans vos cœurs comme une fleur merveilleusement belle. Alors vous ne voudrez plus rien savoir des joies criminelles du monde, telles que les cherchent ceux qui mènent une vie, appelée vie de plaisirs ; votre joie sera tout autre. La grenouille se plaît dans les fossés bourbeux, et le pourceau se roule, se vautre avec volupté dans la boue infecte, tandis que l'alouette s'élance dans les hauteurs d'un ciel d'azur, vers le soleil radieux, en gazouillant et en chantant avec gaîté son cantique de louanges à son Créateur. C'est ainsi, chers enfants, que vous mépriserez les joies criminelles, les plaisirs coupables qui ressemblent à la boue et au fumier, pour ne chercher votre bonheur que dans Jésus et dans son divin amour, dans les saints désirs, dans l'espérance, et dans l'avant-goût du ciel, de l'éternelle félicité !

Je ne puis vous expliquer plus en détail, les autres effets de la sainte Communion, le temps est trop court. Je vous engage seulement à bien profiter des quelques instants qui vous restent encore avant la sainte Communion, et à toujours mieux vous préparer par de ferventes prières et de pieux désirs. Car mieux votre cœur sera préparé, plus votre prière sera ardente, plus vos désirs de recevoir la sainte Communion seront vifs, et plus riches aussi seront les bénédictions, plus précieux seront les dons que Jésus-Christ vous apportera.

Et maintenant encore un mot à vous, mes chers frères, qui vous êtes déjà approchés souvent de la sainte Table. Avez-vous éprouvé aussi en vous-mêmes les effets de la sainte Communion, tels que je viens de les décrire? Vous rappelez-vous encore ce beau jour où vous reçûtes votre divin Sauveur pour la première fois? Pourquoi ce bonheur et cette félicité ont-ils disparu et ne veulent-ils plus revenir? Peut-être l'un ou l'autre parmi vous s'est-il imaginé, qu'il pouvait mener une vie sage et vertueuse, sans être pour cela un bigot ou une dévote (comme certaines gens appellent toutes les personnes pieuses); qu'il suffisait d'aller à la sainte-Table une fois par an; puis il a cherché son bonheur, sa consolation autre part. Mon cher frère, ma chère sœur! Que vous vous êtes trompés! vous avez abandonné la source des eaux vives, pour vous égarer dans des solitudes stériles et arides; vous avez cru pouvoir trouver seuls le chemin du ciel, et vous avez abandonné le guide céleste. Ah! revenez sur vos pas. Peut-être qu'en ce moment une douce émotion, une sainte tristesse agite votre cœur! Il s'en échappe comme un soupir après ces beaux jours de l'enfance et de la vertu, après le jour de votre première communion. C'est la voix du bon pasteur, qui vous rappelle au bercail, vous pauvre brebis égarée! Ecoutez sa voix, répondez à son appel! Revenez bientôt et revenez souvent vers lui, cherchez votre bonheur, votre joie sur son cœur! L'innocence de vos premières années, la paix, la joie de votre enfance viendront de nouveau habiter dans votre âme, et le jour de votre première communion reviendra avec toutes ses délicieuses émotions.

Mais peut-être en est-il plusieurs qui communient souvent et qui néanmoins ne reçoivent pas les effets, ni les bénédictions qu'on devrait en attendre; pourquoi cela? Je vous en dirai le motif : voyez! ces enfants se sont préparés à la communion de ce jour, pendant plusieurs semaines; c'était leur unique joie, leur plus grand désir; ils ont prié avec ferveur, ils se sont donné des peines sérieuses, pour éviter, durant tout ce temps, ce qui aurait pu attrister le divin Sauveur. Voilà aussi pourquoi Jésus-Christ aime tant de venir à eux, voilà pourquoi il leur apporte tant de grâces et de béné-

dictions, la paix et le bonheur. Préparez-vous aussi, avec la même dévotion, à chaque communion que vous ferez, comme si c'était la première (*une seule* communion faite ainsi, vous profitera plus que dix autres, faites sans une bonne préparation), et vous goûterez, dans toute leur plénitude, les fruits de la sainte Communion.

Pour vous, ô divin Sauveur, ô adorable Jésus, qui demeurez caché dans cet auguste Sacrement, et qui y avez renfermé les plus riches trésors de votre grâce, abaissez un regard de bonté et de tendresse sur ces enfants que vous avez choisis, pour leur faire connaître la richesse de vos grâces et de vos bénédictions. Fortifiez leur foi, augmentez leur espérance, enflammez leur charité, agrandissez leurs désirs, dilatez leur cœur, afin que vous puissiez entrer chez eux avec toute l'abondance de vos grâces. O bénissez-les d'une main invisible, au fond de votre sanctuaire, comme je vais le faire visiblement ici en votre nom. Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, du Père, †, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous, dispose vos cœurs, vous protége dans tous les périls et vous conduise à la vie éternelle! Ainsi soit-il.

III.

Chers Enfants!

Lorsque les Rois-Mages vinrent d'un pays éloigné, pour chercher et adorer l'enfant Jésus, il y eut une étoile miraculeuse qui leur montra le chemin; cette étoile, ils la regardaient avec confiance, et, malgré des fatigues nombreuses, ils firent ce long voyage avec joie jusqu'à ce qu'ils trouvèrent Jésus, le divin enfant qu'ils adorèrent avec un saint respect et prirent dans leurs bras, avec une joie, et un amour inexprimables. Chers enfants, jusqu'ici la pensée de votre première Communion a été comme une aimable étoile pour vous. Que de fois vous avez arrêté vos regards sur cette pensée, que de fois vous avez réfléchi à ce beau jour, soupiré ardemment après lui, et ressenti de la joie en le voyant s'approcher! Oui, je le sais, aussi me suis-je réjoui de votre joie. Et voilà que cette étoile vous a conduits à Jésus; le jour de la première Communion

est arrivé, et, à l'exemple des trois Rois, vous pouvez aujourd'hui vous approcher du cher enfant Jésus, et lui offrir vos cœurs ; comme les Rois-Mages, vous pouvez prendre dans vos bras l'aimable Jésus, mais non, vous êtes bien plus heureux, vous pouvez le recevoir dans votre cœur. Les trois Rois durent ensuite s'éloigner de Jésus, et il ne leur fut plus donné de revenir près de lui, mais Jésus vient à vous, et il veut rester près de vous ; oui toutes les fois que vous le voulez et que votre cœur le désire, il vous est permis de revenir à lui et de recevoir le Seigneur votre Dieu. C'est pourquoi ce jour est pour vous le jour du bonheur le plus pur et le plus ravissant, c'est vraiment « un jour que le Seigneur a fait, » qu'il a préparé lui-même dans sa toute-puissance et dans son amour pour vous ; un jour « où vous devez vous réjouir et tressaillir d'allégresse. » En effet, aujourd'hui vous avez le plus grand de tous les bonheurs qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre ; aujourd'hui votre aimable et bon Sauveur vient à vous et veut établir sa demeure dans vos âmes ; aujourd'hui le Sauveur descend pour vous du ciel, et les anges vous environnent, prient avec vous, se réjouissent avec vous. Voilà pourquoi vous êtes aujourd'hui ornés de fleurs et ceints de couronnes ; car les fleurs et les couronnes sont le signe de la joie ; de même que, le jour de la Fête-Dieu, on orne de fleurs les maisons, les rues, les autels, où passe et où s'arrête l'aimable Sauveur, de même vous avez été ornés aujourd'hui et parés de beaux habits, parce que le même Sauveur fait aujourd'hui son entrée dans vos cœurs. Mais ces fleurs, comme je vous l'ai déjà dit dans d'autres instructions, doivent vous rappeler encore quelque autre chose, chers enfants. Elles doivent vous rappeler, que vous devez orner votre cœur des douces et aimables fleurs des vertus, des fleurs parfumées de la piété, qui sont plus belles et plus aimables que les fleurs les plus magnifiques qui croissent sur la terre. J'en suis convaincu, vous avez eu soin de purifier vos âmes par le sacrement de pénitence, et Dieu lui-même les a embellies de sa grâce ; mais, chers enfants, il vous reste encore quelque temps avant d'aller à la table du Seigneur. Profitez bien de ce temps, car il est précieux. — Rappelez-

vous *quel est celui* qui vient à vous : c'est Jésus, votre Dieu, votre Sauveur, et réveillez dans votre âme une *foi* bien vive, comme si vous l'entendiez dire lui-même : « Ceci est mon corps ; » *adorez*-le avec le plus profond respect, avec une grande piété, à l'exemple des Rois-Mages, des pieux bergers et du vieillard Siméon. Rappelez-vous ensuite, *à qui* Jésus daigne venir ; c'est à vous, à des enfants pauvres et coupables ; adorez-le alors avec le centenier, dans une profonde *humilité*, en disant : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi ; je ne suis qu'un pauvre enfant qui ai commis bien des péchés, et vous, vous êtes le Dieu tout-puissant ! » Ensuite excitez-vous à une vive contrition, à une grande douleur de vos péchés. Enfin demandez-vous *pourquoi* Jésus veut venir à vous : C'est parce qu'il vous aime et qu'il veut vous rendre heureux, vous sauver ; c'est pourquoi ayez *confiance* en Jésus, qui vous aime si tendrement, recevez-le sans effroi et sans crainte dans vos cœurs ; — *aimez*-le de tout l'amour dont vous êtes capables, offrez-lui encore une fois tout votre cœur et promettez-lui de l'aimer toujours, de lui obéir avec soin, de ne l'offenser par aucun péché ; puis réjouissez-vous, soupirez après le moment de son arrivée et dites au divin Sauveur qu'il vienne à vous.

Et il viendra, ce bon Sauveur, il viendra dans quelques moments ; mais demeurera-t-il avec vous, chers enfants? Le garderez vous avec sa grâce dans vos cœurs, par la vertu et par une vie véritablement chrétienne? ou bien le chasserez-vous de votre cœur, par la tiédeur, l'amour des plaisirs et le péché? Je le sais bien, chers enfants : maintenant vous êtes bien disposés, maintenant vous faites toutes sortes d'excellentes promesses à votre divin Sauveur ; mais que sera-ce plus tard? garderez-vous vos promesses? êtes-vous disposés à vaincre toutes les tentations, tous les dangers qui, pareils à des tempêtes furieuses, s'agiteront autour de vous, ou vous entoureront comme autant de serpents perfides?

Nous lisons dans l'histoire de la Bible que le jeune Tobie dut un jour entreprendre un voyage long et périlleux. Le Seigneur qui aimait beaucoup ce brave jeune homme, lui envoya l'archange Raphaël sous la forme d'un jeune guide.

Ce saint ange entreprit le voyage avec Tobie, l'aida à arranger ses affaires, le protégea contre tous les dangers et le ramena enfin heureusement dans la maison paternelle. Ah chers enfants! Si Dieu daignait vous donner aussi un ange saint pour conducteur, afin de vous protéger au milieu de tous les dangers et vous conduire heureusement dans la céleste patrie, que vous seriez heureux!

Chers enfants! Jésus, votre Dieu, est encore plus généreux, plus aimable à votre égard, qu'à l'égard de Tobie. Aujourd'hui il ne vous envoie pas seulement un ange pour vous guider; non, c'est lui-même, le roi des anges qui, en ce jour, vient à vous; il veut être votre guide dans le chemin de la vie. S'il survient des dangers, il vous protégera; s'il arrive des tentations, il vous fortifiera et vous donnera du courage; s'il se présente des adversités et des douleurs, il vous consolera et vous assistera; et lorsqu'arrivera enfin la dernière heure de la vie, il vous sanctifiera et vous prendra avec lui dans son royaume céleste. C'est pourquoi, chers enfants, attachez-vous toujours fortement à ce guide céleste. Promettez-lui aujourd'hui de suivre sa direction, d'éviter toutes les occasions du mal, de bien prier et de revenir souvent à la sainte Table, avec une pieuse préparation. Si vous le faites, alors les tentations, les dangers et les tempêtes auront beau faire, vous serez en assurance dans les bras de Jésus, sur le cœur de Jésus; et quand même vous deviendriez pauvres, quand même vous seriez souffrants et abandonnés, vous seriez toujours riches, heureux et honorés, car Jésus est près de vous; et le jour de votre première Communion, comme un chaud soleil de printemps, répandrait ses rayons sur toute votre vie; ce jour la rendrait radieuse, charmante et gaie, il répandrait encore son doux éclat sur votre lit de mort, sur les dernières heures de votre vie, qui seraient comme le soir d'une vie pieuse et calme sur la terre, et l'aurore d'une vie éternellement heureuse dans le ciel.

Chers parents de ces enfants heureux! Que de jours sont déjà passés, depuis le jour où, dans l'église, vous avez présenté pour la première fois vos enfants à Dieu, afin qu'ils devinssent aussi les enfants de Dieu dans le saint Baptême!

Que de jours vous avez passés dans le travail, les soucis et les inquiétudes ! Vous devez donc bien vous réjouir et être bien reconnaissants, d'avoir vécu jusqu'à cette heure où, pour la seconde fois, vous pouvez conduire au Seigneur ces enfants, purifiés et sans tâche comme au jour de leur baptême, ce jour où ils vont renouveler les promesses qu'ils ont faites alors, et où vous les recevrez de nouveau des mains de Dieu, comblés de grâces et devenus doublement sacrés. Ah! Pensez combien votre bonheur sera grand, surtout lorsque vous pourrez les conduire un jour dans le ciel, devant le divin Sauveur, et lui dire : Voyez, Seigneur, tous ceux que vous m'avez confiés sont là, et aucun d'entre eux ne s'est perdu. Au contraire quel épouvantable malheur, quelle terrible responsabilité ne serait-ce pas, si l'un de ces petits était enlevé au divin Sauveur, et allait se perdre par votre faute ! Pour que cela n'arrive point, pour que vous puissiez les présenter tous devant le trône de Dieu, promettez aujourd'hui au Seigneur d'avoir soin d'eux, de veiller sur leur conduite, sur leurs rélations, sur leurs sorties, etc. sur toute leur vie. Si vous êtes obligés de les confier à des personnes étrangères, je vous en prie et je vous en conjure; ne les confiez qu'à des maîtres chez qui règnent la piété chrétienne, la discipline, la surveillance et les mœurs chrétiennes, et ayez bien les yeux sur la manière dont vos enfants se conduisent dans ce poste. Ayez bien soin ensuite, vous parents et maîtres, de faire en sorte que ces petits ne soient pas scandalisés ou corrompus par des ouvriers ou des domestiques plus âgés ; donnez-leur le temps et l'occasion, je vous en prie, de venir souvent encore recevoir la sainte Communion.

Et vous tous, chers paroissiens, qui devrez plus tard vous mettre en rapport avec ces enfants, gardez-vous bien de scandaliser le moindre de ces enfants, de leur donner jamais de mauvais exemples ! Lorsque le roi des Huns, Attila, un prince sauvage et barbare, s'avança, à la tête de plusieurs millions de soldats, contre la ville de Rome, pour la livrer au pillage et à la destruction, un pauvre et faible vieillard, n'ayant d'autres armes que son bâton pastoral, le pape S. Léon vint à sa ren-

contre; il fit des reproches au conquérant cruel et l'engagea à abandonner ses plans criminels, à s'éloigner avec son armée des murs de Rome. Et voyez! Ce roi sauvage, qui n'avait pas reculé devant les plus vaillantes armées, trembla devant un faible vieillard; pourquoi donc trembla-t-il? C'est qu'il voyait à côté du saint pontife, l'apôtre saint Pierre qui menaçait de le frapper du glaive dont sa main était armée, et de le tuer. Cette vision l'effraya tellement, qu'il obéit aux avertissements du pape. Mes chers frères! à côté du pape S. Léon, se tenait S. Pierre; mais à côté de chaque enfant se trouve son ange gardien, se tient Jésus-Christ, se tient Dieu lui-même. Aujourd'hui il les prend sous sa protection, et celui qui pervertit ou corrompt un de ces petits, aura à faire au divin Sauveur qui a lancé cette menace: « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits; il aurait mieux valu pour lui, d'avoir au cou une pierre de moulin et d'être couché au fond de la mer. » Pensez-y, vous qui, vis-à-vis des enfants, êtes si imprudents dans votre conduite, vous qui ne vous gênez pas, pour tenir devant eux de sales et honteux propos, de leur donner de mauvais exemples et de gâter ainsi ces âmes innocentes, en leur inoculant le poison du vice. Si l'amour pour Jésus-Christ et pour ces enfants, n'est pas capable de vous arrêter, quand vous êtes sur le point de donner de mauvais exemples, du moins que l'effroi vous arrête, en pensant au glaive vengeur que la justice divine brandit sur la tête de chacun de ceux qui scandalisent ces petits, et ne vous chargez pas de la terrible malédiction qui menace un pareil corrupteur.

Et vous, ô aimable Sauveur, qui vous êtes choisi ces petits enfants, qui leur témoignez aujourd'hui un amour si ineffable: abaissez un regard de bonté et de tendresse sur eux! De même que vous avez prié autrefois votre Père pour vos disciples, en disant: « Père saint, conservez-les en votre nom! » de même nous vous prions maintenant de les conserver en votre nom, de faire en sorte qu'aucun d'eux ne se perde. Confirmez par votre main toute-puissante, ce que nous allons dire en votre nom, et versez les torrents de votre grâce dans ces cœurs que vous avez choisis aujourd'hui,

pour votre demeure. Chers enfants! Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, † du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous, prépare vos cœurs, vous garde dans toutes vos voies, vous protége dans tous les dangers et vous conduise à la vie éternelle! Ainsi soit-il.

II.

PLANS DE SERMONS

POUR LA PREMIÈRE COMMUNION ET LES SOLENNITÉS DU TRÈS SAINT SACREMENT.

Avertissement.

Bien des prêtres, après avoir exercé pendant de longues années leur ministère dans la même paroisse, se trouvent quelquefois dans un certain embarras quand il s'agit d'allocutions ou de sermons pour la solennité de la première communion des enfants. Pendant les jours qui précèdent, ils n'ont guères le temps disponible de se préparer, et il n'est pas si aisé alors d'inventer de suite, pour un thème qui se ressemble sans cesse quant au fond, une forme nouvelle qui soit intéressante et puisse être retenue avec facilité.

Les plans qui suivent, sont un essai pour obvier à cet embarras; on y trouvera des sermons qui pourront servir au jour de la première Communion, surtout l'après-midi, et aux solennités des octaves du saint Sacrement. Pour me conformer au caractère de ce petit ouvrage, auquel ces esquisses servent de supplément, et pour ne pas en augmenter trop le format, j'ai exclu les matières qui n'ont pas un rapport direct avec le saint Sacrement (par exemple : les vertus spéciales, les dangers, les moyens de persévérance etc), et omis également ce qui regarde le Sacrifice de la Messe.

La plupart des plans paraîtront peut-être trop vastes, puisque les allocutions au jour de la première Communion ne doivent pas durer longtemps. Cependant cette étendue dans quelques plans n'est qu'apparente (car moi-même je les ai développés plus d'une fois et j'en ai fait des sermons qui du-

raient à peine une demi-heure). Des plans où l'on n'indique que les divisions principales, sont plus courts, il est vrai, mais aussi beaucoup plus difficiles à développer ; au contraire plus on subdivise chaque partie en détail, plus aussi les plans seront féconds, propres aux développements, et offriront de facilité au prédicateur afin d'en tirer profit. D'ailleurs, il y a plusieurs sujets qui peuvent être scindés, et servir de matière à plus d'une instruction. De même il sera facile d'omettre quelques subdivisions ou de ne les toucher qu'en passant.

L'exorde et la péroraison, ainsi que les applications spéciales aux enfants qui font la première Communion, à leurs parents et aux autres auditeurs, ont été indiqués maintes fois, d'autres fois aussi on les a abandonnés au jugement du prédicateur.

1. APPARITION DE JÉSUS-CHRIST.

Ce n'est pas sans raison qu'on lit aujourd'hui l'évangile de l'apparition de Notre-Seigneur (S. Jean. 20, 19-31). Car ce qui se passe en ce jour devant nous, est indiqué et figuré en quelque sorte dans cet évangile.

I. L'APPARITION DE JÉSUS-CHRIST — *est une figure de la sainte Communion surtout chez ces enfants.*

a) Jésus-Christ se montre à ses disciples, v. 19. — Ainsi il se montre à ces enfants (en général à tous ceux qui communient saintement), il vient à eux, il leur parle, il demeure avec eux.

b) Jésus montre ses plaies aux disciples, v. 20. — Il montre à ces enfants son amour infini qui lui a causé ces plaies, il leur applique les mérites qu'il a acquis par ces plaies.

c) Jésus donne à ses disciples le pouvoir de remettre les péchés, v. 23. — Ainsi il accorde à ces enfants la remission des restes du péché.

d) Jésus accorde à ses disciples le Saint-Esprit, v. 22. — Ainsi il apporte à ces enfants qui communient, les grâces abondantes du Saint-Esprit.

e) Jésus souhaite et apporte aux disciples la paix, v. 19. — De même il apporte à ces enfants la paix et le calme.

f) Jésus remplit de joie le cœur de ses disciples *(gavisi sunt discipuli viso Domino)*, v. 20. — De même il inonde le cœur de ces enfants d'une sainte et douce joie.

II. LA CONDUITE DES DISCIPLES, — *est une figure de notre préparation.*

a) Les disciples étaient réunis dans une place dont les portes étaient fermés, v. 19. — C'est ainsi que la porte de notre cœur doit être fermée au péché, aux mauvaises inclinations, à la dissipation.

b) Ils devaient l'accueillir avec une foi ferme *(noli esse incredulus sed fidelis)*, v. 27. — C'est ainsi que nous devons avoir et reveiller en nous une foi ferme et vive.

c) Ils l'adorèrent (*Dominus meus et Deus meus*), v. 28. — C'est ainsi que, de notre côté, nous devons l'adorer avec un saint respect.

d) Ils contemplèrent ses saintes plaies (*ostendit eis manus et latus*), v. 20. — C'est ainsi que nous nous tiendrons dans une fervente contemplation et dans la prière.

e) Ils regardèrent Notre-Seigneur avec une sainte joie, v. 20. — De même nous devons le recevoir avec un vif désir et une sainte joie.

PERORAISON. 1) Vous, chers enfants, communiez souvent et toujours avec une bonne préparation, alors Jésus-Christ vous apparaîtra chaque fois, vous apportera la paix et le bonheur.

2) Vous, parents, si vous aimez vos enfants, vous ne les empêcherez pas de goûter ce bonheur, mais vous les y engagerez.

3) Et pour vous autres, dans vos Communions, Jésus-Christ est aussi venu à vous, mais peut-être qu'il n'a apporté ni paix, ni joie; pourquoi? Fermez mieux votre cœur, reveillez de nouveau la foi, la dévotion. — Ne cherchez pas votre bonheur

dans les choses défendues etc, alors le Seigneur vous apportera de nouveau la paix et la joie.

2. FÊTE DE LA DÉDICACE DES ÉGLISES (1).

C'est avec raison qu'on appelle ce jour une grande fête solennelle, car nous célebrons aujourd'hui la consécration des églises, et en même temps la consécration de tant de temples vivants de Dieu. (Cfr. 1 Cor. 3, 16; 6, 19). Comparons la consécration (mais aussi la profanation) de ces cœurs d'enfants avec la consécration (et la profanation) d'une église.

I. LA CONSÉCRATION,

a) *de l'église.*

1) Le démon avec son influence est chassé.

2) L'église est dédiée, consacrée à Dieu (elle devient la propriété de Dieu, la demeure de Dieu).

3) Dieu y fait son entrée (dans le saint Sacrement).

b) *de ces enfants-Aujourd'hui*

1) ils renoncent au démon et à ses œuvres.

2) Ils se consacrent à Dieu, promettant de lui obéir, de le servir fidèlement.

3) Dieu lui-même fait son entrée dans leurs cœurs par la sainte Communion.

c) *Conséquences.*

1) La consécration ou la dédicace des églises est une fête pleine de joie.—Ainsi c'est aujourd'hui un jour de fête

α) pour les enfants eux-mêmes,

β) pour les parents,

γ) pour toute la paroisse (pour quiconque aime Notre-Seigneur).

2) L'église est un lieu de prière et de culte religieux.

α) C'est pourquoi, chers enfants, priez avec ferveur, recevez les saints Sacrements, assistez avec zèle aux exercices du culte.

(1) Ce plan peut servir à deux sermons, dont le premier traiterait de la consécration, et le second de la profanation des églises, en appliquant chaque point au cœur des enfants. On peut diviser de même plusieurs plans qui suivent.

β) Vous, parents, veillez à ce qu'ils y soient fidèles;
γ) et vous autres, chers paroissiens, ne les en détournez pas.

3) Il faut avoir un profond respect pour l'église, — de même pour les enfants.
α) Vous, chers enfants, respectez-vous vous-mêmes, conservez votre corps et votre âme dans la sainteté et la pureté.
β) Vous parents, soyez également pénétrés d'un saint respect. Jésus-Christ et le démon doivent-ils demeurer sous le même toit? Voudriez-vous souffrir le péché dans votre maison, lorsque Jésus-Christ habite sous votre toit, dans le cœur de ces enfants ?
γ) Vous tous, paroissiens, considérez-les comme la propriété de Jésus-Christ qui ne laisse pas impunie une profanation.

II. LA PROFANATION,

a) *de l'église.*

1) Par quoi elle se fait :
α) par l'assassinat ou l'effusion du sang ;
β) par l'impudicité.

2) Quelles en sont les suites :
α) Dieu sort de l'église profanée (on en éloigne le saint Sacrement).
β) On en fait disparaître les ornements et la joie (les cierges, les fleurs etc).
γ) Elle est privée de toute bénédiction (il n'y a plus de sacrifice, de services religieux, de bénédiction).

b) *de ces enfants.*

1) Par quoi elle se fait :
α) par tout péché grave qui donne la mort à l'âme, qui verse le sang de Jésus-Christ; mais principalement
β) par l'impureté.

2) Suites de cette profanation :
α) Dieu s'en va de l'âme et le démon y entre ;

β) la beauté et la joie s'en vont pour faire place à la laideur et à la tristesse du remords;

γ) la bénédiction s'en va pour faire place à la malediction (pour le temps et pour l'éternité).

c) *Conséquences.*

1) Vous, enfants, évitez une telle profanation,

α) car elle serait

aa) un crime effroyable,

bb) un crime suivi de malheurs.

β) C'est pourquoi

aa) fermez les portes de ce temple, à savoir de votre cœur (veillez sur ceux qui veulent vous corrompre, évitez les mauvais discours etc);

bb) appelez au secours (priez, surtout dans la tentation);

cc) conservez-y le gardien céleste (communion fréquente).

2) Vous parents, — veillez,

α) c'est ce qu'exige sévèrement votre devoir,

β) votre intéret temporel,

γ) votre bonheur éternel.

3) Vous tous, chers paroissiens, gardez-vous bien de scandaliser ces petits, surtout par de mauvais discours, de mauvais exemples, des séductions, car

α) ce serait un crime horrible,

β) qui vous attirerait la malédiction divine.

PÉRORAISON : Prière dans le genre de celle que fait l'évêque consacrateur d'une église. Que la croix invincible soit et demeure imprimée sur ces enfants.... Que le trouble, les adversités, les assauts des esprits malins s'éloignent d'eux, que la joie, la paix, l'union, la crainte de Dieu et tout ce qui est salutaire, demeure en eux.... Que la plénitude de ses biens les inonde; que les tentations du démon restent loin d'eux, et que l'ange de paix, de chasteté, de charité et de vérité demeure près d'eux, qu'il les préserve de tout mal, qu'il les protége et les défende par Notre Seigneur Jésus-Christ.

(Comparez aussi la prière de Salomon, 2 Paralip. 6, 14).

3. LA TRANSFIGURATION.

Le fait merveilleux cité par S. Mathieu 17, 1-9 peut être comparé à ce qui se passe aujourd'hui chez ces enfants, et en général à chaque communion bien faite.

I. *Chez nous aussi arrive, en quelque sorte, ce qui est arrivé lors de la Transfiguration.*

a) Les vêtements de J. C. devinrent blancs comme la neige — c'est ainsi que dans la sainte Communion le vêtement de notre âme est purifié, devient blanc.
b) Son visage devint éclatant comme le soleil, — figure de la beauté, de l'éclat de l'âme, dans laquelle Jésus-Christ, le soleil de grâce, se lève et entre.
c) Moïse et Elie apparaissent et s'entretiennent avec lui. — Celui qui communie, se met en union particulière avec les saints (surtout avec Marie ; — protection de ces saints).
d) « Il fait bon d'être ici. » — Avant-goût et gage du bonheur céleste dans la sainte Communion.

II) *Mais alors seulement, lorsque,*

a) comme S. Pierre, nous croyons et nous nous repentons ;
b) comme S. Jacques, nous prions et nous sommes pleins de ferveur;
c) comme S. Jean, nous aimons et désirons (ou : lorsque comme S. Jean, nous avons un cœur pur et une vive charité).

4. LES ORNEMENTS QUE PORTENT CEUX QUI FONT LA PREMIÈRE COMMUNION.

Aujourd'hui vous portez des habits de fête et des ornements. Ce n'est pas la vanité qui en est le motif, ni *seulement* la joyeuse solennité de ce jour. Non les ornements que vous portez ont une signification toute particulière.

I. *Les habits blancs* (tout en vous rappelant la robe blanche du baptême) doivent vous rappeler :

a) la pureté de cœur, avec laquelle vous devez vous approcher de l'Eucharistie;
b) la difficulté de conserver cette pureté (car les habits blancs sont le plus vite souillés); c'est pourquoi ils vous rappellent aussi
c) le soin que vous devez employer, pour ne pas blesser ou perdre cette pureté.

II. *Les couronnes de fleurs* doivent vous rappeler :

a) la couronne de vertus, que vous devez apporter :
  1) le lis de la pureté,
  2) la violette de l'humilité,
  3) la rose de la charité,
  4) la campanule de la piété,
  5) le myosotis d'un saint et ferme propos;
b) les grâces, que votre Sauveur répandra sur vous, et qui, si vous les conservez et mettez à profit, vous procureront
c) la couronne qui vous attend au ciel.

III. *Les cierges allumés* doivent vous rappeler (outre le cierge de votre baptême et le cierge bénit qui vous attend au lit de la mort):

a) la lumière du monde, le soleil de la grâce qui se lève aujourd'hui dans vos cœurs.
b) les bénédictions qu'elle vous apporte (cfr. plan 13).
c) les sentiments avec lesquels vous devez recevoir Jésus-Christ.
  1) La lumière éclaire — sentiment de foi.
  2) La lumière s'élance vers le ciel — sentiments de piété et d'espérance.
  3) La lumière allume... — sentiments d'amour et de désir.
d) que dès maintenant vous devez marcher dans la lumière, et faire briller votre lumière devant les hommes;
e) la lumière éternelle qui luira un jour à vos yeux.

PÉRORAISON. De même que la pieuse Honorée conservait les habits qu'elle avait portés le jour de sa première Communion;

de même conservez, dans un sens spirituel, les ornements de ce jour (la pureté, la couronne de vertus, la piété). A chaque Communion que vous ferez dans la suite (et que vous ferez souvent) voyez si vous avez encore ces ornements, surtout lorsque revient l'anniversaire de ce beau jour. Heureux, si au moment de mourir, vous pourrez les montrer au divin Sauveur.

Vous parents, veillez avec autant de soin sur l'âme et les ornements spirituels de ces enfants, que sur leur corps et sur leurs habits etc. Et vous, chers auditeurs, où sont les ornements de votre première Communion? — Sentiments de reconnaissance ou de repentir, et ferme propos. — Gardez-vous bien de souiller la robe de ces enfants, de lacérer cette couronne, d'éteindre leur lumière, — autrement vous en rendrez compte à celui qui a acquis ces ornements par son sang précieux.

5. DEMEUREZ EN MOI (S. Jean 15, 4) (1).

Exorde. Jésus-Christ est la vigne, nous sommes les branches. Aujourd'hui ces enfants sont greffés d'une façon mystérieuse sur la vigne céleste. Mais l'important c'est qu'ils lui restent attachés.

I. MOTIFS (Jésus lui-même les indique. S. Jean 15, 4).

a) *Si vous le faites* (si vous restez unis à Jésus-Christ),
1) vous porterez des fruits, beaucoup de fruits (v. 5);
2) par là vous glorifierez Dieu (v. 8);
3) vous vous montrerez reconnaissants, puisque J.-C. vous a tant aimés (v. 9);
4) vous serez ses disciples (v. 8);
5) vous demeurerez dans son amour (v. 9);
6) vous obtiendrez tout ce qne vous demanderez (v. 7);
7) vous aurez la joie de Jésus-Christ en vous (v. 11).

b) *Si vous ne le faites pas*,
1) vous ne porterez pas de fruits (v. 4);
2) vous serez rejetés (du cœur de Jésus) (v. 6);

(1) D'après le commentaire de Cornelius a Lapide,

3) vous dessécherez (vous perdrez la vie, la charité, la joie) (v. 4, et 6) et

4) vous serez jetés au feu (v. 6).

II. Manière de rester unis à J.-C.

a) *Ne vous laissez pas arracher de la vigne ; donc :*

1) Evitez tout ce qui pourrait vous en séparer, à savoir :

α) le péché mortel,

β) les occasions du péché.

2) Si vous avez eu le malheur de tomber dans un péché mortel, confessez-vous-en le plus tôt possible (et même, sans cela, confessez-vous souvent avec beaucoup de soin).

b) *Laissez vous tailler par le jardinier céleste ; pour cela,*

1) supportez patiemment les peines de la vie ;

2) mortifiez-vous, surtout dans vos mauvais penchants ;

3) retranchez les discours superflus, la paresse etc.

c) *Cherchez à puiser la sève vitale dans le cœur de Jésus :*

1) par la fréquente Communion,

2) par le saint Sacrifice de la Messe, la visite, l'adoration du saint Sacrement,

3) en général par la prière.

6. LE PAIN DE L'AME.

Exorde. Pourquoi Notre-Seigneur nous a-t-il laissé son corps adorable sous les apparences du pain ?

Parce que la sainte Eucharistie est pour l'âme, ce que le pain est pour le corps. Faisons-en la comparaison.

I. *Nature* de l'un et de l'autre.

a) Le pain est la nourriture la plus commune, il est d'un besoin général. — C'est ainsi que tous doivent se nourrir de ce pain de vie, S. Jean 6, 54.

b) On peut le manger toujours sans en être fatigué, il goûte toujours de nouveau. — Celui qui communie saintement, loin d'éprouver du dégoût pour cette nourriture céleste, la trouve au contraire toujours plus douce et plus agréable.

c) La manière de préparer le pain indique :

1) Ce que J.-C. a fait pour être notre nourriture,—(*granum frumenti cadens in terram*). — S. Jean 12, 24.

2) Ce que nous devons faire.

α) Le froment sort d'un grain de blé corrompu, — c'est la figure de notre résurrection spirituelle; renoncement au péché.

β) Le froment est ensuite moulu, broyé — de même notre cœur doit être brisé, broyé par le repentir.

γ) La farine est mêlée d'eau — c'est la figure, d'un côté, des larmes de la pénitence, — d'un autre côté, de la charité fraternelle qui doit nous unir les uns aux autres.

δ) la pâte est cuite dans le feu — c'est la figure du feu de l'amour divin qui doit remplir notre cœur.

II. *Effets.*

a) Le pain passe au dedans de nous, s'unit à nous ;—ainsi J.-C. s'unit à nous de la manière la plus intime dans la sainte Communion.

b) Il rétablit les forces perdues; — ainsi la sainte Communion enlève les faiblesses de l'âme, les péchés véniels.

c) Il conserve la vie et la santé;— ainsi la sainte Communion préserve l'âme du péché mortel, et conserve la vie spirituelle.

d) Il donne des forces pour travailler;—ainsi la sainte Communion nous donne du goût et du courage pour pratiquer les bonnes œuvres, pour mener une vie vertueuse.

Péroraison. Pour que nous éprouvions ces effets, nous devons :

a) nous abstenir d'aliments empoisonnés, nuisibles;

b) avoir faim (avoir un vif désir de communier: — Communion spirituelle),

c) manger réellement et souvent (de même qu'il ne suffit pas de manger une fois du pain etc).

7. « VENEZ ET VOYEZ » (S. Jean 1, 39).

Quand il s'agit de la sainte Eucharistie, nous ne devons pas nous fier aux sens extérieurs; mais employons les sens de l'âme (éclairés par la foi) et surtout deux sens :

I. QUE VOYONS-NOUS?

a) *Jésus.*

1) Son corps.

α) Les yeux, — les mains, — les pieds, qui ont tant fait pour vous; le cœur qui vous a tant aimé. — Reveillez des sentiments d'amour, de reconnaissance.

β) Les plaies qu'il a reçues à cause de vos péchés. — Sentiments de repentir et de confiance.

2) Son âme avec tous les trésors

α) de vertu — confusion, ferme propos;

β) de grâces — désirs ardents.

3) Sa divinité, il est un avec le Père et le Saint-Esprit, — respect, adoration.

4) Ses occupations :

α) il glorifie Dieu — imitez-le;

β) il prie pour nous — priez aussi;

γ) il répand des grâces — cherchez aussi à obtenir des grâces pour les autres.

b) *des troupes d'Esprits celestes.*
Comment adorent-ils — comment adorez-vous?

II. QU'ENTENDONS-NOUS?

a) *des paroles d'instruction :* Ceci est mon corps (S. Math. 26, 26). — Foi.

b) *des paroles de reproches :* Mon peuple, quel mal vous ai-je fait? (Michée 6, 3). — Vous ne pouvez pas même veiller une heure avec moi (S. Math. 26, 40). Vous n'êtes ni chaud ni froid (Apoc. 3, 15). — Repentir.

c) *des paroles d'avertissement* etc. Apprenez de moi etc. (S. Math. 11, 29). Quiconque veut me suivre etc. (S. Math. 16, 24). — Résolution courageuse.

d) *des paroles de consolation, d'invitation :* Soyez consolé, mon fils, vos péchés vous sont pardonnés (S. Math. 9, 2). Celui qui vient à moi, je ne le repousserai pas (S. Jean, 6, 37). Venez tous à moi, vous qui êtes affligés etc. (S. Math. 11, 28). — Reconnaissance et joie.

e) *des paroles de promesses :* Ayez confiance, j'ai vaincu le monde (S. Jean, 16, 33). Lorsque vous demanderez quelque chose (S. Jean 14, 14; 16, 23). Soyez fidèle jusqu'à la mort, je vous donnerai la couronne de la vie (Apoc. 2, 10). — Espérance, prière et persévérance.

8. LA MANNE.

Notre Sauveur lui-même a comparé la sainte Eucharistie à la manne. Nous connaitrons la ressemblance qu'il y a entre les deux, quand nous considérons :

I. L'ORIGINE, LA NATURE, LA DESTINATION de l'un et de l'autre.

a) La manne était un aliment, qui venait du ciel. — On peut dire la même chose de la sainte Eucharistie, dans un sens bien plus élevé.

b) Toutes les deux se produisent dans la nuit (la sainte Eucharistie dans les ténèbres du mystère).

c) Toutes les deux, d'une manière miraculeuse.

d) Toutes les deux sont blanches et agréables.

e) Toutes les deux ont un goût autre que ce qu'ils sont réellement (la manne avait le goût du miel, et néanmoins n'était pas du miel; la sainte Eucharistie a le goût du pain, et néanmoins n'est pas du pain).

f) Ceux qui reçoivent ces aliments miraculeux, reçoivent également autant ; qu'ils aient reçu une quantité plus grande ou moindre, peu importe.

g) De toutes les deux on garde une partie (la manne dans l'arche — le sainte Eucharistie dans le tabernacle).

h) L'une et l'autre servent de nourriture dans le désert, sur le chemin de la terre promise (la sainte Eucharistie dans le désert de la vie terrestre, sur le chemin de la patrie céleste).

II. EFFETS.

a) Le bon goût, — approprié au besoin d'un chacun (la manne avait le goût que chacun de ceux qui la mangeaient, souhaitait; la sainte Eucharistie procure la grâce, les consolations, dont a besoin celui qui reçoit ce sacrement).

b) La reconfortation (la manne fortifiait les juifs dans leur voyage et dans les combats. — Il en est de même de la sainte Eucharistie pour nous).

c) La conservation de la santé (l'Eucharistie conserve la santé de l'âme).

III. DISPOSITION — *Conditions pour bien en user*. Nous aussi nous devons

a) quitter l'Egypte — abandonner le péché;

b) passer par la mer rouge, — passer par le baptême penible de la pénitence;

c) aller au désert — nous préparer dans la solitude, — la retraite, la prière;

d) nous lever avant le jour, — nous approcher avec ferveur;

e) en amasser journellement — communier souvent.

9. QUATRE SOUHAITS.

Ce que des parents, aux pensées mondaines, ont coutume de souhaiter à leurs enfants, c'est ce qu'obtiennent dans un sens beaucoup plus relevé, ces enfants qui font aujourd'hui leur première Communion. Bien souvent il y a des parents qui souhaitent à leurs fils et à leurs filles :

1 DES HONNEURS.

a) Les honneurs, selon eux, rendent heureux, parce que
 1) ils procurent aux hommes une haute position,
 2) les élèvent au-dessus des autres,
 3) les font estimer, craindre, admirer par les autres. Mais,

b) les honneurs du monde ne sont pas en état de les rendre heureux; car

1) les honneurs sont peu de chose en eux-mêmes, ils sont vains ;
2) ils excitent les désirs, au lieu de les calmer;
3) ils passent comme la fumée.

c) Au contraire ces enfants obtiennent des honneurs réels auprès de Dieu ; car aujourd'hui ils deviennent
1) les favoris, les amis du roi céleste,
2) les commensaux des esprits célestes,
3) les héritiers du royaume céleste.

II. DES RICHESSES :

a) Car avec l'argent on peut
1) éloigner beaucoup de maux et de misères,
2) obtenir bien des jouissances et des plaisirs. Mais en réalité

b) l'argent est bien impuissant; car
1) il ne peut détourner que les moindres maux, procurer que peu et de misérables plaisirs;
2) il prive même de beaucoup de joies et amène des chagrins (des inquiétudes, des soucis continuels);
3) aujourd'hui vous pouvez être riche, demain un mendiant.

c) Mais ici nous trouvons de véritables trésors, qui sont :
1) infinis, inépuisables,
2) des remèdes contre tous les véritables maux,
3) des moyens pour obtenir tous les véritables biens.

III. DES PLAISIRS.

a) les plaisirs rendent heureux, car
1) chacun veut des plaisirs,
2) on sacrifie tout pour les plaisirs.

b) Cependant les plaisirs terrestres ne sont souvent
1) qu'apparents,
2) mêlés d'amertume,
3) éphemères.

c) Mais ici (dans la sainte Communion) il y a des plaisirs
1) véritables, nobles qui ne ravalent pas l'homme, mais qui l'élèvent réellement;

2) capables d'adoucir ou de dissiper toutes les souffrances et même de les changer en joie;
3) durables, éternels même.

IV. LA SANTÉ, UNE LONGUE VIE.

a) Voilà ce qu'on estime beaucoup, car
1) sans la santé le reste ne sert de rien;
2) une longue vie est une condition pour pouvoir jouir réellement de quelque chose (d'un plaisir, d'un poste honorable).

b) Mais devant la seule saine raison, tout ceci est
1) insuffisant ici-bas (si quelqu'un malgré sa forte santé, a une âme malade — alors il n'a pas de paix, pas de véritable joie etc.);
2) insuffisant pour là-bas (pour l'éternité).

c) Dans la sainte Communion les enfants obtiennent
1) la santé, la vie de l'âme,
2) le moyen de la conserver,
3) le gage de la posséder éternellement.

PÉRORAISON : 1) Vous, chers enfants, conservez ces honneurs, ces plaisirs etc : ne les vendez pas pour une misérable jouissance terrestre.

2) Vous, parents, si vous aimez vraiment vos enfants, faites tout ce qui est en vous pour qu'ils continuent de participer à ces trésors, et de les augmenter sans cesse.

3) Et vous autres, les plaisirs du monde etc. vous ont-ils rendus heureux? Cherchez donc le bonheur là seulement où on peut le trouver.

10. DONS DE JÉSUS-CHRIST ET DU CHRÉTIEN.

I. QUE NOUS A DONNÉ JÉSUS-CHRIST?

a) *Qu*'a-t-il donné? *(quid)*
1) Ce qu'il a acquis lui-même (des mérites, des grâces);
2) ce qu'il a reçu de sa mère (sa chair et son sang);
3) ce qu'il a reçu de son Père (l'âme et la divinité);

b) *Qui* l'a donné? *(quis)*

1) le Dieu d'infinie majesté, devant lequel les anges tremblent, devant lequel la terre n'est que comme un grain de poussière etc;
2) celui qui sait tout, qui, peut tout, et qui malgré sa science et sa toute-puissance, ne pouvait nous donner rien de meilleur;
3) celui qui est infiniment bon, qui ne voulait nous donner rien moins.

c) *A qui* l'a-t-il donné? *(cui)*

1) à l'homme, sa créature, et même à tous les hommes, même aux plus misérables.
2) à des ingrats (aux apôtres qui, comme il le savait, devaient l'abandonner, le renier, le trahir, et à nous qui devions agir de même).
3) à des sacriléges, qui devaient le profaner affreusement.

d) *Quand* l'a-t-il donné? *(quando) in qua nocte tradebatur.*

e) *Pourquoi* l'a-t-il donné? *(cur)* Par pure charité.

II. QUE VOULONS-NOUS LUI DONNER?

a) *Nos biens.* — En évitant les abus; en faisant un saint usage de nos biens.

b) *Notre corps* — bon usage des sens, patience dans les douleurs.

c) *Notre âme* — notre raison par la foi ; notre cœur par la charité; notre volonté par l'obéissance.

11. ZACHÉE.

Similitude de la fête de ce jour avec le fait que rapporte S. Luc. 19, 1-10.

I. *Que fit Zachée pour voir Jésus et l'avoir chez lui? (Et nous que devons nous faire?)*

a) « Quærebat videre » — désir (c'est ainsi que nous aussi nous devons etc.).

b) « Pusillus erat » — humilité;

c) « Præcurrens » — zèle, vaincre le respect humain;

d) « Ascendit » — ferveur dans la prière;
c) « Excepit gaudens » — sainte joie.

II. *Qu'obtint-il?* (et qu'obtenons-nous)?

a) « In domo túa oportet me manere » — il obtint Jésus lui-même,
b) « Venit filius hominîs salvum facere quod perierat » — pardon des péchés:
c) « Salus domui huic facta est » — salut, bonheur, bénédiction.

III. *Comment prouva-t-il sa reconnaissance?* (comment nous aussi etc.).

a) « Reddo quadruplum » — réparation des fautes, des négligences, fidèle accomplissement des devoirs;
b) « Dimidium bonorum meorum do pauperibus » — Il fit plus qu'il n'était obligé de faire. C'est ainsi que nous ne devons pas nous borner à faire ce à quoi nous sommes strictement tenus, mais etc.

12. LE DON DE L'AMOUR (1).

Afin de pouvoir apprécier en quelque sorte ce don admirable de la sainte Communion, considérons :

I. *La bonté du donateur;* laquelle se montre dans

a) ses infinis abaissements,
b) son complet abandon,
c) sans le moindre intérêt personnel,
d) à des ingrats — des pécheurs.

II. *La grandeur du don*

a) en soi (le corps et l'âme de l'Homme-Dieu, ses mérites etc.);
b) comparé à d'autres dons (il nous a donné le monde visible pour notre propriété, un ange pour gardien, Marie pour mère, son sang pour rançon — mais ici il nous donne davantage).

(1) D'après St Thomas d'Aquin.

III. *Avantages pour celui qui le reçoit :* il est

a) purifié,
b) gracié,
c) sanctifié,
d) divinisé.

13. LA LUMIÈRE (1).

Quel beau spectacle que celui du lever du soleil ! Aujourd'hui il se passe quelque chose de semblable, puisque le soleil divin, la lumière du monde se lève d'une manière parfaite dans le cœur de ces enfants. Explication détaillée de la comparaison de J.-C. avec la lumière (le soleil).

I. NATURE DE LA LUMIÈRE.

a) 1) La lumière nous touche de très près, sans elle nous ne pourrions pas vivre — et cependant nul homme ne sait ce que la lumière est proprement.

2) C'est ainsi que J.-C. est extrêmement près de nous (comme Dieu il est partout présent; par la sainte Eucharistie il est dans nos églises, et même dans nos cœurs) et cependant : *generationem ejus quis enarrabit?*

b) 1) La lumière est produite par le soleil (engendrée par le soleil etc.) et cependant elle est aussi ancienne que le soleil.

2) Ainsi le Fils provient du Père, il est engendré par lui, et il est néanmoins éternel comme lui.

c) 1) La lumière descend sur la terre, sans pourtant quitter le soleil :

2) Le Fils descend sur la terre, sans quitter le ciel.

d) 1) Lorsque la lumière passe à travers un verre coloré, elle en prend la nuance, sans néanmoins nuire au verre etc. (comme lumière elle est aussi ancienne que le soleil; mais comme lumière colorée, elle ne l'est que du moment où elle passe dans le verre).

(1) La première partie de ce plan peut-être omise.

2) Jésus-Christ reçut de Marie la nature humaine, sans nuire à sa virginité (comme Dieu il est éternel; il n'est homme que depuis qu'il est né de Marie).

e) 1) Lorsque le rayon du soleil se cache derrière un nuage, sa lumière est adoucie, il n'est pas visible en soi, mais on le sent par la clarté et la chaleur qu'il répand.

2) Il en est ainsi de J. C. caché sous les apparences sacramentelles ; il est caché, mais on sent sa présence par la lumière et les grâces qu'il répand.

II. Effets de la lumière.

a) *Sa clarté.*

1) La lumière éclaire, fait distinguer les objets, nous fait trouver les chemins, les sentiers etc.

2) Tel est Jésus-Christ :

α) par sa divine parole (il dissipe les ténèbres de l'idolatrie) ;

β) dans la sainte Eucharistie. Etes-vous dans le doute, les incertitudes etc. Allez à lui — il a aussi pour vous des paroles de la vie éternelle.

b) *Sa chaleur et sa fécondité.*

1) Sans le soleil, la terre serait une masse froide, humide, infertile, — par le soleil des milliers de fleurs, de fruits, etc.

2) Jésus-Christ.

α) Qu'était le monde, l'âme de l'homme sans Jésus-Christ ? (le paganisme.) Quels admirables fruits de sainteté, Notre-Seigneur a produit dans le monde entier, dans toutes les âmes en particulier !

β) Ces fruits, le Sauveur eucharistique les produit aussi en vous, si vous etc. (effets de la sainte Communion chez saint Louis de Gonzague, etc.).

c) *Sa gaité, sa beauté.*

1) La lumière contribue à rendre la terre si belle (au printemps), fait chanter si joyeusement les petits oiseaux, réjouit les hommes.

2) Il en est de même de Jésus-Christ,
  α) lorsqu'il vivait encore sur la terre et depuis cette époque : tristesse du monde et de l'âme sans Jésus-Christ ;
  β) c'est ce qu'il fait aussi dans la sainte Eucharistie — qu'elle est belle l'âme où il habite par sa grâce; quelles joies célestes il lui apporte! (Exemple de saint Louis de Gonzague).

PÉRORAISON. Faites que le soleil divin ne s'obscurcisse jamais dans vos cœurs par le brouillard empoisonné et les nuages obscurs du péché, les suites en seraient terribles. Faites qu'il rayonne toujours dans votre cœur. Alors votre mort (votre dernière Communion) sera belle comme un ravissant coucher de soleil, et en même temps la glorieuse aurore du jour éternel qui se lèvera pour vous, l'aurore de la gloire céleste,

14. LE BAPTÊME ET LA PREMIÈRE COMMUNION.

La fête de ce jour fait penser souvent au saint Baptême, et en effet elle a beaucoup de rapports et une ressemblance particulière avec ce sacrement. Considérons

I. SES EFFETS.

a) Par le baptême nous obtenons :
  1) la rémission des péchés ;
  2) le titre d'enfants adoptifs de Dieu ;
  3) l'incorporation au corps de Jésus-Christ ;
  4) le droit à l'héritage céleste.

b) Par la sainte Communion nous sommes
  1) purifiés de nos péchés ;
  2) nous devenons d'une manière spéciale des enfants chéris de Dieu ;
  3) nous sommes unis étroitement à Jésus-Christ — incorporés à lui comme des membres d'un même corps ;
  4) nous obtenons le gage du bonheur éternel.

II. SES OBLIGATIONS.

a) Au baptême nous avons pris sur nous l'obligation
  1) de renoncer au démon et au péché ;

2) de croire fermement et de professer courageusement notre foi ;
3) d'obéir à l'Eglise.

b) Lors de la première Communion, nous prenons l'obligation

1) de renoncer au démon, surtout :
α) à l'impureté,
β) à l'orgueil et
γ) à l'intempérance.

2) de croire en Jésus-Christ et de professer courageusement notre foi ; c'est pourquoi nous sommes obligés
α) sous le rapport de la foi,
aa) d'éviter ce qui peut exposer notre foi (la lecture des mauvais livres — la fréquentation des ennemis de la foi, des impies qui se moquent de la religion) ;
bb) de faire souvent des actes de foi, de fréquenter le catéchisme ;
β) de professer la foi, surtout :
aa) quand on s'en moque ;
bb) quand nous avons à craindre qu'on fasse tort à notre sainte Religion et que nous pouvons l'empêcher ;
cc) en menant une vie chrétienne.

3) d'obéir à l'Eglise, par
α) l'observation de ses commandements (le jeûne, la messe le dimanche et les jours de fête, la confession annuelle, etc.);
β) le respect et l'obéissance aux supérieurs ecclésiastiques.

15. LE SACREMENT D'AMOUR.

I. *C'est l'amour qui a porté Jésus-Christ au saint Sacrement* (c'est-à-dire l'amour l'a porté à instituer la sainte Eucharistie, à y demeurer au milieu de nous). Il l'a instituée

a) pour être toujours près de nous et nous rappeler ce qu'il a fait pour nous ;

b) pour se donner à nous ;
c) pour nous communiquer les trésors de sa grâce.

II. *C'est l'amour qui doit nous porter au saint Sacrement.*

a) Pourquoi ?
1) Parce que par là nous lui faisons plaisir, nous croîssons dans son amour ;
2) autrement nous l'attristons, nous perdons son amour.

b) Comment?
1) En le visitant;
2) en assistant avec dévotion à la sainte Messe;
3) en communiant souvent (en réalité ou en esprit).

III. *C'est l'amour que nous apportera la sainte Eucharistie (surtout dans la sainte Communion).*

a) La considération seule de ce que nous recevons, doit nous remplir d'amour envers Jésus-Christ;

b) encore plus la vertu ou l'efficacité du Sacrement, qui
1) ôte les obstacles à l'amour;
2) nous approche du foyer de l'amour (du divin cœur de Jésus) et allume l'amour en nous ;
3) nous rend possibles les dévouements et la persévérance dans l'amour.

16. BUT DE L'INSTITUTION.

I. *Pour le passé.* — L'Eucharistie nous rappelle la vie et la mort de Jésus-Christ, et d'abord :

a) son incarnation et sa vie cachée (la Consécration nous rappelle l'Incarnation ; le saint Viatique, porté aux malades, la visitation ; la vie cachée dans le saint Sacrement, la vie cachée de J.-C. à Nazareth etc) ;

b) sa vie publique (ici comme alors, Jésus enseigne, fait des prodiges, guérit les malades, etc.) ;

c) sa passion et sa mort (la consécration sous les espèces séparées, représente sa mort sanglante; la communion indigne renouvelle la trahison de Judas etc) ;

d) les mystères glorieux (ici comme alors son corps est glorifié ; la sainte Communion rappelle l'apparition de Jésus, — cfr. plan I —).

II. *Pour le présent*, c'est pour que nous l'eussions près de nous :

a) comme Dieu que nous adorons ;
b) comme victime que nous offrons (pour apaiser Dieu etc.) ;
c) comme ami et consolateur, auquel nous avons recours ;
d) comme dispensateur des grâces, auprès duquel nous trouvons de l'assistance.

III. *Pour l'avenir*,

a) afin de nous préparer au ciel et
b) de nous donner un gage de la participation à sa gloire.

17. QU'A FAIT JÉSUS-CHRIST, QUE DEVONS-NOUS FAIRE ?

I. QU'A FAIT JÉSUS-CHRIST, POUR VENIR A NOUS ?

a) *Qu'a-t-il fait ?* Considérons
1) son incarnation,
2) sa passion et sa mort,
3) le nombre de miracles étonnants qu'il opère à la consécration.

b) *Pourquoi l'a-t-il fait ?*
1) Le motif qui le portait à agir ainsi était uniquement l'amour.
2) Son but était de glorifier Dieu et de nous faire parvenir plus sûrement au bonheur éternel.

II. QUE DEVONS-NOUS FAIRE, POUR QUE JÉSUS DEMEURE AVEC NOUS ?

a) Prier — *C Mane nobiscum.* S. Luc. 24, 29) ;
b) veiller (sur les ennemis, les dangers extérieurs et intérieurs) ;

c) par rapport aux péchés
  1) examiner notre conscience, chercher à les connaître de suite;
  2) les réparer et les expier par le repentir et le ferme propos, (en nous imposant une pénitence) autant que nous pouvons ;
  3) chercher le pardon dans la confession (faite à certaines époques fixes, et le plus tôt possible quand il s'agit de fautes graves).

18. UN PETIT BOUQUET DE FLEURS.

De même qu'on réunit, pour les offrir à un hôte vénérable, les fleurs qui lui plaisent davantage, de même réunissez aujourd'hui dans votre cœur, et offrez à l'hôte divin que vous attendez, les vertus qu'il aime davantage, qu'il a louées le plus, etc.

1) la pureté et l'innocence de la Sainte-Vierge,
2) la foi du centenier (S. Math. 8),
3) l'humilité de S. Pierre (*Exi a me*, S. Luc. 5, 8), du publicain (S. Luc. 18),
4) Le repentir de Marie-Madeleine,
5) Le ferme propos et l'esprit de componction de Zachée (S. Luc. 19),
6) La charité de S. Jean,
7) Les désirs de Siméon (S. Luc. 2),
8) La générosité et la constance des rois-mages (S. Math. 2).

19. L'ARCHE D'ALLIANCE.

Comparée au saint Sacrement.

I. EN ELLE-MÊME,

a) L'arche était ce qu'il y avait de plus saint chez les Juifs. — Ainsi la sainte Eucharistie est ce qu'il y a de plus saint dans l'Eglise ; c'est pourquoi,

b) les prêtres juifs seuls pouvaient toucher l'arche; de même les prêtres catholiques seuls peuvent toucher la

sainte Eucharistie. Et pourquoi l'une et l'autre sont-ils si saints?

c) C'est que Dieu lui-même était présent d'une manière mystérieuse au-dessus de l'arche, — mais dans la sainte Eucharistie, il est présent d'une manière plus mystérieuse encore et bien plus près de nous, puisque le Fils de Dieu lui-même y est présent, y vient à nous avec son corps et son sang etc.

d) Des chérubins en adoration étaient représentés sur l'arche etc; — devant le saint Sacrement se trouvent réellement présents des anges qui l'adorent avec le plus profond respect.

e) Dans l'arche d'alliance se trouvaient les tables de la loi, la manne et la verge d'Aaron. — Dans la sainte Eucharistie se trouve l'auteur de la loi d'amour, la douce nourriture de l'âme, le soutien de notre pèlerinage (sorte de verge qui verdit sans cesse, et fait éclore les lis de la pureté etc.).

II. Dans ses effets

a) *à l'égard du peuple de Dieu.*

1) Près de l'arche le peuple de Dieu trouvait des lumières et des conseils. — Dans la sainte Eucharistie le chrétien trouve la vraie lumière, etc.

2) L'arche était portée devant les Juifs pour les conduire dans la terre promise. — La sainte Eucharistie nous conduit au ciel.

3) L'arche aidait les Israélites à triompher. — La sainte Eucharistie nous fortifie dans la lutte et nous fait vaincre nos ennemis.

b) *à l'égard des ennemis de Dieu.*

1) Les Bethsamites curieux furent punis sévèrement. — Tel est le sort réservé à ceux qui osent scruter témérairement la sainte Eucharistie et s'en moquer.

2) Oza expia son irrévérence, — et les chrétiens qui se conduisent sans respect dans l'église, pendant la sainte Messe, ne seront-ils pas punis aussi très sévèrement?

3) Aux Philistins qui l'avaient enlevée, l'arche n'apporta que des malédictions et des malheurs. — De même la sainte Eucharistie n'apporte au sacrilége que malheur et damnation.

20. L'HÉMORROÏSSE.

(S. Matth. 9, 20-22, comp. S. Marc. 5, 25; S. Luc. 8, 43.)

I. COMMENT ALLA-T-ELLE A JÉSUS. ?

a) Avec foi et confiance (« Pourvu seulement que je puisse toucher le bord de sa robe ») ;
b) avec un saint courage et une entière franchise (« Elle lui dit toute la vérité devant le peuple réuni ») ;
c) avec respect et humilité (« Elle s'approcha par derrière »).

II. QU'OBTINT-ELLE?

a) le pardon, le salut (« Votre foi vous a sauvée ») ;
b) la santé, le bien-être (« Elle fut guérie ») ;
c) des consolations, de la joie (« Ma fille soyez consolée »).

(N. B. Appliquez tout ceci, pour montrer :

I. Comment nous devons-nous approcher de Jésus dans la sainte Communion.

II. Ce que nous obtenons dans la sainte Communion).

PÉRORAISON. 1) L'histoire rapporte que cette femme guérie, fit, par reconnaissance, élever une statue au Sauveur. Vous aussi, chers enfants, élevez une image de Jésus dans vos cœurs. Pour cela considérez souvent le Sauveur, imitez-le, cherchez à imprimer ses traits dans vos cœurs par la fréquente Communion.

2) Vous autres apprenez ce qui suit :

a) Auparavant la femme avait cherché partout sa guérison, mais ce fut en vain, elle y avait dépensé toute sa fortune. — Combien longtemps voulez-vous chercher autre part la guérison, la joie, la paix? N'avez-vous pas fait assez de démarches ? Venez à Jésus.

b) Il y en eut plusieurs qui touchèrent Jésus, mais cette femme seulement y trouva une vertu guérissante. — Car elle seule avait une foi très-ferme etc. Ainsi il ne suffit pas que vous touchiez le corps sacré de J. C. dans la sainte Communion ; vous n'en ressentirez la vertu salutaire que lorsque vous vous en approcherez avec une foi ferme, après une confession sincère et repentante.

21. Jésus cherché, trouvé et gardé
(S. Luc. 2, 42-52).

I. Avec quelle ardeur Marie et Joseph cherchèrent Jésus.

a) *Pourquoi*
1) le cherchèrent-ils si ardemment? C'est que
α) ils le connaissaient bien,
β) ils l'aimaient,
γ) ils ne pouvaient être heureux sans lui.
2) C'est avec la même ardeur que nous devons le chercher (dans l'Eucharistie),
α) car nous aussi nous le connaissons,
β) nous l'aimons,
γ) nous ne pouvons être heureux sans lui.

b) *Comment*
1) Marie et Joseph le cherchèrent?
α) Ils retournèrent sur leurs pas,
β) ils n'épargnèrent aucune peine,
γ) ils se rendirent au temple.
2) De même vous aussi vous devez
α) retourner sur vos pas (vous convertir),
β) faire des efforts,
γ) prier etc.

II. Avec quelle joie ils le trouvèrent.

a) En effet Marie et Joseph trouvèrent en lui
1) l'objet de leur amour,
2) la joie de leur maison,
3) la bénédiction de leur vie.

b) C'est ainsi que vous trouverez aussi Celui

1) qui vous a aimé si tendrement et qui seul est digne d'être aimé,

2) qui seul peut vous donner la paix et le bonheur,

3) qui vous inondera de bénédictions et de grâces.

III. Avec quel soin ils le gardèrent.

a) *Marie et Joseph*

1) n'avaient pas besoin de le faire;
2) néanmoins ils le firent avec tout le soin possible, car
α) ils le regardaient souvent,
β) lui parlaient souvent,
γ) se tenaient autant que possible près de lui.

b) *Nous*

1) avons besoin de le garder, car
α) des milliers d'ennemis veulent nous ravir Jésus,
β) nous sommes si faibles etc.,
γ) la perte serait irréparable etc.;
2) c'est pourquoi nous devons aussi
α) jeter souvent les yeux sur lui,
aa) en examinant notre conscience, pour voir s'il est encore là,
bb) en formant de bonnes intentions, pour savoir ce qu'il veut de nous;
β) lui parler beaucoup par la prière;
γ) le recevoir au dedans de nous, le conserver par la fréquente Communion.

22. La crèche et l'autel.

Lorsque, à la naissance de Jésus-Christ, un ange apparut aux bergers, il leur dit: « Voici que je vous annonce un grand sujet de joie. Et en effet quelle ne fut pas la joie, le bonheur des bergers? Mais notre joie peut-elle être aussi grande? Oui; car alors même que nous ne voyons pas le cher Enfant avec les yeux de notre corps, notre foi nous dit cependrnt que le même Jésus présent sur l'autel fut un jour couché dans la crèche.

I. Jésus présent sur l'autel dans la sainte eucharistie est encore aujourd'hui le même que dans la crèche; nous n'avons qu'à considérer :

a) *Son humilité*

1) dans la crèche :

α) L'infiniment riche — plus pauvre que le plus pauvre des enfants, est sur un peu de paille, etc.;

β) la sagesse infinie — est muette, pleure ;

γ) la toute-puissance — est enveloppée de bandelettes, et portée au gré de Marie.

2) dans la sainte Eucharistie:

α) Le Dieu de gloire, le maître du ciel repose dans de pauvres églises, de mauvais tabernacles ;

β) l'infinie majesté — se cache sous l'apparence d'un peu de pain ;

γ) celui qui gouverne tout, obéit aux paroles du prêtre, se laisse porter dans les plus pauvres cabanes, descend dans les cœurs sacriléges, etc.

b) *Son amour*

1) dans la crèche :

α) Il est descendu dans notre prison, — devenu notre compagnon de voyage, il a vécu parmi nous ;

β) il a prouvé à tous sa charité, les a aidés ;

γ) il a souffert infiniment;

δ) et tout cela uniquement par amour (car quelle était sa récompense?)

2) dans la sainte Eucharistie:

α) Il demeure au milieu de nous ;

β) il est accessible pour tous, même pour les plus pauvres ;

γ) il s'offre entièrement pour nous (dans la Messe) souffrant tous les outrages (les sacriléges) ;

δ) et tout cela uniquement par amour (car quelle est sa récompense?)

II. Mais les hommes aussi sont encore aujourd'hui les mêmes a son égard :

a) *Les indifférents.*

1) A Bethléem il frappa (par la main de Marie et de Joseph) à tant de portes, mais

α) les uns ne l'entendirent point — ils étaient plongés dans le sommeil ;

β) les autres ne voulurent pas se lever — par paresse ;

γ) puis d'autres n'avaient pas de place pour le pauvre Jésus, — mais ils en avaient pour des coffres et des armoires, pour des parents riches.

2) De même dans la sainte Eucharistie, Jésus frappe à la porte de tant de cœurs, mais

α) un grand nombre sont endormis, n'entendent pas, — ils sont plongés dans les choses terrestres ;

β) d'autres sont trop paresseux pour ouvrir, pour venir à lui ;

γ) une troisième classe n'a pas de place à lui offrir,— leur cœur est rempli de mauvais penchants, de coupables desseins, Jésus ne peut y trouver place.

b) *Les ennemis.*

1) Le divin enfant trouva tout jeune des persécuteurs :

α) les soldats sanguinaires, envoyés par

β) l'hypocrite Hérode.

2) De même Jésus est persécuté dans la sainte Eucharistie,

α) par des attaques personnelles contre son adorable sacrement (allusion aux Garibaldiens et à leurs odieux forfaits) ;

β) par ceux qui font une communion sacrilége.

c) *Les amis.*

2) L'enfant Jésus avait néanmoins aussi des âmes fidèles

α) qui le soignaient (Marie, Joseph),

β) qui l'adoraient avec respect, présentaient des dons (les bergers, les trois Rois),

γ) qui le recevraient avec de pieux désirs (Siméon).

2) De même dans le saint Sacrement, Jésus trouve des âmes fidèles qui
   - α) ont soin de l'ornement de sa maison, lui tiennent compagnie, travaillent ardemment pour sa gloire ;
   - β) assistent avec respect au saint Sacrifice de la Messe ;
   - γ) reçoivent avec de vifs désirs la sainte Communion dans un cœur pur.

PÉRORAISON. A quelle classe voulez-vous appartenir? Les indifférents ont repoussé le salut loin d'eux. — Hérode a péri misérablement — tandis que les bergers entendirent les anges chanter : « Paix aux hommes » etc. O faites que vous ressembliez aux bergers (que vous alliez comme eux avec joie, respect et pureté à Jésus), alors aussi la paix céleste sera votre partage dans ce monde et dans l'autre.

23. O SACRUM CONVIVIUM.

La très-sainte Eucharistie, que vous allez recevoir en ce jour pour la première fois, est saluée par l'Eglise de la manière suivante dans une belle Antienne : *O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.* Dans cette Antienne (que nous allons méditer selon l'explication qu'en donne l'Eglise) est indiqué :

I. *Le banquet* auquel vous prenez part (*O sacrum convivium*).

a) qui donne ce banquet?

b) Quelle en est la nourriture (une nourriture royale, angélique, divine).

c) Quels sont les convives?

d) Quels sont les serviteurs?

II. *Le but et les effets.*

a) *Christus sumitur*, donc

1) Jésus-Christ vient à nous ;

2) nous nous unissons étroitement à lui, afin

3) de vivre entièrement en lui (Gal. 2, 20).

b) *recolitur memoria passionis ejus.* Cet auguste sacrement est
  1) un souvenir de la passion de Jésus-Christ en soi,
  2) un souvenir de ce qui le porta à souffrir (son amour et nos péchés),
  3) ce qu'il souffrit dans sa passion, se renouvelle ici (trahison, outrages etc.).

c) *Mens impletur gratia :*
  1) *gratia* — quelle abondance et quelle richesse de grâces;
  2) *impletur* — pour cela l'âme doit être d'abord vide de péchés, de désirs mauvais et terrestres, de distractions, etc.

d) *futuræ gloriæ nobis pignus datur.*
  1) grandeur de ce gage et de ce qui nous est garanti par là;
  2) mais seulement, lorsque ce gage est fidèlement conservé etc.

24. NOTRE COEUR DOIT RESSEMBLER AU TOMBEAU DE JÉSUS-CHRIST.

Le cœur de celui qui communie, et dans lequel va être déposé aussi le corps de Jésus-Christ, doit ressembler au tombeau du Sauveur. Ce tombeau était

I. *nouveau;* donc

a) il faut qu'on éloigne du cœur le péché :
  1) le péché mortel, et
  2) autant que possible les péchés véniels volontaires;

b) il faut qu'on rompe avec les mauvaises habitudes;

c) que les désirs, les discours, les actes soient nouveaux etc.

II. *dans un jardin.* Le cœur doit contenir

a) les fleurs et les bourgeons de la piété,

b) les fruits d'une conduite vertueuse.

III. *dans un rocher.* C'est ce que montre

a) la fermeté du bon propos,

b) la constance à le conserver.

IV. *scellé et gardé;* le cœur doit être

a) fermé aux inspirations
   1) du démon,
   2) de la chair,
   3) du monde, des mauvais camarades, des séducteurs.

b) bien gardé par des gardiens, à savoir par
   1) la crainte de Dieu (la prière, la fréquentation des sacrements),
   2) par la modestie, la fuite des mauvaises compagnies, des occasions dangereuses.

Si nous recevons toujours Jésus-Christ de cette manière, alors il ressuscitera dans nos cœurs, il y vivra glorieux, il y régnera, et alors s'accomplira dans nos cœurs cette prophétie : *et erit sepulchrum ejus gloriosum* (Is. 11, 10).

25. CAUSES DE LA STÉRILITÉ DE CERTAINES COMMUNIONS.

Les effets, les fruits de la sainte Communion sont extrêmement abondants et glorieux. Et cependant il y a tant de Communions qui, quoique n'étant pas sacriléges, ne produisent que peu ou point de fruits ; or, quel est la cause de cette stérilité? La cause n'en est pas à la sainte Communion elle-même, mais à ceux qui la reçoivent. C'est:

I. *Le manque de foi* :

a) On ne connait pas la foi (on néglige l'instruction) ;
b) on ne recueille pas la foi (on n'en profite pas) ;
c) on ne médite pas la foi (réflexion, affection, attention).

II. *Le manque d'espérance*:

a) par absence de désirs ;
b) par la poursuite d'autres objets (intention perverse), l'attachement aux biens de la terre;
c) par le découragement et la témérité.

III. *Le manque de charité :*

a) quand le cœur est plein de ce qui peut troubler l'amitié, plein de péchés véniels;

b) la tiédeur, le défaut de préparation, — la froideur dans la réception — et dans l'action de grâces ;

c) le défaut de générosité, d'esprit de dévouement.

Eloignons ces obstacles, présentons-nous avec les vertus opposées à ces défauts, et nous sentirons en nous les miracles de la grâce, nous goûterons combien le Seigneur est doux.

26. La première et la dernière communion.

I. *La première Communion.*

a) Combien elle est belle !

b) Qu'est-ce qui la rend si belle? Qu'est-ce qui la distingue des autres Communions ? C'est que

1) elle est la première de toutes ;

2) sa préparation consciencieuse ; surtout

3) une plus grande pureté de cœur, et

4) un plus grand détachement des désirs terrestres ; de là aussi

5) une plus grande abondance de grâces.

Que ce serait beau, si vous communiiez toujours ainsi ! Alors vous pourriez voir arriver avec consolation

II. *la dernière Communion.*

a) Que celle-ci est émouvante ; considérons

1) la dernière Communion du juste (qui a gardé fidèlement l'innocence de ses jeunes années) ; dernière Communion de saint Louis de Gonzague ;

2) la dernière Communion du pécheur, qui s'est converti. Mais jetons aussi un coup d'œil sur

3) le pécheur qui meurt ou sans communier ou en communiant mal.

b) Comment sera notre dernière Communion ?

1) Puissiez-vous, chers enfants, tous communier pour la dernière fois, comme saint Louis de Gonzague. Pour cela,

α) gardez, comme lui votre innocence (ou communiez toujours d'une manière aussi innocente qu'aujourd'hui);

β) communiez souvent et avec piété, comme lui (ou bien : communiez souvent et aussi saintement, aussi pieusement que vous le faites aujourd'hui);

γ) priez chaque jour et surtout à chaque Communion, pour obtenir la grâce de la persévérance.

2) Mais vous, qui êtes déjà tombés dans le péché, puissiez-vous au moins recevoir la sainte Communion en pécheurs repentants. Pour cela,

α) repentez-vous de tout cœur et faites dès maintenant une confession sincère;

β) communiez saintement et régulièrement;

γ) gardez-vous de retomber.

3) La fin déplorable du pécheur attend quiconque

α) se jette volontairement dans les dangers et les occasions du péché,

β) continue, malgré les avertissements et les conseils dont il se moque peut-être, à marcher dans la voie du péché,

γ) remplit la mesure de ses péchés par des Communions sacriléges et des scandales.

Péroraison. Prière à Dieu, pour que cette première Communion des enfants soit en même temps pour eux la dernière (qu'ils meurent de suite après) s'ils devaient avoir la fin des misérables pécheurs. Résolution énergique de la part de ceux qui sont innocents et de ceux qui sont tombés dans des péchés graves.

27. L'IMAGE DU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Combien Jésus nous aime dans la sainte Eucharistie, quelles faveurs signalées il nous accorde, mais aussi ce que nous lui devons pour cela, et malheureusement combien souvent nous en abusons, c'est ce qui est admirablement représenté dans l'image du Sacré Cœur de Jésus (description de cet image). Examinons ce que chaque détail signifie :

I. *Le Cœur lui-même* est le symbole

a) de la charité infinie de Jésus pour nous, lui qui

1) comme un bon pasteur cherche la brebis égarée (S. Luc. 15, 4);

2) comme un père aimant accueille l'enfant prodigue qui revient (S. Luc. 15, 11);

3) comme une poule fidèle le garde sous les ailes de son amour (S. Math. 23, 37).

b) De l'amour que nous devons lui témoigner en retour,

1) en pensées — penser souvent au saint Sacrement, désirs, communion spirituelle;

2) en paroles — aimer à parler souvent avec respect du saint Sacrement, prières jaculatoires;

3) en actions — visites, Messe, communion.

II. *Les rayons* qui l'entourent, indiquent

a) comment Jésus

1) nous éclaire

α) par ses exemples,

β) par ses paroles,

γ) par sa grâce (inspirations);

2) est entouré d'une auréole de gloire; —

b) comment nous devons

1) marcher dans cette lumière,

α) par l'imitation de ses exemples,

β) la méditation de sa doctrine,

γ) le bon usage des inspirations intérieures, par lesquelles nous aussi

2) nous pouvons arriver à la lumière de la gloire.

III. L*es flammes,* qui s'en échappent, montrent

a) combien Jésus brûlait du désir

1) de souffrir pour nous : *Quomodo coarctor*, S. Luc. 12, 50 ;

2) de s'unir à nous : *Desiderio desideravi,* S. Luc. 22,15 ;

3) de procurer la gloire de son Père céleste : *Zelus domus tuæ comedit me.* Ps. 68, 10 ; S. Jean 2, 17;

4) de procurer notre salut : *Sitio*, S. Jean 19, 28.

b) comment nous aussi nous devons brûler du désir,
   1) de recevoir Jésus,
   2) de faire et de souffrir quelque chose pour lui,
   3) de propager la gloire de Dieu, surtout l'honneur du saint Sacrement,
   4) de travailler à notre salut et au salut du prochain.

IV. *La couronne d'épines* nous rappelle

a) les peines que Jésus endure dans la sainte Eucharistie
   1) de la part des infidèles,
   2) des chrétiens tièdes et irrespectueux,
   3) des profanateurs sacriléges;

b) comment nous devons faire amende honorable
   1) par de fréquents actes de foi et une profession courageuse de notre foi,
   2) par notre zèle à l'adorer et à le recevoir,
   3) par des messes réparatrices et des communions.

V. *La blessure* nous montre

a) comment Jésus
   1) a fait pour nous l'extrême (a versé la dernière goutte de sang),
   2) nous a préparé un lieu de refuge,
   3) nous a ouvert une source de grâces;

b) comment nous
   1) nous devons du moins faire le peu qu'il désire,
   2) nous y réfugier dans toutes les tentations,
   3) puiser avec empressement à cette source.

VI. *La croix* montre

a) comment Jésus
   1) fut conduit à la croix par la charité,
   2) et nous précéda dans le chemin de la croix;

b) comment nous aussi nous devons
   1) avoir l'amour des croix,
   2) le suivre dans le chemin de la croix (souffrances, mortifications volontaires, etc, obéissance).

28. CE QUE LE SACRÉ COEUR DE JÉSUS EST POUR NOUS.

I. *Il est notre amour, notre trésor, notre joie,*

a) car il est
1) le principe de toute beauté, de toute vertu,
2) la source de toutes les marques d'amour pour nous,
3) le trésor de tout ce qui peut nous rendre heureux.

b) C'est pourquoi nous devons
1) aimer tendrement et honorer ce cœur,
2) lui être reconnaissant,
3) chercher notre joie en lui (prière, communion).

II. *Il est notre modèle* (*Discite a me* S. Math. 11, 29)

a) surtout dans
1) la pureté,
2) la charité (la piété, la ferveur),
3) la douceur, l'humilité, l'obéissance.

b) C'est pourquoi il est utile
1) de le considérer souvent,
2) de comparer notre cœur à son cœur,
3) de tâcher de l'imiter.

III. *Il est pour nous une source de grâces.*

a) Il nous donne
1) le titre d'enfants de Dieu et tous les biens qui y sont attachés,
2) la grâce de combattre et d'avancer,
3) la force pour triompher.

b) C'est pourquoi nous devons
1) garder fidèlement ce titre d'enfants de Dieu,
2) suivre avec zèle ses inspirations,
3) recourir à lui dans les tentations, pour obtenir la grâce de la persévérance.

29. RAISONS POUR ET CONTRE LA COMMUNION FRÉQUENTE.

I. RAISONS POUR.

a) *La volonté de Jésus-Christ*
1) résultant de ses paroles (S. Jean 6, 54; S. Luc. 22, 15 et 19; 1 Cor. 11, 24; comp. Prov. 8, 4; 31; 9, 1).

2) résultant de la nature de la chose :

α) De même qu'à Bethléem il devait être peiné de ce que les siens ne l'accueillaient pas, ainsi il doit être peiné, lorsque nous, pour qui il a tant fait, nous ne le recevons pas ou que rarement dans notre cœur, tandis qu'il nous y engage si souvent.

β) De même qu'une mère doit être affligée, lorsque sa fille qui demeure dans le même endroit ne vient jamais la voir, ainsi le divin Sauveur doit être affligé, lorsque son enfant bien-aimé, qui demeure si près de lui, ne vient jamais à lui, alors qu'il l'invite si vivement.

γ) Jésus-Christ veut notre salut, donc il veut aussi, que nous employions les moyens pour cela. Or un des principaux moyens c'est la sainte Communion.

b) *Décisions de l'Eglise.*

1) Importance de ces décisions.

α) Elle sait quelle est la volonté de Jésus-Christ, l'enseignement des Apôtres, etc.

β) On ne consulte pas un cordonnier sur la mécanique etc. donc voudrait-on consulter sur l'affaire la plus importante, des hommes qui parfois ne connaissent pas même leur catéchisme, et non ceux qui s'en occupent spécialement, qui ont été spécialement chargés de ce soin par Notre-Seigneur.

2) Quelles sont ces décisions? (Cfr. Trid. Sess. 13 de Euch. Cap. 8; Sess. 22 de sacrif. Missæ. Cap. 6.)

c) *Doctrine et pratique des saints comme des vrais chrétiens :*

1) des premiers chrétiens,

2) des plus grands guides spirituels et des docteurs,

3) des hommes les plus avancés en perfection (des plus grands saints).

d) *Notre propre avantage.*

1) Plus souvent nous communions bien, plus aussi

α) nous plaisons à Dieu,

β) nous obtenons de grâces,

γ) nous recueillons de mérites.

2) C'est seulement la communion fréquente qui produit les effets abondants de la sainte Eucharistie, de même que l'alimentation fréquente préserve de la mort, et que le rayonnement du soleil, suivi d'une pluie fréquente, produit la fertilité; entre autres effets

α) la fréquente Communion préserve du péché mortel (que ne donneraient pas les hommes, pour rester à l'abri de la mort?),

β) elle procure une paix douce, intime,

γ) elle est une assurance du bonheur éternel.

3) La communion fréquente c'est le ciel sur la terre. En effet

α) elle ennoblit, soulage, adoucit les souffrances,

β) elle procure les joies, les plus belles, les plus pures,

γ) elle nous donne la possession et la jouissance de Dieu,

δ) elle nous unit aux Saints.

II. *Raisons qu'on allègue contre la Communion fréquente.*

a) *Je n'ai pas le temps.*

1) C'est un mensonge — vous avez bien le temps de courir de côté et d'autre, de vous amuser etc.

2) Quand même vous auriez beaucoup à faire — vous devez trouver du temps pour la chose la plus nécessaire.

3) Aimez Jésus de tout votre cœur et vous trouverez du temps.

b) *Je ne suis pas digne.*

1) C'est un prétexte hypocrite : est-ce là le vrai motif? (Cfr. Achaz *Non tentabo Dominum.* Is. 7, 12.)

2) En vous éloignant de la Communion, deviendrez-vous plus digne?

3) C'est précisément la Communion fréquente (il est en votre pouvoir de vous préparer chaque fois saintement) qui vous rendra toujours plus digne.

c) « *La Communion fréquente est bonne pour les bigots et les vieilles femmes.* »

1) C'est là un langage impie (Cfr. I).
2) S. Louis, Charlemagne et tant de héros, de grands capitaines (même dans les temps modernes) étaient-ils aussi des bigots?
3) Je n'ai jamais entendu qu'il y eût un ciel à part pour les bigots et les vieilles femmes, ou un chemin particulier pour aller au ciel. Or, si vous n'entrez pas dans ce ciel, vous n'entrerez dons aucun autre.

d) *On se moquera de moi, on m'appellera cagot.*
1) Peut-être, — mais dans le fond du cœur ils vous estimeront.
2) Vous pouvez leur répondre : mieux vaut d'être un cagot qu'un saligot, qu'un homme sans mœurs.
3) Si vous alliez vous régler d'après ces discours, ce serait
α) une insulte à Dieu, à qui vous préférez ces misérables railleurs;
β) une pitoyable lâcheté,
γ) un grand danger pour vous, car
aa) qui vous jugera en définitive?
bb) qui viendra vous assister, quand vous serez sur votre lit de mort?
cc) Que voudriez-vous avoir fait alors? Qui voudriez-vous avoir écouté alors?

30. VISITE AU SAINT SACREMENT.

I. MOTIFS QUI DOIVENT NOUS Y PORTER.

a) *L'amour et la reconnaissance.*
1) Une fille qui ne rendrait pas visite à sa mère (demeurant dans le même endroit) ne montrerait pas qu'elle l'aime etc. Ainsi
2) celui qui aime une personne, demeure volontiers près d'elle.
3) Surtout, parce que J.-C. s'y trouve uniquement par dévouement pour nous.

b) *Notre avantage.* Ici nous trouvons
1) du secours dans nos besoins,

2) de la consolation dans nos peines,
3) de la force dans nos combats.

c) *Exemples des Saints* (S. François de Borgia, S. Marie-Madeleine de Pazzis, S. Alphonse de Liguori, etc.).

II. Manière de faire cette visite.

a) *Préparation :*

1) en chemin — tenez-vous dans le recueillement (si vous deviez aller chez le roi, vous réfléchiriez à ce que vous lui diriez; alors vous êtes en chemin pour aller chez le Roi suprême, donc réfléchissez etc.) ;

2) à l'entrée de l'église prenez de l'eau bénite, saluez avec respect le divin Sauveur, fléchissez le genou;

3) arrivé à votre place, — représentez-vous vivement que votre Sauveur y est présent entouré de troupes d'anges.

b) *Exercices de piété pendant la visite.*

1) Ayez un but particulier :
α) louez et remerciez;
β) suppliez, et repentez-vous;
γ) demandez des grâces et des bienfaits particuliers.

2) d'après les différentes époques de l'année ecclésiastique, par exemple :
α) au temps de Noël pensez à Jésus dans la crèche, faites ce que vous eussiez fait, si vous étiez venus avec les bergers dans l'étable, etc.
β) au temps du carême ou le vendredi : représentez-vous un mystère de la Passion, — compatissez — repentez-vous — faites des résolutions, etc.

3) ou bien en général représentez-vous Jésus-Christ comme médecin — vous-même comme un malade (J.-C. comme un roi riche — vous comme un mendiant ; J.-C. comme le soleil de la vérité— vous comme un aveugle ; J.-C. comme un bon pasteur — vous comme la brébis égarée, etc.) ;
α) examinez — avouez — déplorez votre maladie, votre misère — vos principaux défauts ;

β) considérez avec confiance le médecin céleste, sa sagesse, sa toute-puissance, sa bonté;
γ) excitez en vous un grand désir d'être guéri, priez, promettez de combattre votre défaut capital.

c) *Conclusion.*
1) Remerciement pour la dernière Communion.
2) Faites la Communion spirituelle et demandez des grâces pour bien faire la Communion suivante.
3) Saluez la très Sainte Vierge.
4) Demandez pardon des fautes commises pendant la visite.
5) Priez Jésus de vous bénir, de vous accompagner, etc.

31. LA COMMUNION SPIRITUELLE.

La Communion spirituelle est

I. *très-facile à faire.* Cela résulte

a) de sa notion (expl. la manière de la faire),
b) parce qu'elle n'a pas de loin les mêmes obstacles que la communion réelle,
1) sous le rapport du lieu — elle ne se fait pas seulement à l'église;
2) sous le rapport du temps — elle ne se fait pas seulement le matin;
3) sous le rapport des personnes — on n'a pas besoin du prêtre ou du clerc;
4) sous le rapport de la réitération — ce n'est pas seulement une fois dans la semaine, ou une fois dans la matinée;
5) sous le rapport de la préparation — vous n'avez pas besoin d'être à jeûn, de vous confesser d'avance, de prier longtemps auparavant.

II. *très agréable à Dieu.*

a) Les désirs sont saints ou criminels selon l'objet que je souhaite. Ici je désire ce qu'il y a de plus saint, donc etc.

b) Les actes à faire pour la Communion spirituelle, sont des actes de vertu qui plaisent davantage à Dieu.

c) C'est pourquoi Dieu nous a montré d'une manière miraculeuse combien cette pratique lui est agréable (S. Stanislas, S. Catherine de Sienne etc).

III. *très utile*

a) en général :

1) Dieu récompense toute œuvre qui lui est agréable.

2) Chaque bon acte mérite une augmentation de grâce sanctifiante et de récompense céleste — combien plus cet ensemble de plusieurs actes saints.

3) De même que le baptême de désir produit des effets pareils à ceux du baptême véritable; la confession en désir, les effets de la confession réelle, ainsi la Communion spirituelle ou de désir aura des effets semblables à ceux de la Communion réelle. Trid. S. XIII Cap. 6.

b) En particulier elle produit

1) une plus grande charité (des amis qui ne se visitent ou ne s'écrivent jamais, deviennent froids; au contraire etc) ;

2) une préparation plus digne à la communion réelle. (Jésus-Christ vient sans doute plus volontiers en celui qui l'invite plus souvent.) ;

3) des grâces pour nous et pour les autres. (Plus nous sommes étroitement unis à Dieu, plus nous sommes près de son cœur, plus efficacement aussi nous prions. Oui les maîtres de la vie spirituelle disent, qu'une communion spirituelle, faite avec une véritable ferveur, peut produire plus de grâces qu'une communion réelle, faite avec tiédeur.)

PÉRORAISON.

1) Pratiquez souvent la communion spirituelle, surtout

α) le matin — vous unissant à toutes les messes etc.,

β) à chaque messe où vous êtes présent, et à chaque visite ;

γ) le soir (confession spirituelle, communion spirituelle en viatique; voyez l'instruction page 152).

2) Ne négligez cependant pas la Communion réelle (autrement votre Communion spirituelle serait une sorte de mensonge; de même que si quelqu'un parlait sans cesse du grand désir d'aller vous voir, et ne venait jamais, quoiqu'il en eût le temps et l'occasion, etc.).

32. L'ADORATION PERPÉTUELLE.

Nous devons, à la solennité de l'Adoration perpétuelle dans notre paroisse, montrer une grande ferveur pour y prendre part;

c'est à quoi doit nous engager le désir

I. *de témoigner à Jésus l'honneur et la reconnaissance qui lui sont dus.*

a) L'honneur.

1) L'honneur qu'on rend à un roi (sentinelles devant son palais).

2) Jésus-Christ qui est le roi des rois, nous visite.

3) C'est pourquoi l'église ne devrait jamais être vide ni le jour ni la nuit.

4) Mais comme cela ne peut se pratiquer, on a institué cette dévotion de l'Adoration perpétuelle.

b) La reconnaissance, l'amour.

1) Quelle est bien souvent notre reconnaissance pour une bagatelle!

2) Quel grand bienfait nous accorde J.-C. dans l'Eucharistie!

3) Comme nous devrions l'en remercier jour et nuit!

II. *de témoigner à Jésus la satisfaction ou la réparation qui lui est due.*

a) Jésus-Christ est souvent outragé dans la sainte Eucharistie

1) par les impies;

2) par les fidèles, à cause

α) de leur indifférence en communiant;

β) de leur manque de respect dans l'église ;
γ) de leurs blasphèmes;
δ) de leur communions sacriléges.

b) Que devons-nous donc faire?
1) Quand une mère a été insultée par un enfant dénaturé, l'enfant sage tâche de causer d'autant plus de joie à sa mère; donc
2) comme de braves enfants, nous
α) prierons pour nos propres fautes,
β) pour les fautes des autres,
γ) nous tâcherons de causer d'autant plus de joie à Jésus.

III. *de nous procurer des avantages.*

a) Aujourd'hui c'est le grand jour d'audience;
b) promesses de Notre-Seigneur ;
c) générosité de Jésus-Christ qui récompensera largement nos légères peines.

PÉRORAISON.

1) Soyons donc zélés pour rendre à Jésus l'honneur qui lui revient (orner les églises, prendre part à l'œuvre des églises pauvres, se partager quelques heures d'adoration, assister aux processions, etc).

Mais comme nous savons que les louanges ne sont pas pures dans la bouche d'un pécheur » (Ecclés. 15, 9),

2) profitons de la circonstance de cette fête pour nous approcher aussi des sacrements (ce qui est également nécessaire pour gagner les Indulgences);
3) assistons ensuite avec piété aux heures d'adoration, nous rappelant que, d'après l'Ecriture, nous louons Dieu en présence des Anges (Ps. 137. 1).

33. LA CONFRÉRIE DU SAINT SACREMENT (1).

I. *Pourquoi a-t-elle été instituée?*

a) Afin de faire une profession publique de notre foi au saint Sacrement, et de la fortifier par la dévotion pratiquée en commun ;

(1) Quelques autres esquisses et plans de sermons ayant trait au saint

b) pour rendre au Sauveur l'honneur, la reconnaissance etc. qui lui reviennent;
c) pour lui procurer une réparation publique;
d) pour lui exposer publiquement et en commun nos besoins, et implorer son assistance.

II. *Que devons-nous faire pour atteindre ce but?*

a) Assister avec zèle et piété aux solennités des conféries (pourquoi? — comment?);
b) recevoir souvent et avec piété les sacrements;
c) ne jamais nous conduire d'une manière inconvenante en présence du saint Sacrement; tâcher d'empêcher les autres de le faire etc.;
d) tâcher d'engager, par notre bon exemple et nos discours, les autres à entrer dans la confrérie.

34. LE COEUR ET LE LIS.

On trouve quelquefois une charmante image où l'on voit comment un enfant revêtu d'une robe blanche offre son cœur à la Mère de Dieu, et celle-ci lui donne en retour un magnifique lis. Il y a là pour vous une double leçon bien importante :

I. *Ainsi longtemps que vous conserverez le lis de la pureté, Marie conservera vos cœurs.*

a) La pureté plaît à Marie!
   1) Elle était la plus pure de toutes les créatures ; elle aurait mieux aimé de ne pas devenir la mère de Dieu que de perdre sa pureté;
   2) sa virginité fut même conservée par un miracle;
   3) depuis lors elle a toujours protégé les âmes pures.
b) C'est pourquoi conservez la pureté,
   1) car;
      α) elle est un bien très-précieux, qui rend si heureux;

Sacrement, peuvent être empruntés facilement aux instructions sur la sainte Eucharistie, par ex. sur l'Action de grâces, page 200; sur la Préparation, page 186 ; sur les Effets de la sainte Communion, page 150 sur la Communion indigne. page 171 (mais cette dernière matière ne doit pas être traitée *ex professo*, le jour de la première Communion).

β) elle est un bien qu'on perd si aisément,
γ) elle est un bien dont la perte est irréparable;
2) c'est pourquoi :
α) gardez une haute estime pour cette vertu angélique,
β) veillez sur vos ennemis (extérieurs et intérieurs),
γ) priez (demandez chaque jour cette grâce; recevez souvent la sainte Communion « le pain des élus, le vin qui fait germer les vierges » (Zach. 9, 17). Mais surtout ayez une grande dévotion à la sainte Vierge; car,

II. *aussi longtemps que vous laissez votre cœur à Marie, elle vous conservera la pureté.*

a) La dévotion et l'amour de Marie est le meilleur moyen de conserver la pureté. En effet
1) Marie nous montre
α) quel honneur, quel bonheur c'est de posséder la pureté,
β) avec quel soin on doit veiller sur elle. (Avec quel soin veillait Marie, elle priait, elle se tenait près de Jésus ! C'est ainsi que nous etc).
2) Elle nous obtient les grâces nécessaires à cet effet.
b) C'est pourquoi honorez Marie
1) par de fréquentes méditations, la récitation du chapelet etc.,
2) par de ferventes invocations,
3) par l'imitation de ses vertus.

Alors Marie protégera votre cœur pendant le cours de votre vie comme à l'heure de la mort, et si vous pouvez lui présenter le lis de la pureté, sans qu'il soit souillé, elle vous remettra en retour, des mains de son divin Fils, la couronne de la gloire éternelle.

TABLE DES MATIÈRES.

Première section.

Indications pour le catéchiste.

Deuxième section.

Instructions sur la Sainte Eucharistie.

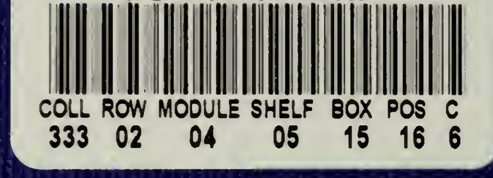
Troisième section.

Préparation à la confession générale.

SUPPLÉMENT.

FIN.

Bruxelles, imp. pontificale de H. Goemaere.


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 05 15 16 6